

# ***Lettres du Père Jean-Emile ANIZAN***

Fondateur des Fils de la Charité

## ***Tome 6***

### ***Aumônier militaire sur le Front de Verdun***

Guerre et projet de Fondation

***Août 1914 - Février 1916***

*Introduction : Pierre Le Clerc  
Composition : D et J Kientzel*

**Tome 6**  
**Août 1914 - Février 1916**

Tome 6 Août 1914 - Février 1916.....	2
Introduction.....	4
1914.....	7
1915.....	72
1916.....	336
Table des Abréviations les plus courantes.....	356

## Introduction

---

Arrivé le 6 Août au soir à Verdun, le Père Anizan rencontre dès le lendemain Monseigneur Ginisty, Evêque de Verdun. Sur ses conseils, il s'installe le jour même à Damloup, paroisse proche des lignes de combat : sur son secteur, les forts de Vaux, La Laufée, ...

Ses lettres nous informent principalement sur les deux axes majeurs qui conduisent sa pensée et son action pendant cette période : la guerre et le projet de fondation qu'il porte en lui.

Il y a d'abord la guerre : le P. Anizan y est impliqué comme aumônier militaire volontaire. Sans être pacifiste, il voit la guerre comme une chose abominable ; il a une profonde compassion pour les hommes pris dans cette tourmente. C'est ce qui le pousse à se risquer au plus près de la ligne de feu pour apporter aux blessés un réconfort humain et spirituel.

Son secteur est très vaste, ce qui lui impose, pour exercer son ministère, des courses interminables : jusqu'à 30 km certains jours, à pied le plus souvent, à jeun fréquemment pour pouvoir célébrer la messe dans les différents cantonnements, dans le froid, la pluie ou la chaleur, selon les saisons... or le Père a 61 ans quand il arrive à Verdun. Nombre de détails nous sont parvenus grâce au "Journal de Guerre" qu'il parvient à tenir jusqu'aux premiers jours de Décembre 1914.

Pendant le temps de Verdun, J.-E. Anizan réalise à nouveau son vœu le plus cher : vivre au milieu du peuple. Et la proximité n'a jamais été aussi grande, même à Charonne.

Les lettres nous montrent que la guerre et la compassion à l'égard des soldats n'empêchent pas le P. Anizan de continuer d'élaborer le projet conçu à Pleterje et d'œuvrer pour sa réalisation.

En effet, c'est à Pleterje qu'Anizan reçoit le charisme de Fondateur. Pleterje est incontestablement la source, il est le centre d'où tout part et où tout aboutit. Mais Verdun est, comme l'avait vu Philippe Denis, le lieu où commence à prendre forme le projet qui aboutira à la Fondation des Fils de la Charité.

Jusqu'en Novembre 1914, il est toujours canoniquement Frère de Saint Vincent de Paul. C'est quand il reçoit l'indult de Rome le relevant de ses vœux, qu'il peut penser librement à son projet et surtout en parler. La lettre du 1<sup>er</sup> Décembre 1914, à Alexandre Josse, marque explicitement le départ du processus dont l'ordonnance d'institution de la Congrégation, le 25 Décembre 1918, marque l'aboutissement.

La première tâche, à laquelle s'attelle le Père Anizan, est d'informer le nouveau Pape, Benoît XV, sur ce qui s'est passé. Il souhaite obtenir la levée des interdicts qui pèsent sur tous ceux qui, comme lui, ont quitté la Congrégation. Il demande et obtient l'aide de diverses personnalités, en particulier du Cardinal Amette et de son vicaire général, Mgr Odelin, qui sont à nouveau écoutés à Rome.

D'un autre côté il met dans la confiance, dès Décembre 1914, les trois intimes, Alexandre Josse, Charles Devuyt et Yves Allès. Henry Tardé et Donatien Clavier suivent assez rapidement. Avec le Père Lantiez, ils participent activement à la concrétisation du projet. En Février 1916, l'affaire est arrivée à un point tel qu'elle nécessite sa présence à Paris. Le Père se décide donc à venir pour un séjour qu'il pense temporaire. Mais il tombe gravement malade et ne retournera jamais à Verdun.

Les lettres de cette période ont donc une particulière importance pour nous Fils de la Charité, car nous pouvons suivre pas à pas le cheminement qui va mener à la Fondation. Elles nous montrent

un homme possédé par un rêve, "la Grande Œuvre" comme il l'appelle, mais qui poursuit son dessein avec beaucoup de réalisme.

A Verdun, Jean-Emile Anizan vit simultanément deux réalités, dont une seule suffirait à remplir sa vie : il est entièrement aux soldats pris dans la guerre, et entièrement au projet qui est pour lui la volonté de Dieu. C'est peut-être à ce moment là que nous découvrons le mieux la dimension extraordinaire de sa personnalité.

**1914**

---

- A Alexandre Josse

*Région de Vaux et Damloup près Verdun*

*16 Août 1914*

Bien cher Ami

Etes-vous encore à Paris ? Je n'ai aucune nouvelle de personne ce qui me manque beaucoup, vous devez le penser. En tous les cas, M. Foucaut doit être toujours au 82<sup>1</sup>. Je ne donne ici que quelques nouvelles. Lui ou vous pourrez en communiquer à nos chers amis.

Je suis chargé à titre d'aumônier auxiliaire de toute une partie de secteur militaire entre Verdun et Etain. De tous côtés ce ne sont que soldats de toutes les armes. Mgr. et l'autorité militaire m'ont donné comme point d'attache la petite paroisse de Damloup avec charge des soldats de toute la région. J'ai en plus les pouvoirs de curé dans tout le canton d'Etain. Le curé de cette paroisse-ci très bonne est soldat, j'ai là fort à faire surtout avec les militaires. Confessions, communions, réunions quotidiennes, courses autour des forts et dans les cantonnements. Je confesse partout, sur les chemins et ailleurs.

J'ai vu un certain nombre de blessés du combat de Manziennes pas très éloigné d'ici.

Malgré de grandes fatigues, je me porte très bien. On a du mal à trouver la nourriture nécessaire, mais l'estomac tient aussi bien que les jambes. Le plus éprouvant a été l'extrême chaleur jusqu'hier.

Si j'avais de petits chapelets en acier et de petits cantiques de mission pour faire chanter les chers soldats, cela me serait bien précieux. Mais comment me faire parvenir un paquet dans cette région en-

---

<sup>1</sup> Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

tièrement à la guerre ? Vous pourriez peut être essayer en adressant ce paquet et une lettre à ma nièce fille de la Charité à Verdun.

Vous mettriez cette adresse :

Sœur Hélène à l'ambulance de la Croix Rouge rue Saint Maur 6  
Verdun Meuse.

Cela arrivera-t-il ?

Si oui, sœur Hélène arriverait un jour ou l'autre à me faire parvenir par une occasion. Car je suis plus loin que Verdun.

Je voudrais bien quelques nouvelles de nos amis. Il me semble que je vous ai quittés il y a plus d'un mois.

Priez un peu pour que je sois dans ces milieux agités un vrai représentant de Dieu et de la Charité et aussi un sauveur d'âmes. Les occasions sont il est vrai innombrables. C'est là du reste mon unique but, mon unique désir.

Je ne nomme personne j'en voudrais trop nommer. Dites à tous que je pense à eux, que je prie pour eux et que je leur demande une petite prière pour ma sanctification. Qu'ils travaillent tous à leur façon à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Qu'importe le champ et le mode ? Adieu. Souvenir et amitiés à tous.

E A

- A Henry Tardé

*[ Meuse ], 21 Août 1914*

Cher Monsieur Henry

Combien j'ai regretté de ne pas vous voir avant mon départ, j'aurais eu bien des choses à vous dire et des recommandations à vous faire. Mais vous aurez bien deviné et jugé ce qui convient pour toutes les situations qui peuvent se présenter.

Ici j'ai beaucoup de fatigues, mais ma santé ne s'en trouve pas mal.

Je fais tout le bien que je puis, Dieu veuille que j'en fasse beaucoup !

Je ne puis vous donner de nouvelles d'ici, ma lettre ne vous parviendrait pas. Du reste vous en avez plus que moi, car sur le théâtre de la guerre on sait fort peu de chose.

Que deviennent tous nos amis ? Beaucoup sont partis assurément, ceux qui restent sont doublement dans l'épreuve. Rien que d'y penser les larmes m'en montent aux yeux.

Et ce cher docteur<sup>1</sup> ? où est il ? que devient-il ? dites lui mille choses affectueuses.

Je ne suis parti que depuis quinze jours, il me semble qu'il y a six mois.

Enfin, restons entre les mains de Dieu et n'oublions pas que tout tourne au bien de ceux qui l'aiment.

Si vous pouvez m'envoyer un mot, faites le sous double enveloppe. Mettez sur l'intérieure M. Anizan et sur l'extérieure : Sœur Hélène 6 rue Saint Maur à Verdun. Elle me la fera parvenir où je serai.

La recevrai-je et quand ?

Adieu, bon courage ! bonne santé. Mille amitiés à tous les amis.

Tout vôtre

Em. Anizan

---

<sup>1</sup> Jules Schuh



- A Alexandre Josse

*Damloup, 25 Août 1914*

Mon Cher Alexandre

Je reçois enfin une lettre de vous, c'est la première. Elle m'est arrivée au milieu du vacarme de la grande bataille qui dure depuis trois jours et ½ et qui fait tant de victimes.

Je m'échappe un instant des blessés et des confessions pour vous répondre un mot.

Je ne suis guère étonné de n'avoir pas de lettres de vous, car jusqu'ici je n'ai pu envoyer qu'une fois à Verdun pour certaines courses et en particulier pour aller rue St Maur.

On ne laisse plus guère passer que les blessés. J'enverrai cependant, j'espère, ces jours-ci. Au moment où le facteur d'Etain m'a remis votre lettre du 22 son pays était en feu, en partie. Les Allemands ne se gênent pas pour brûler les bourgs et villages et pour faire mille actes de barbarie.

Continuez à prier pour la France et pour nos soldats.

L'un d'eux amené du combat d'hier est mort dans le train sanitaire au moment où j'étais là. Je n'ai pu que lui donner l'absolution. D'autres heureusement moins malades l'ont reçue en connaissance de cause. Je suis allé hier à Damvillers où les blessés affluaient et où on les embarquait pour Verdun. J'ai pu y faire quelque travail spirituel.

Si vous pouviez rester au Bureau central, je me figure que vous y feriez plus de bien que partout.

Ici, nous sommes presque sans nouvelles, sinon des environs et des champs de bataille de ce côté.

Dites mille choses à tous nos amis.

Ma santé continue à être bonne bien que les fatigues ne diminuent pas.

Adieu et à vous de tout cœur en M.

EA

Continuez jusqu'à nouvel ordre à envoyer vos lettres à la dernière adresse que vous avez mise.

- A Alexandre Josse

*Dam .... 28 Août 1914*

Mon cher Alexandre

J'ai pu enfin aller à Verdun et j'y ai trouvé plusieurs lettres que vous y aviez envoyées ainsi que les vôtres. Je vous ai écrit depuis, je n'ai guère à y répondre.

J'espère que vous continuez à bien aller. Moi, je vais bien. La vie que je mène n'est pas très douce, car ce sont sans cesse des alertes. Les batailles ou forts combats du commencement de la semaine sont ici terminés en ce moment. J'ai vu presque tous les blessés qui sont maintenant évacués à Verdun et jusque dans le centre.

Nous sommes maintenant en première ligne. Une partie de la population évacuée et gagne les pays plus éloignés des combats. Pour le moment il n'y a dans les environs que des escarmouches de patrouilles.

Ce matin trois soldats allemands dont un officier ont été tués.

Je ne sais trop comment je vis. Je pense pourtant souvent à vous tous, vous le devinez bien.

Dites mes amitiés à ceux qui vous entourent et à ceux que vous voyez.

Je ne sais si vos lettres me parviendront car Etain est en grande partie brûlé ; on l'a évacué et il n'en vient plus rien. Je n'ai pas

pris mon petit volume de bréviaire de l'automne, il va bien me manquer. Je vais tâcher de m'en procurer un. Envoyez moi donc le mien à la rue St Maur 6 à Verdun au nom de Sœur Hélène. Je l'aurai j'espère un jour ou l'autre.

Je vais tâcher de profiter du départ de quelque famille pour faire porter cette lettre à Verdun, ou à Paris ou ailleurs pour qu'elle vous arrive.

Adieu, priez pour nous.

A vous bien affectueusement en M.

E A

Envoyez bien le bréviaire dernière édition avec offices des fêtes nouvelles, car j'ai plusieurs éditions. Il se trouve dans un carton vert du cartonnier, dans la rangée de gauche à peu près au niveau de l'épaule.

- A Alexandre Josse

*Damloup, 31 Août 1914*

Bien cher Ami

Si vous n'avez pas envoyé mon volume de bréviaire, il serait plus pratique de m'envoyer les fascicules utiles et qui se vendent chez Desclée. Fascicules contenant 1° le propre du Temps depuis le 1<sup>er</sup> Septembre jusqu'en Novembre, 2° contenant aussi les leçons et oraisons des Dimanches de la Pentecôte 3° les fêtes des Saints. J'ai le reste dans mon petit volume Œstiva.

Pourriez vous vous informer s'il ne serait pas possible de m'obtenir par M. de Mun ou un autre, un titre d'aumônier titulaire. On me dit que M. de Mun obtient tout. Cela m'aiderait dans mon ministère et pour vivre. Jusqu'ici j'ai vécu chez l'habitant avec mon argent mais voilà la

population évacuée, nous restons en premières lignes par conséquent presque isolés. Les officiers successifs qui commandent sont fort aimables, me conjurent de rester à mon poste pour soutenir leurs hommes et aussi pour leur spirituel. En fait, je confesse, je donne les offices aux officiers et soldats du poste de Damloup (ils sont 300 environ pour garder ce côté), puis assez souvent à des régiments ou divisions qui passent.

Lors des derniers combats de la région de Longuyon et de celle d'Etain et Eton, tous les blessés sont passés par la gare de Vaux où je me tenais en permanence à ce moment, et où j'ai pu confesser et soulager physiquement et moralement beaucoup de blessés (quelques centaines au moins).

Je suis très bien accueilli.

Ici, je vis avec les soldats qui sans cesse courent des dangers le jour et la nuit. Je les vois le jour, tous les soirs je vais les encourager dans les postes un peu avancés. Les officiers apprécient beaucoup cela, sans compter le réconfort pour eux-mêmes. Mais ils me poussent à demander un titre officiel. Je ne tiens ni au grade ni à la paye, mais il me serait évidemment utile d'être titulaire.

Le régiment qui renouvelle ses compagnies est le 164<sup>e</sup> de ligne.

Voyez par M. Toussaint ou par M. ? notre membre de l'Union chargé des Syndicats de patrons de la rue St Honoré ; ou par quelqu'autre, auprès de M. de Mun, ou bien par M. Grousseau, s'il était à Paris ou à Versailles. M. Varaigne pourrait peut être trouver un tuyau. C'est le VI<sup>ème</sup> corps surtout qui est ici.

Hier nos forts ont tiré sur une colonne ennemie qui s'avancait, et cette nuit nos postes d'avant-garde ont été attaqués.

Adieu, cher Ami. Si vous ne réussissez pas pour la question du titre d'aumônier, ne vous inquiétez pas. Je continuerai et ferai du bien quand même. Je vivrai au jour le jour, car les officiers me procurent le nécessaire qd j'en manque jusqu'ici. Mais tout me serait facilité avec un titre plus officiel et je toucherais les subsistances nécessaires dans tous les cas.

A vous de cœur en M.

E A

P.S. - Si cela peut servir pour la question d'aumônier, vous pouvez dire que je suis dans cette région et près de la ligne de combat depuis le commencement des hostilités depuis le 8 Août, que j'ai un laissez passer du Gouverneur de Verdun comme aumônier auxiliaire et que l'Archevêque de Paris d'une part et l'Evêché de Verdun m'ont donné par écrit tous les pouvoirs des aumôniers titulaires. Je suis donc en règle.

Si l'occasion se présente, envoyez moi quelques unes de mes cartes de visite, les officiers et soldats m'en demandent souvent.

- A Gabriel Bard

*Meuse, 1<sup>er</sup> Septembre 1914*

Cher Monsieur Gabriel

Je n'ai reçu qu'il y a trois jours votre lettre N°2 du 5 Août ! M. Josse m'écrit que votre lettre N°1 a été mise de côté en sécurité pour m'être remise à mon retour. Vous savez maintenant évidemment que je suis depuis le 8 dans la Meuse, en avant de Verdun, comme aumônier militaire. J'ai déjà vu quantité de blessés des combats de Mangiennes, de Longuyon, d'Etain et autres. Je tâche de faire du bien à nos chers soldats et les occasions ne manquent pas. Mais que dire d'événements qui se succèdent si rapidement et dont chacun réclamerait des pages ?

J'aime à penser que vous allez bien, que vous êtes encore en Savoie et que vos chers frères vont bien. J'ai pu aller à Verdun et ai cherché à trouver Monsieur votre frère. Je ne puis découvrir où il est, le 366<sup>e</sup> étant sectionné et dispersé dans les forts et cantonnements. Vous ne me donnez que le numéro du régiment, c'est insuffisant en ce mo-

ment pour faire une recherche utile. Si vous pouvez m'envoyer quelque chose de plus précis, surtout la C<sup>ie</sup> je crois que je le découvrirai.

Vous pouvez m'écrire sous deux enveloppes, mon nom sur l'enveloppe intérieure et sur l'extérieure Sœur Hélène fille de la Charité 6 rue Saint Maur Verdun Meuse. Sœur Hélène est ma nièce. De temps en temps je puis faire prendre mes lettres.

Je n'ai pas reçu la lettre de Madame votre Mère et je le regrette fort.

On se bat avec acharnement sur les bords de la Meuse, près d'ici, à Consenvoye et autour. Je suis en ce moment dans un village sur la 1<sup>ère</sup> ligne à Damloup. Il me semble que six mois se sont passés depuis que je mène la vie d'aumônier en temps de guerre.

Que je voudrais savoir ce que vous devenez au jour le jour ! Mais comment ? Ici, nous n'avons presque aucune nouvelle. Je sais cependant que le Souverain Pontife est mort et que le Conclave doit s'ouvrir un de ces jours.

Adieu, cher Monsieur Gabriel. Je prie pour vous et les vôtres, priez aussi un peu pour moi.

Veillez dire à Madame votre mère que je m'unis à ses préoccupations et que je prie avec elle pour ses chers enfants. Croyez toujours à mes plus affectueux sentiments.

Em. Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

*Meuse, 4 Septembre 1914*

Mon cher Alexandre

Je reçois deux envois de lettres, l'un contenant votre carte du 19 Août, l'autre votre lettre du 31. Un sergent qui est allé à Verdun me les a apportés.

Je vais bien. Nous passons par beaucoup d'alternatives évidemment. Ici nous changeons sans cesse de troupes, les combats dans tous les environs en sont cause. Chaque jour on attend quelque attaque ou quelque bombardement. Jusqu'ici ce sont nos forts qui ont bombardé les colonnes allemandes qui passent à distance. Il y a souvent des rencontres de patrouilles et par suite quelques blessés et quelques morts.

La population est partie, à part 7 à 8 hommes nous n'avons plus que des soldats.

Je reçois des demandes de conseils, d'affectations de nos frères ou enfants qui ne savent évidemment pas que je suis loin. Impossible à moi de rien décider et faire. Que le docteur<sup>1</sup> fasse donc pour le mieux. M. Béziau me demande ce qu'il devra faire après la colonie, M. Forget me conjure de lui écrire ce qu'il doit faire. Je lui conseille de rester où il est. Bourreau s'ennuie et insiste pour qu'on l'occupe. Où ?

Je pense qu'on a écrit à M. Ruche de Genève. Je lui ai écrit, mais ma lettre l'a-t-elle rejoint ?

Je prie beaucoup pour vous tous, pour la France, pour mes pauvres soldats combattants blessés et morts, pour le conclave et en tout cela pour le règne de Dieu. C'est la grande intention qu'il faut poursuivre en tout. Si vous pouviez m'abonner à un journal bien informé et me le faire envoyer ce serait une douceur. Car on ne sait que ce qui se passe ici, et encore ? Adieu, mon cher enfant.

Continuez à prier pour moi pour que je fasse du bien. Il s'en fait mais pas comme je voudrais.

A vous de tout cœur en M.

E A

Pour mes lettres, mettez sur l'enveloppe Sœur Hélène. Une de vos lettres a encore poursuivi l'autre abbé Anizan dans la Loire Inférieure.

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

Pour la démarche auprès de M. de Mun, je changerais bien et suivrais bien un corps d'armée, cela me serait indifférent. Que ce ne soit pas un obstacle.

- A Jean Derdinger

*Meuse, 5 Septembre 1914*

Mon cher Jean

J'ai reçu hier ta carte lettre et tu devines avec quel plaisir. Combien je suis heureux de te savoir bien portant toi et aussi Nicolas et Pierre.

Depuis un mois à peu près je suis dans la Meuse en avant des forts de Verdun, tout entier aux soldats.

Nous avons eu tout autour déjà de nombreux combats et fort meurtriers.

C'est te dire que j'ai déjà vu des quantités de blessés et que j'ai eu de nombreuses occasions d'exercer mon ministère de charité.

Depuis 3 jours il y a accalmie, seulement des combats de patrouilles des coups de canon sur des colonnes ennemies qui passent à distance et sur des aéroplanes allemands qui viennent en éclaireurs.

On est cependant toujours à la veille d'actions sérieuses.

Pour m'écrire, jusqu'à nouvel ordre il faut mettre deux enveloppes. Sur l'intérieure mon nom et sur l'extérieure : Sœur Hélène à l'ambulance de la rue St Maur 6 Verdun Meuse.

J'ai de temps en temps l'occasion de faire prendre mes lettres, car je suis encore au delà de Verdun sur la première ligne depuis quelque temps.

Adieu, mon Jean.



Je ne sais comment je vis. Nous sommes sevrés de nouvelles et vraiment on ne sait que dire.

Une chose qui ne change pas c'est ma grande affection pour mon Jean.

Que d'événements tristes depuis 1 an et ½ !

Je t'embrasse de cœur.

Ton père et ami

Em Anizan

- A Jules Forget

*Meuse, 5 Septembre 1914*

Mon cher Jules

J'ai reçu votre premier mot bien en retard, et hier votre lettre du 22 Août. Si je ne vous ai pas répondu dès le début c'est que je vous croyais parti de St Germain la Campagne et je pensais que ma réponse ne vous y trouverait plus.

Je ne sais du reste si et quand ce mot vous arrivera, car nous sommes en 1<sup>ère</sup> ligne. Etain par où devrait nous arriver et devrait partir la correspondance est brûlé en partie et occupé par l'ennemi.

Les Sœurs vous ont bien conseillé en vous disant d'attendre. C'est aussi mon sentiment. Vous ne manquerez pas d'occasions de vous dévouer. Du reste vous le faites.

Je ne sais ce qu'est devenu M. Mayet et où se trouve M. Lefèvre. Ici je suis séparé de tout et de tous. Je suis tout entier à nos soldats. Il y a eu des combats tout autour d'ici et j'ai vu bien des blessés.

Depuis trois jours on est un peu plus tranquille.

Les forts tonnent chaque jour sur des colonnes ennemies qui passent à quelques kilom et on tire sur quelques avions. Il y a aussi quelques rencontres de patrouilles et par suite, quelques blessés et qqs morts de part et d'autre. On est aussi tous les jours à la veille d'actions plus sérieuses. Oui, priez pour la France, pour nos soldats, nos blessés et nos morts et un peu pour moi qui ne vous oublie pas.

Ne vous inquiétez plus de Rouen jusqu'à la fin de la guerre. Nous verrons si la situation ne change pas ; ce qui serait possible.

Pour m'écrire, jusqu'à nouvel ordre, mettez deux enveloppes. Sur l'intérieure mon nom, sur l'extérieure : Sœur Hélène à l'ambulance 6 Rue St Maur Verdun (Meuse).

Je reçois de temps en temps par occasion mes lettres, car je suis dans les environs de Verdun, en avant des forts.

Adieu, mon cher Jules.

Votre père affectionné

Em. Ani.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 7 Septembre 1914*

Bien cher Ami

Merci de votre bonne lettre que je n'ai reçue qu'il y deux jours.

Combien je suis heureux de vous savoir content et bien portant. Que Dieu daigne éloigner de vous les horreurs de la guerre ! nous, nous en sommes entourés. Priez pour que j'y apporte au moins la note de l'Evangile et de Dieu, c'est ce que je tâche de faire.

Je vois que votre voyage a été accidenté.

Où en est-on du Conclave ? J'ignore tout et pourtant il doit être avancé. J'ai hâte de savoir qui Dieu a choisi.

Vous ne devez guère avoir de lettres de votre bonne Mère. Les correspondances doivent être entravées partout.

Continuez à prier et à faire prier. Jamais on en a eu plus besoin.

Adieu, cher Ami.

Croyez toujours à ma bien vive affection en N.S.

Em Anizan pr

- A Alexandre Josse

*Meuse, 11 Septembre 1914*

Mon cher Alexandre

Plus de lettres depuis déjà près de huit ou dix jours. Les communications ont été interrompues. On m'affirme qu'elles reprennent du côté de Lérouville, peut être arrivera-t-il quelques lettres ces jours-ci à Verdun et peut être aurai-je occasion de les faire prendre.

J'ai appris enfin que le nouveau Pape (Cal della Chiesa) est nommé et qu'il a pris comme secrétaire d'Etat le Cardinal Ferrata. Cela me donne grand espoir que nos liens pourront se renouer et que notre grande et si nécessaire vocation renaîtra. En attendant j'aime à penser que Paris et Versailles ne seront plus fermés. Enfin, à la grâce de Dieu. S'il le veut bien nous retravaillerons pour le grand but. Si j'avais été au milieu de vous j'aurais vu ce qu'il y a à faire, mais peut être vaut il mieux attendre un peu.

De bonnes nouvelles nous sont arrivées hier soir de Verdun. On dit que les Allemands ont reculé jusqu'à Montmirail. Vous voilà donc dégagés ou du moins le danger d'envahissement recule notablement.

Que Dieu soit béni ! Il y a eu également un coup heureux au fort de Troyon tout voisin où l'ennemi a perdu de 7 à 8 000 hommes, et un autre succès à Ste Menehould qui est en ruine, dit-on, du moins où

ont été ensevelis de nombreux allemands. Que Dieu veuille bien abrégé notre épreuve et relever notre pauvre pays à tous les points de vue !

Le bien se continue ici et dans les forts voisins. Mais la ligne de combats étant éloignée nous n'avons plus de blessés.

Il y en a beaucoup à Verdun, j'en ai vu plusieurs convois il y a quelques jours à mon dernier voyage. Nous vivons au son du canon qui tonne tout autour de nous, mais sans doute l'ennemi n'ose attaquer nos forts. Soyons toujours et le plus possible à Dieu, d'abord pour Lui et puis pour qu'Il nous protège et nous permette de travailler à sa cause avec fruits. J'espère que vous allez toujours bien vous et vos amis. Quand nous reverrons nous ?

Adieu. Mille amitiés à tous.

A vous de cœur en M.

E A.

16 - Pas d'occasion hier et avant-hier. Le 6<sup>e</sup> Corps est arrivé hier soir - une bataille commence ce matin à 2 kilom. d'ici.

- A Alexandre Josse

*[Meuse], 14 Septembre [1914]*

Je n'ai pas trouvé d'occasion pour envoyer ma lettre du 11.

Depuis, de bonnes et même très bonnes nouvelles de la guerre nous arrivent. Des dépêches annoncent que l'armée allemande bat en retraite sur toute la ligne et abandonne matériel et prisonniers. Si tout cela est exact c'est l'aurore de la fin de cette horrible guerre. Ici, les lignes ont un peu avancé, notre cantonnement est à Dieppe où je suis allé hier. Dans l'Argonne, malgré l'infériorité du nombre nous n'avons pas reculé ce qui est énorme. Le fort de Troyon a subi trois assauts et n'est pas pris malgré qu'il soit ancien et assez mal en point.

Espérons que Dieu a pitié de la pauvre France et que sa miséricorde ne s'arrêtera pas à la bonne conclusion de la guerre, car la

conversion serait encore loin. Quand le danger est proche bon nombre de soldats se rapprochent mais quand le danger diminue on sent vite le fléchissement. Qu'il faut prier !

Que deviennent nos amis des colonies ?

J'espère par l'occasion d'aujourd'hui recevoir quelques lettres. Que dit-on de Rome ?

Nous avons en ce moment vent et pluie.

Nos amis de Seine et Marne ont dû avoir la visite des Allemands ?

Ici, officiers et soldats souffrent du manque de nouvelles des familles.

Adieu. Que Dieu daigne abréger la séparation et réparer nos ruines de famille !

A vous et à tous de cœur en M.

E A

- A Alexandre Josse

*Meuse, 27 Septembre 1914*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu mercredi votre mot et le paquet de cartes. Je ne trouve que difficilement le temps d'écrire.

Je n'ai rien reçu de M. de Mun, mais ne vous inquiétez pas. Je suis nourri à la table des officiers, ma vie est donc assurée, c'est l'essentiel pour pouvoir continuer mon ministère. Je n'ai aucun besoin d'argent. Ce n'est pas cette considération qui m'inquiétait mais la rareté des vivres et la difficulté de se les procurer en dehors de l'armée.

J'ai vu ces jours derniers parmi les troupes de passage l'abbé Michel, vicaire de N.D. de Lorette, qui est allé avec ses enfants à la Mulotière ces dernières années et connaît M. Marchand, puis le vicaire

de Chaville. L'un et l'autre sont soldats brancardiers. Plusieurs aumôniers ont également passé puis un professeur du pit Sémin. de Versailles, lieutenant d'artillerie et prêtre.

Les combats ne cessent pas. Avant hier, les soldats du génie ont enterré 17 000 cadavres.

Ils étaient obligés de les tirer avec des gaffes et de détourner la tête à cause de la putréfaction. Ils n'ont pu même achever leur tâche. C'est horrible !

Quelle responsabilité pour ceux qui ont déchaîné cette guerre !

C'est au bruit d'une bataille qui dure depuis quatre jours que je vous écris.

Je vous avais demandé de m'abonner à un journal et de me le faire envoyer à Verdun, à mon nom et à celui de Sœur Hélène. Vous ne sauriez croire combien nous sommes privés tous officiers et soldats de n'avoir pas de nouvelles de partout.

Ne savez vous rien de Rome ? J'entends, pour nos affaires. Evidemment tout doit être en suspension, mais peut être y a-t-il quelques bruits intéressants ?

Je n'ai guère le temps de penser à autre chose qu'à mon ministère, cependant tout cela est tellement vital pour nous tous !

Que devient M. Devuyst ? Avez vous de ses nouvelles ? J'ai appris avec grand chagrin la mort de M. Dubois. Nous avons été menacés de bombardement ces jours derniers, mais c'est resté jusqu'ici à l'état de menace.

Adieu, cher Ami.

J'ai reçu un mot du docteur<sup>1</sup>, je lui ai répondu à Angers.

Mille choses à tous ! A vous de tout cœur en M.

E A

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

- A Gabriel Bard

*Meuse, 2 Octobre 1914*

Cher Monsieur Gabriel

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt c'est que j'ignorais votre adresse. En ce moment celle ci n'a-t-elle pas changé. Enfin, à la grâce de Dieu et à la garde des Anges gardiens dont nous célébrons la fête aujourd'hui !

Quel regret j'éprouve de ne pouvoir découvrir où se trouve votre frère Monsieur Louis. J'ai pris encore des informations je ne puis rien savoir. J'avais fini par savoir qu'il était de la 29<sup>e</sup> Compagnie mais à Jardin - Fontaine on n'avait pu me dire où il était.

Et vous, cher Monsieur Gabriel, êtes vous encore à Annecy ? Nous n'avons pas vu de ce côté le 30<sup>e</sup> et le 230<sup>e</sup>.

J'apprends avec joie que Madame votre mère est toujours aussi vaillante.

Quel regret qu'on marchande encore aux soldats en ce moment les locaux où ils pourraient se réunir et se préparer à accomplir leur grand devoir !

C'est évidemment de l'inintelligence.

Espérons que tous les événements si graves qui se déroulent ramèneront la sagesse et la foi. Il y a certes de quoi.

Pour nous, je ne puis en ce moment m'occuper de nos affaires. J'espère que Dieu voudra bien les prendre en mains et réaliser d'une façon plus complète et plus parfaite la cause qu'Il nous avait confiée.

En voyant l'ignorance, le respect humain et en même temps la bonne volonté de beaucoup de nos pauvres soldats, on en sent plus encore la portée et la nécessité.

Que j'aurais de joie à vous revoir ! Mais quand sera-ce ? Il n'y a que deux mois je quittais la rue de Bagneux. Il me semble qu'il y a 6

mois ! Je vous en garde cependant une toute fraîche et bien profonde reconnaissance à vous et à votre vénérable mère.

J'ai reçu enfin des nouvelles de M. Devuyt qui doit être sur la ligne de l'Aisne. M. Josse me tient à peu près au courant de Paris. Votre ancien répétiteur de philosophie est, paraît il, à Angers.

Adieu, cher Monsieur Gabriel.

Quand vous écrirez à votre bonne mère, veuillez lui présenter mes meilleurs hommages et l'assurer que je prie pour elle et les siens.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr SV

Au moment d'envoyer ma lettre je ne retrouve plus votre adresse. Elle vous parviendra par Bonneville.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 2 Octobre 1914*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu hier votre lettre du 25 Septembre. N'écrivez pas ici car notre poste est à Etain et l'ennemi y est encore, les lettres n'arrivent pas jusqu'ici. Continuez à adresser à Verdun. Je fais prendre la correspondance quand je puis.

Je n'ai pas reçu un seul numéro de l'Echo de Paris. Evidemment les postiers le gardent. Réclamez donc à l'administration du Journal.

Laissez l'affaire de Mun. Je fais le bien quand même et je n'ai pas souci d'un titre, je préfère même n'en pas avoir. Si quelque chose arrive je tâcherai de m'en servir pour faire le bien plus facilement et peut être un peu plus complètement.

J'ai reçu un mot de M. Devuyt mais non daté, il allait bien alors. Mais d'une heure à l'autre cela peut changer dans ces situations.



J'ai aussi reçu des nouvelles de MM. Pierre Maurice, Banet, Bard Tremblay de Montréal etc ....

Priez pour l'avenir de notre Œuvre. J'espère que Dieu la reprendra pour le bien de notre peuple après l'expiation présente.

Je vous avais demandé de petits chapelets en acier. Les soldats m'en réclament depuis longtemps et je n'en ai plus. Si vous le pouvez faites m'en expédier au moins une grosse par M. Foucaut.

Avez vous des nouvelles de Mgr de Poterat ? Je lui avais écrit en partant. Je vais le faire de nouveau.

Dites mille choses pour moi à tous ceux qui vous entourent et à ceux que vous voyez. Malgré tant de préoccupations présentes et locales je n'oublie personne. Demandez une petite prière pour moi et mon nombreux entourage.

Adieu et à vous toujours de cœur en M.

Em Anizan pr SV

- A Jean Derdinger

*Meuse, 3 Octobre 1914*

Mon cher Jean

J'ai reçu mardi ta lettre datée du 16 Septembre, inutile de te dire qu'elle m'a fait grand plaisir. Je me demandais ce que tu devenais au milieu des combats de la région de St Mihiel et autres ? Il est vrai que par le temps qui court il n'y a pas besoin de beaucoup d'heures pour modifier les situations. Que Dieu te garde !

J'ai appris avec grande peine que M. Dubois président du cercle de Montparnasse a été tué au début de Septembre. Que de morts on apprendra ainsi à la fin de cette terrible tourmente !

J'ai trouvé à l'abri de combat de Damloup un de tes cousins, Prince, qui m'a demandé ton adresse et un autre ancien de Ste Anne, Witmans qui demeurait autrefois rue Neuve des Boulets.

Parmi les nombreux blessés que j'ai vus j'ai rencontré également plusieurs anciens de Ste Anne mais bp plus jeune que toi. J'ai oublié les noms.

Je fais tout ce que je puis pour le bien de nos chers soldats et vraiment ils s'y prêtent, bien portants et blessés, mais ce n'est pas tout le bien que j'aurais voulu. Comme on sent l'effet de l'éducation sans Dieu ! et aussi comme le respect humain reprend son influence dès que les moments de grand danger semblent passés ! Et pourtant il y a du bon dans tout ce monde.

Tu fais bien, mon Jean, de remplir consciencieusement tous tes devoirs et religieux et patriotiques. Promets bien à Dieu pour les premiers de les accomplir toujours intégralement, car il ne faut pas faire un choix, le mobile est le même pour tous.

J'apprend avec joie que ta femme est bien courageuse. Je n'en suis pas étonné car elle m'a toujours paru une vaillante. Les bonnes nouvelles de toute ta famille me font également grand plaisir.

Nous vivons ici avec tous nos soldats, officiers compris avec lesquels je prends mes repas, dans la confiance de la victoire, confiance qui se fortifie chaque jour. Hélas ! notre pauvre France méritait un châtement, elle se montre depuis plus de 30 ans si infidèle à sa mission ! Quelle expiation que tout ce sang versé, ces angoisses universelles, ces incendies et ces ruines ! Mais je crois que Dieu nous relèvera en raison du bien qu'elle renferme encore.

Adieu, mon cher Jean. Voilà déjà deux mois de guerre, cela me paraît six mois. Dis mille choses aux tiens pour moi.

Je t'embrasse de cœur.

Ton père et ami

Em Anizan pr SV

- A Gabriel Bard

*Damloup, 6 Octobre 1914*

Cher Monsieur Gabriel

Je viens de voir ici même ce matin Monsieur Louis.

Un bataillon en effet était arrivé pendant la nuit. Ce matin je vis que c'était le 366<sup>e</sup> que je cherchais depuis si longtemps. M'informer si la 19<sup>e</sup> compagnie était là et, dans cette compagnie, le lieutenant désiré fut l'affaire d'un instant, et en effet je le trouvai près de ses hommes attendant l'ordre du départ. Nous pûmes causer 15 à 20 minutes de lui, de sa mère, de vous, de M. Alfred.

Il m'a paru très bien portant, c'est du reste ce qu'il m'a affirmé. Sa blessure à la cuisse n'a rien été. Le 366<sup>e</sup> n'a pas été très éprouvé jusqu'ici, il n'a eu que 17 atteints, dont 2 morts. Monsieur Louis avait très bonne figure, bon teint, paraissait plein d'entrain. Il partait pour repousser l'ennemi établi à Etain et les environs et sans doute faire sauter une ligne de chemin de fer des Allemands. Je ne pense pas que l'affaire soit très chaude. S'il s'établit avec son régiment sur le terrain, je le reverrai ces jours ci. Fromezey et Etain sont à l'ouest de Conflans, en face presque de Metz, à 10 kil d'ici. M. Louis m'a affirmé que vous êtes encore à Annecy, aussi je vous y écris.

Comment allez vous vous-même ? Moi je vais bien et fais tout ce que je puis pour les âmes de nos chers soldats. Inutile de vous redire que je prie pour vous et les vôtres.

Vous ai-je dit que j'entrerais dans vos vues si .... mais j'ai confiance qu'il n'y aura pas lieu.

J'écris à votre vénérée et chère Mère en même temps qu'à vous pour lui donner des nouvelles de M. Louis. Je ne lui ai pas dit qu'il partait au combat. Il est parti ce matin à 6h.½, il est 9h ½ je n'entends ni fusillade ni canon, peut-être les ennemis vont-ils simplement reculer. En tous les cas je suis aux aguets.

Adieu et à vous bien affectueusement

Em Anizan pr SV

- A Gabriel Bard

*Meuse, 9 Octobre 1914 9h.½*

Monsieur Louis est bien portant.

Cher Monsieur Gabriel

Comme je terminais la lettre précédente que je n'ai pas eu la facilité de faire partir, la fusillade et le canon ont commencé du côté d'Etain ; évidemment le 366<sup>e</sup> était engagé et comme il n'avait pas d'aumônier le matin, (c'est ma région) je suis allé au lieu du combat qui a été très chaud toute la journée. Les blessés arrivaient, je les voyais et les mettais en état. Je craignais toujours de voir arriver ou apporter votre frère. Mais non. C'était du reste la 22<sup>e</sup> Cie qui était en avant et donnait le principal contingent de blessés. Le lendemain la bataille fut plus chaude encore et je pus avec le service de santé arriver tout près du champ de bataille puisque je les voyais sans jumelle. Il y eut ce jour là 3 assauts auxquels prit part M. Louis. Je le vis lui même entre le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> comme il reformait sa compagnie derrière un pli de terrain. Nous pûmes causer et je le confessai, ce qu'il fit avec joie me disant sa satisfaction de me voir.

Il partit ensuite devant moi en contournant la petite ville d'Etain but des assauts successifs. Le dernier assaut surtout fut terrible, canon, mitraille, fusillade, c'était infernal. Nous avons eu beaucoup de blessés et peu de morts. M. Louis en est sorti indemne. On a chassé l'ennemi d'un certain nombre de tranchées, mais l'artillerie ennemie a empêché qu'on s'installe dans la ville encore cette fois. M. Louis était parti en tête de sa compagnie très maître de lui et absolument calme. Plusieurs de ses collègues ou chefs m'ont fait du reste le plus grand éloge de lui. Sa jeunesse seule a empêché jusqu'ici qu'il soit promu ca-

pitaine, mais il se pourrait que malgré cela il le soit d'un jour à l'autre. On admire sa possession de lui même son sang-froid, son autorité, son courage et sa gaieté. Le capitaine Lachaud de son régiment m'en a fait le plus grand éloge et le trouve supérieur à bien des officiers de l'active. Je suis très heureux de vous communiquer ces éloges mérités. Il a été proposé du reste pour l'avancement. J'ai confirmé moi-même le capitaine dans son sentiment puisque j'ai été témoin dans une certaine mesure. Hier je suis retourné encore au combat, moins chaud que la veille. J'ai vu encore un certain nombre de blessés et je n'ai pas vu M. Louis, mais on m'a affirmé qu'il était bien portant et que la journée d'hier il se reposait dans un bois à l'abri avec sa C<sup>ie</sup> qui avait donné deux jours complets de suite.

Les officiers m'ont ajouté qu'on allait conserver les positions acquises mais temporiser. Un brave sergent de la 19<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> m'a promis du reste de me donner des nouvelles.

Ne vous inquiétez donc pas. Et votre frère Alfred ? Et vous ?

Adieu. Vous donnerez ces détails si vous le jugez bon à votre bonne mère. Je ne les lui donne pas de peur de lui causer de l'inquiétude.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 9 Octobre 1914*

Bien cher Ami

Voilà trois rudes journées de combats. Non pas que j'ai combattu, sinon contre le diable, en confessant et administrant les blessés et mourants, mais enfin j'ai pu demeurer sur le champ de bataille avec le service de santé et juger de visu, une fois de plus et de plus près, des horreurs de la guerre. Canons, mitrailleuses fusils ont fait rage pendant surtout les trois assauts livrés à Etain.

Le clocher est brûlé et sans doute une partie de l'église et le pays entier est bien endommagé. Il sera à reconstruire. Mais cela est peu en regard des vies d'hommes.

La mortalité il est vrai n'a pas été de notre côté aussi grande qu'on aurait pu craindre, mais il y a bp de blessés. Le frère de M. Bard que vous connaissez, lieutenant, commandait une compagnie. Jusqu'hier soir il est resté indemne au milieu des plus grands dangers.

Notre artillerie surtout a fait bp de mal à l'ennemi.

Comme il voulait s'emparer à la baïonnette d'une de nos batteries qui n'était plus couverte, une autre dissimulée a anéanti près de 1 000 hommes en quelques minutes en tirant à mitraille à 50 mètres. On voyait hommes, bras, jambes voler en l'air, c'était effrayant. Quelle triste chose que la guerre !

Hier un aumônier en titre est enfin arrivé, chargé de ce corps d'armée, je lui laisse la place pour ne pas marcher sur ses brisées.

L'artillerie de nos forts et de l'ennemi se bat en ce moment par dessus nos têtes.

Le service religieux, du moins pour ce que j'ai vu ces jours ci est encore bien incomplètement organisé. Les régiments engagés ces jours, ici, ont bp donné depuis quelque temps ; on m'a affirmé que j'étais le 1<sup>er</sup> prêtre qu'on voyait près des combattants.

Je reçois depuis qqs jours par sœur Hélène l'Echo de Paris. Son intermédiaire est encore le meilleur. Je voudrais de petits chapelets en acier. Qu'on en envoie donc par la rue St Maur à Verdun.

Vous me parlez du si grand bien que je fais... Je vous en prie, n'exagérez pas. Ce que je fais est bien peu auprès de ce qu'il y a à faire et peut-être de ce que je pourrais faire. On se paye si souvent de mots et on se crée si facilement des héros ! Je vous assure que je n'ai rien fait de bien héroïque et qu'au contraire je trouve que je fais bien peu. Ne répandez donc pas cette légende qui me peinerait parce qu'elle serait fausse.

J'ai reçu des nouvelles d'un certain nombre des nôtres : MM. Mégemont, Bourgeois, Metzler, Vinot, B. Mayet etc...

Dites mille choses à tous. Je pense beaucoup à l'avenir de tous, mais suis sans aucune indication. Enfin nous sommes entre les mains de Dieu et de sa céleste Mère à laquelle nous avons tout confié.

Adieu, cher Ami. Sanctifiez vous toujours, encouragez, consolez, sanctifiez aussi les autres. Vous êtes un centre et remplissez un grand et beau rôle sans trop vous en rendre compte. Je suis très heureux de vous savoir où vous êtes.

Adieu, cher Ami.

Je suis toujours vôtre en M.

EA

Dites moi l'adresse de M. Allès sur sa carte un mot est illisible.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 14 Octobre 1914*

Mon cher Alexandre

Non, n'adressez rien à Damloup, cela ne m'arriverait sans doute pas. Continuez comme avant, souvent des plantons ou ordonnances ou fourriers vont à Verdun, on m'apporte mes lettres.

Laissez l'affaire du titre officiel, je n'en ai plus besoin. J'ai fait ma place et peut-être suis-je plus à même de faire du bien qu'autrement.

Ici à demeure dans un cantonnement toujours en 1<sup>ère</sup> ligne et faisant partie du 1<sup>er</sup> Secteur de Verdun, je puis me porter ici ou là où besoin est, ce que je ne pourrais si j'étais attaché officiellement à une division.

Je suis aumônier du cantonnement du 3<sup>ème</sup> sous secteur (un millier d'hommes qui sans cesse font des patrouilles et expéditions dangereuses sur le terrain occupé par l'ennemi). Je suis également au-

mônier des forts de Tavannes, La Laufée Vaux et de toutes les sections semées autour, dans les bois (abris - batteries etc... ). De plus je suis à un point où passent souvent des divisions allant directement au feu, je puis préparer un certain nombre à la bataille. Quand ils n'ont pas d'aumôniers qui les suivent, j'en tiens lieu et vais avec eux.

De plus, souvent les convois de blessés passent et séjournent venant du combat etc. etc.. Je ne pourrais me donner à tout cela sans ma situation exceptionnelle.

J'étais embarrassé pour la vie, mais les officiers m'ont demandé de prendre mes repas avec eux et souvent ceux des forts m'invitent et j'accepte toujours, c'est un moyen de voir leurs soldats.

Je suis obligé de faire plus de dépenses personnelles mais cela n'a pas d'importance. Laissez donc cette question puisqu'elle souffre difficulté. Du reste ici je puis rendre aussi service aux populations qui fuient et ne savent que devenir.

Par mes relations avec les autorités militaires, je deviens intermédiaire.

Les Allemands brûlent tous les villages et les malheureux habitants qui sont restés ne savent plus que devenir.

J'ai reçu hier votre lettre du 6 Octobre. Et les petits chapelets en acier ? arrivera-t-on enfin à m'en envoyer ?

Nous faisons le Rosaire chaque jour avec les soldats libres quand je ne suis pas aux combats, autrement ils le font seuls. - Si, je reçois l'Echo de Paris quoique presque toujours assez en retard.

Adieu, mon cher Alexandre.

Faites le bien que Dieu met à votre portée.

Votre père et ami

EA

Mille choses à tous.

Si quelques petits jeux m'arrivaient, jeux de salon, les soldats en profiteraient.



- A Yves Allès

*Meuse, 20 Octobre 1914*

Mon cher Yves

J'ai reçu hier soir votre lettre datée du lendemain du Rosaire. Inutile de vous dire que ç'a été avec joie, car je pense tous les jours à vous, je vous aime toujours de même et je prie pour vous.

Oui, conservez et développez en vous le vrai esprit de M. Belanger qui était l'esprit surnaturel et l'esprit de la Sainte Vierge qu'il avait tant médité et duquel il était si plein. Je suis heureux que vous fassiez du bien dans un milieu délaissé et déshérité, cela complétera votre formation pour l'apostolat de la charité. Donnez vous à ce milieu comme à tous les milieux délaissés et faites y l'œuvre de Dieu.

Pour moi je fais ce que je puis dans mon milieu militaire.

Nous avons ici en avant de Verdun, vers Metz, des cantonnements de troupes qui gardent les avant postes, vont en reconnaissances perpétuelles et quelquefois combattent très rudement. C'est la défense mobile de la place si convoitée par l'ennemi.

De plus, il y a les forts de ce secteur qui contiennent également des garnisons. Il vient d'arriver dans mon troupeau spirituel un certain nombre de marins de Brest et de Lorient.

Il y en a de vos côtés. Hier je me suis mis en premier contact avec eux et j'ai eu occasion de parler de Pleubian, de Lanmodez et de Tréguier. Puis, il y a les corps d'armée de passage qui vont au combat. Enfin les populations environnantes ont été ruinées, pillées et les villages brûlés. Nouvelles misères et nouveaux besoins. Aussi ai-je fort à faire. Mais le plus important encore est de plaire à Dieu et de se sanctifier. Je tâche d'y travailler car Celui qui vient comme un voleur peut se présenter d'un jour à l'autre.

Je suis bien touché de l'intérêt que veut bien me porter votre si excellente marraine. Dites lui bien des choses de ma part.

Et vos anciens de Kain ? Y veillez vous un peu ?

Adieu, mon cher Yves.

Prions et soyons aux ordres de Dieu pour tout ce qu'Il voudra.

A vous de cœur en M.

Em Anizan pr SV

- A Jules Forget

*Meuse, 21 Octobre 1914*

Mon cher Jules

J'ai reçu avec grand plaisir vos nouvelles dans la lettre du 13 courant. Je vois avec plaisir que vous vous dévouez aux blessés. Soyez bien charitable pour eux.

Que Dieu soit béni que vous vous trouviez dans un milieu aussi favorable ! profitez en, mon Jules, pour entretenir tout ce que Dieu a mis de bon en vous. Vous avez bien raison de chercher en tout la volonté de Dieu, c'est là le principe de spiritualité tout à la fois le plus simple, le plus sûr et le plus élevé. Je tâche moi aussi de m'y accrocher de toutes les façons.

Ma santé est bonne. Je m'occupe sans cesse de nos chers soldats blessés, malades et bien portants.

Il y a dix à douze jours nous avons eu trois jours de combats très durs et très meurtriers à Etain, j'ai vu là beaucoup de blessés, mais sur les lignes on ne les voit qu'au moment des blessures, le temps de les panser pour le corps et pour l'âme. Vous pouvez, vous, leur faire un bien plus durable.

Avez-vous repassé la révision ?

Je voudrais être au courant car je reste toujours votre père.

Priez pour que notre grande vocation reprenne sa marche et sa place. En attendant donnons nous y en fait, c'est le meilleur et plus sûr moyen de la maintenir et de la faire revivre.

Ma santé est bonne malgré les fatigues inséparables de ma situation.

Avez vous des nouvelles de Louise ?

Adieu, mon cher Jules.

Je vous embrasse de cœur et reste tout vôtre en M.

Em Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

*Meuse, 25 Octobre 1914*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu les petits chapelets, merci. J'ai également quelques numéros de l'Echo de Paris. Ne vous donnez pas la peine de m'envoyer des articles détachés.

J'aurais besoin de deux paires de bas de laine. Surtout choisissez parmi les bas dont le pied est le plus court, car il y en a de trop longs qui me gêneraient.

Vous me dites qu'on pourrait me procurer un titre d'aumônier officiel. Après réflexion je l'accepterais si je devais avoir un ministère actif. Ici mon rôle est très actif et, je dois le reconnaître, assez utile et consolant. Mais la ligne de combat commence à reculer vers la frontière quoique lentement. Nos soldats de l'active qui étaient ici sont par-

tis pour former un régiment de combat en avant, je ne voudrais pas rester en arrière.

Je préférerais être affecté au corps dont fait partie le régiment de l'armée active du 164<sup>e</sup> parce que je suis connu des officiers et soldats, mais je consentirais à quitter ces régions et à aller n'importe où s'il y a des besoins parce que je veux faire un bien utile et le plus abondant possible. En résumé, si on a besoin d'aumôniers militaires sur quelque point, je consens volontiers à y être envoyé pourvu que ce soit avec un rôle actif.

Pour vous, mon cher Alexandre, je ne puis vous blâmer de faire ce que j'ai fait, je crains seulement que vos forces ne répondent pas à vos désirs et à la tâche parce que certains postes d'aumôniers sont très rudes. L'hiver ce sera plus rude encore.

Si, je crois que votre présence au 82<sup>1</sup> est utile, car c'est le seul centre qui nous reste et un centre sans l'homme !! Enfin, faites pour le mieux et tenez moi au courant.

Avant le départ de la compagnie pour aller de l'avant, nous avons eu à 5h. du matin une messe de communion très simple, parce que dans les ténèbres, mais fort touchante.

Un bon nombre d'hommes avec leur capitaine en tête ont communiqué.

Nous avons maintenant des réservistes et territoriaux. Nous sommes toujours en avant postes, mais j'espère qu'on va avancer en face.

Adieu, mon cher Enfant.

Mille choses autour de vous à vous mille amitiés

Em Anizan pr SV

Au moment où je vous écrivais nos soldats sont attaqués par des C<sup>ies</sup> allemandes, mais celles-ci ont reculé ; ce qui prouve que l'en-

---

<sup>1</sup>Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

nemi n'est tj pas loin. Mais cela ne change pas ce que je vous ai dit plus haut.

- A Gabriel Bard

*Meuse, 2 Novembre 1914*

Cher Monsieur Gabriel

Je reçois votre bonne lettre du 18 Octobre. Vous n'aviez pas encore la mienne du 9 ou du 10, dans laquelle je vous parlais de votre cher frère Louis.

.Depuis, j'ai rencontré son cycliste qui m'a donné de bonnes nouvelles de lui et auquel j'ai donné une carte et un mot pour lui. Il vient de me répondre un mot lui même, mot daté du 25 Octobre et m'apportant les meilleures nouvelles. Il doit être à Ville en Woëvre ou dans les environs. Il me dit qu'il est un peu plus passif en ce moment, les combats étant surtout des duels d'artillerie de son côté.

Je désire bien que vous ayez de bonnes nouvelles de M. Alfred. Je viens de recevoir aussi une bonne lettre de votre si excellente mère, lettre datée du 20 Octobre et dans laquelle elle me dit que vous êtes un peu souffrant de dysenterie. Allez vous mieux. Je vous félicite du bien que vous faites, continuez, voilà ce qu'il y a de meilleur dans la vie avec l'accomplissement de la volonté divine.

Depuis quelque temps nous n'avons ici que des combats de patrouilles et d'avant postes. Ce sont encore, quoique moins nombreux des blessés et des morts. Avant hier un blessé, un mort, un disparu, hier un blessé et trois tués.

Le service du cantonnement, des forts et des avant postes me donne pas mal à faire.

Le bien se fait, car beaucoup d'âmes sont malléables comme vous le constatez. Les chefs avec lesquels je vis sont excellents.

Adieu, cher Monsieur Gabriel.

Quand vous reverrai-je ? ce sera un heureux jour pour moi.

A vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

*Meuse, 4 Novembre 1914*

Mon cher Alexandre

Merci de votre lettre du 24 Octobre et des deux paires de bas qui me sont arrivées hier. Le M. Jean Hart dont vous me parlez ferait mieux de vivre dans un monastère que de quêter.

J'ai acheté ou plutôt fait acheter à Verdun gilet et caleçon c'était plus simple et plus sûr. Il y en a besoin déjà quoique le temps soit assez beau. Je vais du reste bien. Ici nous n'avons pas depuis quelque temps de grands combats, mais sans cesse des rencontres, reconnaissances et combats d'avant postes avec blessés et tués. J'ai enterré ces jours derniers 7 ou 8 de nos hommes tués ainsi dans les reconnaissances ; le jour des morts j'ai fait le convoi de trois ensemble. Le lendemain, ou plutôt au moment même du convoi, les obus allemands en tuaient encore 6 ou 7 et en blessaient autant. Tous ces postes avancés m'obligent à beaucoup de courses et de marches.

La fête de la Toussaint a été très consolante, cependant au moment .de la Messe de 11h. on est venu chercher du renfort pour secourir une de nos patrouilles d'une vingtaine d'hommes cernée dans un bois. Elle a été dégagée mais non sans perdre quatre hommes et un blessé.

Je ne sais si j'ai bien fait de vous dire de parler à l'Archevêché d'un changement car si je pars je ne serai pas remplacé et tous ces soldats resteront dans une situation très périlleuse sans prêtre. Enfin, laissez les choses aller et à la grâce de Dieu. Il est difficile en ce moment de juger le mieux pour les âmes.

Je reçois une carte de M. Devuyt, il semble n'avoir rien reçu de moi et pourtant je lui ai écrit trois ou quatre fois.

J'ai rencontré hier un de nos enfants de Belleville qui est dans le corps des aérostatiens.

Adieu, mon cher Alexandre.

J'ai reçu la lettre de M. Foucaut auquel je répondrai.

A vous de cœur

Em Anizan pr

N'encouragez pas à m'écrire le grand nombre car je ne puis répondre. Ne détournez pas non plus. Laissez faire. Je vs dis cela parce que quelqu'un m'écrivait : « J'apprends que vous désirez qu'on vous écrive ». Vous et quelques uns, ami.

- A Jean Derdinger

*Meuse, 5 Novembre 1914*

Mon cher Jean

J'ai reçu ta lettre et ne sais trop que te dire sur la résolution que tu as prise et que je ne puis blâmer puisque j'ai pris moi même une décision du même genre.

Mon seul regret est le danger que tu vas courir plus proche et plus présent.

J'admire beaucoup ta chère femme que j'estime encore plus si c'est possible.

Je t'ai toujours dit qu'elle avait de grandes qualités et qu'elle méritait toute ton affection et toute ta condescendance dans les détails.

Tu le savais bien du reste et tu les lui donnais.

J'ai reçu une lettre de Nicolas qui était sans doute à Coulommiers. Or, le capitaine de la 11<sup>e</sup> du 36<sup>e</sup> qui commande ici, voyant l'adresse de Nicolas, pousse une exclamation et me dit : « Mais c'est un de mes hommes, qui est parti à l'infirmerie il y a longtemps et que je n'ai pu retrouver. Où est-il donc ? » Si Nicolas revient par ici, je serai très heureux de le revoir. En ce moment nous n'avons ici que des combats de reconnaissances et de patrouilles, mais toujours quelques blessés et quelques morts, car on se serre de près avec l'ennemi.

Je serai toujours heureux d'avoir de tes nouvelles, mon Jean, surtout maintenant que tu seras plus exposé. Je suis très heureux que tu te trouves et que tu veilles à rester en bon état de conscience. Cette semaine, Prince est près d'ici en toute première ligne. J'irai les voir demain, c'est à 2 ou 3 kilom. environ.

Adieu, mon cher Jean.

Jean Devanz va bien.

Je t'embrasse de cœur.

Ton père et ami qui prie pour toi

Em Anizan pr



- A Charles Devuyt

*Meuse, 6 Novembre 1914*

Mon cher Charles

Votre dernière carte datée du 19 Octobre semble supposer que vous n'avez rien reçu de moi, et pourtant je vous ai écrit trois fois au moins à l'adresse que vous me donniez. J'aurais voulu vous écrire le 4 pour votre fête, cela m'a été impossible. En ce moment, ce sont sans cesse des alertes, des combats d'avant postes ou de reconnaissances et par suite, des blessés, des morts, des courses etc. etc.. J'ai du moins prié St Charles de vous garder et de vous sanctifier.

Je suis très heureux que votre santé soit bonne. La mienne l'est aussi.

Je reçois pas mal de lettres et les nouvelles sont généralement bonnes.

M. Josse me tient régulièrement au courant de Paris. J'ai reçu un mot de M. Perrin et aussi de M. [Le] Chevallier qui a perdu un de ses neveux, prêtre, tué vers la fin de Septembre

Que de morts on apprendra à la fin de cette guerre !

Adieu, mon cher Charles.

Pour moi aussi ce sera un beau jour celui où je vous reverrai, que Dieu nous en fasse la grâce pourvu que ce soit pour continuer ou reprendre notre grande tâche du salut de notre pauvre peuple.

Je vous embrasse de cœur

Em Anizan pr

7 - Hier j'ai été empêché d'envoyer ma lettre par un combat à Mogeville. J'ai dû y aller car il n'y avait pas d'aumônier. Les obus m'ont épargné, mais n'ont pas épargné un certain nombre de pauvres soldats.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 9 Novembre 1914*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu un gilet de laine noire après les deux paires de bas, merci. Je ne peine pas de vêtements en ce moment. Vous m'annoncez un colis, nous verrons ce qui sera utile.

Je ne suis pas plus fatigué qu'avant. Le corps se fait à la fatigue physique. Ma principale fatigue est la marche, devant sans cesse aller dans les forts et aux avant postes, je ne trouve guère de moyens de locomotion. On m'offre quelquefois un cheval ou une bicyclette, mais jusqu'ici j'ai préféré mes jambes qui sont très bonnes et avec lesquelles je puis prendre les chemins et sentiers de traverse.

Nous avons eu vendredi un combat assez violent dans lequel ont donné les soldats du Nord. Ils ont pu prendre deux villages Mogeville, Maucourt, qui sont assez important stratégiquement mais presque complètement brûlés. Nous avons eu des blessés et des tués. Les allemands avant de lâcher nous ont envoyé pour finir une bordée d'une vingtaine d'obus qui heureusement n'ont atteint qu'un homme, mais il s'en est fallu de peu que nous soyons frappés à ce dernier moment.

J'ai reçu avec plaisir les nouvelles que m'apporte votre lettre du 27 Octobre.

Le bien se fait. Chaque Dimanche j'ai Eglise pleine d'officiers et de soldats. Et puis, souvent des retours de loin.

Quant aux blessés, pas un grièvement atteint ne refuse les sacrements, au contraire. Du reste les médecins militaires et les officiers sont tous sympathiques ici.

Priez pour nos soldats.

Hier j'ai enterré 7 jeunes gens du Nord. Leurs camarades m'ont bien édifié et je leur ai promis d'aller leur dire la messe sur la 1<sup>ère</sup>

ligne où ils sont, Dimanche prochain, s'il n'y a pas de retour offensif de l'ennemi ce jour là.

J'ai encore des petits chapelets mais, il en faudrait encore dans peu de temps. Envoyez moi donc à l'occasion mon volume de bréviaire (hiémalis) pour le 1<sup>er</sup> Dim. de l'avent.

Si vous pouviez trouver quelques piles de petite lampe électrique à Paris, ce me serait bien utile, pour le soir et la nuit quand il me faut sortir et circuler. J'ai la petite lampe mais les piles s'usent vite. Je vais joindre la grandeur de ma lampe. Impossible de trouver ces piles à Verdun.

Pour les frais de ce que je vous demande, M. Vinot a de l'argent à moi, demandez lui de vous payer.

A vous de cœur

Em Anizan pr

- A Louis Lantiez

*Meuse, 9 Novembre 1914*

Bien cher Père

Merci de votre mot qui m'a fait plaisir au milieu des ministères souvent douloureux quoique très consolants que je remplis depuis trois mois.

J'ai fort à faire car nous sommes en première ligne depuis le commencement et les combats, alertes, rencontres ne cessent guère. Aussi y a-t-il continuellement des blessés et des tués. J'ai également un apostolat consolant auprès des soldats bien portants dans les forts voisins, les cantonnements, aux avant postes et aussi près de ceux qui passent pour combattre ici ou dans les environs.

Je remercie Dieu de me mettre ainsi à même de servir ainsi tant d'âmes délaissées et en danger et de me donner activement à ma vocation.

La vocation ! Ah ! comme de loin et au milieu des souffrants et des mourants, la faute de ceux qui ont brisé par orgueil l'instrument de charité si laborieusement préparé, me paraît plus inexplicable et plus grande.

Mon rêve est bien de travailler à le rétablir si Dieu me ramène, mais qu'il est plus facile de démolir que de reconstruire !

Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ! Vous ne me dites rien de votre santé, c'est qu'elle est bonne. Que Dieu en soit béni et remercié !

Nos soldats sont tous sympathiques, un certain nombre reviennent à Dieu et à la pratique de loin, beaucoup deviennent plus fervents et je n'ai pas encore rencontré de blessés graves qui aient refusé de se rapprocher de Dieu.

Nos officiers, ceux que je vois depuis que je suis ici, pratiquent et donnent l'exemple. Ils sont de véritables amis. Je prends tous mes repas avec eux.

Adieu, bien cher Père.

Veillez faire une petite prière pour ma sanctification. La vie est si fragile ! Plus d'une fois depuis 3 mois la mienne n'a tenu qu'à un fil.

Mes plus affectueux respects

Em. Anizan pr SV

- A Yves Allès

*Meuse, 18 Novembre 1914*

Mon cher Yves

J'ai reçu votre bonne lettre qui m'a été bien douce. Vous savez ma grande affection pour vous. Elle n'a pas diminué, la part même que vous avez prise à toutes les épreuves que le Bon Dieu a bien voulu

m'envoyer, m'a plus tendrement attaché à vous. Aussi, bien que je puisse vous le dire plus souvent, croyez bien que je suis pour vous celui que vous savez que j'ai été.

Je suis très heureux du bien que vous faites et du goût que vous prenez à l'apostolat de la famille entière. C'est là le but à poursuivre auprès de vos paroissiens et des émigrés, refaire ou consolider des familles chrétiennes qui donnent à Dieu une postérité chrétienne. Voilà une œuvre particulièrement nécessaire et qui serait féconde. Si Dieu me prête vie, j'ai bien l'intention d'y travailler avec quelques uns jusqu'à la fin.

Je dis, si Dieu me prête vie, parce que le ministère que je fais dans une région infestée par l'ennemi et où les combats d'artillerie, de patrouilles et aussi d'offensive pour gagner du terrain offre bien quelques dangers. Mais c'est là un détail. Si Dieu veut encore quelque chose de nous, Il saura le montrer.

Je reçois la lettre ci-jointe à laquelle je vous demande de répondre. Mon avis est que les enfants seront plus en paix et moins exposés à perdre leur vocation au petit séminaire de Vannes qu'ou on indique sur la lettre. Avec les restes de la malheureuse famille, le scandale du passé n'est pas près de finir. Voilà mon idée.

Pour les vocations, suivez les quand vous le pouvez. Autrement ne vous préoccupez pas, vous n'êtes pour rien dans tout cela.

Priez pour que je me sanctifie et que je fasse tout ce que Dieu veut et comme Il le veut. Continuez à imiter Jésus miséricordieux et aimant et après lui St Vincent.

Adieu. Je vous embrasse de tout cœur.

Votre père et ami en M.

Em Anizan

Je ne vois guère ce que je pourrais écrire à [illisible].

Il faudrait que ce soit M. Studer.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 18 Novembre 1914*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu votre carte du 9 aussi bien que votre lettre du 7. Si je vous ai dit que j'accepterais d'aller où il y aurait de grands besoins, ce n'est parce que je n'ai pas assez à faire ici et que ma présence n'y soit pas utile, c'est à cause de ce que vous m'aviez écrit de vous même. Laissez donc cela, j'ai de l'ouvrage ici et mon titre d'aumônier volontaire me met à même de faire plus, je crois, qu'avec un titre officiel et une désignation trop précise.

Monseigneur de Verdun que j'ai vu vendredi et avec qui j'ai dîné chez lui, m'a dit que M. Basniet était à Paris. Peut être l'avez vous vu.

Il doit aller lui même à la réunion des Evêques pour l'Institut Catholique et il sera à Issy le jour de la Présentation.

J'ai répondu à Mgr Laveille pour les trois dont il m'a parlé : MM. Le Bihan, Deschamps et Mosnier. J'ai ajouté un mot sur M. Chapi-treau.

J'ai reçu les bas, ils vont bien, de même le tricot.

Ma santé est bonne, je crois même que l'exercice et le grand air ne me sont pas défavorables.

Je pense souvent à l'avenir bien que très absorbé par le présent et je prie aussi à cette intention.

Si j'étais seul je ne m'inquiérais guère, mais ce sont tous ceux qui attendent et veulent rester à Dieu ! Et puis, toute cette masse d'âmes sans apôtres !... Il y a qq tps, je disais au Bon Dieu mon souci et lui demandais un mot sur cette énigme et pour l'avenir. Je tombai aussitôt sur sa parole à Pierre : « Simon, Simon, Satan a demandé à te cribler comm..... » Cette parole m'a été lumineuse et douce.

Si Dieu me prête vie je tâcherai d'employer le reste à la grande Œuvre de notre vocation. En tous les cas elle aura été offerte pour cela.

Pour vous, mon cher Alexandre, faites selon l'inspiration que Dieu vous donne. Si j'ai témoigné le désir de vous voir rester tel que vous êtes c'est parce que je sens la nécessité de quelqu'un qui reste un centre et un lien.

Il serait bien malheureux que tout se désagrège faute de ce centre.

Adieu, mon cher Enfant.

Vos lettres me sont toujours bien réconfortantes comme votre chère affection. Vous savez si elle est partagée et si la mienne vous reste.

Je vous embrasse de cœur

E Anizan pr SV

Si vous pouviez envoyer un mot à Mgr Battandier pour lui dire ce que je deviens et lui demander de s'inquiéter de mon affaire ? Mgr Battandier St Félicien Ardèche.

Je lui écrirai moi même, mais quand ?

Pourriez vous écrire à M. Le Floch et lui poser les quatre questions ci-jointes. Quelqu'un me demande les réponses.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 23 Novembre 1914*

Bien cher Ami

Evidemment une lettre au moins de vous a été égarée, car je n'en ai reçu aucune à laquelle je n'aie pas répondu.

Soignez votre santé, cher ami, et ne vous croyez pas inutile. Ceux là sont utiles qui font la volonté de Dieu et offrent tout à son bon plaisir pour sa gloire et le bien des âmes. Que faites vous autre chose ? Offrez vos épreuves de santé, vos prières, vos inquiétudes et peines pour les pauvres et pour que Dieu leur prépare des moyens de salut. Que de besoins il y aura après cette terrible guerre !

Je suis bien heureux que vous n'en ayez pas eu le contre coup.

Que de choses étonnantes dans tous les événements individuels et généraux à l'heure actuelle ! Nos épreuves à nous ne paraissent-elles pas plus inexplicables à mesure qu'on s'en éloigne. Et les épreuves de la petite mais si fidèle Belgique ? Il y a là large matière à la foi et l'adhésion de cœur à tout ce que Dieu veut ou permet est la ligne de conduite la plus sûre et la seule fidèle. Dieu sait ce qu'Il fait, fermons les yeux et servons le de tout cœur.

Je me donne tant que je puis à nos soldats. Tous ceux de cette région peuvent facilement se rapprocher et servir Dieu. Un bon nombre en profitent. Malheureusement ce n'est pas encore tous. Le jeu de la liberté humaine est toujours là et il en est qui attendent jusqu'à ce qu'il soit trop tard. La sympathie cependant est générale et j'espère que ces événements contribueront grandement au retour de notre peuple à Dieu.

Je reçois des lettres nombreuses et ai bien de la difficulté à répondre, faute de temps.

Tout le pays où l'on a combattu et que nous reprenons successivement est ravagé, et les églises brûlées ou démolies. Que de ruines à réparer dans l'avenir !



Comment va votre bonne mère ? Heureusement Nantes est très éloigné des champs de bataille et à l'abri.

Dans la mesure où vous le pouvez, entretenez l'union entre nos amis, en correspondant avec eux et en leur rendant service. Cette union des esprits et des cœurs est un trésor qui pourra, au moment voulu, produire des fruits.

Adieu, cher Ami. Que je voudrais vous voir et causer avec vous ! mais ce n'est pas encore pour de suite.

Je prie pour vous, je pense à vous, j'offre mes travaux en union avec les vôtres. Priez pour que je devienne plus saint, saint comme Dieu le souhaite. Votre affectionné en M.

E. A. pr

- A Charles Devuyst

*Meuse, 24 Novembre 1914*

Mon cher Charles

Je suis bien aise que vous ayez enfin reçu quelques lettres de moi. Je me demandais si c'était une fatalité, vos cartes m'arrivant et mes lettres pas.

Heureusement vous allez bien. Moi aussi. Il semble que l'air et la fatigue endurcissent car je n'ai même pas eu un rhume, et pourtant il fait grand froid et je n'ai une salamandre à ma disposition ni le jour ni la nuit.

Mous avons un peu avancé et pris quelques villages, ce qui me permet d'aller dire une messe à 8h.½ à 5 kil. d'ici, dans un gros village appelé Dieppe près des avant postes, en outre de celle de 11h. ici. J'ai du reste église pleine de soldats des deux côtés.

Ce sont les réservistes du Nord qui donnent ici dans les 165<sup>e</sup> et 365<sup>e</sup>. Ils ont beaucoup donné depuis les débuts. Ce sont de braves

garçons pleins de foi et d'endurance. J'en ai hélas ! inhumé un certain nombre.

Je suis allé ces jours derniers à un village (Mogeville) qu'on venait d'enlever. Il n'y reste que des ruines et l'église est dans un état indescriptible.

Je suis heureux quand je puis aller prier dans une église dévastée et reprise.

Je suis entouré de chefs excellents qui sont de vrais amis.

J'ai reçu des nouvelles de Lucien Chevalier qui combat dans le centre, des jeunes Brulé et Robert, de Simon qui est à Montargis, M. Sauvageot à Langres, de Pierre Moreau à Paris, MM. Vinot - Foucaut - Caênens, Vaugeois, Clavier etc... Béziau aussi.

Adieu, cher Ami.

Espérons que Dieu abrégera la grande épreuve et que nous nous retrouverons pour une autre campagne spirituelle.

Je vous embrasse de cœur.

A vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr SV

Faisons chacun de notre côté l'œuvre de Dieu.

27 Novembre - Avant d'envoyer cette lettre m'arrive d'abord votre lettre du 14 Novembre puis hier soir me parvient votre carte du 23.

Ce matin je suis allé au village de Maucourt repris mais à 300 m des allem. Nous n'avons pas pu retrouver un des soldats du 165 frappé ce matin en patrouille.

L'église est pire que celle de Mogeville. Il ne reste que quelques pans de murs et au milieu un imbroglio de ruines inouï. Bancs brisés, débris de l'autel, du tabern, des statues, du plafond des poutres le tout brisé. J'ai tiré de là un crucifix.

- A Alexandre Josse

*Meuse, Médaille miraculeuse*  
[27 Novembre 1914]

Mon cher Alexandre

J'ai reçu votre lettre datée du 27 Novembre (?) et vos paquets.

Comment vous remercier de votre sollicitude si cordiale, si persévérante et si touchante ? Depuis bien longtemps je trouve dans votre cher cœur une source de consolations et de douceur que Dieu seul connaît. Oh ! que je voudrais pouvoir vous témoigner tout ce j'ai moi même au cœur pour vous ! Mais, c'est impossible. En tous les cas, merci et merci encore. Assurément ce que vous m'envoyez me servira et me sera précieux, mais ce qui m'est infiniment plus précieux, c'est votre cœur.

A Paris, vous rendez grand service, ne serait-ce que pour servir de trait d'union et de centre. Tous ont confiance en vous et savent que nous ne faisons qu'un.

Je suis désolé de la rechute de M. Foucaut. Je prie pour qu'il se relève assez pour conduire son service. Il y est si précieux ! Surtout, qu'il suive toutes les prescriptions du médecin ! Tout est là, je crois. D'autant que M. Dauchez est très prudent.

Vous avez dû recevoir ma dépêche. Elle a été motivée par une lettre du fils Bernard me disant qu'il avait reçu dans l'Isère, où la mort de sa mère le retenait lui et son père, une lettre de Mgr Battandier pour moi. Cette lettre recommandée et renfermant un document d'importance était arrivée le 2 Novembre. Il me demandait ce qu'il devait en faire.

Je lui ai télégraphié de vous la remettre. Vous en aurez sans doute pris connaissance et m'en aurez rendu compte ou me l'aurez envoyée à Verdun où je ferai demander ma correspondance au premier moment.

Adieu, mon cher Alexandre.

Continuez à prier pour moi, pour que je fasse tj la volonté de Dieu et que je conduise des âmes au ciel. Je prie pour vous.

Je vous embrasse bien fort.

Votre père et ami

Em Anizan pr SV

- A Alexandre Josse

*Meuse, 1<sup>er</sup> Décembre 1914*

Mon cher Alexandre

J'ai pu faire prendre hier mon courrier à Verdun et j'ai reçu l'envoi de Mgr Battandier. Gardez les pièces.

Si cette sécularisation me séparerait si peu que ce soit de Dieu et du ministère des pauvres je ne m'en consolerais pas. Mais, dès que je l'ai reçue, et surtout ce matin, je me suis redonné à Dieu avec la volonté plus ferme que jamais de l'aimer, de le servir, d'être à lui tout entier et pour toujours, de ne travailler qu'à faire sa volonté.

Pour les pauvres, la malheureuse famille de M. Le Prevost est tellement défigurée par ceux qui ont voulu la prendre en mains, que j'espère en conserver l'esprit et la réalité plus qu'eux. Si elle survit, elle sera quelque chose de tout à fait différent de notre vocation. Je ne suis donc pas aussi désolé que vous pouvez le croire. Je l'ai été à certaines heures, mais ces heures sont passées. Il me semble être plus libre maintenant, pour l'avenir, de me livrer tout entier à la grande œuvre qui restera celle de ma vie.

Je tourne dès ce moment mes regards vers le présent et l'avenir.

Pour le présent, je reste à Dieu, à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance au service des délaissés. Je veux observer mieux, si je le puis, les règles que renferme notre petite feuille et le dévouement ab-

solu aux pauvres dans le sens de l'Evangile. Je désire que nous restions unis quelques-uns pour cela, mais je voudrais que ne restent unis que quelques vrais, décidés à poursuivre ces grds buts jusqu'à la mort.

Si vous voulez en être, dites le moi et unissons nous dans les mains de la très Sainte Vierge, ne voulant rien faire qui soit opposé aux vues de la Ste Eglise, mais tendant à reprendre rang, quand ce sera possible, dans les rangs de l'élite religieuse, si Dieu le veut, et si nous le méritons.

Je me suis offert à Dieu pour être un vrai fil de la Charité. « Deus caritas est ». Mais j'ai soif d'être cela vraiment et dans toute l'étendue du mot. Je pardonne donc très sincèrement à ceux qui nous ont fait tant de mal, je voudrais ne jamais récriminer contre la Sainte Eglise et contre le Pape qui a été, je crois, trompé ; mais je suis convaincu que Dieu l'a permis et qu'il tournera tout en bien. Je voudrais ne plus m'occuper du passé que pour l'offrir à Dieu et que quand il sera utile au bien d'en parler.

Pour les clauses maintenues, je tâche de m'y rendre indifférent. Qu'importe le pied à terre quand l'éternité est si proche ? et quand la terre entière renferme tant de misères et d'âmes délaissées !

Pour l'avenir, je le mets entre les mains de Dieu. Néanmoins je ferai de mon côté tout le possible pour maintenir notre centre à Paris parce que je le crois utile, mais sans m'y attacher outre mesure, l'essentiel est l'Œuvre à faire.

Dites-moi ce que vous pensez de tout cela, ajoutez y vos réflexions, et si nous sommes bien d'accord nous ne cesserons pas d'être soudés ensemble pour Dieu et pour les déshérités de ce monde dans le cœur de la Ste Vierge.

Vous pouvez parler discrètement de la solution de Rome mais pas encore d'un projet ferme d'union. J'ai l'intention d'en parler à MM. Devuyt et Allès parce que je les crois, je les sais dans les mêmes sentiments que nous. Mais pas à d'autres pour le moment.

Aux autres vous pouvez en parler comme d'une espérance pour après la guerre. Il me faudra causer de cela avec Mgr Battandier et avec quelqu'autre peut-être, par ex. le P. Franç. de Sales.

Mais parler de cela maintenant tuerait le projet dans l'œuf. Il faut une absolue discrétion. Je serais heureux cependant que nous fussions les quatre déjà unis. Ce serait commencé et je crois que cela plairait à Dieu et nous soutiendrait. Il n'y aurait du reste entre nous ni supérieur, ni inférieur.

Maintenant je pourrai plus facilement aider nos frères à se casser, faire les démarches utiles, je n'aurai plus d'entraves pour les déplacements, ni de crainte de manquer à l'obéissance.

Evidemment l'avenir dépend des événements et des vies, mais l'important, à mon avis, est qu'il n'y ait pas de solution de continuité. Nunc cœpi ! Le reste ne dépendra pas des personnes mais de Dieu.

Si vous pouviez voir Mgr de Poterat, vous lui annonceriez les solutions et parleriez avec lui de l'avenir de l'Union. S'il voulait faire une démarche ou quelques démarches pour le détail de la résidence à Paris, libre à lui. Mais si la décision est maintenue, il me sera quasi impossible de continuer à me donner à l'Union. Je lui écrirai quelques mots du reste, ces jours-ci. Il serait bon que vous puissiez le voir.

A MM. Devuyt et Allès vous pourrez communiquer successivement ma lettre, car je ne pourrai leur écrire aussi longuement. Mais surtout, qu'ils n'en parlent à personne comme d'une chose faite, dites le leur.

Il est bien important que vous restiez où vous êtes pour le moment afin de soutenir chacun. Encouragez le bon M. Thomé en lui faisant espérer une association.

Comment va M. Foucaut ? Veillez bien à lui.

Embrassons la charité comme St François la pauvreté ; elle doit être notre fidèle et inséparable compagne

Que d'occasions se présenteront de la pratiquer !

Adieu, mon Alexandre. Je suis plus que jamais vôtre de cœur et d'âme

EA

- A Monseigneur Philibert de Poterat

*Meuse, 1<sup>er</sup> Décembre 1914*

Bien cher Ami

Avez-vous reçu la lettre que je vous ai adressée au début du mois d'Août et dans laquelle je vous annonçais mon départ pour l'Est ?

Je crains bien que non, car vous n'êtes pas homme à laisser les lettres sans réponse surtout une lettre comme celle-là.

Je suis donc depuis quatre mois sur un théâtre de la guerre et je me donne de mon mieux depuis ce temps aux soldats combattants, aux blessés et hélas ! j'enterre bien des morts.

Le Bon Dieu ayant permis que je sois dégagé de toute occupation nécessitant ma présence, j'ai cru voir là une indication providentielle qu'il fallait me donner à ma vocation sur le champ qui se présentait. Le Cardinal de Paris m'a du reste approuvé et je me suis pourvu de l'autorisation nécessaire.

De la guerre, de mon ministère je ne vous dis rien, les journaux vous en apprennent plus qu'une lettre. Je voulais vous écrire depuis longtemps mais les réponses aux lettres reçues me prenaient le temps que laissent libre les soldats.

Aujourd'hui je reçois par Mgr Battandier ma lettre de sécularisation. On y a maintenu les clauses imposées à mes frères pour Paris et Versailles, je tiens à vous le dire de suite pour les conséquences relatives à l'Union. Voyez donc avec nos amis ce qui reste à faire. Il est clair que si je ne puis rester à Paris, il me sera impossible de continuer à me donner à l'Union. Je suis du reste bien convaincu que l'Union peut se passer de moi, mais il vous faudra aviser. Peut-être pouvez-vous en parler à l'Archevêque de Paris, à M. Devaux et en écrire à Mgr Battandier.

Dieu permettant cette solution vous aidera à trouver celle qui convient à la grande Œuvre.

Et votre santé ? et votre œuvre ?

Hélas ! voilà le cher M. Dubois disparu ! et combien d'autres !

Adieu, cher Ami. Priez un peu pour que je fasse tout le bien voulu par Dieu.

A vous de tout cœur en N.S.

Em Anizan pr

Je suis à 12 kil. en avant de Verdun dans la Woëvre. Je fais prendre ma correspondance de temps en temps. Mettre 2 enveloppes. Sur l'intérieure mon nom, sur l'extérieure Sœur Hélène, fille de la Charité à l'ambulance de la rue St Maur 6 Verdun Meuse.

Cette sœur est ma nièce.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 3 Décembre 1914*

Bien cher Ami

J'ai reçu avec joie votre bonne lettre. Vous êtes très bien au Cercle en attendant, soignez vous y, faites y le bien. Priez pour nous et travaillez à conserver l'union des cœurs pour l'Œuvre que Dieu nous demandera. Ce dernier point est capital à mes yeux. Ne croyez pas que vous êtes ou serez inutile. Non.

Nous avons le plus grand besoin de prières, de sacrifices, de sainteté. Priez, priez beaucoup pour la conversion de notre peuple, pour que Dieu fasse revivre en sa faveur un puissant instrument de salut. Et puis, acceptez la sainte volonté de Dieu et sanctifiez vous.

Il s'agit d'obtenir de Dieu la résurrection.

J'ai ma dispense depuis quelques jours. J'entends que cela n'affaiblisse en rien ma donation à Dieu et ma consécration aux âmes du peuple. Je me donne du reste à notre vocation et ce sera jusqu'à la



mort. Que nous serions forts si nous étions irrévocablement unis dans ce but. J'y veux travailler si Dieu me donne vie.

Ici, je continue mon ministère. Que je vous conte ce soir ma journée d'aujourd'hui.

Ce matin lever 5h.½. Oraison. A 6h.½ départ pour un gros village (Dieppe) qui se trouve en avant-poste à 5 kilom. d'ici, voyage à pied par un grand vent et la pluie.

En chemin je rencontrais un soldat du génie allant faire des barages de fil de fer bardés devant les tranchées. Nous voyageons 2 kilom ensemble. J'arrive à Dieppe à 7h.½. Une vieille femme émigrée et revenue, se confesse à mon passage, dans son lit. Arrivé à l'église à 8h. moins ¼ je trouve un sergent du 365<sup>e</sup> tué la veille en faisant une patrouille. Il est là étendu. Dans l'église où j'ai promis de dire la messe, on me demande de la dire en noir et pour lui, demande faite par ses hommes. Je confesse une douzaine de soldats d'abord. L'église est presque pleine. Plusieurs officiers et une quinzaine de soldats communient. Deux soldats chantent le dies irae et le de profundis. Après la messe je porte le Bon Dieu à la pauvre vieille de 84 ans. Puis je déjeune à la hâte à la popote du capitaine commandant le cantonnement. Je pars aussitôt pour Mogeville un village en ruines qui est maintenant à nous et où sont les avant postes de ce côté. C'est à 4 kilom. de Dieppe. J'y vois quelques postes de soldats. Je leur cause les encourage leur donne les nouvelles, leur distribue de petits chapelets, car ce ne sont pas toujours les mêmes qui restent là. Il me faut, bien entendu, donner le mot d'ordre. Je vais faire une visite à l'église qui n'est plus qu'une ruine. J'y enlève quelques objets saints, j'y fais quelques prières, quand deux obus lancés par les Allemands tombent sur le village. On n'y fait guère attention.

Je reviens par le vent et la pluie. 4 ou 5 obus tombent encore sur Mogeville. Je déjeune à Dieppe avec les officiers. A 2h. convoi du sergent.

Il y a là 200 à 250 soldats de ses camarades. Avec 2 d'entre eux, je chante les Vêpres des morts, puis je le conduis au cimetière, où son capitaine dit quelques mots au milieu des sanglots de tous ces hommes qui peuvent avoir demain le même sort.

Le capitaine de mon cantonnement a envoyé une voiture qui me ramène. Je trouve ici le commandant auquel je raconte ma tournée. Je fais ensuite visite à l'église, puis je dis mon bréviaire, ai un entretien avec le capitaine commandant ici, puis je vous écris avant le souper.

Il est l'heure.

Bonsoir. Priez pour que le bien se fasse largement.

A vous de cœur en M.

Em A pr

Pardon de cette écriture pressée mais le temps me manque.

Mille choses à M. Lécrivain, à Olivieri et à ceux que je connais.

- A Gabriel Bard

*Meuse, 7 Décembre 1914*

Cher Monsieur Gabriel

Merci de votre bonne lettre du 21 Novembre. Je suis bien heureux que votre indisposition soit terminée. J'espère du moins qu'elle n'est pas revenue, car votre lettre date déjà depuis plus de quinze jours.

Je n'ai plus entendu parler de M. Louis qui, je pense, est toujours du côté de Ville en Woëvre. Le canon se fait quelquefois entendre encore de ce côté, mais d'une façon moins intense. Il est plus bruyant du côté de Montfaucon et de Romagne.

Ici nous avons avancé un peu et les avant postes sont plus en avant. Comme je les suis et m'y transporte souvent, c'est une occasion de courses par le vent, la pluie, la neige et la boue qui est invraisemblable dans ce pays argileux.

J'ai reçu une lettre de votre mère au moment où elle allait partir pour le Cher. Elle me donnait de bonnes nouvelles de vous trois.

Pour moi je continue mon ministère très consolant en somme. Le bien se fait, je crois dans les âmes, chez les officiers dont j'ai eu un certain nombre de retours et aussi parmi les soldats. Je confesse, donne la communion à beaucoup. J'espère que l'Immaculée Conception va être une bonne circonstance pour les âmes.

Que nous réserve l'avenir ? Je ne le sais, mais je m'en rapporte à Dieu, car, plus je m'éloigne des événements qui sont survenus chez nous et plus j'en suis stupéfait. A distance cela me paraît plus invraisemblable. Quoi qu'il en soit, Dieu veut que nous en tirions notre profit en attendant qu'il se montre. Evidemment les ennemis doivent intriguer pour faire durer les conséquences de leurs actes injustes. Nous, nous sommes toujours loin et je crains bien que s'applique le proverbe : les absents ont tort.

J'espère que le Bon Dieu voudra bien continuer à vous garder comme je le lui demande.

Ma santé est bonne. Je crois même que le grand air et l'exercice forcé m'ont fortifié.

Adieu, cher Monsieur Gabriel.

Croyez que je ne vous oublie pas. Qu'il sera bon de se revoir après ces événements !

A vous bien affectueusement dévoué en N.S.

Em Anizan pr SV

Vous pourriez maintenant m'écrire ici: M. A. aumônier militaire  
36<sup>e</sup> rég. d'Infant. - 11<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> Damloup Meuse.

- A Alexandre Josse

*Verdun, 14 Décembre 1914*

Mon cher et si aimé Alexandre

Je suis à Verdun pour deux heures. J'avais quelques emplettes à faire, et, surtout, un lieutenant désirait que je vienne avec lui et j'en ai profité en effet pour quelques courses.

Je vais bien. L'ouvrage est toujours intense ; courses, visites, offices, prédications, binage etc... etc... Et puis, prenant mes repas avec les officiers, je perds là un peu de temps.

Je viens de recevoir une nouvelle lettre de Mgr Battandier qui me conseille d'exiger mon patrimoine quand je jugerai le moment venu de prévenir officiellement que j'accepte ma sécularisation, et, au besoin, de faire un procès, d'abord à l'officialité de Paris, puis à Rome. C'est ce que je compte faire.

Plus je vais et plus je m'établis dans l'idée qu'il faut organiser quelque chose de nouveau et dans n'importe quelle condition, pourvu que la vocation revive. C'est en fait une œuvre nécessaire et que nous pouvons tenter plus que qui que ce soit.

Dites moi vos idées, mon Alexandre.

Nous avons, officiers et soldats, fait hier la consécration de la France aux deux centres où je dis la messe : Damloup et Dieppe où les églises étaient pleines. A Dieppe 50 soldats des avant postes sont venus communier.

Que je voudrais vous dire mon affection, mon cher Alexandre, affection qui depuis tant d'années n'a fait que grandir et se consolider ! Mais ce sont choses qui se sentent et ne se disent que difficilement. Je prie pour vous, je pense à vous, je vous vois sans cesse dans mon imagination et quelquefois je souffre de ne pas vous voir. Dites mille choses à M. Foucaut. Je viens d'envoyer 70<sup>f</sup> à M. Gestin par la Suisse et 20<sup>f</sup> au petit Brulé. Si quelques uns ont besoin, dites le moi.

J'ai reçu la lettre de M. Renaud, je lui répondrai. Si vous aviez quelque chose à m'envoyer, ce que je ne prévois pas, le soldat qui portera cette lettre, et que je connais du reste à peine, puisque je le vois pour la 1<sup>ère</sup> fois, le rapporterait à sœur Hélène.

J'ai reçu une lettre de Mgr de Poterat, lettre très aimable et affectueuse, mais peu réconfortante. Je n'en avais du reste pas besoin.

Adieu. Je vous embrasse bien des fois et fort comme je vous aime.

Votre père et ami

E A

Voudriez-vous envoyer la lettre ci-incluse par la poste ou d'autre façon. Il s'agit d'un de nos anciens de Belleville soldat aéronaute.

Nous attaquons en ce moment des hauteurs qu'on appelle les Jumelles d'Ornes, j'espère que ce sera une nouvelle avance, mais à quel prix ? peut-être au prix de morts et de blessures.

Je vais commencer à voir ce soir.

Adieu !

- A Yves Allès

*Meuse, 16 Décembre 1914*

Mon cher Yves

Je vois par votre lettre et je le saurais même sans votre missive, que vous faites beaucoup de bien, car je vous connais et je suis bien sûr que Dieu et la très Sainte Vierge sont avec vous comme vous tâchez d'être avec eux. Je prie Dieu de permettre que vous restiez à ce poste jusqu'à la fin de la guerre pour y continuer l'œuvre commencée.

Vous auriez dû me parler de vos pauvres jambes. Je souhaite fort qu'elles ne soient pas mises à rude épreuve.

Ecrivez moi vite le résultat de votre voyage à Fontainebleau.

Je préfère que M. Josse reste où il est pour le moment car il sert de centre.

Vous, continuez autant que vous pouvez de suivre les jeunes.

Vous avez dû voir M. Josse, lequel avait une de mes lettres à vous communiquer. Sans doute il m'en parlera et peut être vous aussi dans le prochain courrier que je pourrai faire prendre rue St Maur.

Ma santé est toujours bonne. Les jambes vont aussi bien que jamais. Elles me rendent de grands services.

Dimanche dernier j'ai eu une cinquantaine de communions à la messe que je dis près des avant-postes. Je crains que plusieurs aient déjà paru devant Dieu. Je dis je crains parce que je n'ai pas vu tous les blessés et les morts de lundi. J'y vais retourner dire la messe demain comme chaque jeudi. J'aurai encore des confessions et communions.

Priez bien pour les soldats qui combattent.

Je vais faire pour le mieux afin de me multiplier au moment de Noël.

Je crois vous avoir demandé de me remettre votre adresse dans chaque lettre, mais c'est en vain. Il va me falloir pour envoyer cette lettre fouiller mes paquets de lettres anciennes.

Adieu, mon cher Yves.

Je vous embrasse de tout cœur comme je vous aime.

Votre père et ami en M.

E A pr SV

- A Yves Allès

*Meuse, 22 Décembre 1914*

Mon cher et bien aimé Yves

Il est tard et je ne puis vous envoyer qu'un mot.

J'ai reçu votre bonne lettre qui m'a fait bien plaisir.

Tout est donc convenu et réglé pour les quatre.

Je voudrais bien que notre union date de Noël et du Dieu de la crèche, notre modèle, notre patron, notre idéal et notre tout.

Si cette lettre n'arrive pas à temps, n'oubliez pas que Noël dure 8 jours puisqu'il y a Octave. Ce sera donc toujours Noël. C'est la plus belle date pour une chose de ce genre. N'est-ce pas la fête de la Pauvreté, de l'Obéissance et de la Charité ?

Les autres sont prévenus, ce sera donc ensemble et d'un seul cœur que nous nous offrirons pour tout ce que Dieu voudra. Nous n'excluons pas nos frères qui souffrent avec nous, c'est convenu, mais je crois servir leurs propres intérêts en commençant très peu nombreux et sans bruit. Parler de la chose en ce moment serait la détruire dès le début. Donc, silence absolu, n'est-ce pas ? Mais encourager tous et les tenir unis....

Marcel Henri m'écrit de Versailles que ses maux de tête vont peut être l'obliger, bien malgré lui, à abandonner les études. Il ne faudrait pas l'abandonner lui même. J'en ai écrit un mot à M. Josse.

Je suis très heureux que Brauchain et Dessaut soient à Meaux [?].

Je ne leur écrirai qu'après une lettre d'eux. A Thiers, oui, j'écrirai un mot.

Marcel Henri me dit que la maison de Kain est détruite, ainsi que celle des Dominic. Est-ce vrai ?

Adieu, mon cher Yves.

Bonne fête de Noël et bonne année ! Je prierai pour vous.

Priez pour que je devienne plus Saint, je le suis si peu ! C'est ma désolation.

Tous en M.

E A

Je ne suis nullement un Supér. Un ami, un frère, un père si vous voulez, mais Sup. non. Votre paroisse s'appelle-t-elle Lorrez, Lorrey Lorrès ? Je vais mettre un signe qui puisse s'interpréter dans tous les sens.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 22 Décembre 1914*

Mon cher et bien aimé Alexandre

J'ai reçu votre bonne lettre qui, vous le pensez bien, a été un baume pour moi. Au milieu des épreuves, Dieu vous a mis là comme l'ange consolateur, et c'est bien un indice qu'Il est toujours là.

C'est donc chose convenue, nous sommes entre ses mains pour tout ce qu'Il voudra, et, jusqu'à autre manifestation de sa volonté, nous ne resterons pas passifs, nous poursuivrons la fécondité de notre vocation connue, dans le sens que nous avons dit et que nous pourrions. Si ce n'est pas à Paris, ce sera ailleurs, qu'importe ? Nous poursuivrons aussi l'acquisition de la sainteté. Oh ! que j'en ai soif, et que je m'en trouve éloigné ! Priez un peu pour cela.

Je crois préférable de conserver entre nous ce commencement ; ce qui ne veut pas dire qu'il y a exclusion pour nos chers frères qui ont souffert et souffrent avec nous. Mille fois non. Mais je crois qu'en mettant de suite la main à l'œuvre et en n'ébruitant pas la chose



nous travaillons pour eux en même temps que pour la grande Œuvre. En parler c'est tout compromettre et peut être pour toujours.

Nous avons déjà commencé, les deux autres m'ont écrit dans le même sens que vous, mais si vous recevez à temps cette lettre sanctionnez la, comme je le ferai, le jour de Noël, près de l'Enfant de la crèche qui restera notre idéal et notre modèle.

C'est un si beau jour pour commencer quelque chose de ce genre ! C'est une naissance d'un côté, de l'autre une renaissance dans la pauvreté, la simplicité et la charité.

J'adresse un mot pour cela aux deux frères.

Je ne suis et ne veux pas d'un titre de sup. Je suis votre frère, votre père, si vous voulez, mais c'est tout.

Avez vous entendu parler de la maison de Kain ? Le petit Marcel Henri qui est à Versailles à Gd Champ m'écrit que tout y est détruit ?

J'ai reçu votre paquet, dix fois merci. Vous me gâtez trop. Si vous faites ainsi qu'aurai-je donc à souffrir ?

Ma santé est très bonne, je ne veux pas m'habituer à toutes ces précautions qui feraient de moi un goutteux et un impotent. Néanmoins je me servirai du gilet, de la ceinture et des bas. Merci encore !

Les cigares seront distribués à Noël ou au 1<sup>er</sup> de l'an aux chers soldats.

Vous vous étonnez sans doute que je ne vous parle pas du Rosaire Vivant dont vous m'envoyez les feuilles. Je ne sais si c'est maladie, manque de foi dans l'œuvre ou autre cause, mais je n'ai pas trouvé encore le moyen de l'établir. Les soldats de l'active et de la réserve sont dans les tranchées, les avant postes et préoccupés par la présence proche de l'ennemi. Je ne les vois que le Dimanche, quelques instants quand je vais les trouver en avant. J'en confesse pas mal, je donne beaucoup de communions, je les exhorte à prier, mais leur demander de s'enrôler en ces moments critiques ne me paraît pratique. Ceux des cantonnements plus fixes sont des territoriaux, et à eux on ne peut demander que le devoir strict. Ce serait beaucoup si on

l'obtenait de tous. Ils ne comprendraient rien à une dévotion comme celle là. Je verrai si je puis avec ceux de 1<sup>ère</sup> ligne.

Pourriez vous voir au petit Sémin. de Versailles Marcel Henri qui va être peut être obligé de quitter bien malgré lui à cause de sa santé.

Voyez ce qu'on pourra faire pour lui et dites lui que nous ne l'abandonnerons pas.

Adieu, mon Alexandre. Moi aussi je vous aime peut être plus que jamais.

Votre affection m'est bien douce et réconfortante. Soyons un dans le Cœur de Celui qui est tout pour nous et obtenez moi d'être meilleur. Adieu, encore. Je vous embrasse bien fort. Bonne fête de Noël et bonne année. Il est 10h. du soir. Que votre ange et le mien s'unissent pour vous bénir et vous protéger.

Tous en M.

E A

- A Monseigneur Philibert de Poterat

*Meuse, 28 Décembre 1914*

Bien cher Ami

Merci de votre bonne lettre, j'y réponds aussitôt que je puis.

Mgr Battandier répondrait, je crois, volontiers aux lettres qui nous concernent, car deux des siennes me prouvent qu'il s'intéresse à nous et qu'il serait disposé à s'y intéresser efficacement dès qu'il croirait l'heure favorable. Je ne crois pas utile de lui envoyer une compo-nende.

Ma situation à l'Union dépend beaucoup plus du B<sup>eau</sup> Central que de moi.

Après tout ce qui s'est passé, ce n'est pas à moi de prendre ma propre défense et de réclamer ce qui m'a été refusé.

S'il le faut, je courberai la tête. Je suis avant tout le fils soumis de l'Eglise, et, bien que je sois, je crois, victime d'une cabale, j'en souffrirai comme de toute autre épreuve, avec la grâce de Dieu et pour son amour qui me tient au cœur par dessus tout. La vie est une épreuve, je l'ai éprouvé bien des fois dans le passé et je l'ai prêché, je ne veux dire que mon fiat.

Cependant, Dieu m'ayant donné des aspirations et une vocation pour les déshérités de ce monde, tout cela reste et je veux m'y donner jusqu'au dernier soupir sous la forme que je pourrai et où je pourrai. J'aiderai aussi dans la mesure de mon possible ceux qui m'étaient associés dans ce but et qui me le demanderont. La charité et l'affection m'y obligent.

Je m'intéresse du reste beaucoup à l'Union que je crois utile et féconde et, si je le puis, j'y travaillerai comme avant.

Voilà ma mentalité.

Je suis du reste convaincu que je ne suis pas du tout nécessaire à l'Union.

Evidemment, éloigné de Paris, que ce soit à Orléans ou à Meaux, 1° je ne me contenterai pas du travail de l'Union parce que ma vocation me pousse, 2° je ne serai plus qu'un membre consultatif passager comme la plupart de ces Messieurs. C'est à vous et à ces Messieurs à juger, et c'est d'autant plus facile à l'heure actuelle que je suis éloigné. Mais, je suis trop intéressé dans la question pour y apporter mon appréciation.

Evidemment, si quelqu'un convaincu de la justice de la cause et pouvant paraître désintéressé essayait d'ouvrir les yeux de l'autorité nouvelle, j'en serais heureux. La mesure qui nous écarte de Paris et de Versailles crée des difficultés pour la poursuite de notre but et empêcherait que je me donne comme avant à l'Union. Mais, c'est à vous

Président de l'Union et à ces Messieurs de voir ce qui convient, j'accepterai ce que vous déciderez.

Nous n'en sommes plus à attendre des décisions de Rome.

Il est clair que la Sacrée Congrégation n'ayant pas changé de personnel et toujours poussée par le P. Saubat et M. Maign.<sup>1</sup> ne se déjugera pas sans une intervention du Pape qui, lui, ne peut être renseigné que par les mêmes si personne ne lui parle.

Sans doute il y a là une gêne pour vous et votre Œuvre, je le comprends. Mais voyez si une démarche vaut la peine et quand cette démarche sera opportune. Mgr Battandier, le P. Le Floch et peut être d'autres pourraient dire ce qu'ils en pensent.

Pour le Bureau central actuel et la présence de M. Josse, voici mon embarras et ma pensée.

M. Josse ne fait aucun ministère et n'est là que dans une situation provisoire. En effet, il attendait la décision qui serait prise à mon endroit.

Elle vient d'être prise, mais la circonstance de la guerre empêche une organisation définitive d'être faite ; je ne crois pas que sa présence actuelle soit opposée aux décisions de Rome. Celles-ci ne décident que de la situation normale et définitive. Si vous jugez autrement, assurément il se soumettra comme moi à ce qui vous paraîtra mieux.

Mais, lui parti, qui dirigera la barque ? Et puis, si M. Foucaut (du reste malade) reste avec son compagnon, que deviendront ils moralement et spirituellement ? Si vous avez quelqu'un, voyez, mais croyez que la succession intermittente de ces Messieurs de l'Union ne vous donnera pas satisfaction. Peut être que le plus simple et le plus sûr est d'attendre simplement dans les conditions actuelles la fin de la guerre.

En tous les cas, jugez en avec ces Messieurs du B<sup>eau</sup> C<sup>al</sup> et on fera ce que vous voudrez.

Bonne année, cher Ami.

---

<sup>1</sup> Charles Maignen

Bonne année pour vous et pour votre Œuvre, bonne année aussi pour l'Union que je désire savoir prospère et à laquelle vous êtes bien autrement précieux que moi.

Je vais bien et mène toujours une vie fort mouvementée.

A vous tout affectueusement en N.S.

Em. Anizan pr

Avez vous parlé à l'Evêque d'Orléans, s'intéresse-t-il à l'Union et vous a-t-il apporté des lumières sur Rome ?

M. Perrollet cherche je crois à s'emparer de ce qu'il pourra à la rue de l'Université. Mais il faudrait que je sois là pour une chose de ce genre.

- A Yves Allès

*Meuse, 31 Décembre 1914*

Mon cher Yves

La fête de St Jean n'est plus mienne et je ne veux pas aller à l'encontre de ce qu'a fait l'autorité en la considérant comme autrefois. Je n'en suis pas moins sensible à votre attention et à vos témoignages.

J'espère bien comme vous que la bonne Mère du ciel m'aide. Les consolations ? C'est comme partout et toujours, il ne faut s'y attacher. La grande consolation pour nous est la conversion et la sanctification des âmes, mais à côté de celles qui se rapprochent et persévèrent combien restent dans l'ornière de l'indifférence ou du respect humain.

Je n'ai qu'à me louer de l'attachement de la plupart de mes hommes mais je préférerais les voir attachés à Dieu.

Oui, continuez à vous occuper de vos anciens enfants qui le désirent.

Bonne année, mon cher Yves ! que Dieu vous garde, vous sanctifie, vous donne santé et grâce pour faire le plus de bien possible.

Demandez aussi à Dieu d'abrégéer cette terrible épreuve de la guerre, terrible pour un si grand nombre.

Je n'ai qu'une minute, assez cependant pour vous embrasser bien fort et bien longuement. Votre père affect.

Em Anizan

1915

---

- A Alexandre Josse

*Meuse, 4 Janvier 1915*

Mon cher Alexandre

Je n'ai pu faire prendre ma correspondance depuis sept ou huit jours. Peut être ma lettre se croiserait avec une de vous, mais j'ai eu si peu de temps pour vous écrire depuis une quinzaine, je crois, que je profite du 1<sup>er</sup> moment un peu libre.

Votre lettre d'adhésion si complète à ce que je vous ai proposé m'a fait grand plaisir. L'union est donc commencée et persistera jusqu'à la mort. L'important est que Dieu soit content et servi autant que possible, et aussi qu'Il trouve en nous des instruments dociles.

Peut-être pourrait-on établir une union plus large pour ceux qui le désirent ?

Ma crainte est qu'on arrive à le savoir chez les adversaires, lesquels ne regarderont ni au bien, ni au service de Dieu, lesquels suivant leur tactique persécutrice et rancunière pourraient provoquer une défense qui gênerait considérablement dans l'avenir.

Bonne année, mon cher Alexandre, c'est-à-dire sainte année, année de dévouement absolu au service de Dieu et des pauvres, année de résignation aux épreuves, année surtout d'amour de Dieu et de fidélité.

Je suis extrêmement pris et j'ai bien du mal à répondre aux lettres que je reçois. Il va m'en arriver assurément un certain nombre écrites depuis 8 jours.

Faites patienter ceux que vous verrez. Je répondrai quand je pourrai.

Adieu, mon Alexandre.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Tout vôtre en M.

E. A.

Mille vœux à ceux qui vous entourent et à ceux qui vs parleront de moi.

- A Jules Forget

*Meuse, 6 Janvier 1915*

Mon cher Jules

Je reçois votre mot et vos vœux, merci ! Je n'ai guère de temps. Je veux cependant vous envoyer aussi tous mes vœux. Que Dieu vous garde et vous bénisse pendant cette année et toutes les autres !

Que de péripéties pour vous depuis deux ou trois ans ! Bernay, Le Havre, le Rosaire, Lille, la guerre !

Je suis bien touché après tout cela de vos témoignages d'affection si tendre et si fidèle. Cette affection répond à une qui n'a jamais varié, qui s'est peut-être sans cesse accrue.

Je vous la garde, mon Jules, et j'espère que Dieu écoutera vos désirs qui sont les miens et que nous pourrons encore nous unir dans son amour et pour son amour. C'est mon grand vœu. L'Œuvre de son amour par dessus tout et du don aux déshérités de ce monde a été celle de ma vie et est restée la même.

J'avais toujours voulu contribuer à perfectionner et à développer cette grande œuvre en sorte qu'elle fasse du bien longtemps dans l'avenir. A Dieu de dire et de manifester si cette aspiration répond à sa volonté.



En tous les cas, je compte sur vous et vous pouvez compter sur mon cœur qui vous reste.

Adieu, mon cher Jules.

Je vous embrasse comme mon petit enfant que vous voulez être et êtes.

Votre père de cœur

E A.

- A Marie Prunier Leblanc

*Meuse, 6 Janvier 1915*

Ma chère Marie

Merci de tes vœux de bonne année. Moi aussi j'en forme de nombreux pour toi et les tiens. Le premier est que ton mari retourne le plus tôt sain et sauf près de toi et que Dieu vous accorde à tous toutes ses bénédictions.

Edouard en effet est en ce moment heureux relativement. Oui, Ernestine a été aussi bonne et dévouée que possible. Elle s'est préoccupée d'Edouard avec un intérêt et un dévouement admirables. Tu peux lui être reconnaissante, elle le mérite. Elle est du reste d'un cœur admirable pour tous les siens, je l'ai constaté chaque fois qu'elle m'a parlé de vous tous.

Un moment elle m'avait demandé de caser Edouard dans un fort de nos côtés. C'eût été le mettre dans ce qu'on voulait éviter.

De nos côtés nous sommes tout près des 1<sup>ères</sup> lignes et, dans nos forts, les hommes sont dans l'humidité et le danger.

Heureusement tout s'est arrangé jusqu'ici, grâce à Ernestine.

Adieu, ma chère Marie.

Embrasse bien les enfants pour moi et crois toi même à la sincère affection de ton oncle

Em Anizan pr

- A Gabriel Bard

*Meuse, 7 Janvier 1915*

Cher Monsieur Gabriel

J'ai en effet appris par M. Josse le malheur qui vient de vous frapper. Il ne m'a pas dit lequel de vos frères mais j'ai deviné qu'il s'agissait de M. Alfred à cause du lieu où il a été frappé.

Ne sachant plus où vous étiez j'ai de suite écrit à votre chère et vénérée mère, la part cordiale que je prends à votre douleur.

Je n'ai vu que quelques fois votre cher frère, assez cependant pour l'estimer grandement et l'aimer.

Quelle douceur, quelle délicatesse, quel zèle et quelle intelligence des besoins actuels ! Il est rare de rencontrer une nature aussi sympathique et aussi séduisante. Hélas ! que de deuils de ce genre ! Le président du cercle Montparnasse a été tué, le président de l'Œuvre de Charonne a été tué, chaque jour c'est une nouvelle perte. Quelle épreuve pour la France, pour les familles et pour les individus !

Que Dieu daigne abréger cette grande épreuve !

Je constate avec joie par votre lettre que vous allez bien, que vous faites le bien et que vous aurez bientôt une situation plus en rapport avec vos moyens. Je souhaite que vous restiez où vous êtes, car vraiment votre famille a apporté largement sa part dans cette guerre.

Je suis heureux de savoir le courage de votre chère mère, Dieu l'aide et continuera à l'aider. Je ne suis pas étonné des magni-

fiques obsèques de Bonneville. M. Alfred y a fait tant de bien et y était si populaire. La façon dont il a été tout d'abord soigné laisse vraiment un regret.

Je vais renvoyer à M. Josse la clef de votre appartement que j'ai emportée par mégarde.

Il la rendra aussitôt que possible.

Adieu, cher Monsieur Gabriel.

Croyez que je vous suis uni de tout cœur dans votre deuil comme dans tout le reste.

Je prie pour vous et pour les vôtres. Je n'ai plus de nouvelles de M. Louis. J'espère qu'il va bien.

A vous tout affectueusement en N.S.

Em. Anizan pr.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 7 Janvier 1915*

Bien cher Ami

Merci de vos vœux généraux et particuliers. Je partage les premiers, je vous offre aussi toutes sortes de vœux, santé, joie, sainteté, fécondité.

Le grand souhait c'est que la volonté divine soit faite en tout. Elle seule est souhaitable parce que seule elle est le bien et la fécondité.

Dieu a ses vues en tout et l'important est que ses vues soient réalisées.

Cette année 1914 a été pour nous une année dure et mystérieuse. Si elle a avancé les plans de Dieu, qu'avons-nous à regretter ? Et elle doit avoir avancé les vues de Dieu puisque rien ne semble expliquer naturellement ces événements. Nous avons consacré famille, maisons et œuvres à la très Sainte Vierge. Nous avons travaillé à perfectionner la charité et aussi à maintenir nos œuvres dans l'esprit de Rome tout en suivant le mouvement de progrès légitimes. Nous avons excité les âmes à une vie religieuse plus parfaite.

Tous les témoignages d'attachement au Pape et à l'Eglise nous avons tâché de les donner. Nous souffrions autant que possible avec patience les oppositions sourdes de ceux qui nous paraissaient manquer aux premiers devoirs de la vie religieuse. De mon côté je tâchais d'unir la fermeté à la charité.

Ce qui est arrivé a été permis de Dieu évidemment et je ne puis m'enlever de l'esprit que c'est pour un plus grand bien. En tous les cas, restons entre les mains de Dieu aussi aimants aussi dévoués à sa cause. Nous ne nous sommes donnés à Lui que pour son amour et pour le bien des âmes. Vous, cher ami avez une des plus lourdes parts puisque c'est votre santé qui vous crucifie, votre couronne sera plus belle.

Adieu, cher ami. Priez pour moi comme je prie pour vous. Offrez mes vœux à MM. Guesdon, Faucilhon, à Olivieri, à M. Lécrivain et, si l'occasion se présente aux membres du cercle que je n'oublie pas. Aussi à votre bonne mère.

Tout vôtre en M.

E. A.

- A Henri Grosse

*Meuse, 7 Janvier 1915*

Bien cher Ami

Merci de vos vœux et de votre assurance de prières auxquels je suis bien sensible.

Moi aussi je forme mille vœux pour votre santé, pour votre présent et votre avenir à tous les points de vue, et je demande à Dieu de les réaliser.

Je suis heureux d'avoir de vos nouvelles et de savoir que tout va bien. Vos efforts pour maintenir le niveau surnaturel me font surtout plaisir. Oui, faites tout pour rester à la hauteur de vue et d'idéal spirituel que vous poursuiviez. Les péripéties douloureuses de la vie et des événements ne changent rien ni à Dieu ni à ses volontés sur nous. Soyez en ses mains pour ce qu'Il veut. Ce qu'Il veut est le bien en soi et aussi pour nous.

Quelqu'un, un prêtre soldat, m'écrit qu'il a eu avec lui comme soldat un de vos frères qui l'a bien édifié, mais qui par suite d'une chute de bicyclette l'a quitté pour aller à l'ambulance et, depuis, est retourné sur le front, redemandé par ses chefs qui l'appréciaient beaucoup. Je ne sais où il est. C'est évidemment Marcel. Il me disait qu'il faisait la communion quotidienne quand il était près de lui.

Je vais bien. J'ai toujours beaucoup à faire évidemment. Je souhaite que vous restiez où vous êtes.

Adieu, cher Ami. Courage et Confiance !

A vous de cœur en M.

Em. Anizan pr a m

L'adresse du prêtre qui m'a parlé de Marcel et auquel vous aimerez peut être à écrire est celle ci : M. Henry 6<sup>ème</sup> section d'Infirmiers 2<sup>ème</sup> secteur, Chevert Verdun

- A Jean Derdinger

*Meuse, 11 Janvier 1915*

Mon cher Jean

Merci de tes vœux si affectueux. Je profite de cette circonstance pour te dire combien je suis touché de ta fidèle affection que ni le temps, ni tes affaires si absorbantes, ni les circonstances n'ont pu affaiblir.

Que d'événements sont survenus depuis mon départ de Ste Anne !

Voilà cette année 20 ans. Il n'en faut pas tant à la plupart des hommes pour changer et oublier.

Toi tu n'as fait ni l'un ni l'autre. Ton cœur d'or n'a rien perdu. Aussi, je puis te dire en consultant le mien que si je t'ai tant aimé, tant chéri toute ton enfance, mon estime et ma tendresse pour toi ont encore grandi, et maintenant c'est à la vie à la mort. Que je voudrais te voir, mon Jean, pour t'offrir de vive voix tous mes vœux pour toi et pour ta chère femme et aussi pour t'embrasser et te faire sentir ce que j'ai au cœur pour toi.

Tu as agi noblement et bravement en demandant de partir au feu, mon cher Jean, laisse moi pourtant te dire mon désir que tu n'y ailles pas. Cela va t'étonner et tu vas peut-être m'accuser d'affection aveugle et de faiblesse. Non, je sens que dans le monde et dans ta vie d'industriel tu peux faire au pays et à ceux avec lesquels tu seras en relation plus de bien encore qu'en donnant ta vie en ce moment.

L'Allemagne est condamnée à la défaite finale maintenant, je le crois. J'en suis même convaincu, mais je suis moins convaincu que la France profitera de l'épreuve pour réparer le mal qui a été fait en elle. La masse comprendra-t-elle ? et la victoire même ne la confirmera-t-elle pas dans ses erreurs ? On dit qu'un grand changement se fait en bien. Est-il assez profond et sera-t-il assez persévérant ? Il faut des hommes comme toi, mon Jean, pour travailler à son relèvement, pour ouvrir les yeux aux masses. Voilà pourquoi je voudrais te voir sortir in-

demne de cette crise. Je ne suis pas sans savoir l'influence que tu exerces sur les Anciens de Ste Anne et sur bien d'autres, cette influence grandira et s'étendra encore.

Je te souhaite une bonne année à tous les points de vue et je demande à Dieu de réaliser tous tes désirs.

Je souhaite en particulier que tu deviennes le chrétien complet et irréprochable que tu mérites d'être ; c'est à dire que tu ailles jusqu'au bout de la fidélité. J'ai été quelquefois un peu peiné, mon petit Jean, de te voir sacrifier le devoir de la messe du Dimanche à la chasse et aux réunions d'amis. Tu sais comme sont les mères, elles veulent que leur enfant soit parfait. C'est mon sentiment pour toi. J'espère que cette ouverture du tréfonds de mon cœur ne te peinera pas, n'y vois que l'étendue de mon affection pour toi. Je veux que tu ailles plus tard au ciel, et je ne me consolerais pas si je voyais en ta vie si bonne et si généreuse déjà, un seul danger de perte pour toi.

Quand tu écriras à ta courageuse femme (que tu n'aimeras jamais trop) dis lui tous mes vœux pour elle aussi. Je vois que pendant que tu te dévoues pour la patrie, elle se dévoue elle pour la famille. C'est bien, Dieu vous bénira l'un et l'autre. Remercie la aussi de ses vœux.

Présente aussi les miens à ta mère et à tes frères. Je vais bien jusqu'ici. De nos côtés, il y a accalmie depuis quelques jours. Quelques combats de patrouilles avec quelques blessés, morts et prisonniers ça et là, des coups de canons journaliers surtout de notre part, et puis des travaux de défense qui ne finiront qu'avec la guerre.

Nos batteries d'artillerie se multiplient vers le front.

Adieu, mon cher Jean.

Je t'embrasse de tout cœur et prie pour toi.

Ton père et ami

Em. Anizan pr a m

- A Louis Lantiez

*Meuse, 11 Janvier 1915*

Bien cher Père

Je ne sais trop comment je vis et toutes nos démarches forcées et mes occupations multiples paralysent mes meilleures intentions. Voilà le 11 Janvier et je ne vous ai pas encore offert mes vœux.

Que Dieu vous accorde une heureuse et sainte année, qu'Il vous donne de continuer à travailler à sa gloire et au bien de tant d'âmes, qu'Il vous accorde aussi la consolation et la grâce de voir revivre la famille pour laquelle vous avez tant fait, aussi bien que se renouer des traditions de charité et d'apostolat qui n'auraient jamais dû s'interrompre.

Tout dans cette année 1914 a été bien mystérieux. Quelles sont les vues de Dieu ? En quel sens exaucera-t-il tant de prières et compensera-t-il tant de sacrifices ? Comment tant de mal se changera-t-il en bien ? dans quel sens la très Sainte Vierge fera-t-elle sentir sa protection sur ceux qui lui avaient tout confié ? C'est le secret du ciel.

Notre mérite n'est-il pas de fermer les yeux, de ne concevoir aucun fléchissement de confiance, de nous abandonner à Celui qui ne se déjuge pas et a la puissance de tourner le mal en bien ? C'est là ce que je cherche.

Cependant il est dans l'ordre de prier et même de supplier, aussi je vous demande, mon cher Père, de continuer vos prières pour la chère famille.

Dieu doit écouter spécialement les vôtres.

Ici, je continue mon apostolat. Nous sommes dans une période d'accalmie.

Des patrouilles journalières quelquefois meurtrières, des lancements d'obus journaliers, des travaux de défense qui ne finissent pas. Cependant la place et la région de Verdun sont devenues, je crois, imprenables. Il reste à éloigner l'ennemi de plus en plus.



Adieu, bien cher Père.

Je me recommande bien à vos prières, surtout ma sanctification.

Bien respectueusement affectionné

Em. Anizan pr

Adresse. Sœur Hélène 6 r. St Maur Verdun Meuse. Faire parvenir à M. Anizan aumônier militaire.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 14 Janvier 1915*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre datée du 5. Son voyage a été un peu lent.

Vous avez dû recevoir une lettre pour Mgr Odelin, lettre que vous avez dû remettre ou envoyer à Rome à son destinataire s'il est parti.

Je veux faire tout ce qui dépend de moi pour que justice vous soit rendue à tous, plus qu'à moi. J'avais écrit à Mgr de Poterat. Le cher ami m'a répondu de la façon la plus affectueuse, mais je ne sais comment il s'y prend, ses lettres n'ont rien de réconfortant. Il parle sans cesse d'aller à Rome mais en faisant ressortir la gêne qu'il y a pour lui. Et, comme j'avais fini par dire : « A la rigueur si on ne peut mieux faire on peut remettre après la guerre. » Il est tombé sur cette phrase. En juin, il faisait trop chaud, maintenant il a d'autres raisons. Je ne crois pas qu'on puisse espérer beaucoup de son côté. Il est toujours en crainte de voir vous et ces Messieurs à la rue de l'Université, mais il ne prépare rien pour nous remplacer. Il parle de mettre l'Union à Or-

léans !!! Je ne sais si je lui reparlerai de nos affaires, c'est peu probable.

J'ai écrit au Cal de Paris en lui demandant d'intervenir, au moins pour faire supprimer les mesures odieuses. J'ai aussi écrit à M. Thomas, le Vic. Gal. Vous allez faire parvenir celle à Mgr Odelin qui va à Rome. Nous verrons le résultat. Peut-être écrirai-je au Père Le Floch qui s'est montré très sympathique. Je verrai. Mgr Battandier que je verrai, s'il plaît à Dieu, à mon retour dira aussi ce qu'il pense. Si tout échoue, j'y verrai la permission de Dieu. Je compte alors chercher dans un diocèse quelconque une paroisse ou un milieu ouvrier et m'y installer avec quelques uns de vous et créer alors pour ceux qui le voudront une union, tâcher de nous sanctifier, d'y faire le bien et d'attendre l'heure de Dieu.

Les démarches ne suffisent pas, il faut la prière, aussi je vous demande de prier et de faire prier. Vous pouvez dire que je ne reste pas inactif, mais, à part les deux autres, ne donnez aucun détail sur mes démarches.

Souvent, j'ai à réagir contre les sentiments intimes que m'inspirent toutes ces tristes affaires qui me sont inexplicables, mais la pensée de la Passion de N.S., de l'histoire de Job et de quelques autres de ce genre m'aident. L'important est que Dieu soit content de nous dans cette crise, et aussi que la confiance en Lui ne défaille point.

Votre affection et votre union de cœur, mon Alexandre, me sont un soutien réel et efficace. Chez moi, le cœur est un élément important en fait. Je suis ainsi bâti. Aussi, vous êtes un élément dans ma vie, Dieu sait si je vous le rends.

Si l'armée avance et que cette région ne soit plus le théâtre véritable de la guerre, j'essaierai de marcher en avant. Mais étant attaché à un lieu et non à une formation peut-être sera-ce difficile.

Peut-être alors rentrerai-je à Paris. Nous n'en sommes pas encore là et peut-être aurons-nous encore des batailles ici.

Je ferais volontiers la campagne entière. Mais cela dépendra des événements.

Adieu, mon bien aimé Alexandre. Que je serai heureux de vous revoir quand l'heure viendra !

Tuus in M.

E. A.

Un paquet m'est annoncé, je ne sais s'il vient de vous car j'en ai reçu déjà de divers côtés. Si on peut m'envoyer qqs objets encore pour les soldats, certains accepteront encore volontiers quelques effets. Veuillez envoyer la lettre à M. Gestin. On vous dira à Paris le moyen le plus sur de la faire parvenir.

- A Monseigneur Odelin  
(vicaire général de Paris)

*Meuse, 14 Janvier 1915*

Cher Monseigneur

J'apprends que vous allez partir pour Rome. Peut-être pourriez-vous rendre un puissant service à la cause des Œuvres dont vous êtes chargé et aussi à la cause de la justice en même temps qu'à notre malheureuse famille religieuse, en tâtant le terrain, en consultant, en voyant la marche à suivre pour obtenir justice, au moins pour qu'on ne maintienne pas les mesures exceptionnelles et odieuses prises sur les instances de MM. Maignen et Saubat à l'égard de religieux excellents, dévoués au Saint Siège et aux déshérités et forcés de demander dispense par les tracasseries et procédés odieux du P. Saubat et des nouveaux supérieurs.

Je me permets de vous envoyer quelques détails qui vous aideront à expliquer et à répondre.

J'étais dans les meilleurs termes avec le P. Leclerc avant 1907. Pendant 12 ans que j'ai été son 1<sup>er</sup> assistant, j'ai pris sur moi

presque toutes les fatigues et les ennuis survenus lors de la loi de 1901. J'étais son bras droit et nous marchions en plein accord. Le diabète l'a affaibli et MM. Maignen Hello et Nunesvais (ce dernier est mort aujourd'hui) ont entrepris de séparer le P. Leclerc de moi. Il a d'abord résisté, puis il a fini par se laisser entraîner. La vraie raison était que j'ai toujours lutté pour éloigner la Congrégation de la politique et pour la maintenir dans sa voie apostolique. Une autre raison est que je n'ai pas voulu entrer dans le parti intégriste qui m'a toujours paru antihierarchique et propre à semer la division parmi les catholiques.

Le P. Leclerc, entraîné par ces Messieurs, s'est séparé de son Conseil entier, le mettant de côté et le remplaçant par ceux qui le détournèrent de nous. La situation devint intenable et j'allai en parler au Cardinal Richard qui me fit un cas de conscience d'écrire à Rome ce qui se passait, me promettant de me soutenir jusqu'au bout. Rome ordonna une enquête et en chargea le Cardinal Richard lequel laissa ce soin à son Coadjuteur Monseigneur Amette.

La conclusion de cette enquête fut qu'il fallait réunir un Chapitre pour faire de nouvelles élections du Supér. Génér. et du Conseil. Le P. Leclerc vint sur ces entrefaites à mourir. Je fus nommé Supérieur par 23 ou 24 voix sur 30 ou 31.

M. Maignen ne se soumit jamais. Je fis toutes les avances pour le gagner, mais impossible. Il commença à intriguer à Rome en cachette, comme le prouve tout un dossier de lettres que le P. Saubat m'obligea à lui remettre et comme j'en ai eu de nombreuses preuves orales. Pendant cinq ans, il eut à l'égard de son Supérieur Général l'attitude d'un révolté et il fut un objet de scandale pour ses frères. Mensonges, insinuations malveillantes, interprétation en mal de tout ce que je faisais, accusations fausses, il mit tout en jeu auprès du Cal Vivès devenu préfet de la Congrégation des Religieux. Un jour, le Cardinal Vivès me dit : « Qu'il s'en aille donc car dans 2 ans, 3 ans il se posera encore en victime ! » Le Père Pie de Langogne lui servait d'intermédiaire. Enfin, il fit, en dehors de son Supérieur, des démarches à Rome par Mgr Monestès pour se faire nommer Consultant de Congrégations romaines. A cette nouvelle j'allai à Rome, je fis comprendre que cette nomination directe d'un sujet en révolte à l'égard de son Supérieur serait un scandale dans notre famille. Le Père Pie que je vis le comprit lui-même et M. Maignen ne fut pas nommé. Inde iræ et pour Mgr Mo-

nestès qui déclara qu'il ne me pardonnerait jamais cela et de la part de M. Maignen. Dès lors la campagne contre moi auprès du Cal Vivès s'accrut et on finit par obtenir une Visite apostolique de la Congrégation. Stupéfaction de celle-ci, car tout allait bien et prospérait tant au point de vue matériel que moral et religieux.

On obtint que la Visite fût faite par un partisan des intégristes et de M. Maignen, le P. Saubat. Je me souviens de vos inquiétudes au Cardinal et à vous à cette nouvelle.

Cependant la vérité apparaissait si claire que l'issue ne semblait pas douteuse, les torts de M. Maignen et de ses quelques amis éclateraient. Mais dès le début de la Visite, la partialité du Visiteur souleva des inquiétudes et du scandale. Il vit tout le monde et les dépositions de presque tous furent tellement accablantes pour MM. Maignen, Imhoff et les siens que le P. Saubat l'avoua lui-même. Il demandait à tous : « quelle solution voyez-vous à la Visite ? » On lui répondait sans cesse : « le départ de la Congrégation de MM. Maignen Imhoff Hello et deux ou trois autres. » Le P. Saubat s'écria plusieurs fois : « Mais tout le monde me dit la même chose ! »

On attendait donc avec confiance la conclusion et le Cardinal Amette me dit un jour : « Le contraire serait l'incroyable ! »

Or, la conclusion fut que ceux qui scandalisaient leurs frères furent nommés d'office aux charges de la Congrégation. Stupéfaction, scandale et désolation de toute la famille.

Moi, j'ai accepté de suite la décision et j'ai fait avant tous et publiquement ma soumission et mon obéissance. Le Pape avait parlé, « *causa finita est* ». Mais le P. Saubat commença alors une tournée dans les maisons qui bouleversa tous les cœurs. Avec une maladresse inconcevable, au lieu de mettre de l'huile sur les blessures des cœurs il y versa le vinaigre, menaçant sans raison de toutes les foudres de l'Eglise. Dans une réunion de tous les religieux de Paris pour l'obéissance, il provoqua les 100 et quelques frères présents, les persifla véridiquement et, comme quelques exclamations contenues accueillirent certaines insinuations invraisemblables, il accusa tous les assistants de révolte contre le Pape et l'Eglise, déclarant qu'il allait en écrire à la Sacrée Congrégation. Ce qu'il fit. Il présenta alors les membres de notre famille sous le jour de révoltés.

Dans l'intimité, quelque temps après, il avoua à quelqu'un qu'il avait suscité, tout exprès, cet incident pour étayer son rapport.

Puis, il emmena les nouveaux Supérieurs dans toutes les maisons et avec eux prit une attitude tellement déplaisante et agressive que la désolation grandit, que les cœurs s'ulcérèrent de plus en plus et qu'en fin de compte, à la suite de paroles malheureuses et souvent peu conformes à la vérité de plusieurs nouveaux supérieurs qui se montrèrent très peu paternels, à la suite de certaines mesures successives odieuses, un certain nombre voyant du reste que l'orientation apostolique allait changer, et la politique de parti entrer dans la Congrégation, jugèrent que la position devenait intenable et demandèrent leur dispense. De nouvelles paroles et mesures amenèrent de nouveaux départs.

On répondit en accordant les dispenses, mais en défendant aux sujets de rester dans les diocèses de Paris et de Versailles les seuls où les partants trouvaient le moyen de poursuivre leur vocation charitable.

Parmi les choses qui ont le plus révolté, sont des accusations fausses du P. Saubat et des nouveaux Supérieurs contre l'ancienne administration.

Tous les religieux partis sont restés unis dans la charité, ne désirent qu'être à Dieu, à l'Eglise et aux pauvres. Ils espèrent toujours justice de l'Eglise, et, en attendant, ils continuent leurs exercices religieux, le dévouement aux pauvres comme ils peuvent. Mais poursuivis par ceux qui leur ont déjà fait tant de mal ils attendent l'heure de la justice et de Dieu.

A Rome, on ne soupçonne pas je crois, cette situation et aussi le mal que les mesures prises ont fait dans le clergé et chez les catholiques charitables.

Pourriez-vous, cher Monseigneur, prendre cette affaire en mains, si son Eminence le permet, et tenter d'obtenir comme minimum qu'on lève les défenses d'exercer les œuvres d'apostolat et de charité à Paris et à Versailles. Si on pouvait obtenir une nouvelle enquête, mais faite par un homme juste et impartial, ce serait bien le mieux.

Pour moi, je ne me considère pas dans cette affaire. Ma peine profonde est pour mes frères. On m'a défendu de m'occuper d'eux, ou plutôt on a refusé de me le permettre ; ne voulant pas aller contre l'obéissance, ni abandonner au désespoir et à la perte, des âmes dévouées à Dieu et à la cause de ce qu'ils regardaient comme la justice je me suis vu dans l'obligation de demander également ma dispense. Je l'ai aujourd'hui, mais on m'a mis les mêmes restrictions pour Paris où j'ai fondé tant d'œuvres et où l'Union nécessiterait, je crois, ma présence.

J'abandonne tout cela, Monseigneur, à votre zèle pour les Œuvres et à votre amitié. Je ne demande nullement à redevenir Supérieur. Je n'en ai jamais eu l'attrait et je l'ai moins que jamais. Mais par pitié pour plus de cent religieux en détresse et pour tant d'âmes de pauvres et de déshérités dont si peu ont l'attrait de s'occuper, faites le possible à Rome pour ouvrir les yeux, au moins pour adoucir les rigueurs. La Sainte Eglise est la mère des fidèles, encore plus des âmes consacrées à Dieu. Suffirait-il donc de quelques esprits injustes, excessifs et sans charité pour qu'elle dépouille sa maternité et pour qu'elle témoigne à ses meilleurs et plus fidèles enfants, d'une rigueur qui désorientera tant de vies et compromettra le salut de tant d'âmes.

Merci à l'avance de ce que vous ferez. Je vous écris tout cela près des champs de bataille et sous le coup de dangers qui d'un moment à l'autre pourraient devenir mortels. C'est donc bien sous le regard de Dieu.

Pour les notes des journaux relatives à notre affaire, nous n'y sommes pour rien. M. Soulange-Bodin pourrait vous dire certaines choses prouvant que la faute en serait plutôt à nos persécuteurs.

Veillez agréer, cher Monseigneur, mes plus affectueux respects.

Em. Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 21 Janvier 1915*

Mon cher Alexandre

Et d'abord je pense que vous avez reçu la lettre que j'adressais à Mgr Odelin et que vous avez pu la faire parvenir soit à Paris avant son départ, soit à Rome s'il était parti.

Un capitaine de la territoriale de Seine-et-Marne, père de famille, propriétaire et châtelain, m'exposait son embarras pour ses enfants. Il s'en occupe lui-même quand il est chez lui, mais pendant la guerre !!! Il voudrait un prêtre très sérieux qui s'occuperait de faire travailler un peu ses deux petits garçons dont l'aîné a 11 ou 12 ans et qui, en même temps, s'occuperait de la paroisse dont le curé est soldat. C'est pour le temps de la guerre. On est là à 40 kilom. à peu près de Paris, on logerait et serait nourri au château.

Voyez vous que cette occupation momentanée et pendant cette crise pourrait convenir à un de nos Messieurs libres ? M. Thomé par exemple ? Voyez donc et écrivez m'en.

Vous avez bien fait de m'envoyer avec persévérance les feuilles du rosaire. J'ai fini par m'y mettre. Je ne fais que commencer. J'ai 3 quinzaines. Malheureusement vous ne m'avez envoyé qu'une feuille de Janvier, toutes les autres sont de Novembre et de Décembre.

C'est moins actuel comme date.

Veillez donc m'envoyer un certain nombre de feuilles complètes de Janvier, une dizaine par ex. si cela ne vous gêne pas. Je vous solderai les frais. Faut-il vous envoyer la liste des noms ? Je le fais cette fois, vous me direz ce qu'on fait d'habitude.

Je voudrais aussi avoir un certain nombre d'exemplaires de votre petit manuel bleu dont vous m'avez mis deux exemplaires, et intitulés « Rosaire des soldats chrétiens. » Je vais tâcher de l'implanter dans d'autres compagnies. Ce n'est guère facile avec les territoriaux, mais avec les autres on peut arriver. Pour encourager, j'ai promis de dire une messe pour ceux qui seraient victimes de la guerre (ce qu'à



Dieu ne plaise). Mais ils sont si exposés sur la ligne et dans les tranchées !

Adieu, mon cher Alexandre. Si une lettre de vous croise celle-ci, ne vous inquiétez pas.

A vous de cœur en M.

E. A.

Merci du paquet qui contenait la ceinture de laine les almanachs et le reste. Il a fini par m'arriver il y a 3 ou 4 jours. Il y a un Ro-saire de gradés.

Une lettre du P. Lantiez que je reçois me parle en termes peu clairs de M. Piché d'un Transatlantique dont il ne connaît pas le nom... ? M. Piché viendrait-il en France ? Si cela était, il faudrait ne pas lui parler, jusqu'à nouvel ordre, de nos projets d'avenir. Dans nos affaires, il s'est montré bien passif, et il est bien tard pour en venir parler. Je n'ai pas reçu une seule lettre de lui. Ne vous livrez pas en attendant les événements. Il pourrait bien mettre la division et le trouble chez quelques esprits peu fermes. Vous pourriez en parler en ce sens à MM. Henry<sup>1</sup> Schuh, Guesdon et à qui vous jugeriez bon.

*[sur une feuille séparée]*

Mon Alexandre bien aimé

Au moment d'envoyer ma lettre je reçois vos deux cartes du 18 et du 19. Je suis donc tranquille pour ma lettre à M. Odelin.

Vous avez absolument raison, nous devons pour l'avenir nous en remettre à Dieu qui sait ce qu'il permet et pourquoi Il le permet. Aide toi et le ciel t'aidera, c'est pour cela que je ferai toutes les démarches

---

<sup>1</sup> Henry Tardé

utiles, mais c'est comme pour la guerre, les hommes bataillent mais c'est Dieu qui donne la victoire.

Assurément, M. Veuillot me rendrait service en me procurant de l'argent. Je vis à mes dépens. Les officiers sont charmants mais ils ne peuvent me faire vivre sur l'ordinaire. Cependant, ils m'invitent chaque semaine dans les forts et cantonnements dont je m'occupe.

Adieu, mon cher Alexandre.

Je vous embrasse bien fort.

Votre père et ami

E. A.

*[Au dos, liste des 3 quinzaines de Rosaïres annoncées à Alexandre Josse dans la lettre]*

1 <sup>e</sup> Ros.	2 <sup>e</sup>	3 <sup>e</sup>
Paul Deslerch	Charles Couvreur	? Dedervardes
Firmin Descamps	? Huyghe	Marcel Declerck
Pierre Parent	? Thibaut	Henri Delory
Charles François	Julien Persyn	Auderne
Georges Duthoit	Emile Hespel	Théodore Vanaverlock
Ernest Duthoit	Jules Beghin	Louis Blervaque
Louis Charlet	Albert Keerte	Julien Reynaert
René Derville	Henri Dutilleul	Catigelle
Edmond Pothier	Henri Aldet	Farvel
Emille Berthaux	Etienne Danset	Léon Dedzanoti
Charles Maeste	Roger Declerck	Léon Dedzanoti
Henri Roos	Laurent Marmuse	
Henri Fontaine	Fernand Christophe	
Victor Lesage	Louis Dupont	
Louis Picavet	Paul Hamon	

- A Alexandre Josse

*Meuse, 28 Janvier 1915*

Mon cher Alexandre

Une occasion très probable se présente pour vous envoyer quelque chose de la main à la main, j'en profite. Je dis très probable parce que l'aumônier militaire qui se charge de cet envoi m'a dit qu'il avait 9 chances sur 10 d'aller à Paris. Je le connais à peine, je l'ai rencontré chez un autre aumônier connu de nous deux, il m'a offert son intermédiaire :

- 1° Ne vous effrayez pas du contenu de cette enveloppe. Les deux lettres marquées « testament » et « à ouvrir après ma mort », ne sont pas du tout des signes de pressentiment, ce sont des mesures de prudence qu'il ne faut jamais négliger en cas d'accident. Il est vrai que nous sommes dans une période de bombardement. Les allemands ont arrosé d'obus notre cantonnement mardi, et mercredi le second dont je m'occupe. Bien que plusieurs obus aient éclaté très près, je n'ai rien eu, ni mes soldats. Quelques chevaux tués, c'est tout. Les papiers ci-inclus étaient faits de la veille. Donc que ces enveloppes ne vous effrayent pas.

2° J'ai hâte de recevoir les feuilles du Rosaire de Janvier que je vous ai déjà demandées, je crois. Il m'en faut une dizaine. Aujourd'hui dans mon second cantonnement, j'ai eu à 3h. et ½ réunion du rosaire. Une soixantaine ont pu y assister et y ont assisté. On y a chanté des cantiques, récité le chapelet médité et j'y ai fait une allocution. J'y ai distribué des chapelets et des scapulaires du Sacré Cœur à mettre sur la poitrine. Mais je n'ai pu leur donner les billets jaunes. Je ne les reverrai que dans six jours, car ils repartent, pour un front assez éloigné et en dehors de mon secteur.

3° Je ne sais plus trop quand je vous ai écrit et ce que je vous ai écrit, car je suis très pris.

Tous les jours je vais dans un cantonnement, ou dans un fort ou aux lignes. Je vais bien et ne suis pas à plaindre pour la vie puisque je prends mes repas avec les officiers. J'ai seulement des fatigues de

marche par le mauvais temps souvent. Tous les soldats du reste me témoignent beaucoup de sympathie.

En ce moment, nous avons surtout des rencontres de patrouilles et d'avant postes, des bombardements avec destructions d'églises, des menaces d'attaques générales de la place qui ne viennent guère et de forts combats d'artillerie mais pas tout près.

4° Depuis plusieurs jours je n'ai pu écrire une lettre. Si quelque correspondant s'ennuie, dites mon impossibilité, car avant tout je dois être à mes ouailles. Si M. Foucaut pouvait me procurer encore une grosse de chapelets en acier et quelques piles pour ma petite lampe électrique, cela me rendrait service.

5° Pour nos affaires, je n'espère pas beaucoup de l'Archevêché de Paris. Mais tout est peut être dans les vues divines et il y a peut être d'autres moyens providentiels.

M. Henri1 a-t-il été content du voyage à St Blancard ? Il peut se faire qu'une entrevue ne serait pas inutile avec lui, mais pourrait-il venir à Verdun ? ? ? Je ne sais si on obtient facilement un laissez passer ? Par Bar le Duc, il n'y aurait aucun danger, je crois.

6° Je n'ai plus ni cigares ni cigarettes pour mes troupiers. Si vous m'en envoyez, cela me procurera le plaisir de leur être agréable. M. Vinot vous remboursera tout ce que vous avez dépensé pour moi.

7° Ne serait-il pas prudent de laisser le loyer de l'entresol dès que l'on pourra ? Ce doit être bien lourd avec l'accalmie du service de Commission. Si on le juge bon, qu'on le laisse sans autre avis de moi.

8° Le capitaine Labour dont je vous ai parlé me demande si je lui trouverai un prêtre pour ses enfants, le temps de la guerre. Je ne lui ai pas laissé grand espoir. Cependant je voudrais lui faire une réponse ferme.

9° Je ne crois pas qu'il faille charger l'Abbé qui porte cette lettre. Pour m'envoyer un colis, adressez-le à mon nom avec cette adresse

M. l'Abbé Anizan  
aumônier militaire  
36° territorial Verdun - Meuse

Je m'occupe d'autres que de ce régiment, mais il y a toujours de celui-là ici et la chose m'arrivera plus vite que par Sœur Hélène. Il en serait de même des lettres qui presseraient tant soit peu.

On m'attend ou plutôt on attend cette lettre. Je n'ai que le temps de vous embrasser et de vous assurer de ma très vive affection.

Em. An

## **TESTAMENT SPIRITUEL**

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Je déclare du fond de mon cœur vouloir vivre et mourir dans le pur amour de Dieu auquel j'ai toujours appartenu, j'espère, auquel je veux appartenir entièrement et m'abandonner totalement jusqu'à mon dernier soupir. Mon aspiration a toujours été de m'user pour Lui pendant ma vie et de mourir pour Lui. Je Lui offre du moins, à l'avance, mon dernier soupir comme un dernier acte d'amour.

J'ai plusieurs fois consacré ma vie et toutes les grâces que j'ai reçues à la très Sainte Vierge pour qu'elle me garde fidèle à Dieu. Dans ce but et aussi par amour pour Elle, je lui consacre ce qui me reste de vie et ma mort.

J'ai été, je suis et je veux rester l'enfant fidèle et soumis de la sainte Eglise, croyant tout ce qu'elle enseigne, adhérant à toutes ses conduites et voulant tout ce qu'Elle veut.

Mon cœur appartient après Dieu aux délaissés, aux déshérités de ce monde, à ceux qui manquent d'appui, d'affection, de consolation et des facilités de salut que Dieu leur avait préparées. Ah ! que j'aurais voulu les connaître tous pour les aimer, les soutenir, les consoler et les aider à aller au ciel ! Que j'aurais voulu leur assurer pour jusqu'à la fin du monde, des amis, des cœurs dévoués qui les consolent et les sauvent ! Il n'a pas tenu à moi, je crois, que ce désir se réalise, mais je n'étais pas digne d'une telle œuvre. Que Dieu daigne en susciter d'autres !

Je recommande à mes amis et frères de conserver l'amour des Pauvres, l'union mutuelle dans le cœur du divin Maître, la dévotion à la Très Sainte Vierge, une fidélité inébranlable à la sainte Eglise ; qu'ils se gardent surtout de la rendre responsable des épreuves que Dieu a permises par des vues secrètes assurément adorables. J'aurais voulu prendre sur moi seul tout ce qui les a tant fait souffrir. Hélas ! Je ne l'ai pu. Mais je les remercie de leur affection fidèle. Je ne les abandonnerai jamais, s'il plaît à Dieu et près de Lui, comme sur terre, je les aiderai et les protégerai. Qu'ils s'abandonnent avec confiance entre ses mains. Il sera avec eux.

Je pardonne de tout cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis sans raison, je crois, car eux aussi je les avais aimés comme mes enfants. Quel a été le mobile de leur conduite ? Je laisse à Dieu le jugement qui n'appartient qu'à Lui. Je lui demande aussi de leur pardonner. Je demande moi-même pardon à Dieu des faiblesses nombreuses de ma vie, et à tous ceux que j'ai rencontrés, surtout avec qui j'ai vécu, des mauvais exemples que j'ai pu leur donner. J'aurais dû devenir un grand saint avec toutes les grâces que j'ai reçues. Il me faut bien convenir que j'en suis encore très loin.

J'espère que les épreuves de ma vie, épreuves dont je remercie Dieu, auront contribué à expier mes fautes et mes lacunes.

Si, par une faveur de Dieu, notre famille, telle que Dieu l'avait suggérée à son fondateur, renaissait, de tout mon pouvoir je l'adjure de mettre au-dessus de tout la pratique de la vraie charité. Sans elle, elle n'a plus de raison d'être, et si elle ne devait pas être dans l'Eglise un levain de la Charité évangélique, il vaut mieux qu'elle disparaisse ; du moins elle ne pourrait pas prétendre tenir une place nécessaire et qu'elle ne remplirait pas.

Je demande à tous ceux qui m'ont aimé de prier pour moi et je leur promets de ne pas les oublier auprès de Dieu. C'est en Lui que je leur donne rendez-vous, que je les attends et que je les aimerai toujours.

Je l'ai déjà dit, j'ai toujours rêvé de mourir pour la cause de Dieu. Quelle que soit ma mort, je l'offre à l'avance pour son amour, pour l'établissement de son règne, par les mains de Marie et en union avec Jésus sur la croix.

Ces lignes sont écrites pour les cœurs qui me sont dévoués. Elles ont pour but de satisfaire mon cœur en manifestant ce que je ressens intérieurement pour Dieu et en faisant mes dernières recommandations à ceux qui m'ont témoigné tant de confiance. Elles ne sont que pour eux et pour Dieu.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 4 Février 1915*

Mon cher Alexandre

Ci-jointe une lettre que je vous prie d'envoyer à M. Bruno<sup>1</sup>, je désire que vous la lisiez avant de l'envoyer.

Je viens de recevoir un envoyé du rosaire qui me demande d'être demain dans un cantonnement voisin pour faire une réunion. J'y vois le zèle et le sérieux des membres. J'ai seulement le regret de n'avoir pas de feuilles de Février à leur distribuer celles que vous m'envoyez sont encore de Décembre. Ils en ont déjà.

Merci de vos envois. J'ai reçu hier votre grand carton renfermant plastrons de peau, objets de laine et aussi les cartons plus petits contenant médailles et cigarettes. Inutile de m'envoyer désormais l'Echo de Paris, nous le recevons ici.

Je viens d'être retenu au lit deux jours par une grippe subite, mais je crois que c'est fini. Je suis debout et puis déjà un peu sortir.

J'ai écrit à M. Franc. Veuillot et ai reçu la réponse du gal de la Nouvelle. Je vais voir s'il y a lieu de donner suite à son conseil de démarche au Ministère. Je ne m'y sens pas très porté.

Remerciez MM. Marchand et Néguin de leurs envois.

En regardant de nouveau mes lettres, je trouve une feuille de rosaire de Février mais il m'en faudrait plusieurs. Il est vrai que vous

---

<sup>1</sup> Bruno Mayet

m'en annoncez de nouvelles avec quelques brochures, je les attends.

Je crois qu'en m'envoyant jusqu'à nouvel ordre : M. Aniz. aumôn. milit. 36<sup>e</sup> territor. Verdun, tout arriverait plus vite. - J'ai reçu les lettres de M. Henry<sup>1</sup>. Attendons les résultats.

Pour l'avenir, remettons nous en à Dieu.

Avez vous des pouvoirs pour Paris ? Etes vous en relation avec Mgr de Poterat et M. Devaux ? Evidemment il faut faire le possible, mais à Dieu de décider. En attendant tenons à notre petit gr. Vous pouvez parler de mes démarches mais à ceux là seuls qui sont sûrement discrets.

Adieu, cher Ami. Je suis toujours de cœur avec vous.

Tuus ...E A

Avez vous reçu la visite de l'Aumônier ?

- A Bruno Mayet

*Meuse, 4 Février 1915*

Bien cher Ami

Je profite d'une petite grippe qui me retient à l'intérieur pour vous dire ma pensée sur le contenu de votre lettre qui m'arrive.

Il y a 3 questions : ce que nous avons quitté, le présent, l'avenir.

Pour le passé, je n'ai rien voulu dire pour n'influencer personne. A ceux-là seuls qui penchaient pour le statu quo, j'ai dit : « restez ». Avec ce qui m'apparaissait bien net je ne voulais pas de responsabilité.

La question personnelle du Sup. G. était 0<sup>1</sup>. Qu'importe l'homme si la vocation est sauvegardée, si Dieu est glorifié et si l'on se

---

<sup>1</sup> zéro



sanctifie ? Hélas ! je vous l'avoue aujourd'hui qu'il n'y a plus d'inconvénient à le dire, ces 3 choses m'ont paru en échec définitif.

Vous connaissez mieux que moi le passé, les divisions, discussions interminables et toujours renaissantes. C'est une des choses qui me repoussaient de l'administration. J'avais le Bon Dieu, j'avais le peuple, que ne m'y a-t-on pas laissé ? Je n'ai pu échapper. J'ai assisté à 3 chap. Quelle douloureuse impression j'en ai emportée !

Obligé d'accepter l'assistance j'ai travaillé à la paix et à l'union, tâchant d'adoucir tous les heurts, et je crois avoir obtenu quelques résultats. Mais en 1906, alors que les 1<sup>ères</sup> divisions n'avaient pas encore complètement disparu, tout à coup on les a ravivées, on y a ajouté de nouveaux motifs de divisions, motifs personnels et politiques. Là, j'ai été pris à parti et je suis devenu impuissant à servir d'intermédiaire de paix. Le cardinal Richard m'a quasi obligé à porter à Rome ce qui se passait.

Vous savez tout ce qui est arrivé. J'en avais par dessus la tête de toutes ces petites et mesquineries au regard des 2 gds buts de la vie relig. et de notre magnifique apostolat.

Obligé par les circonstances à prendre la 1<sup>ère</sup> place (Mgr Amette me déclara que si j'étais nommé on m'obligerait bien à accepter en faisant intervenir Rome) et ne voulant pas de la responsabilité de nouveaux troubles, j'ai endossé la charge, mais en me traçant comme programme d'établir définitivement la paix et l'union qui sont le cachet de l'Évangile et de toute vie relig. à mon avis, et d'ouvrir plus large le champ de notre vocation selon les vues du fondateur et le sens des Constitutions. Pour arriver au 1<sup>er</sup> but j'ai tâché d'employer à l'égard des quelques perturbateurs qui avaient été si pernicieux pour la fin du P. Lecl.<sup>1</sup> et pour la famille, la bonté, la condescendance qu'on a quelques fois trouvées trop grandes, mais il le fallait pour mon but. J'ai été patient et bon pour eux comme me l'avaient recommandé les C<sup>aux</sup> Ferrata et Vivès.

Vous savez comme ils y ont répondu et s'ils ont cessé leur travail de division et de dissolution. Ils agissaient en dessous à Rome qui

---

<sup>1</sup> Alfred Leclerc

s'est laissé prendre. L'enquête devait ouvrir les yeux et amener la purgation nécessaire.

Le résultat a été contraire et voici maintenant établis avec tous les pouvoirs les dissolvants et les perturbateurs.

La question du changement des Constitu. a établi d'une façon définitive la division ou la disparition d'un des 2 éléments, les brutalités, maladroites survenues après les scandales d'insoumission et de paroles ont rendu l'autorité méprisante, nouvelle source de division, les menaces sur la marche des œuvres en sont une nouvelle cause, le scandale de l'injustice faite y ajoutait encore. Comment une famille peut-elle dans ces conditions espérer désormais la paix, l'union et la charité ? Comment dès lors mener une vie d'union avec Dieu, de charité, de dévouement dans la paix intime nécessaire. J'ai bien hésité à partir ou à me sacrifier entièrement. Presque tous étaient partis. Vous avez tâché de revenir sur la démarche que vous aviez faite et que, par malveillance, on a voulu interpréter comme une demande de départ, on vous a refusé etc. etc... Du reste je ne vois plus possibles pour ces MM., à moins d'un changement radical de vocation que tous acceptent, l'union la paix et la charité. Et là où elles ne règnent pas, Dieu n'est pas. Sint unum ! et cela s'applique avant tout aux relig. Je suis parti le dernier. Voilà une grande partie de ma pensée sur le passé. Je ne cesserai du reste de protester de mon entière soumission à l'autorité suprême que je vénère et respecte autant que jamais, mais qui, à mon avis, n'a pas été suffisamment éclairée. Je n'ai jamais été et vous n'avez jamais été moderniste. J'accepte la décision et les décisions à venir de Rome.

Pour le présent vous souffrez, je le comprends. Mais là encore il y a volonté ou permission divine et la seule solution est de l'accepter avec respect et amour tout en travaillant à la modifier dans le sens de votre vocation et du plus grand bien.

Il faut demander à Mgr Cholet d'être dans une Œuvre telle que vous l'aimez et cela aussitôt que vous pourrez. Si vous voulez ailleurs je vous y aiderai.

Pour l'avenir, tâchez d'être avec Maurice<sup>1</sup> ou avec un ou deux autres, c'est là, je crois, qu'il faut tendre pourvu que de part et d'autre on soit résolu à tout pour l'union et la charité.

Rome accordera-t-elle qu'on rétablisse quelque chose d'officiel ? je crois comme M. Lefebvre que non pour le moment. Du reste, cela dépend de la volonté de Dieu qui doit tout primer même les désirs qui semblent les plus légitimes. Voudrions-nous ce que Dieu ne voudrait pas ? et la volonté présente de Dieu a pour 1<sup>ère</sup> manifestation celle de l'Eglise. Mais à défaut d'une association officielle, qui empêcherait une union privée dans le sens de vos désirs ? L'Eglise ne s'oppose pas à ces choses. Il faut laisser agir Dieu.

« Mais, direz-vous, il faut s'aider ». Oui, Dieu le veut.

J'ai écrit plusieurs lettres dont M. Josse vous parlera. Je veux bien faire d'autres démarches qui sont dans l'ordre et qui ne soient pas imprudentes pour l'avenir.

Ce que demande Mgr de la Porte est il opportun en ce moment ? Parlez en avec nos amis. Je veux bien demander le sentiment de Mgr Battandier. Je suis prêt à tout ce qui me paraîtra dans l'ordre et selon la volonté de Dieu.

Pour le qu'en dira-t-on, nous n'avons qu'à n'en pas tenir compte. La situation qui peut nous faire horreur, c'est celle des révoltés contre l'Eglise ou contre la volonté de Dieu. A mon avis, notre situation est le contraire.

Si vous jugiez bon, quelques-uns, de faire une démarche à Rome, je n'y vois pas d'obstacle pourvu que ce soit conseillé ou admis par quelqu'un de prudent connaissant Rome.

Soyez courageux, cher Ami. Vous l'avez été grandement jusqu'ici, continuez. Ne voyez vous pas le moyen de travailler sur nos soldats ? C'est une œuvre pressante en ce moment. En voilà bien long et j'en pourrais ajouter. Je prie pour vous, pour Maurice et vos intentions. Je m'occupe des réservistes et jeunes du Nord 165<sup>e</sup> et 365<sup>e</sup>.

Adieu, courage confiance et amour de Dieu sous toutes les formes !

---

<sup>1</sup> Maurice Mayet

A vous de grand cœur

E A

- A Yves Allès

*Meuse, 10 Février 1915*

Mon cher Yves

C'est demain l'anniversaire de la touchante apparition. Unissons nous tous les jours où la Sainte Vierge a bien voulu apparaître.

Je vois que vous avez votre Madame de Gondy. C'est un appoint précieux pour votre ministère. Priez pour vos ouailles, profitez de tout pour leur témoigner intérêt et charité, essayez prudemment ce que vous croyez apte à faire du bien, réjouissez vous même des plus petits gains ne serait-ce que l'obtention de quelques prières d'enfants et soyez l'homme de Dieu.

Si vous pouvez faire faire un peu de bien par celui-ci ou celui-là ce sera encore mieux peut être que de le faire vous même. Cependant il ne faut pas pousser trop loin cette dernière pratique. J'entends que quelquefois il vaudra mieux faire le bien par vous même.

J'ai écrit en Janvier au Cal Amette et, ayant appris que Mgr Odelin allait à Rome, je lui ai envoyé un rapport succinct sur nos affaires. Le Cal vient de m'envoyer une longue et affectueuse lettre. Il me dit que Mgr Odelin a remis mon rapport au Pape qui l'a accueilli avec bienveillance.

Malheureusement le Cal votre ancien professeur est chargé maintenant de ce qui concerne les Congrég. de France et le nouveau Pape ne marche guère sans les C<sup>ons</sup> Romaines. Evidemment le Cardinal Bil.<sup>1</sup> veille et ne nous sera guère favorable, engagé comme il l'est de l'autre côté.

---

<sup>1</sup> Cardinal Louis Billot

Enfin, mettons tout entre les mains de Dieu. Le Cal Am.<sup>1</sup> me dit qu'il parlera lui même au Pa. après la guerre qd il ira à Rome.

Je demande une grande discrétion sur tout cela, car du bruit perdrait tout. Recommandez tout cela à N.D. de Lourdes.

J'ai eu une petite grippe de 2 jours. C'est fini et je vais bien.

M. Josse m'envoie une lettre de Marais, soldat au Mans. Celui-ci demande mon adresse. Il dit ne pas connaître nos affaires. Je vais voir la lettre qu'il m'écrira. Thiers et Branchou m'ont écrit de bonnes lettres et aussi Orioux, Leclercq et ceux de Versailles. Cassou m'a écrit aussi qu'il ne se sentait vraiment pas la vocation.

Adieu, mon cher Yves.

Je vous embrasse de tout cœur comme je vous aime.

E. A.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 10 Février 1915*

Mon cher Alexandre

Je reçois aujourd'hui votre lettre datée du 7, l'adresse que je vous ai donnée est donc bonne et vous pouvez continuer.

J'ai reçu une longue et bonne lettre du Cardinal en réponse à une de Janvier. Il me dit que Mgr Odelin a remis mon rapport au Souverain Pontife lequel l'aurait accueilli avec bienveillance.

D'autre part, il me dit que le Cardin. Billot est chargé à la Congrég. des Religieux de ce qui concerne les congrég. relig. de France. Cela m'apparaît plutôt comme un obstacle à tout retour vers la justice que nous pouvons désirer.

Cependant, Dieu étant le Maître et tenant tout dans sa main, les choses peuvent prendre un tour imprévu. Je suis heureux en tous

---

<sup>1</sup> Cardinal Léon-Adolphe Amette

les cas que le Pape ait été saisi de la chose et puisse au moins concevoir quelques doutes sur le caractère de cette affaire.

La lettre d'H. Marais qui, disait-on, avait fait une manifestation écrite contre nous, me prouve l'inanité des raisons de nos ennemis. Il déclare qu'il ne sait rien, donc on n'a rien trouvé à lui dire. Le Cal me dit, que si l'on n'était pas parti de la Congrég. il demanderait la révision de l'affaire et un nouveau Chapitre, mais qu'il ne peut plus. Qu'en tous les cas, il en reparlera lui même quand il ira à Rome, à la fin de la guerre sans doute. C'est une petite réouverture de l'affaire, mais je ne m'en fais pas accroire à ce point de vue. Naturellement il est très difficile de faire revenir sur une décision officielle. Ne parlez de tout cela qu'avec discrétion et à des amis sûrs, car des hommes comme M. Patriot etc.. en feraient grand tapage et compromettraient le peu d'espoir qui reste. Cependant à ceux qui sont capables de discrétion vous pouvez dire ce que je vous confie.

La lettre du Cal était bonne et affectueuse. Il me dit ce qui en est pour le 40 d'Aut.<sup>1</sup> Le délai est accordé jusqu'à la fin de la guerre si j'ai bien compris.

J'ai reçu la grosse de chapelets, les feuilles du Rosaire et le paquet d'effets. Tout est utile. Pour le Rosaire, je l'ai établi dans une nouvelle C<sup>ie</sup>. J'ai 18 noms. Dans la précédente C<sup>ie</sup>, il y a près de quatre quinzaines. Les 2 C<sup>ies</sup> m'ont demandé de leur faire des réunions chaque fois qu'ils quittent la tranchée pour venir au repos non loin d'ici. Il y a quelques jours ils sont venus 77.

Je vais célébrer de mon mieux les apparitions si touchantes et réconfortantes de Lourdes. Que cette bonne Mère veuille bien nous saturer de surnaturel. J'en ai soif pour mon compte.

J'ai eu un peu de grippe et ai été retenu à l'intérieur deux jours. Majors et officiers ont été aux petits soins. C'est fini du reste.

J'ai écrit à M. Veuillot. Le gal de la Nouvelle me demandait de m'adresser au Gouverneur de Verdun, de faire valoir mes services depuis 6 mois etc... etc... promettant après d'appuyer ma demande. Je ne veux pas de tout cela.

---

<sup>1</sup> Maison des orphelins et apprentis d'Auteuil, 40 rue La Fontaine Paris

Pour le voyage de M. Henr.1 je ne sais s'il serait très fécond ou au moins très utile, c'est à lui d'en juger. En tous les cas, d'après des bruits fondés il ne pourrait se faire avant une quinzaine, je crois. M. Denevers est toujours l'homme d'imagination qui est avec tout le monde et avec personne.

Si vous deviez partir, mon cher Alexandre, assurément il vaudrait mille fois mieux que vous soyez aumônier. En bien des endroits l'aumônerie se fait à peine.

Recommandez moi aux bonnes prières de Melle Marie.

Adieu cher Ami.

Croyez moi toujours votre tout affectionné en M.

E. A.

Pourriez vous m'envoyer par votre premier colis une lampe électrique portable, mais avec lentille sur le flanc de la lampe ? c'est pour mon logeur. J'attends les piles.

Voulez-vous envoyer la lettre ci-jointe à Mgr l'Evêque de Monaco - Principauté. Recommandez la lettre. J'en ai envoyé déjà une sur la demande de Mgr de Curel, mais je ne reçois rien. Il est vrai qu'il est peut être à Nîmes. Il faudrait mettre sur l'enveloppe (faire suivre).

- A Henry Tardé

*Meuse, 10 Février 1915*

Cher Monsieur Henry

J'ai bien reçu votre lettre d'il y a quinze jours et son contenu. Vous avez bien fait d'aller à Saint Blancard. Je viens de recevoir une lettre très bonne et même affectueuse du Cardin. de Paris. Il me dit que le délai est accordé jusqu'à la fin de la guerre pour le 401.

C'est du moins ce que je comprends.

Il m'ajoute que Mgr Odelin a remis mon rapport au Souv. Pont. qui l'a accueilli avec bienveillance. Malheureusement le Cal Billot est maintenant chargé des Congrégat. de France, me dit-il, et le Pape ne paraît pas très disposé à agir en dehors des Congrégations Romaines. Quoi qu'il en soit, la question est un peu réouverte et le Cal me dit qu'il parlera de l'affaire lui même au Pape quand il ira à Rome à la fin de la guerre.

Ne parlez de tout cela que discrètement et à ceux qui sont discrets, car du bruit compromettrait tout.

Si vraiment le M<sup>is</sup> connaît le Secret. d'Et. et si son beau frère est lié avec Benoît XV nous aurions quelques chances d'obtenir quelque justice.

Le Cal m'ajoute que si on n'avait pas demandé les disp. il aurait réclamé la révision de l'affaire et un Chap. mais qu'il ne le peut plus. Il oublie, à mon avis, que la vie ne serait plus tenable sans le renvoi de ces MM., que le nombre en a augmenté et qu'on n'aurait pas obtenu le départ de tous les autres.

C'était la discorde, la désunion et le trouble établis pour toujours.

Quoi qu'il en soit, nous sommes entre les mains de Dieu, il faut prier et nous abandonner à Lui et à la très Sainte Vierge dont nous célébrons l'apparition.

Je vais toujours bien malgré une petite grippe qui m'a retenu deux jours à la chambre mais qui est terminée.

Je reçois des nouvelles régulières de M. Josse et, par lui, de la plupart. Les lettres du reste ne me manquent pas. Et votre santé ? Sur-tout soignez la, vous êtes encore bien nécessaire.

M. Metzler m'a écrit ses ennuis.

Recommandez lui de patienter.

J'ai écrit au Marquis sur Auteuil, je suis étonné qu'il n'ait pas reçu ma lettre et mon adresse.

Adieu, cher Monsieur Henri.



Soutenez tous nos amis. Excitez les à prier, le Bon Dieu n'est ni sourd, ni aveugle et Il est souverainement juste et bon.

A vous bien affectueusement.

Souvenir à tous

Em An pr

- A Gabriel Bard

*Meuse, 15 Février 1915*

Cher Monsieur Gabriel

Vous voilà donc en voie de devenir officier ; je m'en réjouis aussi, car vraiment c'est mieux votre affaire et vous vous trouverez un peu plus dans votre milieu.

J'ai reçu, il y a quelque temps une très bonne carte de Monsieur Louis, il allait bien. Il n'est pas loin d'ici, je voyais l'autre jour son clocher d'une hauteur avec les jumelles d'un officier, mais c'est comme si on était très loin.

Il est impossible de se voir.

Je vois que vous n'avez plus gère de moyen d'exercer votre zèle. Hélas ! c'est toujours de même, la liberté dont on parle tant est toujours en puissance. Ici, pour beaucoup c'est de même.

Heureusement ceux qui quittent les tranchées pour se reposer deux jours sont plus libres pendant ce temps. J'ai établi le rosaire dans cinq compagnies et les braves amis s'y sont mis de tout cœur. Ils font des réunions entre eux quand il m'est impossible d'y être et, toutes les fois que c'est possible ils me préviennent et je ne manque pas au rendez-vous. C'est chaque fois occasion à prières, à allocution, à confessions et à communions.

Je ne suis guère étonné de la fatigue du cher M. Louis.

C'est une rude vie que celle des tranchées, surtout quand cela dure si longtemps et que l'ennemi arrose de fer et de feu.

M. Josse a dû remettre la clef de votre appartement, je sais qu'il l'a reçue.

Adieu, cher Monsieur Gabriel. J'ai autour de moi des jeunes gens soldats, de Lens et des environs et aussi du Nord.

Oui, je prie pour vous et les vôtres et je vous reste aussi affectionné et dévoué ce qui est beaucoup dire.

Tout vôtre en M.

Em. Anizan pr

- A Donatien Clavier

*Meuse, 18 Février 1915*

Bien cher Ami

Je suis bien touché du souvenir fidèle de votre bonne et sainte mère. J'ai conservé aussi bien présent le sien et je prie Dieu de vous la conserver longtemps encore en attendant qu'elle reçoive la couronne de la foi et de la fidélité.

J'espère que votre séjour dans l'air natal vous aura fait du bien. Vous en avez fait aussi au cher Docteur<sup>1</sup> par votre visite.

J'ai reçu une bonne et affectueuse lettre du Cardinal de Paris. Il me dit que Mgr Odélin a remis mon rapport (fait pour le mettre à même de parler de nous) au Saint Père qui l'a accueilli avec bienveillance. Si la Congrégation n'était là avec le Cal Billot et ceux qui ont

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

mené cette affaire, j'aurais plus d'espoir. En tous les cas, Dieu peut se servir de tous les moyens pour atteindre ses vues. Priez.

Soyez discret sur ces quelques lignes. J'en ai écrit à M. Josse et au docteur ainsi, je crois, qu'à M. Henry<sup>1</sup>.

Je vais bien, mais les obus viennent souvent éclater très près. Dieu m'a plus d'une fois préservé.

Adieu, cher Ami. Continuez à prier pour moi pour ma sanctification surtout qui est l'essentiel.

Je ne vous oublie pas.

Excusez moi d'avoir employé cette feuille tachée, je m'en suis aperçu trop tard. Le temps me manque pour recommencer. Mille amitiés à M. Guesdon et aux amis.

Em Anizan pr a m

- A Yves Allès

*Meuse, 23 Février 1915*

Mon cher Yves

Ma grippe n'a rien été, elle a duré 3 jours, et je dois dire qu'officiers, majors et soldats se sont montrés si charitables et si empressés que rien ne m'a manqué, et que mon capitaine de cantonnement a même excédé en soins. Il a réglé mes sorties et messes, j'ai dû me gendарmer pour reprendre ma mission.

Vous me demandez des détails sur mon ministère. Il est assez complexe. J'ai au moins sept centres, dont trois forts. Mardi et vendredi je vais dans deux forts. J'y déjeune avec les officiers et je vois les sol-

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

datés malades et convalescents, puis les autres à leurs tranchées ou dans leurs travaux. Une partie de la journée y passe.

Dimanche je dis une messe ici à 11h. et dans un cantonnement à 3 kilom. à 8h.½. J'y retourne dans l'après-midi et je fais ici un office vers 4h.½. Malheureusement beaucoup sont pris le dimanche par les patrouilles, gardes et travaux de défense ; et aussi par le tir d'artillerie et par le service des tranchées.

En plus, ceux qui se reposent deux jours, du front, me demandent de venir présider des réunions du Rosaire. Ainsi ce matin, deux soldats sont venus me demander de la part de leurs camarades.

A 1h. j'arrivais. Nous mîmes la statue de N.D. sur le grand autel entourée de bougies. (Le St Sacré n'y est pas). Cantique, allocution, récitation du chapelet et distribution de médailles scapulaires et autres. Ils retournent ce soir en face de l'ennemi et d'autres vont les remplacer que je présiderai à leur tour. Bp se confessent et communient. Le jeudi je vais dire la messe au second cantonnement.

En plus, les officiers me pressent d'aller dans leur centre ici et là. J'y déjeune ordinairement et j'en profite pour voir les soldats. Il y a eu de nouveaux bombardements mais pas depuis 8 jours. Ce qui n'empêche qu'il y en a tous les jours sur mes soldats des avant postes, tranchées, etc... et toujours quelques tués et blessés. D'où des enterrements.

Avec mon bréviaire et quelques exercices, il ne me reste plus de temps.

Non, votre rôle et l'expérience que vous faites ne sont pas inutiles. Vous le verrez. Priez, sanctifiez vous, faites tout le bien, souffrez et soyez un St Vinc. de Paul et abandonnez tout le reste à Dieu.

A vous de tout cœur en Marie

Em Anizan pr a m

Je vous rembourserai pour la pension des enfants.

- A Yves Allès

*Meuse, 1<sup>er</sup> Mars 1915*

Mon cher Yves

Je reçois votre lettre et ne puis que vous encourager dans votre action si dévouée et qui sera efficace.

Je verrai si je puis atteindre les soldats dont vous me parlez, mais vous ne sauriez croire combien il est difficile d'atteindre en dehors du rayon immédiat. La place de Verdun avec ses secteurs est très étendue ; à part les 5 ou 6 régiments qui m'entourent je n'en vois pas d'autres à moins qu'il y ait des passages de troupes venant combattre ici, ce n'est pas le cas en ce moment. Les Eparges sont assez près, mais les troupes qui y ont donné ne sont pas les nôtres. Houdainville n'est pas non plus de mon secteur : je verrai pourtant.

Merci des scapulaires, mais j'ai donné tant d'objets de piété que j'hésite à en ajouter encore.

Je veux surtout vous parler aujourd'hui d'un autre sujet.

Mgr de Poterat s'inquiète depuis longtemps de la présence de M. Josse au B.C.<sup>1</sup> Il la trouve irrégulière à cause des décisions romaines. J'ai eu beau lui faire remarquer qu'il n'est pas incorporé à Paris, qu'il n'exerce aucun ministère puisqu'il n'a pas de pouvoirs, cela ne calme en rien ses inquiétudes. J'entrevois qu'il faudra qu'il parte et je viens d'en écrire assez longuement à M. Josse. Ne pourriez vous prendre ce dernier avec vous à Lorrez comme pensionnaire. Je paierais ses frais et vous commenceriez à vous deux la vie que nous rêvons pour plus tard. Peut être serait-ce le meilleur commencement.

Ensemble vous mèneriez une vie de ferveur et d'amour de Dieu. Vous pourriez peut être lui donner aussi une petite part de ministère charitable ? Voulez-vous y penser, m'en écrire et en parler avec le cher ami puisque vous devez le voir bientôt.

---

<sup>1</sup>Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

Je voudrais seulement qu'il n'y ait ni engagement ni lien durable avec Meaux.

Pour l'avenir si rien de nouveau ne survient je voudrais trouver une paroisse ouvrière dans laquelle avec 3 ou 4 on mènerait une vie aussi parfaite que possible d'amour de Dieu, de dévouement à son service et où on ferait converger au salut et au relèvement des familles la puissance de la paroisse, de toutes les œuvres et de la charité. On attendrait ainsi la manifestation des vues de Dieu en soutenant ceux qui le désireraient et en préparant de bons et fervents apôtres pour l'avenir.

Mais tout cela est entre les mains de Dieu et c'est à Lui qu'il faut nous abandonner entièrement.

Adieu, mon cher Yves.

Je suis bien consolé et fortifié par votre chère et si forte affection que je partage pleinement, vous le savez. Oui que Dieu en soit le ciment et la base.

Je vous embrasse de tout cœur et suis tout vôtre en M.

E. A.

J'ai parmi mes ouailles un capitaine de la territor. qui connaît bien la famille du C<sup>te</sup> de Ségur et m'en fait le + gd éloge. C'est le Capitaine Labour, Conseiller Gal de Seine et Marne.

- A Henry Tardé

*Meuse, 1<sup>er</sup> Mars 1915*

Cher Monsieur Henry

Je reçois votre lettre. J'aurais souhaité un peu plus de détails de Mgr Odelin pour comparer ses termes avec ceux du Cal, mais sans doute Mgr Le Roy n'aura eu aucun détail.

Pour la proposition qu'il fait d'agrégation, aboutirait elle à une permission de rester au 40<sup>1</sup>? J'en doute fort puisqu'on prétend enlever ceux qui y sont actuellement.

M. le M<sup>is</sup> de Gontaut a-t-il des espérances fondées d'obtenir le maintien et mieux encore par ses relations avec le Cal Gaspari et par celles de son parent avec le Pape ?

Quel esprit prendront nos Messieurs dans le nouveau milieu ?

Que de questions se posent !

Cependant si ces MM. d'Auteuil désiraient cet arrangement je ne m'y opposerais pas.

Evidemment je préférerais une nouvelle œuvre avec le personnel autonome.

Au commencement de la guerre on m'avait écrit d'un orphelinat se trouvant du côté de la Savoie pour avoir un personnel. M<sup>me</sup> de Bonneval avait aussi parlé au M<sup>is</sup> de Gontaut de la fondation d'un orphelinat dans Seine et Marne. Peut être pourrait on voir. Mais dans ce cas que deviendrait le 40 ?

Evidemment il serait mieux de causer de tout cela que d'en écrire. En ce cas il ne faudrait pas tenter, je crois, de venir jusqu'ici, nous sommes trop près des lignes, vous n'obtiendriez pas, et puis je ne saurais où vous loger et nourrir, c'est un village. J'y suis comme l'oiseau sur la branche et je mange à la table des officiers. Mais si vous veniez à Verdun je pourrais vous y aller voir et y passer deux jours et

---

<sup>1</sup> Maison des orphelins et apprentis d'Auteuil, 40 rue La Fontaine Paris

une nuit. Il faudrait m'écrire, je vous indiquerais un endroit où coucher et manger et où nous rencontrer.

Il serait mieux que ce ne soit ni un Dimanche ni un jeudi.

Il me faudrait aussi la latitude de choisir pour le cas où il y aurait quelque combat. Vous prendriez vous 3 ou 4 jours et je choisirais 2 jours.

Adieu, cher Monsieur Henry dites mille choses à tous.

A vous de cœur en M.

E A

- A Alexandre Josse

*Meuse, 2 Mars 1915*

Mon cher et bien aimé Alexandre

Merci d'avoir été à Bon Secours. J'en ai rendu compte au mari. J'ai reçu les piles, la lampe et les feuilles de Rosaire. M. Georges<sup>1</sup> m'a envoyé une boîte de médailles avec cocarde tricolore qui font fureur. Tous en veulent, je n'en ai presque plus déjà. S'il peut m'en renvoyer elles me seront utiles.

Comme vous, mon Alexandre, j'attends tout de Dieu dans notre affaire. Je pardonne à ceux qui nous ont fait tant de mal, je crois que Dieu a ses vues et nous devons nous abandonner entre ses mains. Il est infiniment sage et bon, notre sagesse et notre bonté à nous sont infiniment petites. Notre cause me paraît de plus en plus clairement juste, mais que sa volonté soit faite en tout c'est le mieux.

---

<sup>1</sup> Georges Marchand



Vous connaissez Mgr de Poterat. Il m'importune quand il m'écrit sur votre présence au B.C.<sup>2</sup> J'ai beau lui dire que ce n'est que provisoire et pendant la guerre jusqu'à ce que la situation du B.C. soit réglée, que nous n'êtes agrégé ni à Paris ni à Versailles mais ailleurs, que vous ne faites aucun ministère et que vous n'avez pas de pouvoirs tout cela ne sert à rien. Je joins à cette lettre la sienne de l'autre jour.

Je crois qu'il faut le voir, lui parler et, si ses scrupules persistent, lui offrir de partir quand il voudra, il s'arrangera du B.C. Je crois que M. Foucaut ne voudra plus rester sans vous, ces Messieurs s'en arrangeront. Je n'ai pour moi aucune envie d'y rester moi même (admis qu'on l'autorise) sans vous autres. Je ne vois pas là du reste un avenir.

Il est ennuyeux de n'avoir plus ce centre, mais peut être Dieu veut-il que la sélection se fasse.

Et vous ? il me semble que le mieux serait que vous vous joigniez à M. Allès à titre de pensionnaire jusqu'à la fin de la guerre. Je paierai votre pension vous ferez du bien avec lui, vous commencerez tous les deux la vie que nous rêvons, vous donnant entièrement à l'amour de Dieu et à la charité, ce sera peut être le recommencement espéré. Il ne faudrait vous lier ni l'un ni l'autre.

Plus tard si la réparation ne vient pas nous chercherions un milieu une paroisse d'ouvriers et ensemble nous y travaillerions.

Dans mon testament j'ai laissé pour vous une somme qui aidera à ce recommencement ou vous restera pour la charité et pour vous.

Que dites vous de l'affaire de Poterat. Avant de lui répondre j'attendrai sans doute votre sentiment. Je dis sans doute parce que si c'est trop long je lui écrirai de vous voir et de régler l'affaire.

J'adresse une lettre à M. Allès en lui parlant de la combinaison. Parlez en ensemble puisqu'il doit vous voir le 8.

Quant aux ennuis qui résultent de nos malheureuses affaires, il faut, mon cher Alexandre, que nous les acceptions virilement comme la guerre.

---

<sup>2</sup>Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

La vie c'est l'épreuve, acceptons bravement toutes les conséquences. Nous ne sommes pas comme ceux qui n'ont pas la foi.

Il vaut mieux ne parler pour le moment du B.C. qu'à quelques uns, les deux, M. Henri<sup>1</sup>, M. Clavier peut être, le doct.1 si vous voulez. Il sera temps d'en parler à tous si la chose devait changer définitivement.

Ci-inclus un extrait de journal.

Informez vous pour un de mes soldats de ce que c'est que cet orphelinat de la guerre, si vous pouvez.

Je ne savais pas la mort de Charles Martine qui m'avait envoyé un mot dans une lettre de Chevalier.

Toutes mes médailles scapulaires sont distribuées. J'en aurais besoin d'autres.

Pour tous les frais, demandez de l'argent à M. Vinot qui a un dépôt assez important que je lui ai confié.

Le rosaire va bien et s'étend. Hier soir la 19<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> du 365 m'a envoyé demander d'aller lui donner la messe ce matin à 2 kilom. d'ici. Après la messe où une dizaine ont communié, nous avons récité le chapelet.

St F. de Sales sur la demande du Comité des soldats m'a envoyé 1 000 chapelets, malheureusement ils sont en bois et paraissent peu solides. J'avais demandé en acier.

Je vais bien. J'arrive de ma visite hebdomadaire à un fort dont je suis chargé et qui est à 7 kilom. d'ici.

Adieu, mon cher Alexandre. Je vous embrasse de cœur et reste toujours votre père et ami affectionné en M.

E. A. pr a m

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

- A Jean Derdinger

*Meuse, 6 Mars 1915*

Mon cher Jean

J'ai besoin de te dire de suite ma joie de savoir Nicolas indemne et en bonne santé. Son sort assurément n'est pas enviable car si les Allemands manquent de beaucoup de choses, les prisonniers n'en doivent pas regorger, mais du moins il est vivant et on peut compter le revoir.

Dis à ta chère femme la part que je prends à la mort de sa mère.

J'espère, mon Jean, que Dieu continuera à te protéger et je ne t'oublie pas.

Je vais bien aussi malgré plusieurs bombardements.

Nous avons même reçu des obus de 420, c'est à dire d'1<sup>m</sup>60 de haut sur 0<sup>m</sup>42 de diamètre. Sans doute l'obusier a été détérioré par nos batteries car depuis 10 jours le monstre se tait.

Jean Devanz allait bien il y a une quinzaine, mais il avait bien failli être tué par une marmite dans le trou de laquelle il est tombé au moment de l'éclatement.

Adieu. Je t'embrasse de cœur.

Ton père et ami

E A

- A Alexandre Josse

*Meuse, 13 Mars 1915*

Mon cher et bien aimé Alexandre

J'ai le paquet de cigarettes etc... remerciez M. Caëmens. La dépêche pour M. Derwindt est aussi arrivée et hier soir votre lettre du 10 m'a été remise en même temps que les détails sur les Orphelins de la guerre. Merci de tout.

J'avais attendu que mon agrégation soit réglée pour revendre mon patrimoine. C'est une affaire faite à Monaco. Veuillez faire remettre à M. Hodiesne la lettre ci-incluse après l'avoir lue.

Mgr de Poterat ne m'a pas écrit ; il est vrai que je n'ai pas répondu à sa lettre précédente. Je ne sais si vous l'aviez vu à son passage à Paris et s'il vous avait dit de vous en tenir au statu quo. En tous les cas, vous avez bien fait de lui écrire avec consultation de M. Laubeche. C'était du reste mon sentiment que j'avais déjà exposé à de Mgr de Poterat.

Il serait bien regrettable que vous quittiez le 82<sup>1</sup>, mais, hélas ! il faut nous résigner à tout, offrir tout à Dieu et compter sur Lui et non sur les hommes. Il y a du reste dans notre affaire comme une volonté arrêtée de Dieu. Il a ses vues et nous n'avons pas d'autre but à chercher.

Je continue à penser qu'il faut nous tourner vers les paroisses ouvrières et travailler à la reconstitution des familles chrétiennes. Nos frères peuvent nous aider puissamment dans cette action, et une vie commune et sainte féconderait cette œuvre qui devient de plus en plus l'œuvre des œuvres. Qu'il serait bon d'y travailler en commun et par là de se sanctifier en sanctifiant les autres ! Qu'importe du reste le champ de travail ! que d'âmes ont bonne volonté et n'attendent que d'être ex-citées et encadrées non seulement pour bien faire mais pour se dévouer et aider l'action sacerdotale !

Etes-vous vraiment menacé d'être pris ? J'ai toujours pensé qu'on ne vous trouverait pas la force nécessaire.

---

<sup>1</sup> Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

C'est cette pensée qui m'a toujours détourné de vous engager à tenter l'aumônerie militaire. Cela vaudrait pourtant bp mieux que d'endosser vous même l'uniforme. Il m'avait semblé qu'avec M. Allès vous auriez pu former le premier noyau. Enfin, faites pour le mieux. Prévenez moi en tous les cas de tout ce qui vous concerne car vous savez que vos affaires sont miennes. Ce que je préférerais c'est que vous restiez au 82 jusqu'à nouvel ordre.

Je ne comprends guère toutes ces difficultés du docteur<sup>1</sup>.

J'ai répondu à Henri Marais qui m'avait envoyé une bonne lettre.

Savez-vous quelque chose sur les maisons de Tournai ?

J'ai répondu à M. Henri<sup>1</sup> que s'il jugeait utile que nous cautions du présent et de l'avenir je pourrais le rejoindre à Verdun et le voir. Je ne crois pas qu'il aurait un laissez passer pour venir ici bien qu'il y ait accalmie en ce moment. Et puis, ici, je ne saurais où lui trouver un lit et des repas.

Redites lui que je serais à sa disposition à Verdun. Il me préviendrait d'avance et je lui chercherais un abri. La ville n'a pas de très grandes ressources.

Dites mille choses à tout le monde, priez pour ma sanctification et gardez moi la bonne place de votre cœur qui m'est plus précieuse que tout ici-bas.

Adieu, mon Alexandre. Je vous embrasse bien affectueusement et reste tout vôtre.

Je reçois aussi la lettre de M. Foucaut, remerciez le. Pour le loyer de l'entresol, qu'on fasse pour le mieux, mais c'est évidemment bien lourd.

Em. Anizan pr a m

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

- A Lucienne Derdinger  
(épouse de Jean)

*Meuse, 16 Mars 1915*

Chère Madame Derdinger

Quelle bonne surprise hier quand on me remit le beau paquet d'objets en lainage à votre nom. Ma pensée s'est aussitôt portée de vous sur notre cher Jean, et je n'ai pu m'empêcher de me dire : « Que Dieu a bien fait les choses en unissant ces deux cœurs si généreux, si dévoués, si grands et si délicats ! » Merci et merci encore, chère Madame, pour moi et pour ceux qui profiteront de votre générosité. Vous voulez bien n'est-ce pas, que je vous unisse tous les deux dans le même sentiment.

La dernière lettre de Jean me disait qu'il allait bien. J'aime à penser qu'il continue et continuera dans les mêmes conditions. Je le demande souvent à Dieu.

Il a voulu se dévouer grandement comme toujours, mais il a préparé par là des inquiétudes pour ceux qui l'aiment. Il m'a dit avec une émotion sensible le courage de sa chère Lucienne et cela ne m'a pas laissé indifférent non plus, je vous l'assure.

J'ai su la perte que vous venez de faire et j'ai bien pris part à votre deuil. J'ai inscrit sur mon carnet d'intentions de messes, une messe pour l'âme de votre chère mère. Je la dirai le 24 de ce mois, les autres jours étant pris jusque là. Voilà bien des épreuves pour vous avec l'absence de Jean !

Avec quelle joie j'ai appris que Nicolas vivait et allait bien ! Pierre vient de m'écrire. Je vais lui répondre au premier moment.

Ici, mon temps est entièrement pris par mon ministère auprès des soldats dont la majeure partie est sur la ligne de combat toute voisine d'ici. Un bon nombre me donnent de la consolation.

Je prie pour vous et je vous demande aussi une petite prière pour que je fasse le plus de bien possible, c'est mon unique ambition ici-bas.

Veillez agréer, chère Madame, ma reconnaissance et mon dévouement en N.S.

Em Anizan

- A Monseigneur Philibert de Poterat

*Meuse, 17 Mars 1915*

Bien cher Ami

J'avais répondu de suite à votre dernière lettre, à celle d'il y a 15 jours ou 3 semaines. Puis, il m'a semblé plus pratique d'envoyer celle-ci à M. Josse, car elle a trait surtout à votre préoccupation de sa présence au 82<sup>1</sup>, laquelle, je le constatais, persiste.

Il vient de me répondre qu'il s'est mis en rapport avec vous et qu'il fera selon votre réponse. Je ne vois rien de mieux.

Je désire, cher Ami, que vous compreniez bien mon point de vue dans nos affaires de l'Union.

Pour moi personnellement je n'ai aucun désir que le bon plaisir de Dieu et le bien.

Je suis devenu prêtre parce que j'y ai vu la volonté de Dieu, je me suis fait religieux pour le même motif. Quand le P. Leclerc m'a chargé de l'Union je ne crois pas avoir eu d'autre vue et à l'heure actuelle il en est de même.

Evidemment, ce qui est arrivé m'a fort peiné surtout de la plus haute autorité, mais, Dieu merci, ma volonté de faire ce que Dieu veut, d'accepter ce qu'Il permet et de m'orienter dans l'absolu abandon à Dieu n'a pas varié. Et cela s'applique à l'Union.

---

<sup>1</sup> Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

Je ne suis nullement nécessaire à cette Œuvre pas plus qu'aux autres, il faut chercher le bien de l'Union et ne pas vous préoccuper de ma personne.

Je sais votre amitié et aussi vos préoccupations de convenance et de délicatesse, mais je suis le premier à vous dire : « Cherchez le bien de l'Œuvre ». Je trouverai toujours bien à travailler à l'œuvre de Dieu sous une forme ou une autre s'il me prête vie.

Si j'ai laissé là M. Josse c'était pour le bien de l'Union qu'on ne peut abandonner sans une organisation quelconque nouvelle.

Evidemment cela était aussi utile à tous nos Messieurs tout d'abord désemparés et habitués à trouver là appui. Mais cela est secondaire. Faites donc ce que vous jugerez bon, je n'y trouverai rien à dire.

Quant à aller à Rome, à faire des démarches pour me garder, ne le faites pas pour moi personnellement. C'est à vous et à ces Messieurs à juger si c'est utile. Rien de plus facile pour vous, en ce moment où je suis loin et pour un temps que Dieu seul connaît, de causer avec ces MM. Devaux, Veuillot etc. etc... Je serais bien aise cependant, je vous avoue, d'être fixé avant la fin de la guerre, car à ce moment il me faudra bien trouver de suite un pied à terre au moins, et puis je m'orienterais pour l'avenir.

On a dit pour nos affaires que nos MM. n'auraient pas dû partir. La situation était devenue un véritable enfer, et les consciences ne pouvaient retrouver le calme. Pas un depuis ne m'a dit qu'il regrettait sa décision, preuve que ce n'a pas été un coup de tête. Je le dis avec d'autant plus de désintéressement que je n'ai pas été cause de l'exode. Je suis parti le dernier et parce qu'on a voulu m'empêcher d'aider ceux que la charité me faisait un devoir de ne pas abandonner.

Si la liberté complète m'est rendue, je chercherai à travailler dans un milieu ouvrier, dans une paroisse que je m'efforcerai d'organiser avec des œuvres.

Que devient votre santé ?

Le repos qui vous avait été commandé vous a-t-il fait du bien ? Et votre jeune collaborateur ? en avez vous de bonnes nouvelles ?



Moi, je vais bien. Je me donne toujours tant que je puis à nos soldats. Ceux surtout qui sont les plus exposés, me donnent consolation.

Nous sommes dans une période plutôt d'attente quoiqu'il y ait à droite et à gauche des actions très vives et très acharnées.

Adieu, cher Ami. Je prie pour votre santé si nécessaire et suis toujours bien affectueusement vôtre en N S.

Em. Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 22 Mars 1915*

Mon cher Alexandre

Je ne comprends guère les scrupules de Mgr de P.<sup>1</sup> Je n'ai pas reçu de lui depuis le début de la guerre une lettre qui ne m'ait peiné. Ce n'est certes pas sa volonté, je le sais, et il multiplie les protestations mais par suite de ses indécisions, de ses craintes exagérées et de je ne sais quelle conception des choses, je ne crois pas qu'il arrive à satisfaire personne. Ce qui me contrarie le plus dans l'affaire actuelle c'est la situation morale dans laquelle il vous place. Pauvre Alexandre, toujours vous vous trouvez en face du sacrifice et de l'ennui, quelque procédé délicat que vous employiez. Je ne saurais vous dire combien je pense à vous, combien je voudrais fixer votre vie selon vos goûts et en dehors de toute autre préoccupation que celles de l'amour de Dieu et du zèle des âmes. Si vous aviez moins solidarisé votre vie avec la mienne peut-être seriez-vous en dehors de tant d'ennuis. Quand je songe que vous n'avez pas de pouvoirs, que vous êtes dans un poste de sacrifice et que là encore on conteste votre droit à l'occuper ! Assu-

---

<sup>1</sup> Mgr Philibert de Poterat

rément il faut que Dieu vous aime bien grandement pour permettre tout cela.

Je vous engage, mon cher Alexandre, à rester où vous êtes, sans plus vous inquiéter, puisque la lettre de Mgr de Pot. conclut au statu quo. Ne lui écrivez plus sur ce sujet, car c'est un homme scrupuleux et indécis qui tergiversera toujours et rendra votre situation impossible.

Vous rendez là des services inappréciables et quand la guerre finira nous prendrons une situation en rapport avec notre vocation, je m'en préoccupe.

Je voudrais avoir une paroisse dans un milieu pauvre et ouvrier, y travailler pour Dieu et les âmes avec vous et un ou deux autres si possible.

D'après bien des lettres je vois qu'on serait désorienté par votre départ, et moi même je n'aurais plus de centre de rapports.

Pour l'intérieur, tâchons de nous tenir abandonnés entre les mains du Bon et Divin Maître qui sait ce qui convient. Comment serions-nous ses vrais disciples si nous n'avions à souffrir avec Lui et pour Lui ? Plus je vais, plus je tâche de m'abandonner entre ses mains, convaincu qu'Il conduit tout pour sa gloire et notre plus grand bien. C'est beaucoup qu'Il nous juge dignes de porter sa croix.

Mais, je souffre de ce que je me figure que vous souffrez. Les larmes m'en viennent aux yeux. Que je voudrais vous adoucir la vie et vous consoler !

Quand même vous ne seriez pas aumônier, si on vous appelait pour un service auxiliaire vous pourriez faire bp de bien. Je préfère bien vous voir à Paris qu'à Limoges en attendant. Si j'avais parlé de M. Allès, c'était pour que vous soyez avec lui.

Je n'ai pas besoin de douillette.

Je ne crois pas avoir reçu le bréviaire du printemps. En attendant du reste j'ai un volume prêté par un bon chanoine de Verdun qui s'occupe de l'administration de la cathédrale.

Une soutane me permettra de faire réparer celle que je porte depuis 8 mois.

La boîte de médailles avec épingles et rubans tricolores que me réclament tous les soldats m'est parvenue. On m'en demande à chaque instant. Beaucoup la portent ostensiblement.

Hier, nous avons eu à mon second cantonnement un fort bombardement de 6h. du matin à 1h. Je devais y dire la Messe à 8h.½, c'était Dimanche, et les soldats d'une de mes compagnies des tranchées avancées, au repos, devaient faire leurs Pâques. J'y suis allé quand même, j'en ai confessé une trentaine au milieu des éclatements d'obus qui nous entouraient, brisaient les vitres et ébranlaient l'église. Mais quand il s'est agi de dire la messe, les officiers ont jugé avec raison qu'il était imprudent de rester réunis si nombreux avec le danger de recevoir des projectiles qui auraient fait de nombreuses victimes. Il n'y a pas eu de messe. Le démon n'y a rien gagné car ce matin tous ces braves enfants sont venus faire leurs Pâques ici à 2 kilom. et ½ à peu près. Ils étaient 60 à 80. Ils ont chanté, je leur ai parlé, après la messe de communion je leur ai donné la bénédiction du St Sacrt. Un de profundis chanté pour leurs nombreux camarades tués a tout terminé. Plusieurs m'ont encore demandé des médailles et en les renvoyant je leur ai donné deux petites tablettes de chocolat pour qu'ils ne repartent pas à jeun.

Parmi eux un bon nombre sont du Rosaire vivant. Celui-ci va bien, le nombre des adhérents augmente. Envoyez-moi quand vous pourrez les mystères d'Avril. Mais il est inutile d'en envoyer trop. Il suffit d'en envoyer pour 20 quinzaines.

J'ai reçu la lettre de M. Foucaut. J'ai encore deux piles intactes. Les dernières qu'il m'a envoyées sont très bonnes.

Pour tous les frais, il faut demander de l'argent à M. Vinot qui notera les dépenses.

Vous ai-je dit que Dom David le bénédictin que nous recevions à Rome, est parmi mes soldats. Il est sergent de patrouilleurs et par conséquent fort exposé.

J'ai vu à mon dernier voyage à Verdun un jeune blessé d'Auteuil Albert Clouart (il est tombé près de Vauquois). Il guérira car il n'a

que la cuisse traversée. Un autre de Clignancourt (ancien) Quet a un bras coupé ainsi que 2 doigts, je crois de l'autre main et des blessures aux jambes. Il a été blessé aux Eparges. Il allait mieux. Les 2 semblent dans de bonnes dispositions. Adieu Alexandre. Je vous embrasse bien fort et reste tout vôtre en M.

E A

Ne pourriez vous me trouver des petits manuels pour soldats ? Il y en a un qui se vend à l'Ecole St François de Sales à Dijon. Un autre un peu court (64 pages) 5 rue Bayard. Ce serait bien nécessaire et précieux pour les soldats.

Pourrait-on me renvoyer une grosse de petits chapelets d'acier ?

- A Henry Tardé

*Meuse, 24 Mars 1915*

Cher Monsieur Henri

Si je vous ai parlé de venir jusqu'à Verdun c'est pour le cas où vous jugeriez utile que nous parlions de la prévision du départ de nos MM. du 40<sup>1</sup> et de la nécessité de préparer un endroit où ils se réunissent et fassent le bien. Je comprends qu'ils peuvent se trouver tout à coup dans l'embarras et que faire alors au pied levé ?

Si je désire savoir quelque chose de Mgr Odelin c'est pour m'orienter dans l'avenir.

La note que j'avais envoyée à Mgr Odelin n'était pas destinée à être remise au St Père, elle était simplement destinée à l'inspirer lui même dans sa conversation avec le Pape, puisqu'il devait lui causer.

Cette note, autant que je me souviens, n'était pas complète.

---

<sup>1</sup> Maison des orphelins et apprentis d'Auteuil, 40 rue La Fontaine Paris

Le Cal m'a simplement écrit que le Pape l'avait accueillie avec bienveillance mais que sans doute Mgr Odelin m'en écrirait. Je n'ai rien reçu de lui. Vous, vous m'écrivez « je n'ai rien appris de plus que ce que vous savez. » M. Josse m'écrit de même. Or, je ne sais rien que cette phrase du Cal.

Je voudrais savoir ce qu'a dit Mgr Odelin au Pape, ce que celui ci a répondu ou l'impression qu'il a laissée, comment Mgr Odelin a été amené à laisser la lettre que je lui avais envoyée, de quoi il a conclu que le Pape l'a reçue avec bienveillance, si le Pape l'a lue devant lui ou s'il a dit qu'il la lirait, qu'il étudierait la chose etc... etc..., enfin autre chose que la simple parole du Cardinal.

Or, à tout ce que je demande on me répond on n'a rien appris d'autre que ce que vous savez !! Tous les détails ci dessus indiqués seraient intéressants et même essentiels pour voir s'il y a autre chose à faire.

D'après l'impression de Mgr Odelin je verrais s'il y a lieu d'envoyer un rapport plus complet au St Père. Mais je suis désarmé devant ce silence absolu sur ce qui s'est passé. Je sais les détails sur Auteuil mais rien sur notre affaire bien plus importante.

Tâchez donc de voir Mgr Odelin, et en le remerciant en mon nom demandez lui quelques détails et s'il croit opportun que j'adresse un rapport plus détaillé.

J'avais je crois demandé à M. Josse de recopier mon rapport avant de le remettre, j'en ai eu du moins la pensée. L'a-t-il fait ?

Evidemment on peut très peu de chose pendant la guerre, mais quand la fin arrivera, il faudra bien se décider pour quelque chose de définitif et il faut le préparer.

Si un rapport était utile peut-être pourriez vous le soumettre à Mgr Battandier et le porter à Rome vous même, peut-être avec le docteur<sup>1</sup> ? Je ne puis me rendre compte à distance et occupé comme je le suis de ce qui est opportun.

Pour un voyage à Verdun il faudrait qu'il y ait une véritable utilité. Si une lettre vous semble suffisamment explicite pour le moment,

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

contentez vous d'écrire. Si vous venez, il vous faudra évidemment un laissez passer pour Verdun. Maintenant que nous sommes à Vauquois je crois qu'il n'y a aucun danger sur la ligne de Paris. Du reste vous pouvez toujours venir par Bar-le-Duc. Vous n'obtiendrez pas, je crois, de laissez passer pour ici, car nous sommes tout près des lignes et souvent les obus arrivent jusqu'ici, tous ces jours encore. Du reste le cantonnement est au complet, il n'y aurait aucun logement.

Je n'ai jamais bien compris ce qui est arrivé au docteur car on ne m'y a jamais fait que des allusions bien vagues et bien indirectes. J'espère que sa situation est aussi bonne que possible, comme vous me le dites. Que projette-t-il pour l'avenir ?

Orly étant dans le diocèse de Paris sera toujours difficile, et puis j'entrevois qu'on y aura bien peu de liberté d'action.

Mais il est difficile de parler de tout cela par écrit.

En tous les cas, si avec nos amis vous jugez utile de causer, je suis à votre disposition, je ne me désintéresse de rien et je suis prêt à seconder chacun.

Si vous veniez il faudrait me prévenir d'avance pour que j'aille à Verdun vous chercher une chambre où nous puissions nous voir et causer, où vous puissiez coucher. Je suis, vous le savez, assez loin de la ville et il ne faudrait pas compter pouvoir venir jusqu'ici. J'irais vous voir dans la ville et vous indiquerais le rendez-vous.

Adieu, cher Monsieur Henry.

Dites mille choses à tous et croyez vous-même à mes plus affectueux sentiments en N.S.

Em. Anizan pr a m

Savez vous l'adresse de Pierre Etcheton. Il m'écrit sans me marquer son adresse.

- A Yves Allès

*Meuse, 25 Mars 1915*

Mon cher Yves

Le jour est bien choisi pour vous écrire, mais je ne l'ai pas choisi n'étant pas maître de moi. En tous les cas, je demande à notre chère Mère du ciel de vous sanctifier, de féconder votre action et de faire en vous et dans votre vie le bon plaisir de son Divin Fils.

Si M. Josse quittait le 82<sup>1</sup>, c'est chez vous que je préférerais le voir, afin que vous commenciez ensemble la vie commune et apostolique. Mais d'après ce que j'entrevois, il va sans doute rester au 82 jusqu'à la fin de la guerre et c'est encore le mieux pour le bien général. Evidemment le retour d'une paroisse à la pratique est long. Rappelez-vous le Curé d'Ars. Mais, qu'importe ? Si Dieu veut que vous commenciez.

Mettez vous entre ses mains, ne voulant que ce qu'Il veut, vous tenant en absolue dépendance devant Lui.

Voilà l'idéal réel et la perfection.

J'ai reçu des lettres excellentes des chers enfants. Que la très Sainte Vierge les garde et fasse beaucoup avec eux ! Si je n'étais convaincu que Dieu tirera le bien du mal, je dirais : « quel malheur que de si bons éléments aient été ainsi désagregés par... mais laissons Dieu juger les événements.

Ma santé est toujours bonne malgré les fatigues et les dangers inhérents à ma situation. Oui, je prie pour vous, mon Yves, pour tout ce qui vous touche.

Priez aussi pour moi, surtout pour ma sanctification. Il y a bien des consolations dans mon ministère.

Adieu. Que Dieu vous bénisse, vous aide et nous réunisse s'Il Lui plaît.

---

<sup>1</sup>Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan pr a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 25 Mars 1915*

Bien cher Ami

Je suis allé à Verdun à l'hôpital N°11. André Coursinoux avait été évacué. Où ? On ne le sait, je n'ai donc pu le voir. Il ne m'est pas très facile d'aller à Verdun, faute de temps et de moyens de transport.

Il ne faut pas se décourager pour l'avenir. Dieu sait ce qu'il permet. Il est assez puissant pour tirer le bien du mal. Ce que nous devons désirer c'est le bon plaisir de Dieu.

Prions le, prêtons nous à tout ce qu'il veut, faisons, en attendant, ce qui est en nous pour nous sanctifier, faire du bien aux âmes et attendons tout de sa Providence. Que j'aime ce passage des Psaumes : « Dominus regit me et nihil mihi deerit. »

Ne faut-il pas être éprouvé pour arriver à la gloire ? Je voudrais que tous nos frères soient imprégnés de ces sentiments.

Il n'est pas possible que nos consécérations individuelles et collectives à la très Sainte Vierge aient abouti au mal, à l'abandon d'une vocation si nécessaire.

Y aura-t-il une suite au rapport remis par Mgr Odelin ? Faudra-t-il en faire un plus complet ? Je suis dans les mains de Dieu prêt à faire ce que le St Esprit m'inspirera.

En attendant je travaille nos soldats.

Que durera la guerre ?



C'est le secret de Dieu.

Je ne crois pas qu'elle soit aussi longue que la marche des opérations le fait supposer.

Pour votre retour vers M. Vaugeois, il m'est bien difficile si loin de juger ce qui convient le mieux.

Adieu, cher Ami. Je vais bien.

A vous et à tous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr a m

- A Henry Tardé  
(lettre incomplète)

*[Meuse], [Mars ? 1915]*

... la chose sérieusement en mains ? En parler au Pape et le déterminer à étudier la chose en dehors de l'influence du Cal Billot et des intéressés ! Enfin, mettons tout entre les mains de Dieu et comptons sur la Providence. Mais pour Dieu, n'abandonnons ni la grande Œuvre de notre vocation, ni les Pauvres.

Vict. Goudigan m'a écrit que Gaillon lui a fait grand bien.

Et vous, cher Monsieur Henry, que devenez vous ? votre santé ? vos affaires ? N'oubliez pas que vous avez une mission aussi pour le salut de notre vocation. Soutenez chacun, encouragez. Plus tard on pourra se passer de nous, mais pour le moment nous devons étayer l'édifice branlant. Prions, sanctifions nous et faisons ce qui dépend de nous, Dieu fera le reste, n'en doutez pas.

Adieu, cher Ami.

Je joins à cette lettre celle de M. Vaugeois me parlant de Gaillon.

Je vais bien. Il paraît que M. Foucaut est rentré à Paris ?

Adieu, cher Ami.

Bon courage et confiance !

Mille chose à votre entourage.

A vous mes plus affectueux sentiments en N.S.

Em. Anizan a m

N'avez vous pas eu occasion de savoir quelque chose sur nous de Mgr Déchelette ? Votre curé ne pourrait-il savoir quelque chose ?

- A Alexandre Josse

*Meuse, 7 Avril 1915*

Mon cher Alexandre

Les Pâques des soldats m'ont pris tout mon temps la semaine dernière. Cette semaine c'est la lutte qui reprend plus violente. Lundi s'est passé du matin au soir près du champ de bataille au milieu des blessés. Hier et aujourd'hui c'est le qui vive, les combats continuent furieux. Aussi m'est-il presque impossible d'écrire, le soir je tombe de sommeil. Dites à ceux qui attendent des réponses qu'ils patientent.

Em. Simon doit se battre près d'ici, mais je n'ai pu le joindre malgré mes efforts.

Je suis allé samedi porter la communion à 10 kilom. d'ici à des officiers et soldats qui m'en avaient supplié ; en ce moment sont ils vivants ou morts ? Quelle terrible épreuve que la guerre !

Adieu. Je vais bien.

A vous de cœur, amitié à tous.

Em. Anizan pr a m

Tous les membres du Rosaire se battent en ce moment.

Priez pour eux.

Je n'ai plus de médailles de M. Georges<sup>1</sup>. On m'en demande. Il m'en faudrait beaucoup. Je suis toujours à court et n'ai guère le temps de lui écrire.

- A Henri Grosse

*Meuse, 15 Avril 1915*

Bien cher Ami

J'ai reçu avec grand plaisir de vos nouvelles. Je vois que vous avez aussi votre petite part de l'épreuve générale, petite relativement pour vous, car ne doutez pas que pour ceux qui combattent elle est beaucoup plus lourde, par les fatigues et les dangers perpétuels. Cependant elle est alourdie en effet par celle de vos frères.

Un prêtre qui est mobilisé à Chevert et dont la paroisse forme un de mes cantonnements, m'a parlé de votre frère Marcel avec grande affection et même admiration.

Mais je crois qu'il l'a un peu perdu de vue.

Vous me demandez ce que je pense pour notre avenir particulier. Je ne sais trop que dire, car hélas ! les intrigues doivent sans doute continuer. Je crois que la vraie et seule ligne de conduite à suivre est la prière et l'abandon à Dieu. Je ne négligerai pas ce qui me sera indiqué utile pour vous tous assurément, mais je ne me servirai que des moyens loyaux et selon Dieu. Lui seul, je crois, peut quelque

chose dans des affaires si tristes et embrouillées à plaisir ; ne cherchons que Lui, protestons lui que nous ne voulons que son bon plaisir et attendons avec confiance sa manifestation.

Je viens de recevoir une très bonne lettre de M. Goutard.

Adieu, cher Ami.

Je prie pour vous et pense souvent à vous, rendez le moi un peu et croyez à mes affectueux sentiments en M.

Em. Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 17 Avril 1915*

Mon Cher Alexandre

Voudriez-vous faire parvenir la lettre ci-jointe à M. Deschamps. J'espère que vous allez toujours bien. J'ai du reste votre carte. On m'a mis succinctement au courant des incidents de Ste Anne.

Evidemment Dieu a des vues dans tous les événements qui nous concernent. Quand je réfléchis à tous les obstacles qui se dressaient de plus en plus en face de notre action, difficultés venant du clergé des paroisses où nous travaillions, difficultés de la part des Œuvres générales ayant un autre esprit : Confér. de St V. de P. Groupements paroissiaux, congrégations voulant se donner aux œuvres, comités de ceci de cela, je me fortifie dans la pensée qu'il nous faut travailler dans des paroisses nôtres, établies sur la base de la vie religieuse, de la coopération de nos laïcs pour certaines œuvres ou écoles et aussi de la coopération de toutes les bonnes volontés se trouvant dans les paroisses. Quelle liberté alors, quelle latitude, comme toutes les oppositions tombent d'elles-mêmes et puis, quelle action plus large et plus profonde dans les familles et pour la préparation de l'avenir ! Dieu ne veut-il pas cela, ne veut-il pas qu'avec notre expérience des Œuvres nous établissions des paroisses ouvrières mo-

dèles ? Ce serait bien beau et si nous pouvions entraîner d'autres à nous imiter l'œuvre vaudrait nos souffrances. Priez pour cela mon Alexandre. Tous les événements ne doivent pas nous détourner des grands buts, la glorification de Dieu et le salut des pauvres. Après la grande épreuve de la guerre, que de besoins surgiront ! Dieu veut peut être que nous y puissions travailler plus efficacement que par les œuvres séparées et restreintes.

Je vais bien. Nous fréquentons de plus en plus les avant postes que les Allemands arrosent de projectiles.

H. Marais m'a envoyé une nouvelle très bonne lettre dans laquelle il gémit de l'abandon où il est laissé. Que de souffrances !

Adieu, mon cher Alexandre. Je ne sais plus où est M. Devuyst. A vous de cœur en M.

Em. Anizan pr

C'est M. Perrollet qui m'a répondu à la place de M. Hodiesne une lettre peu aimable et peu convenable. Je ne lui réponds pas bien entendu.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 20 Avril 1915*

Mon cher Ami

Je reçois votre lettre du 14. Nul ne pourra vous accuser d'être optimiste. Mais, vous avez raison, il faut voir les choses telles qu'elles sont et je les vois telles depuis longtemps.

Une parole de votre lettre me peine un peu c'est quand vous dites : « ceux qui ont voulu rester avec vous... ceux qui vous ont suivi. »

Si on avait demandé sa dispense pour rester avec moi et pour me suivre, on aurait eu tort, et c'est peut être le reproche qu'on vous adresse, et qui deviendrait légitime. Personnellement je ne suis rien en face de promesses solennelles faites à Dieu, et comme Supérieur, je n'étais qu'une unité passagère. Je n'ai donné à personne le conseil de demander sa dispense, au contraire. Ceux qui m'en ont parlé m'ont dit qu'ils trouvaient la situation impossible, les Constitutions changées, l'esprit transformé etc... etc... et que dans ces conditions ils ne croyaient pas pouvoir rester, d'autant que les événements étaient une source de discordes qui ne finiraient plus. Je comprends ces raisons mais je vous avoue que je blâmerais ceux qui n'auraient pas eu d'autres raisons que de me suivre. D'autant que je suis parti le dernier.

Maintenant que penser et que poursuivre ? Il faut penser que Dieu a eu ses vues en permettant cette affaire en elle même déplorable à tous les points de vue. Nos ennemis vont abandonner assurément leurs attaques passées qui paraissent bien sans fondement et ils ne vont que retenir les demandes de dispenses de vœux qu'ils vont transformer en désobéissance et qu'ils vont nous et peut-être m'attribuer. Vous comprenez ma peine de lire dans votre lettre les deux phrases que je vous cite et qui ne me paraissent pas du tout répondre à la réalité. Elles seraient ma condamnation et la vôtre. Assurément je n'abandonne personne puisque j'ai quitté parce qu'on voulait m'empêcher de m'occuper de vous tous et puisque malgré mon surmenage actuel je réponds à tous ceux qui m'écrivent. La seule ligne de conduite actuelle qui me paraît raisonnable est de courber la tête sous l'orage et de reprendre (chacun pour ce qui le concerne et en union de cœur et de foi) l'œuvre du Bon Dieu et des pauvres.

Notre œuvre si belle rencontrait de grands obstacles dans l'organisation paroissiale en face de laquelle nous nous trouvions, en face d'œuvres collectives qui n'ont pas notre esprit surnaturel, en face de bien des oppositions etc....

Entrons résolument dans le cadre paroissial là où nous pourrions. Restons unis autant que nous pouvons dans l'amour de Dieu et des Pauvres. Faisons une place à nos frères dans nos paroisses et travaillons sans nous attarder à des regrets ou à des récriminations. Soyons les enfants les plus soumis à l'Eglise, pardonnons à nos enne-

mis, pratiquons la charité, tenons en fait aux promesses que nous avons faites à Dieu et remettons nous à Lui de nous rendre justice.

La vie est trop courte pour qu'on perde son temps en regrets en gémissements et en réclamations. Pour les patrimoines dus il faut les réclamer évidemment, mais laissons le reste, subissons l'épreuve et occupons nous surtout de préparer notre éternité et celle des âmes délaissées.

Vouloir demander une révision ou refaire de suite une autre congrégation, c'est pure chimère. Personne ne nous empêchera de nous aimer, de nous aider, de nous encourager et même d'avoir quelques biens spirituels.

Ne cherchons pas plus, acceptant vaillamment le changement de situation. J'avoue qu'il ne me coûterait guère de redevenir vicaire ou d'avoir une situation quelconque, mais il me coûterait de ne plus travailler à ma perfection, à la gloire de Dieu et au bien des pauvres.

Je vois en ce moment que vouloir tenter de tenir tête serait mal interprété et du reste impossible.

Mais je vous avoue que maintenant je comprends mieux que notre pauvre famille ne pouvait plus marcher à cause des éléments dissolvants qui l'ont emporté. Si même on parvenait par impossible à une nouvelle administration, cela ne suffirait pas. Il faudrait à tout prix le renvoi des autres et croyez vous qu'on l'obtiendrait actuellement ?

Encore une fois, Dieu a ses vues ; soyons ses enfants les plus aimants, les plus fidèles à notre mission de sauver les Pauvres, observons ses volontés et mieux allons au devant de ses désirs, Il saura bien nous conduire et nous récompenser.

Répandez ces sentiments autour de vous. A mon avis, c'est là la voie. Je suis très préoccupé de la réfection des familles et des familles chrétiennes. Vous devriez étudier cette question primordiale et me communiquer le résultat de vos recherches. Je voudrais travailler à cette grande œuvre, si Dieu me prête vie.

Dites m'en un mot à l'occasion. Je ne reçois toujours rien de ce que vous me dites de M. Henry<sup>1</sup>. Je lui avais écrit pourtant assez longuement.

Si on pouvait refaire un orphelinat ce serait bien pour certains de nos frères. Le Marquis de Gontaut est il donc à Paris ?

Adieu, courage et confiance. A vous de cœur en M.

E. A.

Mille choses à M. Guesdon. Je suis affilié à Monaco.

Pourriez vous me dire ce que vous pensez du Vic. Gal M. Guyotte. Connaîtrait-il quelqu'un de nos adversaires ? Vous savez que Mgr de Curel est malade à Nîmes ?

- A Alexandre Josse

*Meuse, 27 Avril 1915*

Mon cher et bien aimé Alexandre

Vous savez si vos lettres me sont douces, aussi je vous en remercie toujours et bien cordialement. Jamais depuis que nous nous connaissons je n'ai été si longtemps sans vous voir et je dois vous avouer que vous me manquez bien. Il est vrai que c'est pour Dieu et que je sais vous retrouver en Lui.

Oui, c'est bien pour Lui en même temps que pour ses âmes que je suis et reste ici. Il est vrai que c'est une grande consolation de travailler à son œuvre et au salut de tant d'âmes qui en ont un si pressant besoin, il est vrai aussi que beaucoup répondent aux efforts et que je suis entouré de la sympathie universelle quoique je la mérite bien peu, mais cette vie de péripéties et d'émotions perpétuelles devient par moment énervante et pesante. Non pas certes que je regrette de l'avoir

---

<sup>1</sup>Henry Tardé



embrassée et que je pense à m'y soustraire avant la conclusion de la guerre. Non. C'est une tâche que je considère comme providentielle et je suis heureux de la remplir. Cependant je serai heureux quand je vous reverrai et qu'il sera possible de vivre plus de la vie d'union avec Dieu dans l'apostolat plus calme de la charité normale et sans ces horreurs de la guerre. Il est pénible de voir tant de souffrances et d'angoisses.

Je viens de recevoir une lettre de Mgr de Poterat, lettre un peu plus consolante que ses autres bien que toujours empreinte de pessimisme. Il ne revient pas sur vous, mais il craint pour les laïcs malgré ce que lui a écrit Mgr Battandier.

Pour nous, mon Alexandre, la vraie voie est celle de l'abandon à Dieu. Il est pour nous bien plus qu'un père et qu'une mère, il connaît tout, il peut tout. Il fait tout tourner au bien de ceux qui l'aiment, l'abandon dans l'obscurité le glorifie. Remettons tout à Lui en cherchant à Lui plaire en tout. Que je voudrais faire de cet abandon amoureux tout le fond de ma vie. Faites-en le fond de la vôtre. Ma préoccupation de Lui plaire et de me sanctifier est beaucoup plus grande, je vous l'avoue, que celle de l'avenir, bien que cette dernière préoccupation ne soit pas que pour moi.

Autour d'ici, l'activité est grande et le bruit assourdissant. Samedi aux avant-postes où je suis allé Dieu m'a bien préservé.

Continuez à faire le bien autant que vous pourrez par votre action par vos lettres, par votre accueil et vos paroles, par la prière.

J'ai eu ces jours derniers quelques retours de fort loin et bien consolants, c'était à la suite de la messe de Dimanche d'11h. Nous avons eu aussi des artistes de l'Opéra, soldats, qui ont fait de la fort belle musique à l'office. Ce n'est pas ce qui convertit, mais cela rapproche les âmes.

Adieu, mon Alexandre.

Merci de vos prières, continuez et croyez à la tendre et profonde affection de votre père et ami en M.

Em Anizan

Bon mois de Marie.

Merci des nouvelles de MM. Mayet, Delouf, etc... Peut-on écrire au docteur1 ?

Je prie pour M. Lefebvre.

J'attends tj des nouvelles de M. Henry1. Où est donc le Marquis Jean de Gontaut ?

J'attends les feuilles de rosaire pour Mai. Il me faut qqs jours pour les faire parvenir partout. Que M. Foucaut se ménage et se soigne ! Dites le lui pour moi.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 4 Mai 1915*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu les feuilles du rosaire et aussi votre lettre datée du 27. Les soldats des quinzaines sont fidèles et j'en vois qui se sanctifient vraiment. Un certain nombre se confessent et communient tous les quinze jours, tous les huit jours. D'autres communient plus souvent et certains vivent en état de grâce. Il y a aussi çà et là des retours bien consolants. Ce matin encore je donnais la communion à un soldat de la territor. qui était éloigné de Dieu depuis 13 à 14 ans, depuis l'âge de 13 ans. Les demandes de médailles ne se comptent pas, en voilà plusieurs grandes boîtes pleines d'écoulées. Evidemment il reste encore des sectaires et des blasphémateurs, mais à côté, on ne peut pas ne pas constater un retour de beaucoup. Hélas ! si partout il y avait de saints prêtres, après la guerre il y aurait un grand retour.

Pour nous, quelles sont les vues de Dieu ? Chose étrange, on demande des prêtres dévoués, désireux de se dévouer, et ceux de chez nous restent en partie paralysés, mis de côté quand ils n'ont qu'une aspiration, se donner, se dévouer.

Dans toutes les circonstances difficiles et si délicates que j'ai traversées j'ai toujours multiplié les Veni Creator, les supplications au Saint Esprit pour ne me guider que d'après ses aspirations, et c'est un grand motif de sécurité et de paix pour moi. Depuis quelques jours, à l'approche de la Pentecôte je me sens poussé à redoubler ces prières en ce sens.

Oui, que le St Esprit nous inspire et nous guide, car la voie est obscure et épineuse.

L'ordre hiérarchique était-il tel qu'il devait être ? Faisons nous les œuvres comme il le fallait ? N'y avait il pas des infidélités ou des abus que Dieu voulait supprimer ? Quelle a été la cause cachée ? Dieu veut-il autre chose ? Bien des questions se posent. Mais qui peut y répondre sinon le Saint Esprit.

Prions le, mon cher Alexandre, offrons nous pour tout ce que Dieu veut et ayons confiance que malgré nos imperfections Dieu nous conduira où il veut.

Cette union persistante des volontés et des cœurs est en tous les cas bien frappante.

J'apprends que M. Gignoux a été tué le samedi Saint. C'est M. Sauvageot qui me l'écrit. Il m'avait écrit lui-même il y a peu de temps.

Adieu, mon cher Alexandre.

Courage et confiance toujours !

Savez vous où est le marquis de Gontaut ? à Paris ou à St Blancard ? Vous m'aviez annoncé une lettre de M. Henry<sup>1</sup> devant me parler de lui et d'autres choses. Mais je suis comme sœur Anne je ne vois rien venir. S'occupe-t-il de qqch pour nos frères en cas de fin de la guerre. Il faut le prévoir pour un tps que Dieu seul connaît mais qui pourrait venir.

A vous de cœur en M.

Em. Anizan pr a m

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

Je vous demande de vous unir à moi et à nos amis pour prier le Saint Esprit afin qu'Il nous éclaire et nous guide en tout.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 11 Mai 1915*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu votre lettre du 4 et je reçois votre carte du 8.

Merci des nouvelles que vous m'envoyez. J'apprends surtout avec joie que M. Maurice Mayet va bien. Je m'inquiétais.

J'espère encore que vous resterez où vous êtes. Vous rendez à tous tant de services ! Mais, à la grâce de Dieu !

Voudriez vous me faire envoyer des petites brochures de Jeanne d'Arc dont il est resté, je crois, un bon nombre sans emploi ? On pourrait m'en envoyer 5 ou 600 au moins. J'en trouverai facilement la place.

Je vais bien quoique par moment je sente mes nerfs.

Je suis allé hier aux avant postes par un temps du reste superbe. Quel contraste entre la nature qui renaît, les arbres qui se garnissent de feuilles fraîches, les bois verdoyants et le bruit du canon et de la bataille. J'ai dîné sous la tente criblée de trous de balles et au-dessus de laquelle ont passé plusieurs obus. Un soldat m'a donné un petit bouquet champêtre que j'ai rapporté. - Ce matin à Vaux nous avons eu une messe bien belle et édifiante. La chorale des soldats au repos en seconde ligne nous a chanté plusieurs morceaux en musique et de 20 à 25 ont fait la communion.

Je suis bien peiné de la santé chancelante et si souvent atteinte du cher M. Foucaut. Qu'il prenne des précautions puisqu'il le faut !

Adieu, continuez à prier pour moi.

J'espère pouvoir donner bientôt au docteur Dauchez quelques détails sur la tombe de M. Dubois. Il y a en ce moment aux avant postes de Béthincourt un capitaine de mes amis qui va la chercher et m'en écrire.

Adieu, cher Ami. Voilà l'Ascension qui va nous rappeler le ciel. Quand y serons-nous ? Voilà la vraie et définitive paix !

A vous de cœur en M.

E A

Je suis bien chagrin de la situation précaire de la plupart de nos amis. Si ce n'était que moi, j'y penserais moins. Mon espérance est toujours dans le Dominus regit me.

J'aurais bien besoin d'une culotte noire et pas trop chaude voici les mesures

Tour de ceinture	1 <sup>m</sup>
Longueur extérieure	0 <sup>m</sup> 70
Longueur de l'entrejambe	0 <sup>m</sup> 45
Tour de jambe en bas	0 <sup>m</sup> 34

M. Vinot voudra bien payer avec mon argent.

- A Monseigneur Philibert de Poterat

*Meuse, 11 Mai 1915*

Bien cher Ami

Je vous remercie de votre lettre et des témoignages d'affection qui la terminent.

Moi aussi, vous le savez, je vous reste tout dévoué et prie Dieu de vous conserver intacte une santé si précieuse à beaucoup.

Je vais bien quoique parfois les nerfs sont bien un peu fatigués de ce que je vois et entends sans interruption depuis neuf mois. C'est du reste une joie pour moi d'offrir quelque chose qui puisse être un peu méritoire à Dieu et, à vrai dire, c'est encore bien peu en regard de mes désirs. Heureusement d'autres épreuves plus pénibles moralement s'y ajoutent. Si je dis heureusement ce n'est pas la nature qui m'y pousse, mais en réalité il y a bien peu de chose qui vaille et à quoi la nature ne se mêle pas en dehors des épreuves. Le bon Cardinal a tort de persévérer dans l'idée qu'on n'a pas voulu suivre ses conseils. On les a suivis tant qu'on a pu, tant que la situation a été tenable. Mais il est si facile d'abriter son inaction sous le jour d'un prétexte comme celui-là !

J'espère que les fêtes de Jeanne d'Arc ont pu se faire et réunir toutes les bonnes volontés sous l'influence de la guerre. Nous la fêtons bien modestement mais de notre mieux cependant dans nos réunions militaires, et les rapprochements entre son époque et la nôtre sont bien saisissants, surtout si près de son pays natal.

Excusez cette petite feuille, c'est ma dernière tant soit peu convenable.

Adieu, cher Ami.

Un de nos amis, capitaine, qui se trouve au lieu où a été inhumé M. Dubois va voir où il est et si l'on peut un jour l'exhumer. J'attends ces détails.

A vous bien affectueusement en N.S.

Em. Anizan pr a m

- A Jean Derdinger

*Meuse, 18 Mai 1915*

Mon cher Jean

Hier soir seulement je reçois la lettre de ta chère femme et puis ta carte datée du 4 !

En lisant la première tu penses de mon émoi. Qu'est-il arrivé à Jean ? Quelle blessure ? Et puis, parmi d'autres lettres je trouve ta carte.

Mon pauvre petit Jean ! que je voudrais te voir, être près pour pouvoir te faire des visites nombreuses ! Mais hélas ! cette maudite guerre me retient au poste, mais je me tranquillise sachant que ta chère Lucienne est là affectueuse, dévouée, te visitant chaque jour.

Je vois du reste avec joie que n'as pas perdu ta gaieté et que tes blessures sont en bon état relatif, surtout que ta santé générale n'en est pas affectée. Et puis les blessés sont sympathiques à tous, et étant à Paris tu vas recevoir de nombreuses visites.

Précisément j'avais écrit à un soldat de ton ancien cantonnement lui demandant de m'envoyer de tes nouvelles que je trouvais bien lentes à venir. Il m'avait répondu que tu étais parti depuis quelque temps.

Aujourd'hui je ne puis t'envoyer qu'un mot, car il me faut partir pour le fort de Tav. c'est mon tour et l'heure. Je te réécrirai ces jours-ci.

Soigne-toi bien, du moins ta vie est en sécurité, c'est quelque chose.

Dans quelle affaire as-tu été blessé ?

Adieu, mon cher Jean.

Je suis avec toi de cœur.

Dis mille choses à ta Lucienne à laquelle je répondrai. Remercie-la des détails quelle m'a envoyés.

Tu as le temps de prier un peu plus, fais le et offre à Dieu ton immobilité et tes souffrances.

Je t'embrasse de cœur.

Ton père et ami

Em. Anizan pr

- A Gabriel Bard

*Meuse, 19 Mai 1915*

Cher Monsieur Gabriel

C'est vrai que je m'ennuyais un peu de ne savoir ce que vous deveniez. Heureusement votre lettre me donne bien des détails (qui m'effraient un peu) mais qui me permettent de vous suivre.

J'ai reçu il y a deux jours un mot m'annonçant que Monsieur Louis avait eu un accident de cheval, était à l'hôpital à Verdun et serait heureux de ma visite. J'y suis allé bien vite. Je l'ai trouvé debout, gai, avec une figure de bonne santé, mais les deux bras entourés et liés et il n'a pu me tendre que son index droit.

Vous êtes sans doute au courant par Madame votre Mère à laquelle M. Louis avait fait écrire, à laquelle j'ai moi même écrit après ma visite.

Le cher lieutenant à cheval conduisait sa compagnie pendant la nuit. Il ne vit pas un réseau de fils de fer dans lequel son cheval buta. Ils tombèrent l'un et l'autre. Le cher ami a le bras gauche fracturé et le coude droit froissé. Ce ne sera pas grave, mais il faudra du temps. Il devait être évacué sans retard. Où ? Il l'ignorait. Assurément votre bonne mère ira le voir où il sera et vous donnera des nouvelles. Il n'y a, en tous les cas, aucunement à vous inquiéter, le cher ami retrouvera l'usage complet de ses deux bras.



Je vois que les difficultés pour faire le bien ont augmenté. Vous me demandez des conseils. Il faudrait bien voir le milieu. Evidemment l'exemple franc sans recherche et sans prétention, joint à une bonté ne nuisant pas à la fermeté du chef et, autant que vous pouvez, les facilités données aux hommes de remplir leurs devoirs religieux sont les grands moyens à votre portée. Pour les paroles d'encouragement, je comprends que vous ne pouvez guère les adresser qu'à quelques uns sur lesquels vous avez une influence plus directe. Evidemment le bien est difficile à faire à ceux qui n'ont pas déjà une préparation. Comme on sent l'influence de la première éducation et les ravages produits dans les âmes par l'école sans Dieu !

La guerre ne suffira assurément pas à remettre sur pied le moral de la France. Elle prépare le terrain certainement, mais il faudra autre chose, une intervention divine que nous ne connaissons pas.

Votre chère Mère a dû être bien heureuse de vous voir à Paris, mais son inquiétude aura augmenté en vous voyant repartir vers le Nord. Que n'êtes-vous venu de notre côté !

J'ai donné connaissance à M. Louis de votre lettre que je venais de recevoir et qui l'a fixé sur ce que vous devenez.

Ma santé est bonne, je tâche de faire du bien, mais de notre côté c'est un peu l'accalmie de la lutte défensive. Oui, quand tout cela finira-t-il ?

Les communiqués nous donnent de bonnes nouvelles du Nord et du Pas de Calais. Qu'en est-il ?

Les beaux jours sont bien entremêlés de jours de pluie et de froid.

Adieu, cher Monsieur Gabriel ! quand aurai-je la joie de vous revoir ?

Où est le temps où je n'avais que deux portes à ouvrir pour vous voir ?

C'étaient aussi, il est vrai, des jours d'épreuve, épreuve qui n'est pas terminée.

Ainsi va la vie. Espérons dans la meilleure où il n'y a plus ni peines ni guerre.

Ici bas, on voudrait faire le bien et les obstacles se multiplient, d'autres veulent faire le mal et ne réussissent que trop. C'est l'épreuve et le mérite des bons.

A vous de tout cœur en N.S.

Em. Anizan pr a m

- A Lucienne Derdinger  
(épouse de Jean)

*Meuse, 22 Mai 1915*

Chère Madame

Jean qui a, je pense, reçu ma lettre, a pu vous dire que j'ai lu la vôtre avant sa carte qui s'est trouvée dans le même paquet. Vous devez deviner mon émotion et ma peine. Et pourtant, en vous voyant si vaillante et si résignée vous même, en apprenant combien le moral de Jean est excellent, j'ai tâché de vous imiter. Evidemment on eût pu craindre une catastrophe bien autrement douloureuse et irrémédiable et je ne m'en serais jamais consolé, mais ce cher ami ne va-t-il pas conserver une infirmité de ses blessures ?

Enfin, consolons nous, il nous reste avec son cœur, avec son intelligence, avec le meilleur de lui-même.

C'est un vaillant qui aurait pu échapper très probablement à cette épreuve, Dieu le bénira et le lui rendra.

Me permettez vous de vous dire que je suis bien heureux de le voir soutenu par un cœur digne de lui, et que je vous enveloppe tous deux dans la même estime et les mêmes sentiments.

Dites lui, si vous voulez bien que je pense souvent à lui, que je suis souvent de cœur près de lui et que si ce que je considère comme un devoir ne me retenait ici, j'aurais volontiers entrepris le voyage de Paris pour l'aller voir et embrasser.

Mais vous êtes près de lui, dès lors rien ne lui manque, et je suis tranquille. Son père en mourant m'a demandé de lui servir de père et maintenant il n'en a plus grand besoin. Je le reste pourtant par tous les sentiments du cœur.

Qu'il se soigne bien et qu'il ne tente pas de se relever trop tôt surtout, car il pourrait y avoir des conséquences.

Pour moi, je vais bien. Après les froids ce sont les chaleurs et les sueurs. Il faut bien que j'ai aussi ma petite part avec ceux que je voudrais sauver.

Veillez dire mille choses à Madame Derdinger mère et l'assurer que je partage ses sentiments pour ses enfants en même temps que je prie pour eux.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

Em. Anizan pr a m

Mille amitiés à Jean.

Si vous avez un moment pour me donner de ses nouvelles, je vous en remercierai. Pour lui, qu'il reste en paix et n'entreprene pas d'écrire.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 24 Mai 1915*

Bien cher Ami

Merci de vos deux bonnes lettres et de vos vœux. J'y reconnais bien votre si bon cœur et votre affection.

Ce que je voudrais c'est que tous les nôtres soient bien vaillants. Assurément nous avons pris la décision si grave forcés par des événements bien graves aussi. Et ce que j'apprends par une lettre de M. Pecqueur me montre que nous n'avions rien à espérer pour l'avenir dans le sens que certains espéraient. Nos successeurs ont obtenu le Cl Billot pour protecteur. L'avenir de ceux qui restent est plus que jamais dans les mains de ceux qui l'ont trompé et entraîné.

Mais laissons Dieu diriger les événements et tenons-nous disposés à tout ce qu'il voudra. « Demandez et vous recevrez ». Or, on a tant demandé depuis longtemps ! Je me fortifie de plus en plus dans la pensée de prendre des paroisses, de tendre à y être plusieurs et d'y prendre les laïcs pour collaborateurs. Mille obstacles disparaîtront et l'œuvre de Dieu se fera sans entrave.

Evidemment les débuts seront pénibles car on ne pourra avoir de suite les groupes que nous souhaiterions, mais cela viendra. C'est là évidemment une idée qui a besoin d'être fécondée par Dieu, mais je tâche de la fixer dans le plus grand nombre d'esprits et de cœurs, parce que j'y vois un avenir fécond et conforme à notre vocation.

Oui, je suis heureux de votre réunion avec M. Georges<sup>1</sup>.

Commencez déjà ensemble la vraie vie relig. unie au ministère des âmes.

Cela nécessitera souvent beaucoup d'abnégation, il est si naturel aux hommes zélés d'aimer agir surtout par eux-mêmes ! mais la vertu peut corriger cette tendance naturelle.

---

<sup>1</sup> Georges Vaugeois

Priez, cher Ami, et ne perdez pas une minute en vains gémissements sur les épreuves. Elles ne sont pas nouvelles, N.S. nous a prévenu par ses exemples aussi bien que ses paroles. Marchons de l'avant vers les vues divines pour l'avenir, mais travaillons ce qui se présente comme si l'avenir ne devait pas exister.

Adieu, merci encore de vos prières.

A vous de cœur en M.

Em. Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 24 Mai 1915*

Mon cher Alexandre

J'ai vos deux lettres et votre carte. Les 300 1<sup>ères</sup> brochures de Jeanne d'Arc sont arrivées juste pour être distribuées hier à la fin de la messe de 11h. Cette messe faillit ne pouvoir être dite. Je venais de dire une 1<sup>ère</sup> messe au 2<sup>e</sup> cantonnement et je préparais l'autel de l'église quand arrive un obus fusant sur l'église brisant quelques carreaux et faisant quelques trous dans le mur du sanctuaire. Une dizaine d'autres suivirent dans l'espace d'une ½ h. Enfin un quart d'heure passant sans nouveau projectile je crus, sur l'avis d'un Commandant, pouvoir dire la messe. L'église était pleine à peu près de soldats, mais les musiciens manquèrent. Je dis une messe basse et fis cependant ma prédication sur Jeanne d'Arc, dont je fis distribuer les brochures à la fin. Il y eut un blessé grave un soldat.

Merci de vos vœux de fête. Ma santé est toujours bonne. J'ai reçu un paquet de serviettes chaussettes etc. etc... par l'intermédiaire de M. Marchand et aussi des médailles du Sacré Cœur de la C<sup>esse</sup> Théod. de Gontaut. Remerciez donc les bonnes dames anciennes servantes de la M<sup>ise</sup> qui s'y sont employées, je crois.

Je reçois beaucoup de lettres pour le 22 et ne sais comment je pourrai répondre.

J'espère que vous allez toujours bien. MM. Rouillaud et Pecqueur m'ont écrit à mon étonnement.

Adieu, mon cher Alexandre. Continuez à prier le St Esprit et croyez à ma plus vive affection en M.

Em. Anizan pr a m

M. Pecq. me dit que nos successeurs ont obtenu le Cal Billot comme protecteur. Vous voyez ce que nous pouvions espérer pour l'avenir !

M. Guerrien me fait dire d'Allemagne qu'il va très bien.

Remerciez M. Caënens de ses vœux.

Voudriez vous dire ou faire dire au plus tôt 30 messes pour M. Champault décédé. C'est un ami. Je n'arrive pas à acquitter ces messes.

Je reçois à l'instant une lettre de M. Allès, laquelle m'est apportée de Verdun par un soldat complaisant. M. Allès me dit qu'il serait très heureux de vous avoir et que vous auriez votre paroisse tout en logeant avec lui. Que j'aimerais mieux cela pour vous que Limoges !

Vous commenceriez la vie que nous désirons.

Mais je préfère encore pour le bien de tous votre maintien au 821.

Je reçois le ballot de M. Marchand.

- A Joseph Rouillaud

*Meuse, 26 Mai 1915*

Cher Ami

Merci de vos vœux et de votre souvenir. Continuez-moi surtout vos prières, c'est toujours le grand besoin ici-bas.

J'ignorais la mort du cher Firmin Néviassas. Que de victimes innocentes dans cet immense holocauste ! Il faut compenser tant d'outrages faits à Dieu depuis si longtemps dans notre malheureuse France ! Il n'était pas besoin d'être prophète pour prévoir de grandes calamités. Cette épreuve suprême suffira-t-elle à convertir et relever la France d'une façon durable ? qu'est-ce que Dieu fera ? Je ne puis m'empêcher de trembler en pensant aux expiations que mérite aussi l'Italie qui se lève près de nous.

Ici, je fais ce que je puis dans mes cantonnements, mes forts et mes avant-postes.

Quant à ma mission future dont vous me parlez, j'espère qu'elle sera au ciel.

Je ne refuserai jamais le travail pour Dieu, pas plus le travail que les sacrifices. J'ai fait dans une situation que je goûtais fort peu, à peu près ce que j'ai pu pour l'organisation et le développement de la grande œuvre qu'avaient entreprise M. Le Prevost et ses compagnons.

C'était aussi mon idéal.

J'en suis maintenant relevé.

J'y travaillerai assurément comme je le fais encore en ce moment jusqu'à mon dernier soupir. Mais hélas ! tout me semble bien compromis, et pour moi, je n'ai plus qu'un but, être corps et âme entre les mains de Dieu pour faire ce qu'Il manifestera être sa volonté. Je ne veux qu'elle, je ne demande qu'elle et j'espère que Dieu me fera la grâce de la faire jusqu'à la mort.

Après tout, elle dépasse de beaucoup même l'Œuvre du salut des âmes. Elle est du reste sa condition essentielle.

Puissiez-vous aussi n'avoir pas d'autre étoile. Il est impossible de souhaiter rien de meilleur.

Veillez remercier les sœurs de leur souvenir et croire vous-même à mes meilleurs souvenirs en M.

Em Anizan pr a m

Je vous adresse ma lettre selon vos indications.

- A Henry Tardé

*Meuse, 26 Mai 1915*

Cher Monsieur Henry

Merci de vos vœux de fête et aussi de vos prières. Je ne vous oublie pas non plus, croyez le.

Que devenez vous, vous et nos amis ? Je reçois beaucoup de lettres, toutes me disent de bonnes et douces choses, mais aucune ne me dit si on se prépare pour l'avenir.

L'avenir ? Assurément nous devons le mettre entre les mains de Dieu, mais Dieu demande qu'on s'aide.

Quand surviendra la fin de la guerre tous ceux d'Aut.1 tous ceux qui sont soldats demanderont que faire ? Ne faudrait-il pas préparer quelque chose ?

De la part de R. je ne prévois guère de revirement à moins d'un miracle.

Voilà le Card. Billot nommé paraît-il, protecteur de la Congr. (de ce qu'il en reste), vous devinez dans quel sens on attend sa protection.



Ne serait-il pas bon que nous en causions et qu'on se prépare ? Peut être avez vous causé de cela à Angers et avez vous rapporté quelques idées ? En tous les cas, je crois qu'il serait assez facile d'obtenir un laissez passer pour Verdun et, comme je vous l'ai dit, je pourrais m'échapper et vous y voir. Je vous disais précédemment de juger si c'est utile, mais il me semble en ce moment qu'il est imprudent d'attendre la fin de la guerre pour causer et se préparer. D'autant qu'en ce moment vous avez la peine de notre ami docteur<sup>1</sup>.

Adieu cher Ami.

Soyons de plus en plus à Dieu et aux âmes. Comptons sur le ciel mais aidons nous.

A vous de cœur en M.

Em. Anizan pr a m

Si vous veniez il faudrait bien nous entendre pour ne pas nous manquer.

- A Henry Tardé

*Meuse, 1<sup>er</sup> Juin 1915*

Cher Monsieur Henry

Je reçois votre lettre. Je ne vois pas non plus une urgence absolue à un voyage à Verdun, mais il me semble qu'il y aurait urgence, humainement parlant, à prévoir l'exode d'Auteuil et un lieu de retraite et de repos pour tous nos frères qui, un moment donné, pourraient se trouver dans le plus grand embarras. Faut il attendre ? Vous me parlez d'un orphelinat en Seine et Marne. Assurément ce serait fort bien, mais trouverait-on les ressources nécessaires ? Cela demande à être préparé.

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

Au début de la guerre on m'avait écrit de Savoie pour demander le personnel pour un orphelinat existant. Qu'en penser ?

Vous me dites que Mgr Leroy pense qu'après la guerre, eu égard à la disette de prêtres, on lèvera sans doute la défense pour Versailles et la banlieue de Paris. Sur quoi se base-t-il pour cela ?

Evidemment le Mis de Gontaut, si vraiment il a des relations avec le Cal Gaspari et le Souverain Pontife pourrait tenter d'ouvrir les yeux à Rome et montrer l'injustice commise à l'égard de la famille. Mais a-t-il vraiment des ouvertures possibles ? Dans ce cas que faudrait-il demander ?

En somme ne serait il pas bon que l'on cause de cela ? et du reste ? Il m'est bien difficile, de loin, d'en juger, car je ne connais que la situation d'il y a dix mois.

Peut-être le voyage de Verdun serait-il un peu fatigant pour vous, il est vrai. Je ne sais comment marchent les trains.

Je ne vois pas grand inconvénient à dire au Marquis les sommes dues. Au point où nous en sommes, qu'avons nous à perdre ?

Je pourrais aller à Verdun et vous y voir à l'aise.

Si je ne vous dis pas de suite « Venez » c'est parce que je ne me rends pas bien compte de l'urgence. Vous pouvez mieux en juger et si vous jugiez le voyage très utile je vous dirais mes jours. Je dis : « mes » parce que ne sachant ce qui se passera le lendemain je ne puis me rendre compte d'une façon absolue si je serai libre tel jour, mais sur deux ou trois jours je puis me rendre libre un.

J'ai reçu par M. Georges M.1 une soutane et plusieurs objets. Pour le moment je ne manque de rien pas même d'argent.

Adieu. Mille amitiés à tous.

Comment va Victor Goudigan ?

J'ai appris le sinistre d'Auteuil.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 6 Juin 1915*

Mon cher Alexandre

Je vais toujours bien. J'ai vu ce matin M. Brevet auquel j'ai donné la communion. Il est tout près d'ici et va bien.

Je croyais, d'après ce qu'on m'avait écrit, que le C<sup>t</sup> Maugis avait été tué. Ce serait un bonheur qu'il vive, car il est capable de faire tant de bien ! Et puis, son excellente famille a tant besoin de lui !

Je vous abandonne donc les trente messes Champault. Sa veuve qui est à Châtillon sur Loire (Loiret) les paiera ainsi que les vingt dites par moi.

Je vais tâcher de vous envoyer une lettre à lire à nos amis le jour du Sacré Cœur mais c'est fort délicat. Si on le savait on m'accuserait de vouloir faire le Sup.

Nous avons dû changer l'heure de la messe aujourd'hui crainte d'être bombardés à l'heure habituelle. Hier encore nous avons été fort arrosés dans les deux cantonnements.

J'ai envoyé à Mgr Laveille le télégramme que vous m'avez demandé pour M. Mosnier. Je pense qu'il l'a reçu et qu'il est arrivé de suite.

M. Henry<sup>1</sup> m'a écrit les difficultés que rencontrerait un voyage à Verdun. Il faut qu'il attende un peu car ces jours-ci il serait impossible de rien obtenir, je crois. Verdun a reçu des obus très forts, il y a eu plusieurs victimes. Il est vrai qu'on a, je crois, abîmé la pièce de marine qui les avait tirés, mais on laissera difficilement venir dans ces conjonctures. Bp de personnes effrayées sont parties. Qu'il attende un peu, je lui réécrirai quand ce sera plus facile.

Adieu, mon cher Alexandre. Puissent les fêtes du St Sacremt et du Sacré Cœur enflammer les nôtres d'un plus grand amour de Dieu.

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

A vous de tout cœur en M.

Em Anizan pr a m

Je ne sais trop que répondre à la lettre ci-jointe. Ecrivez donc que je suis à la guerre et que ce qu'il a de mieux à faire est de continuer et d'attendre l'avenir. Il ignore sans doute nos histoires.

Vous ai-je accusé réception de la culotte neuve ? Merci. Elle va très bien.

- A Jean Derdinger

*Meuse, 7 Juin 1915*

Mon cher Jean

J'ai reçu avec grand plaisir et lu avec non moins d'intérêt ta bonne lettre du 24 Mai. Je suis un peu rassuré de savoir ta jambe gauche presque guérie, mais que va te tenir ta droite ? Enfin, c'est pour la patrie et pour Dieu.

Les détails que tu me donnes sur la façon dont tu as reçu ta blessure me sont très compréhensibles car nous avons de ces situations perpétuellement près de nous. Mais combien je remercie Dieu d'avoir conservé ta vie, il s'en fallait de si peu ! Je suis aussi tout heureux de ce que ton Commandant a écrit et annoncé, je le garde pour moi, mais tiens moi au courant.

Quel bonheur aussi et quelle faveur d'être soigné à Paris près des tiens ! Promets bien à Dieu en reconnaissance de tous ses bienfaits de lui être de plus en plus fidèle.

Ici, c'est toujours la même situation, sauf que nous sommes plus fréquemment bombardés dans nos cantonnements et nos avant-postes où je vais voir mes soldats. A la fin, cela finit par énerver un peu. Du reste tu connais cela. Pour nous cela dure depuis plus de 10

mois, car nous sommes toujours sur les premières lignes depuis le début. Heureusement c'est pour Dieu pour les âmes et pour la France.

Ma santé est bonne malgré les fatigues.

Dis mille choses de ma part à ta femme, à ta mère et à tes frères si tu leur écris.

Je suis heureux que ceux-ci aillent bien.

Quand nous reverrons-nous ?

Espérons que le Bon Dieu abrégera l'épreuve en raison des âmes fidèles qui prient.

Hélas ! combien ne prient pas et continuent leurs errements !

Voilà ce qui retarde le secours.

Adieu, mon Jean. Crois à mes plus affectueux sentiments.

Em Anizan pr a m

- A Henri Grosse

*Meuse, 7 Juin 1915*

Bien cher Ami

Je vous remercie de vos vœux de fête. Je vois que vos occupations jusqu'ici ont été plutôt de bureau, je souhaite que cela continue, car votre santé est si précieuse !

C'est en effet une grande douceur de pouvoir chaque jour vous retremper en famille.

Puisse cela durer ! Mais surtout ne négligez rien de ce qui vous est possible pour vos devoirs spirituels. Ce serait le plus grand des malheurs. Et pour ce que vous ne pouvez faire suppléez par plus

d'union intime avec le Bon Maître. Si c'est possible, faites aussi du bien autour de vous, discrètement sans doute, mais bien cordialement et franchement. Après tout, n'est ce pas l'unique but de notre vie ? Et puis, les besoins de tous sont si grands !

Vous le pouvez par l'exemple, la charité, la parole et la prière.

Je vais bien jusqu'ici.

J'ai vu hier M. Brevet qui est près d'ici et va bien.

Adieu, mon cher Henri.

Continuez à prier pour celui qui ne vous oublie pas et continuez toujours à vous aimer beaucoup. Tout vôtre en M.

Em. Anizan pr a m

N'ayez aucun scrupule pour les 100<sup>f</sup> et usez en selon vos besoins. J'ai vu aussi M. Boussicaud qui a une mine superbe mais remplit souvent des missions dangereuses en patrouille.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 8 Juin 1915*

Bien cher Ami

Vous allez avoir, m'avez-vous écrit, une réunion d'amis le jour du Sacré Cœur. Je vous aurais bien volontiers écrit une lettre collective si cela ne m'avait paru peut être en contradiction avec ce que le Pape a cru devoir faire. Ce qu'il a décidé, bien qu'il l'ait fait sous la pression de démarches et d'affirmations dont nous savons l'esprit et la sincérité, je l'avais accepté sincèrement par respect et soumission pour le Souverain Pontife. Je vous connais assez pour croire que vous l'auriez aussi accepté pour le même motif, si ceux qui avaient tout conduit n'avaient rendu la situation intenable pour la conscience et pour le

cœur, s'ils n'avaient ruiné par leurs procédés (non inspirés par le Pape) l'espoir de paix, d'union, de réalisation de notre vocation nécessaire à nos âmes pour leur sanctification, leur apostolat et leur salut même.

J'ai bien réfléchi et prié avant de suivre le mouvement général qui a brisé les liens extérieurs, j'ai la conviction d'avoir en cela suivi ma conscience comme vous avez cru et voulu suivre la vôtre.

En ce jour du Sacré Cœur, c'est à dire de la fête de l'amour divin, dites à nos amis que mon vœu est de leur voir resserrer leurs sentiments d'amour pour le Bon Maître auquel tous nous nous sommes donnés, auquel tous nous voulons être plus que jamais.

Pour cela il importe que l'intérieur soit à Lui, mais l'intérieur ne le restera que si l'extérieur reste à Lui. Quand je dis l'extérieur j'entends l'attitude, les habitudes, les exercices et tout ce qui révèle aux hommes l'âme vraiment religieuse et toujours consacrée à Dieu aussi bien que l'âme sincèrement et ardemment apostolique.

Dans les épreuves surtout de ce genre, Dieu a ses vues et s'Il n'approuve ni ne bénit les procédés opposés à l'esprit de l'Evangile, il s'en sert pour purifier détacher et sanctifier les siens, Il s'en sert aussi pour atteindre ses fins et Il sait toujours tourner le mal en bien. Mettons en Lui toute notre confiance, acceptant l'épreuve par amour pour Lui, ne nous révoltant pas, souffrant en patience même la méconnaissance des hommes. Que Dieu soit content de nous, et cela suffit.

Mais pour qu'Il soit content de nous, conservons l'esprit pour lequel Il nous a faits, le respect, la soumission, l'amour de son premier représentant, le Pape. Allons au devant de ses directions et mieux de ses tendances. Les Papes changent comme hommes. Ils ne changent pas comme représentants de Dieu. Qu'ils se nomment Pie IX, Léon XIII, Pie X ou Benoît XV. Ce serait une erreur de distinguer comme certains l'ont fait. Notre esprit, ce doit être aussi la charité. Oh ! conservons la à l'égard les uns des autres, à l'égard des Pauvres, à l'égard même de nos ennemis ou de ceux qui nous ont traités en ennemis. Laissons à Dieu le soin de la justice, le nôtre doit être celui du pardon et de la charité.

Je voudrais surtout que tous conservent le zèle et l'amour des pauvres des délaissés, un dévouement absolu à leur bien, à leur salut. Sous quelle forme pourrons nous l'exercer ? Qu'importe ? La forme ne

fait rien à la chose si le fond y est. Si tous nous portons dans nos cœurs et notre vie l'esprit que St Vincent de Paul et M. Le Prevost portaient en eux, que le dernier a eu en vue dans sa fondation, rien n'est perdu, son œuvre reste et Dieu la fera revivre.

Dieu la fera revivre ? direz vous, mais comment quand rien ne semble favoriser cette résurrection ? Dieu l'auteur de l'Œuvre ne peut Il la revivifier comme Il l'a suscitée ? Cherchons nous autre chose que sa volonté et son bon plaisir ? Y a-t-il quelqu'un au dessus de Lui dont nous poursuivions le bon plaisir ?

Non, ce que Dieu veut, voilà quelle doit être notre nourriture quelles doivent être notre aspiration notre volonté comme celles du divin Maître. Est ce à nous à tracer la ligne de cette volonté ? Non, notre rôle et notre devoir sont de la suivre. N'ayons que cette prétention que ce désir. Que ce soit au milieu des joies ou des peines, des traverses ou des satisfactions cela importe peu. La vie est courte et la récompense sera longue.

Si vous me demandez ce que je pense pour l'avenir, je vous dirai que je compte sur Dieu et sur la Ste Vierge pour nous éclairer et nous conduire. J'ai bien mes petites idées que plusieurs peuvent vous dire et que je poursuivrai si Dieu me prête vie et ne me donne pas d'autres indications, mais tout cela est subordonné à Dieu que nous voulons seul aimer et suivre.

Pour moi, je conserve pour chacun d'entre vous la même affection, le même intérêt et le même dévouement.

J'ai une grande dévotion pour le Saint Esprit, l'Esprit de lumière qui a fondé et conduit l'Eglise. Je récite très souvent le Veni Creator pour lui demander d'être notre guide et notre inspirateur à tous. Je sais que la Ste Vierge qui ne reste jamais sourde aux prières de ses enfants n'abandonne aucun de nous et je la prie tant que je puis. Faites de même.

Unis dans l'amour toujours croissant de Dieu, de son Sacré Cœur, dans la charité vraie, dans l'amour ardent des Pauvres, nous ne pourrons errer.

Que je serais heureux de vous revoir tous et de me trouver au milieu de vous !



Mais la charité et le désir de plaire à Dieu me retiennent au poste actuel qui certes est bien de notre vocation.

Priez pour moi surtout pour que je me sanctifie et sanctifie nos chers soldats, pour que je les mène au ciel.

Je vous embrasse tous comme je vous aime, vous suivant par le cœur dans vos apostolats et suppliant Dieu de féconder nos désirs communs et de les réaliser pour sa gloire.

A vous de tout cœur en M.

Em Anizan pr a m

- A Raymond Calbardure

*Meuse, 10 Juin 1915*

Bien cher Ami

Vous ne m'avez pas mis votre adresse dans votre lettre, ou du moins une adresse bien précise. J'espérais une occasion de l'avoir d'ailleurs, mais cette occasion ne s'est pas présentée, je réponds au petit bonheur avec le peu que je trouve dans le cours de la lettre.

Je vois que le Bon Dieu vous a tout d'abord bien favorisé. Etes vous toujours dans les mêmes conditions ? Je l'espère et le demande à Dieu.

Je me réjouis aussi de ce que vous a écrit M. Delattre. J'aime à penser que ceux qui vous ont arrêté ne s'acharmeront pas contre vous.

Je ne sais trop ce qui se passe à Rome absorbé que je suis dans l'œuvre de Dieu que je tâche de faire au milieu de nos soldats.

M'occupant des affaires de Dieu j'ai confiance qu'il s'occupera des nôtres. Lui seul, du reste, y peut quelque chose car le Cal Billot qui s'est montré si défavorable est chargé des Congrégations de France et

a été donné ou plutôt accordé comme protecteur à la famille. Vous voyez ce qu'humainement il est possible d'espérer.

Pour M. Sch.<sup>1</sup> vous pouvez lui écrire par M. Josse ou M. Henry<sup>2</sup>. M. Josse au 82 Université<sup>3</sup> peut vous donner toutes les adresses désirées. M. Henr. est toujours à Gaillon et M. Allès à Lorrez le Bocage en Seine-et-Marne.

Je vais bien malgré les fatigues inséparables de mon ministère aux divers cantonnements et avant postes, fatigues accrues par la chaleur.

Adieu, cher Ami.

Merci de vos prières et de votre bon souvenir.

Je prie aussi pour vous et vous reste dévoué en M.

Em. Anizan pr a m

- A Bruno Mayet

*Meuse, 10 Juin 1915*

Bien cher Ami

Je ne veux pas ajouter à la peine dont vous me parlez en gardant un seul jour le silence, vous pourriez l'interpréter dans un sens inexact.

Et d'abord, j'ai appris avec grande joie qu'on a eu des nouvelles de Maurice<sup>4</sup>. Que Dieu le protège et l'inspire jusqu'au bout !

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

<sup>2</sup>Henry Tardé

<sup>3</sup>Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

<sup>4</sup>Maurice Mayet

J'aime à penser que vous même vous allez bien quoique vous ne me parliez pas de votre santé.

Votre pensée va beaucoup plus loin que ma lettre et vous tirez des conséquences que je ne vois pas dans mes prémices. Je suis convaincu que chez nous, avec la patience et le temps on serait arrivé à l'organisation voulue de Dieu. Je dis, voulue de Dieu, car ce n'est pas sans l'aide et la permission de la Providence qu'une famille religieuse se fonde et se fonde dans telles ou telles conditions.

Dieu a présidé au berceau de la nôtre comme à celui des autres. M. Le Prevost a prouvé par ses lettres qu'il ne voulait que seconder les vues de la Providence. Du reste, l'autorité compétente a plusieurs fois approuvé notre organisation tout en faisant certaines réserves auxquelles on devait se conformer avec prudence.

La tentative du P. Lecl.<sup>1</sup> pour rompre entièrement l'équilibre a été repoussée par l'autorité légitime qui a voulu qu'on diffère et par conséquent qu'on ne touche à rien sans une excessive prudence. Des Constitutions ont été présentées et approuvées dans un sens et le devoir unique du Sup. Gal était de conduire la famille selon ces Constitutions. Vous l'avez appris aux novices et par conséquent vous le savez bien.

Nous n'avons voulu ni faire mieux, ni être plus sages que les Maristes, les Marianites, les Joséphistes et les Salésiens. Nous n'avons voulu que suivre le pas de la Providence et nous conformer aux Constitutions qui nous étaient imposées. S'il y a reproche à adresser à quelqu'un à ce point de vue, ce serait à l'autorité supérieure, ce qui ne peut être. La famille était ingouvernable, me dites vous ; oui par le fait des 4 ou 5 qui ne voulaient pas être gouvernés. Elle était ingouvernable tant que ces 4 ou 5 (qui n'avaient pas notre vocation) ne parlaient pas. Or, par ce qui s'est passé, leur départ est devenu impossible, donc...

Il y a eu une autre faute, c'est qu'après tout ce qui a été approuvé par l'Eglise, après qu'elle avait dit dans toute la plénitude de son autorité et de sa liberté « dilata » on a voulu brusquer les choses. Le conseil était éminemment sage. Il fallait attendre, patienter, différer

---

<sup>1</sup>Alfred Leclerc

et ne toucher à ces points délicats que quand la Providence aurait donné des indications précises.

Beaucoup avait été fait déjà, vous même au Noviciat pouviez aider à amener les choses non pas au delà mais jusqu'où la Providence voulait. Il fallait attendre. Or, que s'est-il passé ? Certains par des sentiments inavouables ont sans doute usé de cette corde délicate, ils ont abusé de ce que nous n'étions pas tout à fait arrivés au terme de l'évolution que la Providence ne voulait assurément que plus tard, et ils ont dénoncé sans doute aussi ce qui restait à faire avec le temps. Tombant dans les mains maladroites d'un homme sans un jugement suffisant et voulant à tout prix un prétexte pour frapper il est arrivé ce que nous avons vu. L'Eglise avait dit « dilata » et très sagement. Lui a répondu au nom de la même Eglise et en se parant de son titre obtenu pour le service d'une cause : « décidons de suite. » Il a contredit l'Eglise au nom de l'Eglise. Il a brisé et la chose reste brisée. Certains que je ne connais pas ont aidé à cette hâte fatale en fournissant le même prétexte au visiteur. Confiant dans celui dont ils devaient se défier, ils ont mis entre ses mains le poids de leurs plaintes et de leurs idées personnelles. Le P. Saub.<sup>1</sup> m'a dit : « Certains, et pas des moindres, même de ceux qui sont le plus avec vous se sont plaints à moi de divisions entre Prêtres et laïcs ». Mes dénégations conformes à la vérité n'ont servi de rien, et je suis porté à croire que c'est avec cette arme qu'on a tué notre famille.

Vous pourriez croire, cher Ami, que je vous soupçonne d'être du nombre de ces confiants qui ont travaillé inconsciemment contre la famille et contre eux mêmes. Non. Vous m'avez dit un jour : « Vous avez bien fait de me dire de ne pas toucher ce point, je ne l'ai pas fait. » Je vous ai cru et vous crois. Mais d'autres n'ont pas eu cette réserve et ont mis aux mains du P. Saub. l'arme qu'il cherchait et ne trouvait peut être pas. Certaines paroles de M. Garnier m'ont confirmé dans cette idée.

Maintenant le mal est fait.

Dieu qui est tout puissant peut tirer le bien du mal si nous l'aimons car : « Diligentibus Deum omnia cooperantur in domum ».

---

<sup>1</sup> Jules Saubat

On l'aime chez nous et beaucoup, on le prie, on souffre et on se soumet à l'épreuve, on continue à travailler comme on peut pour Lui. J'espère que tout cela pèsera dans la balance. Pour moi, je puis être si Dieu le veut, l'aimant qui retient les éléments proches les uns des autres jusqu'à ce que Dieu les réunisse Lui même en un tout. Je ne puis être que cela, mais annihilé par les hommes de mauvaise foi et les plaintes des maladroits, je suis impuissant à autre chose, du moins je le crois.

J'ai mes idées personnelles sur notre vocation et la manière de la faire renaître plus large et plus belle, plus viable, je crois, mais mes petites idées sont elles celles de la Providence ? Oh ! j'y renonce d'avance si ce n'est pas conforme à ce que Dieu veut et j'accepte de grand cœur toutes les conséquences de cette affaire qui me paraît plus vilaine à mesure que la distance l'éloigne. Combien de Veni Creator j'ai récités pour obtenir lumière et conseil ? Je ne saurais le dire. Je continue et continuerai car je n'ai perdu aucun de mes attraits et de mes désirs à l'égard des délaissés de ce monde.

Je crois que pour certains détails vous n'avez pas toutes les conceptions qui sont miennes. Cependant nous avons la même vocation et les mêmes désirs, nous n'avons, cher Ami, qu'à prier le Saint Esprit et la Sainte Vierge, noyant dans l'amour de Dieu et des pauvres nos petites conceptions personnelles, et prêts à ce que Dieu voudrait jusqu'aux plus petits détails, prêts même pour cela à des sacrifices qui ne seraient que la pratique de la défiance de soi et de l'humilité. Ce n'est pas à nous à adapter notre vocation à nos conceptions personnelles, nous devons au contraire adapter nos conceptions personnelles de détails aux volontés de Dieu.

Voilà ma pensée entière laquelle, vous le voyez, ne va pas du tout aux conclusions de votre lettre.

Je m'étonne un peu, je vous l'avoue, de votre persévérance à déplorer des imperfections qui ne me paraissent imputables à personne et que l'autorité de l'Eglise en maintes circonstances n'a touchées qu'avec tant de prudence, pour lesquelles elle a dit : « Attendez différez ! »

A qui attribuez vous la responsabilité de ce qui vous paraissait si imparfait ? Fallait-il aller plus vite et plus loin que ne voulait

l'Eglise ? ! Faut-il aussi blâmer de parti pris certaines pratiques que l'Eglise approuvait ? Vous voyez que je vous parle bien librement, mais croyez que c'est sans parti pris et avec un sincère désir de suivre jusque dans les détails le bon plaisir de l'Eglise et de Dieu.

Adieu, cher Ami. Je ne veux pas soutenir une polémique, je veux seulement préciser ma pensée que j'ai probablement mal exprimée dans ma lettre.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr a m

- A Henry Tardé

*Meuse, 10 Juin 1915*

Bien cher Ami

Je crois que l'activité actuelle des Allemands dans nos régions et leurs bombardements presque perpétuels sont un obstacle presque insurmontable à un voyage en ce moment. Vous n'obtiendriez pas de laissez passer et je ne pourrais vous en faire obtenir. Il faut donc, je crois, attendre un moment plus favorable. Je le regrette, car nous aurions pu causer, et peut être utilement. En tous les cas nous nous serions vus et depuis si longtemps c'eût été une joie.

J'espère que M. Lefèvre va mieux.

Avez vous à Gaillon le petit Goudigan d'Auteuil ?

M. Pierre m'a écrit, mais il ne me marque aucune adresse. Où lui répondre ?

Je ne vois pas d'inconvénient à donner à M. Pollard l'adresse de Sœur Hélène.

Ici, la chaleur ajoute à la fatigue des courses souvent longues. Et puis, sans cesse il arrive des obus ici ou là. C'est quelque fois un peu énervant. Mais c'est pour le Bon Dieu et les âmes.

Je penserai demain à vous et à tous.

Adieu ! Croyez que je vous reste toujours bien affectueusement dévoué en M.

Em Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 14 Juin 1915*

Mon Cher Alexandre

Ma lettre de la semaine dernière était pour ceux qui se sont réunis vendredi pas uniquement pour vous.

Celle-ci va à vous. Je suis un peu inquiet de savoir que vous pouvez être appelé avec votre santé si fragile en somme et des forces si restreintes. Il faut beaucoup de forces pour mener la campagne et je ne sais non plus ce que seront à même de faire MM. Pinault et Béziau.

Pour l'aumônerie volontaire, M. Veuillot qui s'en occupe si directement ne peut donc rien pour vous ? Je n'y comprends rien. Que fait ce Comité ?

Je prie Dieu de vous conserver où vous êtes si nécessaire où je suis si tranquillisé de vous voir. Si j'y pouvais quelque chose ! Mais dans mon milieu je ne puis que me dévouer, c'est tout. Assurément ce ne sont pas les besoins qui manquent dans nombre de régiments. Mais la présence des Prêtres - Soldats est prétexte à bien des lacunes, et on ne sait qu'objecter.

Mgr de Poterat qui m'avait écrit il y a un certain temps a dû être un peu ennuyé par une réflexion que je lui ai faite au sujet des interventions qui auraient dû se produire depuis longtemps pour nous, mais qu'il est beaucoup + facile de remettre indéfiniment sous un prétexte ou un autre.

M. Bru. Mayet m'a écrit une longue réponse à une lettre précédente et qui prouve qu'il reste toujours le même au sujet du concours

des laïcs pour les œuvres. Je lui ai récrit pour remettre au point certaines réflexions qu'il semblait n'avoir pas comprises. Il est bien à craindre que quelques uns aient soulevé cette question délicate auprès du délégué si maladroit et qui ne cherchait que prétextes à nous accuser.

Mais j'abandonne tout cela à Dieu, je crois que les hommes n'y peuvent plus rien. L'avenir est pour nous je crois, dans les paroisses organisées avec œuvres et sans doute avec le concours de laïcs désintéressés et saints. Rollin ne relèvera pas leurs affaires s'il continue à injurier et à tenir une pareille attitude si peu selon la charité ! Hélas ! cela prouve bien que la situation eût été intenable avec eux et que nous étions voués à des divisions interminables. A quelle occasion a-t-il donc écrit au docteur<sup>1</sup> ?

Le P. Masquillier que vous avez vu est-il venu vous voir de lui-même ?

Ma santé est bonne. La semaine dernière les courses aux avant postes en plein soleil m'avaient un peu fatigué. Ce n'était rien du reste et je ne m'en ressens pas. Engagez ceux qui m'écrivent à le faire directement par le 36<sup>e</sup> plutôt que par Sœur Hélène. Je crains que celle ci ne soit obligée de quitter Verdun pour suivre les blessés et les malades qu'on évacue ailleurs. Je reçois ce matin de bonnes nouvelles de M. Devuyst, de MM. Allès, Thomé, Forget et du jeune Valle.

Oui, j'ai vu dans le journal la mort de Mgr de Curel.

Remerciez MM. Caënens et Néguin de leurs lettres et veillez à ce que M. Foucaut soit extrêmement prudent. Le docteur Dauchez m'a écrit qu'il ne l'était pas toujours comme il faudrait.

Adieu, mon Alexandre. Je vous embrasse de cœur comme je vous aime en M.

E. A.

Savez-vous où est Thiers ? Il ne me dit pas son Secteur Postal.



- A Jules Forget

*Meuse, 15 Juin 1915*

Mon cher Jules

Merci de vos vœux de fêtes et surtout de vos prières. Je suis heureux de savoir que vous allez bien ainsi que vos deux sœurs.

Ne vous plaignez pas de la monotonie de votre vie, ceux qui sont sur le front en face de l'ennemi ont d'autres épreuves autrement dures. Beaucoup changeraient leur sort actuel pour le vôtre.

Je tâche de faire du bien à nos hommes et je pense qu'il s'en fait. Pas autant pourtant qu'on le souhaiterait. Les obstacles sont nombreux : les changements perpétuels de cantonnement, les allées et venues aux tranchées, les travaux de nuit et de jour même le Dimanche, les revues exercices etc... Enfin au milieu de tout cela et des bombardements très fréquents, et aussi parfois des combats, je tâche de représenter Dieu et l'Eglise. Evidemment il se fait un rapprochement des âmes.

Ma santé est bonne bien que la chaleur ajoute pas mal aux fatigues de courses toujours renouvelées aux divers cantonnements et aux avant-postes.

Mercredi j'ai fait une tournée dans les premières tranchées tout près des Allemands. Je tâche d'y aller aussi souvent que je puis.

J'ai vu ces temps derniers MM. Boussicaud et Brevet qui ne sont pas loin d'ici.

Le docteur Dauchez qui m'écrit de temps en temps m'a dit vous avoir vu et m'a donné de vos nouvelles.

Quand pourrons nous nous revoir aussi, mon Jules ? Quand Dieu le permettra. Ce sera une grande joie.

Prions pour que Dieu nous rende à notre vocation complète s'il lui plaît, priez aussi pour que je devienne meilleur. Je prie pour vous aussi.

Adieu, mon cher Jules.

Je vous embrasse de tout cœur comme je vous aime

Em. Anizan pr a m

- A Henry Tardé

*Meuse, 16 Juin 1915*

Bien cher Ami

Puisque vous pouvez venir à Bar le Duc, c'est là qu'il faut nous rencontrer. A Verdun depuis le bombardement il est beaucoup plus difficile de venir. La difficulté est de nous rencontrer et pour cela de nous entendre car les correspondances sont longues à venir et les télégrammes qui vont vite de Verdun à vous arrivent seulement par la poste, m'affirme-t-on, de vous à Verdun.

Veillez m'écrire de suite quels jours vous pouvez vous trouver à Bar le Duc. Cela me suffira pour vous télégraphier « tel jour à telle heure », cela voudra dire que j'arriverai à Bar tel jour à telle heure.

Ce sera chose entendue. Vous m'attendrez ce jour et à cette heure à la gare de Bar.

A Bar vous demanderez à la gare s'il n'y a pas de télégramme pour vous. Car, si je manquais un train, ou qu'un empêchement m'arrête un jour, je viendrais le lendemain en vous prévenant. Je ne sais pas encore les heures des trains de Verdun pour Bar, je les saurai demain ou après demain. Vraisemblablement je passerai une nuit à Bar le Duc. Vous chercherez un hôtel et y retiendrez deux chambres.

L'important est que l'entente soit parfaite, mais avec cette hypothèse que je pourrai être retenu et n'arriver que quelques heures plus tard. Je télégraphierai alors à M. Tardé en gare de Bar.

Vous me prendrez à la descente du train. J'attends une lettre de vous.

Votre lettre datée du 14 Juin me parvient aujourd'hui 16.

Celle ci partira d'ici Daml. demain matin à 5h.½ .

A vous bien cordialement en M.

Em. Anizan pr a m

- A Louis Lantiez

*Meuse, 23 Juin 1915*

Mon bien cher Père

J'aime à penser que vous allez toujours bien et que l'Œuvre de Dieu se poursuit dans vos belles œuvres de la rue Norvins et d'ailleurs.

Je vais bien aussi malgré les fatigues et les dangers inhérents à mon ministère actuel.

Ma vie se passe dans les cantonnements, les forts et aux avant-postes. Je prêche, je cause, je confesse je remonte, je marche, je prie, je passe sous les obus, j'administre, j'enterre, je tâche en un mot de faire l'Œuvre de charité au milieu des œuvres de haine et de sang, de faire l'œuvre de Dieu au milieu de ces luttes qui doivent réjouir l'enfer.

Hélas ! c'est comme partout et toujours, on ne fait pas tout le bien qu'on voudrait. Il s'en fait pourtant de bien des sortes et les âmes se rapprochent.

La sympathie que je trouve est générale, mais pour ramener toutes ces âmes dont l'éducation religieuse a été faussée, est souvent nulle, il faudra que Dieu intervienne plus directement.

Voilà déjà onze mois que dure l'épreuve que coulent les larmes et le sang, quand l'expiation sera-t-elle suffisante ?

Je reçois beaucoup de nouvelles de nos chers Messieurs. Tous voudraient voir reflourir dans le vrai esprit de charité, d'humilité et de désintéressement la belle œuvre de M. Le Prevost. Pour cela comme pour tout nous sommes dans les mains de Dieu.

Priez un peu pour ma sanctification et mon apostolat, je prie aussi pour vous. Veuillez agréer, bien cher Père, mes plus affectueux hommages en N.S.

Em Anizan pr a. m.

M. l'Abbé Anizan Aumônier militaire

36<sup>ème</sup> territor. 11<sup>ème</sup> Compa.

Camp retranché de Verdun Meuse

- A Alexandre Josse

*Meuse, 28 Juin 1915*

Mon cher Alexandre

Je reçois ce matin en même temps votre télégramme, votre carte et une lettre de Madame de Gontaut. Une occasion se présentant, je vais aller tantôt à Verdun pour les renseignements relatifs au blessé.

Je ne sais que penser de M. Bard. Voilà deux fois que vous m'écrivez qu'il est tué, or, entre ces deux annonces je reçois une lettre de Madame Bard, lettre dont le timbre de la poste porte 18-6 donc 18 Juin et en me donnant des nouvelles de son fils Louis qui s'est cassé les deux bras près d'ici et que j'ai vu avant son évacuation à Lyon elle m'ajoute : « Hier enfin j'ai reçu deux lettres de Gabriel qui se trouve pas trop exposé pour le moment etc..... »

Elle a donc reçu deux lettres de lui le 17 Juin. Ces lettres seraient-elles antérieures à ce qu'on dit être arrivé ?

J'ai écrit à M<sup>me</sup> Bard en lui disant mon bonheur de voir qu'il va bien après qu'on m'avait fait craindre une blessure ? Enfin, j'attends et je prie pour lui. Sa mort me causerait une grande peine.

Vous me demandez de récrire une lettre collective pour le 7 Juillet. Cette demande m'embarrasse beaucoup. J'ai déjà écrit dans le sens que vous m'indiquez, il me répugne de prendre des allures de supérieur après ce qui s'est passé, je ne sais plus ce que j'ai écrit l'autre jour en détail, je ne sais quel ton prendre et que dire.

Enfin, si M. Henry<sup>1</sup> vient nous en causerons.

Adieu, cher Ami. Je suis toujours avec vous de pensée et de cœur en M.

Em An pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 5 Juillet 1915*

Mon cher Alexandre

Je viens vous demander prière et avis. Il s'agit de notre avenir.

Mgr Laveille m'écrit que M. Allès lui a parlé de mes désirs et projets pour un nouveau groupement de nos MM. et un recommencement. Il ajoute : « Selon mes prévisions Mgr Marbeau pourrait, mieux peut être que tout autre Evêque en favoriser la réalisation..... Les circonstances providentielles qui vous ont amenés dans le diocèse de Meaux me portent à croire que c'est là que Dieu vous demandera de reconstituer quelque chose.... Je crois pouvoir vous dire que si vous voulez faire quelque chose, Mgr Marbeau vous aidera ». Et il me parle de la possibilité de placer un groupe de trois dans un centre autour duquel les jeunes pourraient rayonner, il penserait à M. Veillet comme

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

chef de ce groupe et il demanderait deux autres jeunes prêtres vigoureux etc... etc... etc...

N'y a-t-il pas là une avance de la Providence ? Ces pensées émises par Mgr Laveille sont les miennes et, je crois, les nôtres. Mais quelques objections se posent. Seine et Marne n'est pas un milieu pauvre et ouvrier, je crois. Cela rentrerait-il dans notre vocation ? Nous ne sommes guère faits pour les petites paroisses de campagne.

Non pas que je les dédaigne, mais on n'y peut faire nos Œuvres et notre grand moyen est là avec la vie aussi parfaite que possible.

Je crains de laisser passer une occasion providentielle, je crains aussi de prendre des engagements qui empêcheront quelque offre plus en harmonie avec notre mission.

Je voudrais savoir ce dont il s'agit, si c'est un centre de petites paroisses de campagne ou un centre un peu important.

Mgr Laveille dit qu'il ne peut déplacer ceux que nous avons déjà donnés et qu'il en faudrait deux nouveaux jeunes et forts avec M. Veillet.

Je serais heureux aussi de savoir ce qu'a dit M. Allès, ce qu'a répondu Mgr Laveille, si ce dernier envisage vraiment nos aspirations, s'il s'y intéresse, ou si, par une habileté qu'il me paraît avoir, et par un soi-disant intérêt à nos projets il ne cherche pas surtout à combler des vides.

Je n'ai du reste pas les deux jeunes solides qu'il demande mais je pourrais lui suggérer de prendre MM. Allès et Pariot. D'autre part, je compterais volontiers prendre plus tard M. Allès avec vous et s'il s'engage ailleurs ce ne sera plus possible.

Pour tout cela, je vous demande d'aller voir M. Allès, de lui communiquer cette lettre, de causer ensemble et de me dire votre avis à tous les deux. Je vais en écrire à M. Devuyst. Gardez la chose pour vous trois pour le moment.

Ce peut être une ouverture de la Providence et le moyen de commencer quelque chose de suite.

Je suis convaincu que notre avenir est dans les paroisses avec œuvres et le concours de nos frères. Je crois que Dieu bénirait promptement ce mouvement.

Mais il faut prier.

Pour nos MM. prêtres et laïcs, encouragez les, faites leur espérer un avenir fécond s'ils prient et s'ils se sanctifient. M. Brevet est venu hier assister à la messe d'un de mes cantonnements. Il va bien.

Adieu, cher Ami. Je vous embrasse de cœur et vous reste toujours bien uni en M.

Em Anizan pr a m

Je n'entends pas parler de la visite de M. Henry<sup>1</sup> à Bar le Duc ? On a écrit du Puy à Mgr Laveille que M. Mosnier clochait du côté du jugement et qu'on ne le croirait capable de faire un Prêtre sûr qu'encadré. On met la chose entre mes mains.

Ecrivez moi ce que vous pensez à ce point de vue et aux autres de M. Mosnier.

- A Lucienne Derdinger  
(épouse de Jean)

*Meuse, 7 Juillet 1915*

Chère Madame Derdinger

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait plaisir à bien des points de vue.

Je suis surtout heureux que l'état de notre cher Jean s'améliore de plus en plus.

Si sa jambe droite reste un peu plus courte qu'il importe ? Il mettra un talon plus haut. Et puis ce sera un reste glorieux de cette terrible guerre.

Oui, vous devez remercier Dieu, car si ç'avait été à la tête ou au corps, combien plus grave c'eût été !

Dites lui que je pense bien à lui et que je demande à Dieu de lui donner la patience. Il est du reste privilégié d'être à Paris et près de vous.

Je n'ai pas reçu les petits paroissiens dont vous me parlez. S'il s'agit du petit livre intitulé "Petit Paroissien du soldat" et édité chez Le-thielleux rue Cassette, je le trouve très bien. C'est celui que j'ai adopté pour mes soldats et en ai distribué bp plus d'un millier. Il ne m'en reste plus que très peu et l'envoi que vous m'en feriez serait bien accueilli.

Vous voyez que j'agis avec vous en toute simplicité.

Mais il ne faut pas qu'il y ait pour vous gêne ou ennui.

Je suis heureux avec vous de la citation à l'ordre de Jean.

C'est un beau souvenir pour la famille.

Pour moi, je vais bien. La chaleur ajoute beaucoup aux fatigues, il est vrai. Je suis sans cesse en course dans mes cantonnements et les avant postes, et les obus tombent souvent tout autour. On finit par s'y faire.

Adieu, chère Madame Derdinger.

Faites avec Jean une petite prière pour moi, j'entends pour que je fasse le plus de bien possible à nos chers combattants qui commencent à trouver le temps long.

Adieu. Croyez à mon bien entier dévouement en N.S.

Em Anizan pr a m



- A Georges Vaugeois

*Meuse, 7 Juillet 1915*

Bien cher Ami

Je serais très aise d'avoir votre avis sur deux points. Vous pourrez en causer avec M. Clavier et y réfléchir. Il s'agit de notre avenir ou plutôt d'une ouverture qui me vient pour notre avenir et de la question de notre patrimoine.

1° Mgr Laveille vic. gén. de Meaux m'écrit le 1<sup>er</sup> Juillet une lettre dans laquelle il me dit en substance, qu'il a causé avec M. Allès qui lui aurait confié mon désir de recommencer quelque chose et il ajoute : « Selon mes prévisions, Mgr Marbeau pourrait, mieux peut être que tout autre Evêque en favoriser la réalisation..... Les circonstances providentielles qui vous ont amenés dans le diocèse de Meaux me portent à croire que c'est là que Dieu vous demandera de reconstituer quelque chose..... Je crois pouvoir vous dire que si vous voulez faire quelque chose, Mgr Marbeau vous aidera. Pour moi ma bonne volonté bien humble et bien subordonnée pour compter beaucoup vous est acquise. »

Et il me fait une proposition immédiate : « Il serait peut être possible, actuellement, de placer un groupe de trois dans un centre autour duquel les jeunes pourraient rayonner. M. Veillet pourrait être chef de groupe. Mais il faudrait là deux prêtres jeunes et robustes. Impossible de déplacer ceux à qui nous avons confié un poste. En auriez-vous d'autres ?... »

Qu'en pensez vous ?

Evidemment on est en ce moment embarrassé à Meaux, on prévoit qu'après la guerre les milieux de travail ne manqueront pas et nous serons sans doute accueillis et demandés, et on voudrait s'assurer des prêtres. Mais enfin, il y a là une conception de nos désirs, on semble les approuver et les accueillir. N'y a-t-il pas là une avance et une vue de la Providence et faut-il s'engager plus à fond ? Nous avons déjà une dizaine dans ce milieu. Ils ont faim de s'unir. Ce serait un commencement immédiat.

Pensez y, priez et dites moi votre avis et celui de M. Clavier. Je n'ai personne à donner, mais cependant M. Allès pourrait peut être se fixer, il n'est là-bas qu'en passant, M. Veillet est là je proposerais M. Pariot avec eux deux. Acceptera-t-on de déplacer MM. Allès et Pariot ? Nous aurons au moins fait preuve de bonne volonté. C'est au moins une amorce pour l'avenir.

N'en parlez pas car des indiscretions pourraient arriver aux oreilles de certains et tout faire échouer.

Je n'attends rien de Rome d'ici longtemps, mais je serais bien heureux que quelque chose commence le plus tôt. J'entends une union spirituelle et un ou deux groupes.

J'en ai écrit à M. Josse en le priant d'en causer avec M. Allès. J'attends aussi leur sentiment.

L'objection qui me vient est que le diocèse de Meaux n'est pas industriel et pauvre quoiqu'il ait quelques industries. Mais c'est un diocèse si pauvre comme foi et comme pratique ! Cette proposition me vient après bien des prières au Saint Esprit.

2° M. le Marquis de Gontaut répondant hier à une lettre dans laquelle je n'avais pas touché la question de nos affaires, commence ainsi :

« J'attendais de jour en jour des nouvelles de Rome concernant vos affaires pour vous répondre.

Voici en tout cas ce que j'ai pu avoir de net. Ceux de vos frères qui ont apporté de l'argent à la Société voudront bien me donner un pouvoir régulier pour traiter en leur nom devant la Cour Romaine ou devant toute autre juridiction que je jugerai utile, cela sous ma responsabilité.

Muni de ces pièces et de tous les renseignements précis concernant la date le montant et les circonstances des versements, je tâcherai d'obtenir satisfaction à l'amiable, je me suis assuré un très fort appui à Rome. Sitôt cela fait, c'est-à-d. l'affaire prête à être engagée, j'entrerai d'abord en pourparler avec le Cardinal Billot nouveau protecteur de ce qui reste de votre ancienne Con., je n'agirai qu'après avoir épuisé tous les moyens et ils me semblent nombreux.

Voyez si cela convient à vos frères.

Pour ma part j'agirai ainsi en ce qui concerne les affaires d'Auteuil, et je crois que ceci entraînera cela ».

Je vais en écrire à Mgr Battandier pour avoir son sentiment et s'il me conseille de marcher je le ferai. Nous pourrions faire le tout ensemble. Que vous en semble ?

J'espère que vous allez bien, moi je continue à bien me porter quoique la chaleur ajoute aux fatigues.

Dites mille choses à M. Clavier, priez, sanctifiez vous, soyez bien entre les mains de Dieu, son œuvre et sa volonté importent seules.

Adieu, cher Ami.

A vous de tout cœur en M.

Em Anizan pr a m

Pour agir par un intermédiaire nous avons la raison qu'on ne répond pas à nos demandes. J'ai écrit pour réclamer mon patrimoine, pas de réponse.

- A Gabriel Bard

*Meuse, 8 Juillet 1915*

Cher Monsieur Gabriel

Au risque de vous paraître quelque peu toqué ou gaga, je vous demande la permission de vous embrasser avec effusion de loin. « Mais pourquoi ? » allez vous dire. Voici : il paraît que vous avez eu la tête fracassée dans les premiers jours de Juin, peut être même dans le cours de Mai. Vous ne paraissez pas dans votre lettre du 27 Juin en être très ému et vous en porter plus mal. Moi, je m'en suis ressenti plus que vous.

C'est M. Josse qui m'a envoyé de suite la nouvelle et le cher ami ne se doute pas qu'il m'a rendu quasi malade par cette nouvelle.

Je n'osais demander de vos nouvelles à Madame votre mère ni à votre frère Louis. Enfin, votre bonne mère m'a écrit heureusement sur ces entrefaites me donnant de bonnes nouvelles de vous. Ça été un vrai soulagement. Mais, je vous en prie, ne faites plus croire pareille chose à ceux qui vous aiment, on finirait par en mourir.

J'ai fait demander des renseignements par M. Josse à la source d'où il tenait la chose. On l'a confirmée de Grignan, j'ai la carte signée d'un M. Farlin pour lequel je n'ai aucune reconnaissance.

Vous ne vous étonnez pas, n'est-ce pas de mon étreinte. Comme elle serait plus joyeuse si cette malheureuse guerre était finie et si je vous voyais hors de danger ! J'ai prié pour vous et tous les jours à la messe je le fais afin que Dieu vous garde.

Monsieur Louis a tort de vouloir retourner si vite à la tête de sa compagnie. Comme il ferait mieux de se remettre entièrement et même de se fortifier !

Je vois que votre tâche est difficile. Oh ! je sais que vous la remplirez très bien, mais je préférerais vous voir chargé de faire faire des travaux à titre d'ingénieur, ne serait-ce pas tout à fait rationnel et raisonnable ?

Je compte sur Dieu pour nous sortir de cet imbroglio sanglant qui se prolonge si longtemps. Sans doute l'expiation n'est pas suffisante. Prions.

Ah ! oui, où sont les jours où j'avais la joie de vous voir si souvent et si facilement ? Ce n'était pas assurément une époque de joie sans mélange, mais du moins c'était une vraie douceur.

J'espère, si Dieu me prête vie (car comme vous, au moins dans une certaine mesure, je suis souvent exposé aux obus) j'espère que nous pourrons réaliser les espérances d'autrefois pour l'apostolat. Je fais prier pour cela et j'ai des espérances, non pas venant de Rome hélas ! mais j'entrevois des possibilités même pas très éloignées.

L'important est d'être entre les mains de Dieu, de ne vouloir que ce qu'Il veut et d'être prêt à son bon plaisir.

Oui, notre France sortira de la crise fortifiée et grandie.

Adieu, cher Monsieur Gabriel.

Je ne suis pas encore complètement remis de votre terrible accident, ne me laissez pas trop longtemps sans nouvelles de vous si c'est possible.

A vous bien affectueusement

Em Anizan

M. l'abbé Anizan  
aumôn. milit.  
36<sup>e</sup> territor. d'Infan.  
11<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>  
Verdun - Meuse

- A Bruno Mayet

*Meuse, 8 Juillet 1915*

Bien cher Ami

J'ai reçu et lu avec plaisir votre lettre du 27 Juin.

Ah ! que vous avez raison de travailler à arriver à ce sommet de la perfection qui est le Saint Abandon ! C'est là ce qui convient le mieux à notre situation et sans aucun doute c'est ce que Dieu veut.

Ce que nous pouvons faire nous mêmes pour les âmes est bien peu de chose, et si nous faisons beaucoup, c'est le Saint Esprit qui le fait. Mais ce que nous pouvons faire c'est nous mettre entre les mains de Dieu sinon avec joie du moins avec un abandon filial, et nous sommes sûrs que cela le glorifie et lui plaît.

Non, nous n'avons pas de compte à demander à Dieu de ce qu'il fait et de ce qu'il permet. L'affaire de notre sanctification ressemble beaucoup à ces tapisseries qu'on travaille à l'envers. Cela paraît informe et quand tout est achevé et qu'on retourne le canevas c'est admirable....

Il en sera ainsi de nos affaires. Je crois que le mieux est de ne pas récriminer, de rester charitables quand même, d'accepter tout pour l'expiation de nos péchés et par amour pour Dieu, de prier et de travailler dans le champ que Dieu veut bien nous confier et d'attendre avec confiance. Pour moi je ne désespère pas de l'avenir.

Je suis bien peiné que vous ne receviez rien au sujet de Maurice.

On me dit que Foulon a probablement été tué. En savez vous quelque chose ? M. Josse m'avait dit aussi que M. Bard était également tombé. Pour lui, du moins, c'était une fausse nouvelle, il m'a écrit hier. Il est, à vrai dire, assez en danger du côté d'Arras.

Oui, vous faites du bien où vous êtes et en rayonnant, il semble que ce soit ce que Dieu veut.

La situation d'aumô. milit. n'est pas toujours très facile à côté de nombreux prêtres - soldats qui désirent faire quelque chose et avec les travaux que nécessite cette singulière guerre. Bp de soldats sont tout autant terrassiers que combattants, souvent même plus, et ils n'ont pas 1 minute.

Soutenez aussi ceux de nos MM. qui vous écrivent et encouragez leurs espérances. Adieu, cher Ami. Courage et confiance ! A vous de cœur en M.

Em Anizan pr a m

- A Henry Tardé

*Meuse, 15 Juillet 1915*

Bien cher Ami

Quand on veut souhaiter à quelqu'un sa fête on ne s'y prend pas le jour même, surtout quand les circonstances peuvent encore retarder l'arrivée de ces vœux.

Aussi je me considère comme en retard et vous prie de m'en excuser en raison des circonstances et des empêchements que suscite mon ministère si peu régulier. Du reste, j'ai prié pour vous à la messe et dans la journée, et si ma lettre arrive en retard mes prières sont arrivées à temps. Il est plus facile de communiquer avec le Bon Dieu qu'avec les hommes et plus facile aussi à Dieu de faire arriver ses grâces qu'à nous de nous faire parvenir nos lettres. Je vous offre donc mille vœux à l'occasion de votre fête.

Que Dieu vous conserve la santé, vos forces, vous êtes si précieux à tous, je le sais, vous vous dévouez tellement !

J'en ai souvent l'écho et cela me console de ne pouvoir allier à la charité pour les soldats le soin et le réconfort de nos frères. Heureusement vous êtes là.

Que dire dans une lettre ?

Que je vais bien, que je continue mes courses et le ministère des soldats.

Je vis toujours dans l'espoir de vous voir un jour ou l'autre à Bar le Duc sans doute.

Ce que je vous ai écrit reste. Si vous le jugez tant soit peu utile et que ce voyage ne vous fatigue pas trop, je serai à votre disposition selon ce que je vous ai écrit. Nous aurions à parler de bien des choses.

Adieu, cher Ami.

Amitié à tout votre entourage, à vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 17 Juillet 1915*

Mon cher Alexandre

J'ai un petit travail à vous demander. Il s'agit de la revendication des patrimoines dont le Marquis de Gontaut veut se charger. J'en ai écrit à Mgr Battandier qui est d'avis d'accepter.

Il faut munir M. de Gontaut d'abord de ce qui établit d'une manière générale les droits relatifs à la restitution, et puis des droits individuels de chacun.

Pour le premier point, cherchez donc dans les Normae lesquelles sont en une grande brochure dans ma bibliothèque, sur l'un des rayons à portée de la main, à gauche, je crois, ce qui concerne la restitution des biens aux religieux ayant quitté leur Institut.

Puis, dans nos Constitutions particulières ce qui concerne la même question.

Copiez ces deux textes (celui des Normae avec la traduction française) pour les envoyer à M. de Gontaut. Il verra mieux nos droits et pourra les discuter.

Pour établir mes droits personnels, il faudrait demander à M. Henry<sup>1</sup> un extrait de la copie du livre de comptes de la Congrégation, indiquant la somme qui m'est due et l'affirmation signée des deux anciens économes MM. Le Chevallier et Vinot que cette somme qu'ils ont trouvée inscrite à mon nom à leur arrivée à l'économat, y était encore à leur départ, que cette somme était non seulement inscrite au

---

<sup>1</sup>Henry Tardé



livre de la Congrégation, mais était réellement représentée par des valeurs. Une affirmation également qu'une décision avait été légalement prise par l'autorité de la Congrégation qu'on rendrait aux partants la somme intégrale déposée.

Vous trouveriez aussi, je crois, dans la malle ou valise qui se trouve chez les 2 servantes de la M<sup>ise</sup> de Gontaut, ou dans le coffre fort du petit appartement que m'avait prêté M. de Gontaut, la copie notariée de la succession de ma part. Ma part se trouve là marquée. Vous prendriez la date et la somme exacte de ce qui m'a été donné avec le nom du notaire.

Envoyez moi je vous prie ces derniers détails que je transmettrai à M. de Gontaut avec quelques autres détails.

Je vais écrire un mot à M. Henry pour le prévenir et vous en causeriez ensemble.

Adieu, mon cher Alexandre.

Merci d'avance et à vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr a m

Pour les copies, qu'elles soient en grosses lettres très lisibles. Ne m'envoyez pas ces copies des Normae et de nos Constitutions. Je vous préviendrai bientôt de les envoyer à M. le Marquis de Gontaut au château de Saint Blancard (Gers). Réflexion faite, vous pourriez les lui envoyer en le prévenant que c'est en mon nom et pour qu'il ait en mains la base même de nos revendications.

En relisant la lettre de M. de Gontaut je vois qu'il demande la date, le montant et les circonstances des versements.

La date vous pourrez me la donner en voyant la date de la remise de ma succession sur la liasse du notaire.

- A Henry Tardé

*Meuse, 17 Juillet 1915*

Cher Monsieur Henry

Le marquis de Gontaut m'offre de poursuivre lui-même la restitution de nos patrimoines.

Ceux de MM. Vaugeois, Thomé et le mien peuvent être prouvés puisqu'ils sont inscrits sur les comptes de la Congrégation.

Il s'agit de donner à M. de Gontaut les pièces et preuves nécessaires pour faire valoir nos droits.

J'ai écrit à M. Josse de faire une copie du passage des Normae (règles générales de l'Eglise stipulant qu'on doit restituer le patrimoine au sujet qui quitte sa Congrégation) et aussi du passage de nos Constitutions relatif au même sujet. C'est là la base du droit dont la copie peut être précieuse pour M. de Gontaut.

Il faut ensuite lui indiquer la date, le montant et les circonstances du versement de nos patrimoines et prouver qu'ils sont bien authentiques.

Pour cela je crois qu'il faudrait des certificats attestant que ces sommes sont inscrites sur les comptes de la Congrégation dont on peut montrer le double, qu'elles y étaient avant notre arrivée ou depuis tant de temps (pour M. Thomé) et que quand l'ancienne administration (la nôtre) a donné la caisse et les registres à la nouvelle, les sommes non seulement figuraient en compte mais étaient représentées par des titres réels. Il faudrait que ces certificats, un pour chacun, soient attestés et signés par les deux économes successifs, MM. Vinot et [Le] Chevallier.

Je ne vois pas d'autre moyen de prouver la créance dans le cas où les adversaires seraient de mauvaise foi. Je pourrai fournir l'état notarié de la succession de ma mère, peut être MM. Vaugeois et Thomé pourraient en faire autant. Qu'en pensez vous ? L'important est d'armer M. de Gontaut de pièces probantes.

Dans ma lettre à M. Josse je lui dit de parler de cette affaire avec vous et je vous serais reconnaissant de chercher avec lui les preuves utiles.

Je lui parle de l'acte notarié de ma succession, acte établi sur un cahier de notaire et se trouvant ou dans une valise chez les servantes de la Marquise ou dans le coffre fort de l'appartement que le marquis m'avait prêté rue de la Chaise.

Voyez donc cela je vous prie. Le plus tôt sera le mieux car on ne sait ce qui peut arriver aux uns ou aux autres.

Adieu, cher Ami.

Pensez vous toujours à un rendez vous ? Je n'en ai plus reçu aucune nouvelle depuis ma proposition et les détails que je vous ai adressés pour le voyage à Bar-le-Duc et notre rencontre il y a..... ?

A vous et à tous ceux qui vous entourent mille amitiés

Em Anizan pr a m

Mon adresse n'a pas changé.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 20 Juillet 1915*

Mon cher Alexandre

Dans sa très bonne lettre que vous avez pu lire M. Bauffe me demande si je pourrais lui envoyer un colis de biscuits de soldat et des vivres de conserve. Evidemment, il souffre du côté de la nourriture et si nous pouvons le soulager il le faut.

Voudriez vous voir cela. Ici il m'est impossible de le faire. Je puis bien envoyer un mandat, mais étant en rapport avec sa famille il n'a pas besoin d'argent.

Il doit se faire de Paris des envois de colis aux prisonniers, informez vous donc et s'il y a lieu de faire quelques frais, vous me le direz je les solderai.

Dieu merci, la nouvelle de la mort de M. Bard était fausse. Sa mère m'a écrit qu'il allait bien et lui même m'a envoyé une longue lettre datée du 27 Juin. Il allait bien alors. Il est vrai que depuis, étant dans le secteur d'Arras, il a pu courir plus d'un danger. Mais du moins la lettre de Grignan n'était pas exacte.

Je ne puis attendre indéfiniment pour répondre à Mgr Laveille et ne recevant pas votre sentiment ni celui de M. Allès, il faut que je réponde. Ma lettre maintiendra sans doute le statu quo.

Je ne reçois plus de lettres de Mgr de Poterat. Je lui réécrirai sans doute un de ces jours. Peut être s'est-il senti un peu atteint par un mot que j'ai dit du Cal Amette : « Il est si facile de remettre toujours des interventions qui auraient pu être plus efficaces si elles étaient arrivées à temps ! » C'était du moins le sens.

Si on avait occasion de m'envoyer un petit colis quelconque je vous demanderais d'y joindre quelques boutons en crin pour soutane. Impossible d'en trouver par ici.

Tous les esprits sont en ce moment aux permissions. Certains de nos soldats sont déjà partis, quelques uns à Paris. Un séminariste du Nord ira sans doute passer sa permission à Paris pour voir son frère de Suresnes. Il me demande s'il pourrait loger quelque part les quelques jours de séjour. C'est un excellent sujet, fourrier du 365<sup>e</sup> qui fait du bien autour de lui. J'ai pensé au cercle. Pourriez vous voir M. Guesdon, lui en parler et m'en écrire au plus tôt ? Je me chargerai des frais s'il ne les solde pas lui même. Je serais heureux de lui rendre ce service.

Adieu, mon cher Alexandre et à vous de tout cœur en M.

Em Anizan pr a m

- A Henry Tardé

*Meuse, 21 Juillet 1915*

Cher Monsieur Henry

Je reçois de vous aujourd'hui une lettre datée du 22 Juin. Elle a circulé de tous côtés et a fini par aboutir à l'Archevêché de Paris qui l'a renvoyée au 82 Université. De là on l'a envoyée à Verdun chez les Sœurs de la rue St Maur, c'est de là qu'elle me revient aujourd'hui. Qui donc a donné mon adresse au 106<sup>e</sup> Verdun.

Le 106<sup>e</sup> n'est pas à Verdun et je ne suis pas au 106<sup>e</sup>.

Déjà le P. Lantiez m'a fait écrire, paraît-il, au 106<sup>e</sup>.

Mon adresse la plus sûre et la plus rapide pour le moment est :

M l'Abbé Anizan  
Aumônier militaire  
36<sup>ème</sup> territ. 11<sup>e</sup> Compagnie  
Verdun

Le 36<sup>e</sup> territ. étant le plus stable dans mon secteur, les lettres m'arrivent mieux.

Il faut donc recommencer votre rendez vous.

Choisissez une semaine, de préférence les 3 premiers jours de la semaine lundi et mieux mardi et mercredi.

Réservez vous deux jours pour le cas où je serais retenu l'un ou l'autre. Réflexion faite lundi serait aussi bien que les deux autres. S'il survenait un bombardement ou un combat je ne pourrais m'éloigner ce jour là. Vous m'attendriez à Bar le Duc.

Adieu. Je regrette ce retard mais il est dû uniquement à la mauvaise adresse.

A vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr a m

Si vous pouviez apporter les papiers relatifs à la revendication ?

- A Yves Allès

*Meuse, 22 Juillet 1915*

Mon cher Yves

Je ne vous engage guère à entretenir beaucoup de relations avec le journaliste dont vous me parlez. Il s'est toujours montré plus qu'avancé et je n'ai aucune confiance dans son jugement. Je n'incrimine en rien son zèle et sa bonne volonté. Je crois qu'il aura du mérite devant Dieu, mais il n'a jamais eu notre note. Peut-être s'est-il amendé comme vous le dites, mais c'est à voir et à approfondir.

En effet, Mgr Laveille m'a écrit que vous ayant vu à Lorrez vous lui aviez confié presque filialement les projets que je caresse, et dit que, selon ses prévisions Mgr Marbeau pourrait mieux peut être que tout autre évêque en favoriser la réalisation. Il ajoute, qu'à son humble avis, il faudrait que nos Messieurs vivent groupés etc... etc... Mais c'est ce que je me suis tué à lui dire dès le moment où quelques uns ont été admis dans le diocèse. Il est venu me voir à Paris, je l'ai vu à Meaux et je lui ai dit que nous désirions vivre par groupes et que je lui demandais pour l'avenir un ministère conforme à notre vocation, c'est à dire dans les milieux populeux, autant que possible ouvriers et où nous puissions employer notre instrument, les Œuvres.

Il m'a promis pour un avenir assez rapproché de nous donner satisfaction à tous ces points de vue.

Voilà bientôt un an, même plus d'un an et jusqu'ici il n'y en a que deux ensemble, M. Magnien et son compagnon, et, de ministère comme je lui en ai demandé, il n'est plus guère question. Même en ce moment il demande 3 hommes. Il est vrai qu'il parle de M. Veillet, mais pour les autres, il déclare ne pouvoir y toucher, il faut 3 ou au moins 2 nouveaux jeunes et solides, et encore ne sais-je pour quel ministère.

J'ai réfléchi et je vais lui répondre en le remerciant de sa bonté

et de sa bonne volonté, en disant que je n'ai pas en ce moment les hommes qu'il lui faudrait, qu'il faudrait aussi quelque chose de plus formel de la part de Mgr Marbeau et qu'enfin nous ne pouvons marcher qu'avec l'assurance fondée qu'un jour prochain nos MM. seront dans leur vocation.

En effet il faudrait qu'il garde un silence absolu sur nos désirs car, si nos adversaires qui doivent supposer nos désirs, avaient une preuve ferme, ils pourraient solliciter une défense absolue qui pourrait nous entraver.

Je crois qu'après la guerre nous n'aurons pas de peine à trouver ce que nous souhaitons. Mais il ne faut pas refroidir Mgr Laveille, qui je crois est sincère dans ses promesses mais n'est pas le maître. Je ne sais si l'autre vicaire général entrerait autant dans nos vues ? Et puis, il n'y a là rien de personnel à Mgr Marbeau. Si vous revoyez Mgr Laveille vous pouvez vous inspirer de ce qui précède, s'il vous en reparle et lui demander une discrétion absolue. Ne parlez pas de refus à ses avances, mais vous pouvez lui dire en confidence que Mgr Marbeau ne paraît nullement engagé par ce qu'il dit, et que nous ne pouvons baser des projets fermes sur des possibilités.

Dans sa lettre il emploie ces expressions : Selon mes prévisions Mgr Marbeau pourrait mieux peut être que tout autre..... Je crois pouvoir vous dire que Mgr Marbeau vous aidera.... Ces je crois....pourrait... peut être n'ont rien de bien absolu, ce sont là des bases bien fragiles. Enfin, on ne peut rien perdre, je crois, à attendre.

Pour moi, je ne sais ce que je pourrai faire et ferai. Mon projet est de me donner à l'Œuvre qui est celle de ma vie et je voudrais bien vous avoir avec moi. Attendons les indications précises de la Providence, je les demande, s'il plaît à Dieu, par de nombreux Veni Creator et autres prières.

Si vous voyez Thiers ou lui écrivez, dites lui qu'une lettre que je lui ai écrite m'est revenue faute d'une adresse complète qu'il ne m'avait pas donnée. Il ne m'a pas mis son secteur postal et la lettre a couru après lui sans pouvoir le joindre. Je voulais lui envoyer un secours pécuniaire.

Pour les enfants de Vers. et M.<sup>1</sup> il y a pour eux dans le dépôt confié à M. Vinot. Mais nous arrangerons cela.

Gardez vous d'aller manger à l'hôtel quand vous avez un presbytère qui doit vous donner ce qui convient à vous et à vos invités.

D'ailleurs, parlez en et à la C<sup>esse</sup> de Ségur et à Mgr Laveille à l'occasion. Faites ce qu'ils vous conseilleront, quitte à payer la pension des enfants ou à prendre une femme de journée. Reste à savoir si c'est possible. Mais je pourrais vous aider

Continuez à travailler au bien où vous êtes et de tout votre cœur.

Evidemment rien ne sortira maintenant de votre visite à M. Josse au point de vue du sujet qui précède. Je vais du reste répondre de suite à Mgr Laveille. Ne prenez pas le devant pour parler de tout cela. S'il vs en reparle ne vs engagez pas et reparlez m'en.

Adieu, mon cher Yves.

Soyez toujours tout à Dieu, faites ce que vous pouvez et abandonnez vous à Lui.

A vous de tout cœur en M.

Em An pr a m

Réflexion faite je vous confie la lettre à Mgr Laveille avec prière de la lire et de la faire parvenir.

---

<sup>1</sup> Versailles et Meaux



- A Donatien Clavier

*Meuse, 22 Juillet 1915*

Bien cher Ami

Merci de votre lettre et de son contenu, je m'en inspire pour ma réponse que je ne puis retarder davantage.

Je dis qu'il nous faudrait des assurances de groupements et de champs qui nous conviennent au moins pour dans un délai pas trop éloigné, mais qu'en ce moment je n'ai pas de sujets jeunes et robustes. Ils sont tous mobilisés, qu'il faut donc attendre si l'on ne peut disposer de ceux qui sont déjà dans le diocèse.

Je ne vois pas autre chose à faire pour le moment, on ne peut mettre tous ses œufs dans le même panier sans grandes garanties surtout pour chose si importante. Et puis, Mgr Marbeau peut disparaître !

Pour votre santé, ne pourriez vous aller voir M. Dauchez et vous en remettre à sa décision ? Vous êtes à la campagne, vous pouvez prendre tout le repos désirable et la nourriture qui convient. Mais ne vous ennuyez vous pas trop de l'inaction et de l'isolement relatif ?

Parlez en franchement avec M. Vaugeois qui est si sérieux et si charitable ! qui ne s'inquiétera que de votre bien.

L'important est que vous surmontiez cette crise.

Nous avons besoin de vous.

Vous pourriez peut être écrire à M. Dauchez à défaut d'un voyage ? En tous les cas faites ce que le médecin dit et revoyez le.

Adieu, cher ami. Je pense bien à vous et prie pour vous au milieu de nos bombardements et de mes courses.

En ce moment les obus tombent encore à 3 ou 400 mètres d'ici.

A vous de cœur en M.

Em Anizan a m

Remerciez M. Vaugois de sa lettre du 17 qui m'en annonce une autre.

M. l'Abbé Anizan Aumônier militaire  
36<sup>e</sup> territor. 11<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>  
Verdun Meuse

Cette formation est plus stable que toutes les autres ce sera plus expéditif.

- A Gabriel Bard

*Meuse, 26 Juillet 1915*

Cher Monsieur Gabriel

Je joins à cette lettre la carte que M. Josse avait sollicitée et a reçue de Grignan. Vous y verrez les détails précis de votre mort et par quelqu'un qui en a été témoin. Si vous y trouvez aussi votre éloge funèbre, vous ne m'en voudrez pas de ne pas l'avoir supprimé, il eût fallu par trop tronquer ce document intéressant et authentique.

Je vous demande seulement de ne pas faire savoir à l'intéressé ou plutôt à l'intéressant correspondant que vous avez eu sa carte en mains, ce pourrait être très désagréable pour M. Josse qui ne sait pas que je vous la communique.

J'ai reçu avec un mot de Madame votre mère l'image funèbre du cher Monsieur Alfred. J'en suis très heureux. Je la porte dans mon bréviaire afin de penser plus facilement encore à prier pour lui.

Je ne sais quand je pourrais voir M. Louis, car je ne suis pas à Verdun, mais à 12 kilom. et s'il ne vient pas dans nos parages et tout

près, il sera difficile de nous rencontrer. Sa compagnie venait au repos à Eix il y a qq tps, là je serais allé le voir. Mais où est-elle maintenant ? J'espère qu'il me l'écrira. C'est étonnant comme en temps de guerre on peut être éloigné tout en étant très près.

Soignez vous, conservez vous, il y aura tant à faire après la guerre ! Comme il est déplorable qu'avec tant de prêtres dans l'armée certaines formations soient si mal desservies. Que nous avons raison de souhaiter qu'on assigne officiellement un bon nombre des prêtres - soldats à l'aumônerie. Il est vrai qu'il eût fallu pour ces aumôniers aussi une préparation. Faites du bien à vos hommes. Les départements de l'Ardèche et de la Mayenne sont bons, leurs soldats devraient être très abordables !

Adieu, cher Monsieur Gabriel. A vous tout affect<sup>t</sup> en M. Je prie pr vous à la messe.

Em Anizan

- A Charles Devuyt

*Meuse, 26 Juillet 1915*

Mon cher Charles

J'ai reçu votre lettre, et toutes les réflexions qu'elle renferme me paraissent très sages et très justes. Elles cadrent du reste avec celles que je faisais moi même. J'ai répondu à Mgr Laveille que mon désir exprimé dès notre 1<sup>ère</sup> entrevue était que nos MM. vivent d'une vie commune et soient mis dans le cadre de notre vocation. Evidemment il fallait attendre qu'ils aient déjà travaillé quelques mois et acquis quelque droit aux yeux du clergé, mais voilà plus d'un an déjà et j'ajoute que je me réjouis de constater par sa lettre qu'il pense toujours comme moi.

Pour la proposition actuelle, nos prêtres jeunes et robustes dont il me parle sont tous mobilisés. S'il ne peut se servir de ceux qui

se sont donnés et dont il dispose, il faut attendre. Du reste, je serais heureux d'avoir plus qu'une espérance que Mgr Marbeau entrerait complètement dans nos vues. C'est donc le statu quo.

M. Allès reste ce qu'il était, un élément provisoire. Nous verrons. Prions et tenons nous à la disposition de Dieu.

Evidemment les sujets n'ont pas tous la même valeur surnaturelle, aussi ai-je souvent pensé à deux degrés. On ne passerait au 1<sup>er</sup> qu'après un stage au 2<sup>e</sup>. Enfin, Dieu y pourvoira, j'espère. Tout cela est si délicat ! On ne peut repousser ceux qui ont déjà acquis des droits et témoignent le désir de s'unir après l'épreuve du temps et de l'isolement. Un point important est le champ de travail, car il sera difficile de réaliser un plan de ministère un peu complet sans cela.

On me dit que M. Pinault est trouvé bon pour marcher de l'avant ? Je m'inquiète bien de sa pauvre santé.

Adieu, mon cher Charles.

Priez pour que nous avançons dans l'amour de Dieu. C'est ma grande préoccupation comme la vôtre.

A vous de tout cœur en M.

Em Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 26 Juillet 1915*

Mon cher Alexandre

Je reçois en même temps vos deux lettres du 23 et du 24.

J'aimerais mieux voir le séminariste soldat au cercle, par exemple, que dans une famille. En avez vous parlé avec M. Guesdon ? Pourtant, si vous ne trouvez pas une place au cercle, tâchez donc de trouver une chambre et une table ailleurs dans une très bonne maison.

Ce brave ami mérite qu'on l'aide. Il s'occupe bp du rosaire dans sa compagnie. Je lui ai écrit que s'il doit partir avant que je lui donne une adresse, il aille à son arrivée à Paris rue de l'Univ. 82 et que vous lui indiquerez ce qui conviendra. S'il y a des frais je préférerais payer moi même. Pour 4 jours ce n'est pas une affaire.

Je m'en remets à vous pour M. Bauffe.

M. Bard m'écrit encore ce matin, il va bien.

L'important à mon avis est de fournir à M. de Gontaut ce qui peut fortifier et aider sa revendication. Il ne me demande qu'un pouvoir régulier pour traiter cette affaire en notre nom avec les renseignements sur la date, le montant et les circonstances des versements. Il ajoute qu'il s'est assuré un très fort appui à Rome.

J'ai écrit à M. Vaugeois mais pas encore à M. Thomé. Puisqu'il doit vous aller voir dites lui donc tout et, s'il le désire, qu'il fasse lui même un pouvoir régulier pour M. de Gontaut qui se chargera aussi de son affaire, qu'il donne également les renseignements cités plus haut.

J'en ai écrit à Mgr Battandier. Il me répond : « Le droit est incontestable et on peut lui appliquer le *Dura lex sed lex* et ce n'est pas le *summum jus* (*summa injuria*) que vous réclamez, c'est le *jus strictum* à tel point qu'il y aurait faute mortelle à vous le dénier. » Il me conseille d'accepter rondement l'intervention de M. de Gontaut pour traiter devant la juridiction ecclésiastique ou à l'amiable. Mais pour traiter devant la juridiction civile il faudrait une autorisation spéciale. C'est grave.

Il m'ajoute : « Pour ce qui vous concerne je me rappelle vous avoir conseillé d'agir plus tôt et plus énergiquement, vous avez refusé par délicatesse. Je ne dis pas que vous ayez eu tort, au contraire je vous loue de votre réserve qui provenait de sentiments surnaturels, mais le droit canonique ne se fait pas avec des sentiments. Occupez vous donc de procurer à M. de Gontaut les preuves des patrimoines des réclamants. » Donc il faut : 1° Un pouvoir régulier venant de chacun des réclamants ou collectif ou particulier à M. de Gontaut pour traiter en notre nom.

2° renseignements précis, concernant la date, le montant et les circonstances des versements.

Il serait bon je crois de lui indiquer 3° les efforts faits inutilement pour obtenir la reddition de ces patrimoines.

Enfin, 4° je juge qu'il ne serait pas inutile de lui fournir les textes canoniques sur lesquels sont basées ces revendications. Ce n'est pas lui qui demande les 3° et 4° mais cela l'aiderait. Je lui enverrai du reste la lettre Battandier.

Si M. Henry<sup>1</sup> venait à Bar le Duc nous pourrions finir de ces questions. Mais tâchez avec M. Henry de faire faire le nécessaire à M. Thomé pour ce qui le concerne pendant qu'il sera à Paris.

La circul. Desr.<sup>2</sup> ne m'intéresse nullement. Tout est rompu et bien rompu avec eux. Je leur pardonne de grand cœur et en preuve j'ai qqf prié pour eux. Mais j'ai fait ce que j'ai pu ou à peu près quand j'étais en charge. Maintenant c'est fini pour le passé. Je ne veux plus m'occuper que de ce que Dieu me demande dans le présent et dans l'avenir s'il y a lieu. - M. Lantiez pousse à mettre au courant le Pape et Mgr Gaspari ? Un étranger pourrait le faire, moi je ne le tenterai plus. J'ai donné un petit mémoire à Mgr Odelin qui l'a donné au Pape. Si le Souverain Pont. veut des explications il saura les demander, s'il préfère laisser cette affaire, à sa volonté ! du reste que voulez-vous qu'il fasse ? Nous réintégrer ? La vie sera intenable avec les autres. Les faire sortir de l'Institut et nous y réintégrer ? Ce serait un blâme à Pie X. Et puis la Sacrée Congrégation et le P. Billot sont là. Comment espérer un revirement ? Ni le Pape, ni le Cal Gaspari ne sont au courant. Ils ne le seraient que par la Sacrée Congrégation entraînée par les appuis des autres. Un étranger pourrait tenter quelque chose parce qu'il se présenterait en désintéressé, mais nous ? moi surtout ? Les seuls qui pourraient encore quelque chose ce sont les étrangers et ceux qui sont restés dans la Congrég. Et encore que pourraient-ils contre la Sacrée Congrégation ?

Evidemment Dieu permet ce qui se passe, je m'en rapporte à Lui pour faire ce qu'Il veut.

Inutile je crois d'insister auprès de Mgr Battandier à moins que M. de Gontaut ne demande les lois canoniques appuyant notre droit.

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

<sup>2</sup> Fernand Desrousseaux

J'aurais été bien aise de les lui indiquer par avance, mais si vous ne les avez pas, laissez cela. Copiez seulement le passage des Constitutions et quelques passages de Mgr Battandier et du P. Bastien s'ils vous paraissent absolument concluants. Autrement non. Si M. de Gontaut désire autre chose, il le demandera.

Si j'y avais pensé j'aurais demandé à Mgr Battandier les passages du Code des lois Canoniques dont il me parle.

Je n'aurais pas besoin d'une permission militaire pour passer qqs jours à Paris, mais ce serait d'un fâcheux exemple à mon avis, et pendant mon absence il y aurait probablement des besoins auxquels nul ne répondrait.

Mais si vous jugiez bon de venir à Bar le Duc avec M. Henry, ce serait très agréable pour moi et peut être utile. C'est à vous à en juger.

J'ai répondu à Mgr Laveille que nos jeunes robustes sont mobilisés et que s'il ne peut déplacer ceux qu'ils ont actuellement pour commencer un groupement il n'y a qu'à attendre. M. Allès vous le dira, du reste, ma lettre a passé par ses mains.

Adieu, mon cher et si aimé Alexandre. Je vous reste bien uni dans le Sacré Cœur du Divin Maître. Ah ! que je voudrais l'aimer plus et me sacrifier plus pour Lui!

A vous bien affectueusement en M.

Em Anizan pr a m

M. Delisle qui est à St Sauveur me fait savoir que M. Varaigne va bien.

- A Lucienne Derdinger  
(épouse de Jean)

*Meuse, 2 Août 1915*

Chère Madame Derdinger

Votre échantillon d'opuscules m'est arrivé après le départ de ma dernière lettre. C'est bien celui dont je vous parlais. Vendredi et Samedi j'ai reçu successivement deux gros paquets de ces opuscules avec adresse en belle écriture qui est identique à celle d'autres paquets reçus de vous. Evidemment c'est vous qui me les avez expédiés. Merci mille fois à vous et à notre cher Jean avec lequel vous avez comploté ce nouveau témoignage d'attachement et de dévouement. Dites lui combien j'ai été touché de cet envoi si utile et dont déjà un certain nombre de mes soldats ont profité hier. Dites le lui après vous l'être dit à vous-même. Ce matin un de mes troupiers en retard depuis longtemps avec le Bon Dieu, est venu se confesser en pleurant et ensuite communier. Il me disait, après, sa joie. Or, avant, pendant et après il était plongé et des yeux et du cœur dans un de vos petits paroissiens qu'il a emporté et dans lequel il puisera nombre de bonnes pensées et de consolations. Encore merci pour moi et pour mes soldats !

Et Jean ? Je m'ennuie un peu de n'avoir pas de ses nouvelles. Evidemment son rétablissement suit son cours, mais quelques détails me feraient bien plaisir.

Pour moi je vais bien. Ma vie est toujours la même, ministère de soldats combattants, visites dans les forts, aux avant-postes et aux tranchées. Bombardements, pluies de projectiles plus ou moins denses etc. etc... Priez pour que Dieu daigne abréger cette épreuve si lourde à tant de familles et à nos soldats. Agréez, chère Madame, avec ma reconnaissance l'assurance de mon entier dévouement. Cherchez dans votre cœur ce que vous trouverez de meilleur pour le dire de ma part à Jean.

Em Anizan a. m.



- A Henry Tardé

*Meuse, 2 Août 1915*

Bien cher Ami

Je reçois votre lettre m'annonçant votre arrivée à Bar le Duc lundi 9 à midi. Voici mes heures de trains à moi de Verdun :

1 <sup>er</sup> Départ	4h55 du matin de Verdun
Arrivée	9h14 du matin à Bar
2 <sup>ème</sup> Départ	2h55 du soir de Verdun
Arrivée	7h14 du soir à Bar

Il est probable que j'arriverai mardi matin à 9h.14. Je dis pro-  
bable car je suis à la merci des événements. Si je vois qu'il soit préfé-  
rable de venir lundi soir ou mardi soir ? Si j'étais obligé de remettre à  
mercredi je vous télégraphierais à l'hôtel du Commerce à Bar.

Je me réjouis bien de vous voir.

Il me serait bien utile d'avoir une bonne jumelle à prisme et pas  
trop volumineuse. C'est une assez grosse dépense, peut être 120<sup>f</sup> ou  
130<sup>f</sup> ; c'est la seule vraie dépense que je me permettrais pour la  
guerre, mais ce serait utile.

Voudriez vous voir à Paris si vous pouvez me trouver cela, je  
vous rembourserai à Bar.

Sans doute je passerai une nuit à Bar car les départs de cette  
ville pour Verdun

sont 6h.40 du matin  
et 2h.40 du soir

de 9h.14 à 2h.40, ce serait trop court.

Adieu donc et à bientôt.

A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan pr a. m.

Si vous n'avez pas le temps de vous occuper de la jumelle, tant pis.

Amitié à votre entourage.

- A Yves Allès

*Meuse, 8 Août 1915*

Mon cher Yves

Il est 10h. du soir et j'ai encore à écrire, je ne puis être long. Mais j'ai une occasion de faire partir cette lettre demain, j'en veux profiter.

Je vois avec joie que tout va bien pour votre ministère. Donnez vous y en imitant N.S. de votre mieux. Mais soignez vos jambes. Elles sont si précieuses pour l'apostolat ! Je vais aller voir demain M. Henry1 quelques heures à Bar le Duc, c'est ma 1<sup>ère</sup> sortie depuis un an. Et encore ai-je crainte qu'on ait besoin de moi pendant ces 24 heures. Enfin ! Il est vrai que c'est utile. Pour les propositions de Mgr Laveille, il vaut mieux attendre. Nous ne savons ce que Dieu nous réserve. Si rien ne paraît à l'horizon il sera toujours temps de voir à accepter ce qui se présentera. Assurément je voudrais bien vous avoir près de moi s'il plaît à Dieu. Continuons à implorer le Saint Esprit lumière et courage.

Ici nous n'avons pas de grands combats en ce moment, mais il y a à chaque instant des bombardements de part et d'autre et souvent quelques blessés quelques tués. J'ai beaucoup de monde aux messes de dimanche de mes deux cantonnements. Je la prêche toujours, c'est utile et désiré. Il y a assez souvent des retours de loin au Bon Dieu. Je visite mes soldats aux avant postes et dans les tranchées avancées, et la sympathie de tous est acquise. Priez pour que le bien se fasse plus abondant encore. Mais il y a un retour.

Adieu, mon cher Yves.

A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan pr

- A René Lefebvre

*Meuse, 8 Août 1915*

Mon cher René

Vous voulez bien n'est-ce pas que je vous appelle comme mon vrai enfant bien cher ?

Que votre lettre m'a fait plaisir et peine ! Plaisir parce qu'elle venait de vous, me parlait de vous et m'était un témoignage que vous avez échappé à bien des dangers et que votre cœur reste vaillamment et indissolublement au Bon Dieu en dépit des épreuves. Votre lettre m'apporte aussi beaucoup de peine parce que je partage cordialement tous et chacun de vos chagrins. Pauvre et cher René ! ils vous viennent de tous côtés, mort de votre frère, pertes matérielles, éloignement de votre famille, préoccupations sur ce qu'ils deviennent etc... etc... Que de soucis ! Oui, je ferai mon possible pour voir ou au moins savoir ce que devient votre frère Jean.

Je sais où est sa compagnie et j'ai demandé à un soldat qui va tout près de lui, de m'en écrire après s'être informé. Mais en temps de guerre on est éloigné l'un de l'autre tout en étant proche car chacun reste dans son secteur et même dans son rayon sans pouvoir le franchir. Quand je saurai quelque chose je vous réécrirai. Si vous correspondez avec lui dites lui que mon centre est Damloup et qu'il peut m'écrire un mot à cette adresse :

M. L'Ab. An. aumôn. milit. 36<sup>e</sup> territor. 11<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup> Verdun. Par le 36<sup>e</sup> qui est plus stable que mes autres formations, je recevrai la lettre. Assurez le qu'il trouvera en moi un ami.

Je le reste aussi pour vous bien cordialement et serai toujours heureux de recevoir de vos nouvelles et de partager tous vos soucis et vos peines.

A vous de cœur en M.

Em. Anizan a m

- A Georges Vaugeois

*Meuse, 13 Août 1915*

Bien cher Ami

J'ai bien du mal avec mes occupations de ministère à tenir au courant ma correspondance.

M. de Gontaut traitera les 3 affaires ensemble : celle de M. Thomé la vôtre et la mienne. Sur ma procuration j'ai spécifié que je lui confiais de faire valoir mes droits de la façon que le permet le droit canonique. Tout est sauvegardé. Il peut recourir même à l'autorité civile en demandant les permissions prescrites, mais je ne le dis pas, tout est compris dans la formule générale. Je crois du reste, que le marquis de Gontaut ne veut se servir de cela que comme menace. Encore faut-il que ce soit dans les limites où le permet le droit canonique.

Pour la question de Meaux, je pense comme vous. Ne pouvant retarder ma réponse jusqu'à la vôtre j'ai écrit à Mgr Laveille en lui disant que je n'avais pas les jeunes vigoureux qu'il me demandait, mais en réservant l'avenir. J'ajoutais que l'affaire étant très grave pour nous, nous ne pouvions nous contenter d'une espérance que Mgr Marbeau serait favorable à notre groupement. Mgr a-t-il voulu répondre ? M. Pariot m'a écrit depuis, qu'il a vu Mgr Marbeau lequel lui a demandé de m'écrire qu'il avait en vue un vaste projet par lequel il voudrait former un groupe des nôtres. Mais il lui faudrait un homme tout à fait supérieur. Je n'ai pas encore répondu, mais je demanderai qu'on attende la fin de la guerre à moins qu'on veuille se servir de ceux qui sont déjà du diocèse. M. Pariot vient d'être nommé dans une paroisse de 1 200 âmes où il y a des usines en formation et où il faudra un second prêtre. La prévision de M. Edmont est très intéressante mais le comment le serait autant, car revenir avec les mêmes me paraît chose impossible. Et comment croire qu'on éliminera ceux qu'on a mis au pinacle ?

M. Henr.1 m'a demandé un rendez-vous à Bar le Duc et j'y suis allé 24h. Nous avons traité l'affaire de Gontaut et bien d'autres.

Il est préoccupé d'un endroit pour reposer ceux qui reviendront de la guerre. Il me semble que le mieux serait de faire une petite construction à l'endroit qu'il habite, et avant, de s'assurer de quelques années de location 3,6,9. Cela servirait pour ceux qui auraient besoin de la campagne pour leur santé, pour des vacances, pour le temps où on ne serait pas casé etc... etc... N'est-ce pas votre avis ? C'est un diocèse où l'on pourrait avoir les pouvoirs pour le service intérieur. La question plus difficile est l'argent, mais je me figure qu'on trouvera. Je prévois une dépense de 20 000. Dans une maison prêtée on n'aura aucune liberté et d'un jour à l'autre il faudrait déloger.

Je vais bien malgré la fatigue des courses longues et fréquentes.

Ne pourriez vous faire interroger M. Edmont pour savoir le fond de sa pensée et s'il y a quelque fondement sérieux à ses prévisions. Il serait pénible de s'engager de façon qu'on ne puisse plus se dégager si quelque chose de pratique se présentait.

La seule chose qui en ce moment me paraîtrait pratique serait le partage en deux et des hommes et des biens.

En dehors de là ! on affirme que le Canada travaille à la séparation ?

Adieu, cher Ami. Si Mademoiselle votre sœur est avec vous veuillez lui présenter mes hommages.

A vous mes bien affectueux sentiments en N.S.

Em. An

- A Donatien Clavier

*Meuse, 16 Août 1915*

Bien cher Ami

J'ai reçu votre lettre de Paris par M. Henr.<sup>1</sup> et celle de la Bernerie par la poste aujourd'hui. Merci de tous les détails intéressants qu'elles contiennent sur vous, sur les rencontres et visites. On ne peut expliquer en effet nos affaires que par des sentiments inavouables. Mais je doute que M. Maig<sup>2</sup>. n'ait eu que ce motif de provoquer tout cela. M. Le Bihan avant de mourir savait par l'intéressé même qu'il ne pensait qu'à aller à Rome et il avait conclu des conversations de M. Maig. que je ne finirais pas mon temps de Supér. Or, à ce moment je n'avais pas arrêté la nomination sollicitée en dehors de moi et contre moi. La venue à Rome du dit M. Maig. n'aurait fait qu'accélérer l'attaque et les événements.

M. Im.<sup>3</sup> a dit que c'était pour venger le P. Lecl.<sup>4</sup> d'autres que c'était à cause de ma doctrine, on a prétexté les syndicats. Tout cela prouve que la raison était inavouable. Mais laissons à Dieu le jugement et la suite de cette affaire. Sanctifions nous, tenons nous fidèlement dans les mains de Dieu prêts à ce qu'Il voudra. Ce qu'Il veut est toujours le mieux.

Soignez vous car nous avons besoin de vous. Quand vous ne pourriez que diriger les uns ou les autres, recevoir quelque part, aider par intermittence, faire le secrétaire ou le chef de maison ce serait beaucoup. Vous pourrez du reste prier, donner l'exemple, encourager et soutenir. L'important pour vous, je crois, est de vivre dans la paix et l'abandon. Priez sans vous fatiguer pour l'avenir des Pauvres et pour celui de nos frères. Il y a là beaucoup de besoins d'un côté beaucoup de bonne volonté de l'autre.

Oui, j'ai vu M. Henr. à Bar pendant quelques heures, nous avons réglé l'affaire des revendications, d'un refuge pour nos frères et

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

<sup>2</sup>Charles Maignen

<sup>3</sup>Adolphe Imhoff

<sup>4</sup>Alfred Leclerc

aussi nous avons beaucoup causé de l'avenir. Pour ce dernier point il m'a semblé que nous étions d'accord. Je lui ai dit mes pensées qu'il accepte et partage. C'est beaucoup.

Présentez mes respects et mon souvenir tout dévoué à votre vénérable mère. Je me réjouis de la joie que lui apporte votre présence.

Adieu, cher Ami. Je suis bien uni de cœur et de prières. Priez pour ma sanctification c'est mon grand souci.

A vous de cœur en M.

Em An

PS - Je suis bien étonné du départ Delran. Est-ce sûr ? Le Procureur ! Et pour quelle cause ? Cela serait d'un mauvais augure pour ces MM.

- A Charles Devuyt

*Meuse, 16 Août 1915*

Mon cher Charles

Que produira la mort de Mgr Bovet pour Genève ? Je ne sais, peut être qu'une recrudescence de désir de nous avoir. Là-bas on manque de prêtres, la paroisse dont il s'agit a des dettes importantes (ce qui m'inquiète un peu). Le Bon Dieu en décidera.

D'un côté j'aimerais que pour le début nous ne soyons pas éloignés les uns des autres, de l'autre je crois qu'un établissement en Suisse, surtout à Genève, serait bien utile à certains égards. Et puis, le milieu est assez important et il semble qu'on y aurait grande liberté. Dans des affaires si délicates et qui peuvent être si importantes pour le bien des âmes il ne faut pas se lasser d'implorer le Saint Esprit et il faut attendre avec confiance que Dieu nous guide. Nous sommes ses ins-

truments, instruments doués de facultés dont nous devons nous servir assurément, mais instruments que Dieu dirige.

M. Josse m'a communiqué une lettre du P. Lantiez qui a dû faire du bien à tous : peut être vous l'a-t-il envoyée. Il s'associe pleinement à une de mes lettres et dit cette phrase caractéristique « Heureux ceux qui ont pu se retirer ! » et il conclut : « Prions, comptons sur la Providence et cherchons par quelle voie le bien visé qu'il ne faut pas abandonner pourra se réaliser. » Il vient de m'adresser une autre longue lettre par M. Henri<sup>1</sup>, lettre excellente et très réconfortante. Je suis très heureux de cet appui du P. Lant. qui, après tout, a connu nos débuts, les 1<sup>ers</sup>, leur esprit qui est tout surnaturel et qui a passé lui aussi par bien des épreuves.

M. Vaugeois m'écrit cette phrase énigmatique : « M. Dolobel (c'est un prêtre de Boulogne) m'a dit recevoir de tps en tps M. Edmont lequel lui déclarait qu'à son avis un arrangement allait se faire et même serait déjà fait sans la guerre, que le seul obstacle était M. Charles Maign.<sup>1</sup> »

Qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'y crois guère et je ne vois pas cela possible, car il faudrait qu'un certain nombre de nos adversaires partent et comment le P. Billot les ferait-il partir ? ?

M. Clavier dit aussi (écrit le P. Lantiez qui me le répète) que le P. Saub.<sup>1</sup> a déclaré à M. Edm. et à M. Delob. qu'il aurait vu, que « la cause du bouleversement était l'opposition faite à Rome pour empêcher M. Maign. d'être nommé consultant. »

On dit que le Canada prépare sa séparation et le P. Lantiez me conseille de me mettre en rapport avec les Canad. et de préparer avec eux une résurrection. Je ne m'y sens pas du tout porté. Ils sont restés très silencieux et je ne vois même pas ce que l'on pourrait recommencer de ce côté. Pour tout cela j'attends les lumières du St Esprit s'Il veut bien m'en donner et me prêter vie.

J'ai vu M. Henry à Bar le Duc où il m'avait demandé un rendez vous de 24h. Nous avons fait les papiers pour les revendications, organisé le plan. C'est le marquis de Gontaut qui se propose pour marcher et Mgr Battandier auquel j'en ai écrit me conseille de saisir cette occasion. C'est donc fait. J'ai bp causé avec M. Henr. qui se montre très



suraturel dans ces affaires et auquel j'ai exposé toutes les idées qui remuent en nous. Il les admet et semble s'y rallier pleinement, mais en souhaitant des milieux importants afin que les deux éléments aient un champ suffisant. C'est juste.

Mgr de Meaux lui même a chargé M. Pariot de me faire écrire qu'il avait un vaste projet en vue pour lequel il voudrait former un groupe des nôtres. Malheureusement il n'en a pas dit plus et je ne vois guère le moyen de s'engager plus sans rien savoir de ses projets. J'en écrirai aujourd'hui en ce sens et en ménageant l'avenir. Tout ce mouvement des têtes et des cœurs me prouve que Dieu prépare quelque chose, je crois, et que quelque chose revivra.

L'important est de nous sanctifier, d'accepter vaillamment les épreuves, de devenir des imitateurs de N.S. et de nous tenir absolument dans sa main. Cette question de la sanctification me paraît tout en ce moment. En fait qu'est-ce que Dieu ferait de nous sans cela ?

Ici le bien se fait dans une assez consolante mesure. Les opérations ne sont pas très actives. Il y a un mouvement perpétuel de retours et de retours sérieux, je crois. Dieu a ses moyens pour ramener notre pauvre pays. Ayons confiance qu'Il le fera.

Adieu, mon cher Charles.

Continuez à vous abandonner pleinement aux volontés de Dieu et à cultiver la charité et l'imitation du grand modèle en vous. Je pense bien ces jours ci au cher Georges Bellan.<sup>1</sup>

A vous de tout cœur en M.

E A.

Le P. Fontaine le Procureur de St Lazare est venu donner la retraite à la Communauté de ma nièce à Verdun.

Il a témoigné au moment de partir en apprenant que j'étais non loin, une sympathie très grande, un regret extraordinaire de ne m'avoir pas vu, a cherché un moyen de me faire prévenir, moyen qu'il n'a pas trouvé. On le dit très persona grata auprès de B. XV. J'ai fait faire une

---

<sup>1</sup> Georges Bellanger

démarche à Paris pour savoir s'il y aurait réel intérêt à ce que je le rencontre. Dans ce cas j'irai 2 ou 3 jours à Paris. Mais je recule tant que je peux à quitter si peu que ce soit mon poste où, j'ai toujours à faire. C'est un exemple du reste et une preuve d'affection que je veux donner aux chers soldats. J'ai organisé un roulement de visites dans mes cantonnements et aux avant-postes auquel je veux être fidèle.

Si pourtant il était absolument nécessaire que je quitte 2 ou 3 jours, je m'arrangerais.

- A Louis Lantiez

*Meuse, 16 Août 1915*

Mon bien cher Père

Je ne sais comment vous remercier de votre si affectueuse lettre reçue par M. Henry<sup>1</sup>. Une seule chose y manquait le détail sur votre chère et si précieuse santé.

Indépendamment de l'affection profonde que je conserve pour vous et de ma reconnaissance pour tant de lumières venues de vous, vous restez le témoin des fondateurs et de la fondation de la grande Œuvre à laquelle Dieu nous a appelés et qui nous tient au cœur.

Dans la terrible crise qui l'a mise à l'agonie, vous restez le trait d'union et le conservateur de son esprit. Oui, je pense sans cesse à sa résurrection et Dieu sait que je suis prêt à y travailler coûte que coûte si Dieu me prête vie. Vos prières y aideront.

Je suis bien frappé de la persévérance, des désirs et de la fidélité de cœur du plus grand nombre de nos frères. Voilà déjà une année de séparation, année précédée d'une autre d'épreuves et je constate dans la plupart la même ardeur, les mêmes volontés de rester à Dieu et aux pauvres et aussi les espérances aussi fermes. Je ne puis croire que la Providence n'y ait mis la main.

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

En tous les cas je tâche de me fixer de plus en plus dans le saint abandon.

Meaux me fait de plus en plus d'instances pour que nous recommencions notre groupement dans son diocèse. J'hésite à m'engager à fond de ce côté parce que le pays ne renferme guère de grands centres ouvriers, parce qu'il est possible qu'on lève la défense pour la banlieue de Paris et pour Versailles, parce qu'un engagement pourrait paralyser l'avenir.

Je me demande si vous ne pourriez nous rendre service en voyant à l'occasion le Cardinal et en lui parlant. Son Eminence m'a écrit une excellente lettre en Février. Mais il se plaignait qu'on n'ait pas suivi son conseil de rester quand même.

Pour moi, je l'ai suivi tant que j'ai pu, je ne suis parti que quand on m'y a presque invité, surtout que quand on m'a refusé la permission d'aider mes anciens enfants partis à ne pas rester sur la rue. Quant aux autres, je n'ai conseillé à aucun de partir, mais ils ont trouvé la vie intenable non seulement au point de vue de la paix de leur cœur mais au point de vue conscience. Je suis parti le dernier, mais déjà j'étais mis de côté ; nul ne me donnait signe de vie, on travaillait à me supplanter à l'Union, on m'accusait des départs, on prenait le contre pied de ce que j'avais fait et je devenais sans le vouloir l'espoir et le confident forcé de tous les mécontents.

Du reste le choix qu'on a fait du Cal Billot dit assez que nos adversaires s'étaient assurés pour l'avenir un appui qui éterniserait cette situation intenable.

Le Cardinal n'a pas assez compris toutes ces difficultés. Il croit qu'il aurait obtenu la convocation d'un Chapitre nouveau et d'une révision du passé. Le Cardinal Billot s'y serait opposé et la Sacrée Congrégation n'aurait pas voulu se déjuger. Ce qui me paraîtrait utile auprès du Cardinal c'est qu'on lui fasse comprendre la difficulté, la quasi impossibilité où étaient la plupart de tenir. Ce serait utile parce qu'il se propose, je crois, de parler à Rome après la guerre et on lui opposera le départ du grand nombre.

Il est bien entendu que cette démarche ne presse pas et qu'elle est absolument subordonnée dans mon esprit à votre santé et à

votre jugement. M. Thomas aurait aussi besoin d'être éclairé à ce point de vue.

Adieu, mon bien cher Père. Continuez à prier un peu pour moi et pour nos chers soldats.

Je prie pour vous et vous reste profondément attaché en N.S.

Em Anizan pr a m

Je vous parlerai du Canada une autre fois.

- A Henri Grosse

*Meuse, 17 Août 1915*

Cher Ami

Assurément l'égoïsme règne encore dans une grande partie de notre société, égoïsme qui est la résultante fatale de l'impiété et de l'indifférence. Comment en serait-il autrement avec l'éducation donnée au grand nombre ? Sur quoi voulez vous que s'appuient tous ces malheureux qui ne connaissent rien de Dieu ni ne l'éternité ? Le contraire serait un miracle. Parmi tous ceux qui sont sur le front et sont vraiment exposés il y a un certain mouvement de retour, mais assurément le seul fait de la guerre ne relèvera pas la foi dans notre pauvre pays, il faudra un autre moyen que, j'espère, Dieu se réserve d'employer quand il le jugera bon. Il faudrait surtout des Saints.

Vous n'avez qu'à vous en remettre à Dieu de votre situation. Heureusement qu'on ne vous a pas envoyé en avant, votre santé n'aurait pas supporté la fatigue.

Je suis très heureux que tout aille bien pour vos frères. Priez pour eux.

Les affaires de notre famille sont entre les mains de Dieu comme celles de la France. Patientons, abandonnons nous à Dieu, j'ai confiance qu'Il nous aidera et interviendra d'une façon ou d'une autre.

Profitez, cher ami, des épreuves de l'heure actuelle pour vous sanctifier. C'est surtout dans la souffrance et le sacrifice que grandit la sainteté. Faites ce que vous pouvez de vos exercices, mais ce que vous pouvez toujours c'est rester uni à Dieu et pratiquer la charité auprès du prochain.

Adieu, bien cher Ami.

Bon courage et confiance !

A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan a. m.

36° territor. 3° bataill.

S.P. 157

ne plus mettre Verdun

- A Alexandre Josse

*Meuse, 18 Août 1915*

Mon cher Alexandre

Avec votre lettre m'arrive une autre de l'aumônier du 169<sup>e</sup> m'annonçant la mort d'Emile Simon et contenant une lettre à mon adresse du pauvre enfant. Cette lettre écrite le 3 Août est des plus touchante dans son laconisme. Elle était écrite en prévision de sa mort. Il me supplie de ne pas l'oublier dans mes prières surtout à la messe et de dire des messes pour son âme « Mon corps est bien peu de chose l'essentiel est que mon âme soit sauvée, ce que j'espère, car j'ai toujours cherché à vivre comme j'aurais voulu mourir... J'ai fait à Dieu le

sacrifice de ma vie pour la Sainte Eglise, pour que notre France sorte victorieuse et plus chrétienne de cette lutte gigantesque et pour que notre chère Congrégation voie renaître elle aussi la paix dans son sein. Adieu cher et vénéré Père, au revoir au Ciel !

E. Simon »

Il est mort d'accident. L'aumônier me dit qu'en vérifiant le mécanisme de son fusil il a fait jouer la gâchette. Le coup a porté dans l'abdomen. Il a pu l'absoudre et l'extrémiser. Il souffrait beaucoup et délirait.

Transporté au poste de secours, il y est mort vers six heures du soir. C'était le 13 Août.

L'aumônier ajoute : « Il me serait difficile de vous dire quels regrets cette mort cause à tous ceux qui l'ont connu. Pendant qu'on l'extrémisait un soldat disait : - En voilà un qui a rendu des service ! »

Veillez, cher ami, annoncer cette mort à ceux que vous pourrez prévenir et demander 3 messes aux prêtres et 3 communions aux laïcs. Il n'y a plus cette règle, mais pourquoi ne pas l'observer de bonne volonté et cordialement ? Je suis bien peiné de la mort de ce cher enfant qui m'écrivait souvent et me tenait au courant de tout ce qui le concernait. Je l'avais fait entrer moi même chez nous.

Pour M. Fontaine de St Lazare c'est bien, mais si j'avais pu le voir, je crois que j'aurais pu obtenir quelques détails intéressants que vous avez peut être du reste et j'aurais tâté le P. pour qu'il glisse un mot au Pape à l'occasion. Enfin !

Pour ma lettre à Mgr Odelin je ne suis pas très fâché qu'elle passe sous les yeux du Cal Billot. Elle pourra lui suggérer quelques doutes sur la justice de la cause qu'il défend. Evidemment c'est un enterrement de la démarche et cela prouve que le Pape ne fera rien de lui même. Nous le pensions bien. Le Bon Dieu veut sans doute qu'on opère autrement. - J'ai répondu à Boulogne à M. Calbardure. Je suis heureux que ce triste épisode ait sa clôture nécessaire.

Non, je ne savais pas la seconde perte que vient de faire M. de Charnacé de son dernier gendre. Je lui écrirai au 80 rue de l'Université.

Pour mon adresse il y a maintenant un détail à changer  
36° territor. 3° bataillon S.P. 157.

Il ne faut plus mettre Verdun qui cesse d'être une place de guerre.  
Nous devenons régim. de marche.

Cela changera-t-il bp en pratique ? Je ne sais, car il faut tenir  
ce front qui fait face à Metz.

Adieu, cher Ami.

Votre conversation avec M. Fontaine a dû être un peu plus  
longue que vous ne me dites ? Qu'avez-vs dit ? qu'a-t-il répondu ? sa  
pensée doit refléter celle de beaucoup à Rome.

A vous de cœur en M.

Em. Anizan pr a m

Je vous recommande les prières pour Emile Simon.

Prévenez donc pour mon adresse.

- A Monsieur Mézière

*Meuse, 19 Août 1915*

Cher Monsieur Mézière

Je reçois à l'instant votre lettre si documentée et si affec-  
tueuse. Combien je vous en remercie ! Je vais la communiquer au ca-  
pitaine mon ami qui vous en saura autant gré que moi.

Je suis très heureux que la Maison St Augustin voisine de la  
vôtre soit utile au prêtre votre ami, mais je serais encore plus heureux  
qu'elle vous servît à vous. Le jardin en particulier serait si précieux  
pour vos enfants ! J'espère bien aussi que l'on a fait élaguer les arbres  
qui interceptaient votre vue.

Je crains que Monsieur Poudroux ne baisse beaucoup. Il paraît si fatigué depuis un certain temps. L'abandon de Paris n'est-il pas encore une étape vers le déclin ?

Comme vous, je compte sur la victoire et la victoire avec l'aide de Dieu. Vous devez être très au courant des pourparlers diplomatiques et devez savoir à quoi vous en tenir.

C'est un facteur dont Dieu peut se servir. Mais quoi qu'il en soit des moyens naturels précieux, il est vrai, Dieu peut tout cimenter et tout renverser, et Il tient tous les moyens de faire triompher les causes justes. Patientons et espérons en Lui.

Je serai bien heureux aussi, je l'avoue, de retrouver tous ceux qui me tiennent au cœur et vous en êtes.

De grand cœur je prie pour toute votre famille. Pierre me semble d'après ses lettres devenir de plus en plus sérieux. J'ai reçu une excellente lettre du cher enfant. Elle est datée de Chartres mais ne porte pas plus d'adresse qu'elle ne me fixe sur la date de sa rentrée à St Germain. Aussi j'attendrai pour lui récrire et répondre à ses questions.

Merci mille fois de votre mandat, le montant sera employé au bien des soldats.

Je suis bien sensible au souvenir de tous les vôtres, assurez, je vous prie, Madame votre mère et tous que je ne les oublie ni dans mes pensées ni dans mes prières.

Et Jean ?

Voilà un an passé que je vis au son du canon qui n'a pas cessé un jour. Il est vrai que nous sommes sur le front extrême, le plus près de Metz. Que nous apprécierons la paix quand cette guerre sera achevée.

Adieu, cher Monsieur Mézière. Veuillez agréer avec mes remerciements mes plus affectueux hommages.

Em Anizan a m

36<sup>e</sup> territ. 3<sup>ème</sup> batail. S.P.157



- A Jean Derdinger

*Meuse, 25 Août 1915*

Mon cher Jean

Ta lettre du 10 m'a fait grand plaisir à cause des bonnes nouvelles qu'elle m'apportait et parce qu'elle venait de toi. Tout d'abord je te remercie mille fois ainsi que ta chère femme des petits paroissiens qui s'écoulent peu à peu. Les cantonnements changent assez souvent et de nouvelles troupes arrivant il faut toujours distribuer de nouvelles petites brochures. Elles sont du reste dans toutes les mains et ce matin encore je la voyais entre les mains du Colonel et d'un Capitaine venus pour se confesser et communier à la messe à 6h. à l'occasion de la fête de St Louis.

Certains qui reviennent se confesser après de longues années d'abstention lisent à la confession les prières dans leur petit livre, et un Commandant me disait combien il était heureux d'avoir le texte français à côté du texte latin qu'il a oublié depuis longtemps.

C'est te dire que ces petits livres sont très précieux. Je vais maintenant organiser une bibliothèque pour les temps de repos.

Ma vie est fort occupée par mes courses aux avant-postes dont certains sont à 6 kilom., dans mes cantonnements séparés (j'en ai trois) et dans les nombreux groupes semés dans les bois sur les Hauts de Meuse.

Hier j'ai fait de 18 à 20 kilom. dont la moitié de montée, cet après midi au moins une dizaine de montée en plein soleil. Avec les visites que me font les soldats, mon bréviaire et mes exercices, ma correspondance et mes préparations d'allocutions fréquentes tout mon temps est absorbé.

J'ai souvent pieds et jambes fort fatigués, mais j'en suis heureux et souvent je pense aux courses de N.S. dans la Judée et la Gali-

lée et aussi à sa fatigue quand il s'assoit près du puits de Jacob en Samarie comme il est raconté dans l'Evangile.

Ne va pas me traiter de héros pour ces petites choses, pense plutôt à ceux qui s'imposent beaucoup plus de peine par intérêt ou par force.

Je fais ce que je peux mais c'est encore bien peu en regard des besoins. Le Bon Dieu veut bien quand même bénir ces efforts, il y a toujours un mouvement de retours. Nous avons toujours quelques blessés et tués par les obus quoique nous soyons dans l'accalmie.

J'ai été très heureux, mon Jean, que tu aies reçu la croix de guerre.

Où es-tu maintenant. J'adresse cette lettre chez toi elle arrivera toujours.

Je suis heureux aussi des bonnes nouvelles de Nicolas et de Pierre.

Je reçois à l'instant une lettre de Jean Devanz qui n'est pas loin d'ici (à 8 ou 9 kilom.) mais pas dans mon secteur. Je ne puis le voir. Il est dans un mauvais coin. Il arrive de permission. Il se lamente qu'à Ste Anne personne ne connaissant plus les anciens il s'est trouvé dépaycé et délaissé.

J'ai reçu deux paquets de 200 petits manuels chaque mois. J'en avais déjà reçu 100 il y a quelque temps, je crois. Mais dans les deux paquets de Lethielleux il y en avait 400.

Adieu mon cher Jean. Soigne bien ta jambe et reprends tes forces. Tu n'as pas fini ta tâche ici-bas.

Oui, j'ai reçu la bonne lettre de Madame Derdinger. Dis lui mille fois merci de ma part. Je lui écrirai un mot de remerciement, mais quelle ne me croit pas ingrat ni indifférent. En attendant dis lui bien des choses ainsi qu'à ta mère et à tes frères quand tu leur écriras.

Adieu, mon cher Jean.

Crois à ma toujours aussi grande affection

Em Anizan a. m.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 25 Août 1915*

Mon cher Alexandre

Je reçois votre lettre du 20 Août avec les 2 Bouc [?]. Elles m'ont intéressé surtout par les noms de ses correspondants. Il est bon de savoir ce qui en est de chacun. Non pas que je blâme quoi que ce soit ou qui que ce soit, chacun agit et a le droit comme le devoir d'agir selon sa conscience, mais s'il y a double langage, il est bon d'être prévenu. Le peu que vous me dites de M. Fontaine de Rome me fait plus regretter de ne l'avoir pas vu, car il n'est pas indifférent pour nous d'avoir des intelligences dévouées et au courant des affaires de Rome.

Je ne crois pas de l'intérêt de notre vocation d'entrer dans la voie des centres semblables à celui de M. Veillet.

M. Devuyt me dit qu'il aura peut être une permission et qu'il ira à Paris. J'en serai très heureux pour vous et pour lui. Causez ensemble de vos pensées d'avenir.

Je voudrais avoir ici une petite bibliothèque d'une centaine de livres utiles aux soldats. Il y aurait beaucoup de bien à faire.

Je voudrais un certain nombre de romans à thèse de l'école Paul Bourget. Bourget lui même le divorce, l'étape, la barricade et quelques autres recommandés par l'Abbé Bethléem ou l'Abbé de St Sulpice fondateur des bibliothèques de famille (entre autres celle de la rue St Placide), une des premières maisons à gauche en allant rue de Rennes entre cette rue et celle du Cherche Midi. René Bazin (La terre qui meurt, les Oberlé et tous les autres sauf l'Isolée), Bordeaux, Pierre l'Ermite (tous sont bien), mais j'ai déjà la Grande Amie.

Peut être pourrait-on y mettre les brochures scientifiques de l'Abbé Moreux ? qui sont éditées par la Croix. Je ne voudrais pas des fadaises ou des rossignols comme en donne souvent St François de Sales.

Les récits de guerre à moins qu'ils soient très intéressants ne sont pas très goûtés, car on est dans la guerre jusqu'au cou depuis un an et on cherche à s'en distraire quelques heures.

Vous pourriez voir l'Abbé de St Sulpice qui s'occupe de la Bibliothèque des familles, il vous dirait ce qui convient. Nos soldats sont en partie de la réserve et des territoriaux, des hommes sérieux en général, un certain nombre sont des hommes d'une certaine culture (Gros employés de bureau, patrons, industriels, professeurs, instituteurs). Il y a aussi des jeunes. Mais ce sont des hommes auxquels on pourrait faire bp de bien par là.

Un certain nombre ne sont pas pratiquants mais peuvent être rapprochés. D'autres pratiquent et sont fervents.

Vous pourriez parler aussi de mes désirs au général Allard Boulev. Raspail près de la rue de la Chaire, vers le numéro 40, s'il est à Paris. Car il est un des gros bonnets de St François de Sales.

La veuve de M. Dubois me demande ce qui serait utile pour les soldats elle y contribuerait et aussi quelques dames bienfaitrices auxquelles j'écrirais, mais il faudrait que quelqu'un s'occupe de cela à Paris.

La Croix, quelques libraires donneraient bien quelques livres pour les soldats du front. M. Guillonnet trésorier, je crois, de St François de Sales, M. Veillot qui est en rapport avec la Société Bibliographique, le prêtre de St Sulpice dont je parle plus haut, peut être, et même certainement la directrice de l'Œuvre des Bibliothèques catholiques, de la rue N.D. des Champs (pas loin du B<sup>rd</sup> Raspail en remontant au boulevard de Port Royal), j'ai oublié le nom de la dame et peut être quelques autres aideraient volontiers. Je trouverais du reste l'argent nécessaire.

Voulez vous vous informer et m'en écrire au plus tôt car cela presse.

J'aurais besoin aussi de jeux tranquilles surtout de cartes, de jeux portatifs. Le désœuvrement, le besoin de distractions sont là par moment après de rudes travaux et de marche. Ce sont là des moyens très pratiques de multiplier le bien en ce moment.

Il en est qui en dehors de leur tour de garde joueraient volontiers dans leurs tranchées, mais il faut des jeux tranquilles car on n'y doit pas beaucoup remuer de peur d'être vu et bombardé de suite.

Vous me direz les frais. Vous m'enverriez aussi 3 ou 4 vol. de la vie de M. Bellanger et des brochures Planchat.

Adieu, mon cher Alexandre.

Tout vôtre en M.

E. A

Les livres pourraient être envoyés plus commodément rue St Maur 6 à Sœur Hélène pour M. Anizan a.m.

- A Yves Allès

*Meuse, 30 Août 1915*

Mon cher Yves

Vous me dites que vous êtes à sec pour les jeunes, je le comprends, mais c'est bien un peu votre faute car je vous avais offert de ce que M. Vinot a de moi en dépôt. Dites moi donc ce qui vous serait utile, et dites le sans réticence et sans fausse délicatesse.

Pour les jeunes soldats, l'ennui est que je ne sais si et ce que vous donnez ou d'autres à l'un et à l'autre. Vous me dites qu'Orieux est à plaindre, je ne demande pas mieux que de l'aider lui et les autres, mais j'avais cru savoir que M. Clavier que vous vous lui donniez. Le mieux serait que nous nous entendions pour eux afin qu'il n'y ait ni lacune ni double emploi. Sachez donc par vos lettres où ils en sont, ce qui leur est non seulement nécessaire mais utile et nous ferons ce qu'il faut.

Cela s'applique à Thiers et aux autres.

M. Mayet m'a écrit qu'il a de bonnes nouvelles de son frère et aussi de Marcel Lewyllie.

Mgr Marbeau m'a fait écrire par M. Pariot 1° qu'il avait besoin de monde 2° qu'il avait un vaste projet en vue pour lequel il voudrait former un groupe des nôtres. Il lui faudrait un homme tout à fait supérieur. J'ai répondu à M. Pariot le priant de remercier Mgr que malheureusement je n'ai personne à ma disposition, qu'il pourrait se servir déjà de ceux qui sont déjà affiliés au diocèse et que ce serait un encouragement pour l'avenir si sa Grandeur voulait bien me communiquer au moins quelque chose de son plan.

Nous n'avons, je crois, qu'à attendre les événements et la manifestation de la volonté de Dieu.

Je vous avoue en toute franchise que je ne lis guère de journaux, le temps me manque absolument. On veut me passer le Temps, je reçois l'Echo de Paris et la Croix. A part les nouvelles vraies quand il y en a le reste m'intéresse peu. Aussi ne puis-je lire la Croix de Seine et Marne dont je vous remercie à cause de l'intention.

Je ne connais pas le vicaire de St Philip. du Roule. Pour l'insigne, il serait très bien de le porter extérieurement et mes soldats l'ont fait longtemps. L'autorité craignant d'être amenée à en laisser porter d'adverses demande aux soldats de s'en tenir extérieurement à l'uniforme. Qu'y pouvons nous ? L'important est qu'on porte l'insigne. Pour les laïques le port extérieur est bien.

Non, je ne pense pas aller à Paris ; je crois que le prêtre doit donner l'exemple de la fermeté et de la fidélité à son poste. Je ne prendrais quelques jours que si la fatigue m'y obligeait. Je ne le pense pas. Je serais pourtant bien heureux de vous revoir et de causer. M. Devuyt m'a posé la même question.

Pour J. Hartz, il faudrait voir si sa vocation est bien sûre et solide. Il a peu travaillé cette année, je crois, et tenait la queue de la classe. Vous pourriez voir avec son professeur et avec lui même. A quoi bon le maintenir s'il ne doit pas aboutir ? - Pour vos ministères priez et faites de votre mieux.

Adieu, mon cher Yves. Sanctifions nous en faisant effort et en priant. A vous de tout cœur en M.

Em An a m

Un de mes soldats ayant voulu faire la photographie ci-jointe, je vous l'adresse. J'en ai un certain nombre d'exemplaires.

- A Gabriel Bard

*Meuse, 1<sup>er</sup> Septembre 1915*

Cher Monsieur Gabriel

Oui, j'ai reçu votre lettre datée du 2 Août et j'y ai répondu. Cette réponse vous arrivera-t-elle plus sûrement ? Votre lettre qui m'arrive à l'instant ne porte que l'adresse de l'hôpital, encore est-elle à demi couverte par un gros timbre de la poste. Enfin ! Je vois avec joie que vous êtes en sécurité pour un mois et aussi que vous êtes nommé sous-lieutenant. Ce que je désire en plus c'est que la fin de la guerre vous trouve sain et sauf, plus que jamais décidé à travailler à la gloire de Dieu. L'expérience de la guerre vous servira, car vous avez pu voir de près la mentalité populaire.

Je suis bien heureux aussi pour votre chère mère qui doit se reconforter à votre contact. Que de peines, d'inquiétudes et de deuils de tous les côtés !

Qu'est devenu Monsieur Louis ? Je ne sais plus rien de lui depuis son retour à la tête de sa compagnie. En fait, d'un secteur à l'autre on ne se voit pas, on ne sait presque rien. Et puis, il y a tant de changements dans les cantonnements !

Pour moi, j'ai un secteur très étendu, plusieurs cantonnements très garnis, plusieurs forts et des avant-postes assez étendus et très bombardés. Je ne puis du reste suffire même au nécessaire, car je ne

puis dire plus de deux messes le Dimanche et me couper en quatre comme il le faudrait. Je fais ce que je puis. Il est des endroits où il y a trop de prêtres d'autres où il n'y en a pas assez.

Ma santé est bonne quoique je sente un peu la fatigue des marches d'autant plus rudes que nous sommes dans la région des Hauts de Meuse en pays très accidenté. Et puis, voilà un an que cela dure. Heureusement c'est pour le Bon Dieu, pour les âmes et pour notre chère France.

Veillez présenter mes plus respectueux hommages à Madame votre mère et mes bien chaudes amitiés à M. Louis quand vous lui écrirez. Je vais adresser cette lettre à M. Josse qui saura plus facilement où vous la faire parvenir. Adieu, cher Monsieur Gabriel. Où doit en être votre ancienne Société de Lens ?

A vous tout affectueusement en N.S.

Em. Anizan a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 1<sup>er</sup> Septembre 1915*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu les billets du rosaire, votre petite carte, les lettres Bau, la circulaire etc ... Merci de tout.

Mon jeune fourrier du séminaire de Lille ou de C. m'écrit qu'il prendra sa permission du 13 au 15 Septembre. Il est convenu qu'il ira vous voir et que vous tâcherez de le caser au cercle. Je crois qu'il voudra payer et qu'il le peut. Veuillez dire à M. Guesdon de le laisser payer s'il insiste. Son nom est Charles Maërte. - Voudriez vous bien faire parvenir la lettre ci-jointe à M. Bard ? Celle à laquelle je réponds porte ce cachet : « Hôpital auxiliaire N°1092 (je crois car un gros timbre de la



poste cache deux chiffres) 81 Boulevard St Antoine Versailles. » Mais M. Bard me dit qu'il va rejoindre sa mère d'un moment à l'autre. Je crains que cette lettre s'égaré comme la précédente. Vous pourrez savoir rue de Bagneux où lui envoyer sûrement la lettre.

M. Devuyt me dit qu'il va aller en permission et qu'il vous verra. Je m'en réjouis pour vous deux. Cela vous fera du bien à l'un et à l'autre. Il verra aussi M. Allès et nos amis.

Ma nièce fille de la Charité doit rejoindre une ambulance je ne sais où, mais elle passera à Paris. Elle vous confiera une certaine somme que je vous prie de garder pour me donner au fur et à mesure que j'aurai besoin. Vous me la rendrez à mon retour si je puis m'en passer d'ici là.

Je n'ai guère envie d'intervenir encore auprès du Cardinal directement avant son départ pour Rome. Il m'a dit en Janvier qu'il parlerait de nos affaires. Mais ?.... ? J'y vais encore réfléchir.

Echangez vos pensées avec MM. Devuyt et Allès sur le présent et l'avenir.

J'ai été un peu fatigué des intestins et des jambes ces jours derniers, mais je n'ai pas été arrêté et je vais mieux et bien. Gardez du reste cela pour vous car cela prendrait des proportions absurdes et on m'en parlerait dans les lettres pendant 6 mois.

Vous avez vu sans doute M. Augros. Il m'avait avant son voyage à Paris, écrit une lettre bien découragée.

M. Mayet m'écrit de bonnes nouvelles de son frère Maurice.

Pouvez vous arriver à quelque chose pour les livres ? Peut être M. Bard qui a lui l'expérience des soldats pourrait vous aider s'il reste quelques jours à Paris.

Adieu, mon cher Alexandre.

Continuez à vous sanctifier et à prier pour moi.

A vous tout affectueusement en M.

E A

Une bonne sœur Clarisse d'Arras, sœur Marie des Anges, du couvent de M. Bellanger et qui l'a très bien connu, m'écrit pour me recommander un artilleur. Elle est réfugiée chez les Francisc. Adoratrices et Réparatrices. L'adresse qu'elle me donne est 127 avenue de Villiers. Tâchez donc de la voir, dites lui que je vais m'occuper de celui qu'elle me recommande et tâchez d'avoir d'elles et des siennes des prières pour nous. Vous lui parlerez de M. Bellanger.

Sa lettre est très bonne. C'est elle qui m'avait donné un petit manuscrit sur M. Bellanger.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 2 Septembre 1915*

Bien cher Ami

Je suis heureux de vous savoir mieux, mais j'entrevois que ce n'est pas encore la perfection, et je crois que vous feriez mieux d'attendre encore que vos forces soient revenues avant de repartir.

Evidemment le climat du pays natal et les soins de la famille vous sont bons puisque le mieux revient chaque fois que vous y retournez.

Organisez votre vie afin de chasser l'ennui. Vous savez bien que l'apostolat peut se faire très efficacement par la prière.

Pour Ducoin, je ne puis répondre à sa question et je suis d'avis que vous l'abandonniez à son inspiration. L'avenir est encore couvert d'un point d'interrogation, et nous ne pouvons dans ces conditions prendre la responsabilité d'une vie sacerdotale. La possibilité que j'entrevois c'est la vie paroissiale commune avec les habitudes religieuses, les œuvres et tout ce qui peut relever surtout la classe pauvre. J'entrevois l'union des prêtres, de nos laïcs et aussi de l'aide des membres des familles chrétiennes. J'entrevois aussi dans le personnel dirigeant une organisation qui mette en jeu l'initiative et les ressources de chacun et de tous. Nous avons assez de monde pour commencer plu-

sieurs groupes. Mais il faudra trouver les champs en rapport avec notre vocation et qu'on veuille bien nous les donner un peu rapidement. Mais tout cela est encore dans le domaine des projets. Il faut compter que Dieu fera surgir les conditions favorables. Cependant j'hésiterais à faire entrevoir à de jeunes prêtres autre chose qu'un espoir.

Il faudrait déjà quelques réalisations et les situations données à nos MM. déjà casés ne sont que des pierres d'attente.

Sanctifions nous, prions, demandons à Dieu de nous guider et tâchons de le mériter.

Ce point d'interrogation est pénible mais il est méritoire et Dieu veut une confiance pleine en Lui et des prières assurément.

Adieu, bien cher Ami. Priez un peu pour ma sanctification, voilà mon grand souci actuel.

Je prie pour vous et votre vénérée mère. A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan pr a m

Connaissez-vous St Brévin l'Océan ? Il y a là la famille d'un de mes capitaines devenu un ami, la famille Verdier.

- A Louis Lantiez

*Meuse, 3 Septembre 1915*

Très cher et vénéré Père

Je reçois à l'instant votre lettre datée du 30 Août et j'y répons sans retard.

Merci de vouloir bien envoyer une note inspirée de la mienne, ou même la mienne à M. Thomas. Celui ci a bien besoin aussi d'être éclairé sur l'exode, car il l'a vu d'un œil défavorable. Il eût voulu qu'on acceptât tout. Mais il n'a pas vu à fond et senti la situation. J'ai écrit de

mon côté à mon ami M. Chantrel qui assurément, fera ce qu'il pourra auprès d'un vicaire général.

Le Cardinal pourrait assurément beaucoup, car il a de l'influence. Osera-t-il s'en servir en face du Cal Billot ? Du reste ce que nous souhaitons n'est que la stricte justice, c'est qu'on enlève l'exception qui pèse sur tous à Paris et à Versailles. Si nous l'obtenions je suis convaincu qu'il serait relativement facile de retrouver les champs souhaitables, qui sont selon notre vocation, et aussi de se grouper. Tout est là, car les cœurs n'ont qu'un désir, être à Dieu et aux pauvres et se sanctifier.

Monsieur Josse est absolument sûr. C'est un saint. M. Bellanger quand il l'avait comme novice l'appelait "notre petit saint". Il est très dévoué à la famille et à moi qui l'ai amené de Bretagne chez nous.

Peut-être est il un peu scrupuleux, en tout les cas il est timide. Mais il a un jugement extrêmement sûr. Vous pouvez lui parler sans crainte et en toute simplicité. Il ne cherche que Dieu et a beaucoup souffert déjà pour Lui. Il aime aussi grandement les pauvres. C'est une âme intérieure.

Si votre note à M. Thomas n'est pas partie, je souhaite que vous y mettiez un peu de vous, car M. Thomas vous a en grande estime et vénération.

Que Dieu conduise tout pour sa gloire et selon son bon plaisir. Voilà toute ma soif.

Je suis fort chargé ; tous les jours un peu plus. De notre côté les prêtres ne sont pas foule.

Adieu, bien cher Père.

Je prie pour vous, priez un peu pour moi et beaucoup pour les Pauvres. Hélas ! ils sont toujours victimes.

Em. Anizan pr a m

L'adresse est très bien.

36° territ. 3° bat.  
S.P.157

- A Alexandre Josse

*Meuse, 6 Septembre 1915*

Mon cher Alexandre

Merci de vous être occupé de suite des livres, c'est une œuvre en effet à faire en ce moment, elle fera assurément du bien. Je vais écrire rue Bayard pour le second colis. J'écrirai aussi à M. Guilloneau, mais avant de lui indiquer les livres que je souhaiterais, il me faudrait connaître tous ceux qui m'arriveront. Vous me dites la plus grande partie, il est vrai.

Peut être le mieux serait-il que vous portiez vous même ma demande à St Fr. de Sales et que, connaissant ce que les autres doivent envoyer, vous vous inspiriez de ma lettre pour le choix des livres.

Ma nièce sœur Hélène vous verra sans doute et vous remettra en dépôt quelque centaines de francs. Prenez sur cette somme pour tous les frais des livres et des envois.

Je vous retourne le bas du petit catalogue de l'Œuvre de la rue N.D. des Champs avec laquelle j'ai eu affaire. Si en ajoutant quelque chose je pouvais avoir les livres que je vous ai indiqués dans ma lettre, ce serait bien. Sur la liste que vous m'envoyez, il n'y en a que deux de Bazin, pas un ni de Bourget ni de Bordeaux etc... vous prendriez encore sur la somme dont je parle plus haut.

On a du mal à avoir de cette bibliothèque ce qu'on désire. Elle a une série pour laquelle on obtient sans doute des conditions favorables de prix, mais ce ne sont pas toujours les plus intéressants.

J'ai ici des hommes et non des jeunes filles et des enfants, et les petits livres anodins n'ont pas cours. Malheureusement nos bibliothèques catholiques se préoccupent trop peu d'adapter leurs livres aux milieux. Elles désirent faire du bien sans doute mais la question financière joue un trop grand rôle. On comprend que les éditeurs cherchent

à écouler leurs rossignols, quitte à faire des conditions de bon marché alléchantes.

J'ai reçu une bonne lettre du P. Lantiez. « Aide-toi et le Ciel t'aidera », c'est pour cela que je ne veux pas négliger les efforts et les démarches possibles mais c'est Dieu qui les rendra efficaces selon ses vues. Aussi est-ce à Lui qu'il faut surtout nous adresser.

La grande œuvre que nous avons en vue est de première importance comme le dit le docteur<sup>1</sup>, c'est celle à laquelle nous avons voulu consacrer nos forces et notre vie. Les circonstances douloureuses survenues peuvent la tuer ou lui donner son élan, son orientation et son ampleur. La cause de Dieu et le salut des âmes y sont engagés grandement, semble-t-il. L'épreuve n'est-elle pas l'engrais nécessaire à toute œuvre de grande portée ? Tout cela est le secret de Dieu, mais il faut que nous soyons dociles entre ses mains.

Je voudrais l'apostolat des vraies masses populaires, apostolat humble mais intense, surnaturel mais large, apostolat désintéressé, basé sur la sainteté et sur la vie la plus parfaite, apostolat avec toutes les ressources possibles, nos laïques, la coopération des bons chrétiens et bonnes chrétiennes, avec la coopération des œuvres existantes, apostolat avec toutes les œuvres et tous les attraits de la vraie charité.

Ah ! si nous étions les instruments dociles et parfaits que Dieu veut, quel magnifique champ s'ouvrirait à nous !

Priez, mon cher Alexandre.

Les épreuves n'ont pas affaibli nos désirs, n'ont pas changé notre vocation et ne sont pas un obstacle pour Dieu. Offrons-nous au Saint Esprit qui a fait les premiers Apôtres et leur a ouvert un champ qui certes paraissait bien fermé.

Le champ, Dieu l'ouvrira. Le grand obstacle c'est nous, nous et moi avec nos imperfections notre égoïsme et nos lacunes spirituelles, moi plus que vous.

Nous sommes à un moment critique assurément pour ce grand apostolat plus nécessaire que jamais. A nous de tâcher de nous élever autant que nous pouvons à la hauteur de l'Œuvre.

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

Les âmes, je le crois, s'ouvriront mais les semeurs et les ouvriers seront-ils là et à la hauteur de la tâche ?

Prions, tâchons de nous sanctifier, et sans autre ambition que celle d'être les instruments de Dieu, soyons à Lui, entre ses mains, prêts à tout.

Adieu, mon cher Alexandre.

Croyez toujours à ma tendre affection en N.S.

Em. Anizan pr a m

Je ne tiendrais pour les livres ni à la "Colline inspirée" de Barès, ni à "l'Isolée" de Bazin. Ce ne serait pas compris "Le démon de midi" non plus.

- A Monseigneur Philibert de Poterat

*Meuse, 6 Septembre 1915*

Bien cher Ami

Voilà bien longtemps que je n'ai de vos nouvelles directement, j'aime à penser que la cause n'en est pas à votre santé. Evidemment vous devez être très pris par votre œuvre, votre collaborateur ayant été mobilisé.

Je dis directement, car M. Josse vous ayant vu, il y a un certain temps à Paris, m'a dit qu'à ce moment vous alliez bien. Vous devez avoir pas mal de vos enfants dans l'armée et peut être aussi des pertes comme partout.

Pour moi, je vais bien malgré que la fatigue se fasse quelquefois sentir.

Nous ne sommes pas gâtés comme aumôniers de mon côté et il me faut me multiplier. J'ai trois cantonnements importants, trois forts

et une ligne d'avant postes étendue. Il faut beaucoup marcher, beaucoup parler et les Dimanches sont fatigants. Dieu me donne la force heureusement, j'ai bien à le remercier à ce point de vue.

Le ministère est du reste consolant. La sympathie est universelle, la pratique d'un bon nombre est consolante, mais le bien le plus solide est celui qui se fait par l'action continue.

Ce n'est pas que tous se convertissent, non, hélas ! on sent l'action délétère de l'éducation. Il y a cependant un mouvement de retour. Mais que cette longueur est dure pour ceux qui ont de la famille et surtout pour les pères de famille ! Quelle épreuve ! trop méritée, hélas !

J'ai appris que le pauvre M. Foucaut se remet bien lentement et bien difficilement. Il a si peu connu la mesure dans le travail, même quand il était malade !

Adieu, cher Ami.

Une petite prière, s'il vous plaît, pour mes hommes et pour moi, je ne vous oublie pas.

A vous bien affectueusement en N.S.

Em Anizan a m

- A Lucienne Derdinger  
(épouse de Jean)

*Meuse, 7 Septembre 1915*

Chère Madame

Il m'a semblé comprendre dans la lettre de Jean que vous n'avez pas reçu de moi le merci que je vous devais pour les Paroisiens du soldat qui sont si précieux aux miens. J'en ai distribué le plus grand nombre déjà et je vous affirme qu'ils ont fait plaisir et aident beaucoup au bien. Merci donc et mille fois.



J'ai appris avec grande joie que Jean pouvait se rendre assez souvent avenue de la République.

Il me tarde de savoir qu'il a pu enfin s'y fixer et que vous n'en êtes plus réduite à l'aller voir chaque jour rue Lhomond.

Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je me suis associé à la joie que vous avez éprouvée quand il a reçu la croix de guerre si bien méritée.

Dites donc, je vous prie, à Jean que j'ai reçu de bonnes nouvelles de J. Pierre Devanz qui est près d'ici. Il y a aussi, plus près encore, Laurent Bickel qui m'a écrit un mot l'autre jour. Il m'a écrit parce que tout près que l'on soit les uns des autres, quand ce n'est pas le même secteur, c'est comme si on était loin.

Je suis heureux pour vous que la séparation soit terminée, car combien durera encore cette guerre meurtrière ?

Je vais toujours bien et continue à être protégé dans mes courses perpétuelles. Je sens bien un peu la fatigue accumulée depuis plus de 13 mois, mais tout va bien.

Adieu, chère Madame Deringer. Veuillez assurer une fois de plus Jean de ma bien vive affection et croire vous-même à mes sentiments bien dévoués

Em. Anizan a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 11 Septembre 1915*

Bien cher Ami

Oui, soignez vous, fortifiez vous et quand vous reprendrez le collier veillez et suivez les prescriptions de votre ami le docteur Dauchez.

Je suis d'avis que vous laissiez carte blanche à ces MM. du cercle pour demander d'abord un aumônier à demeure, et, si on n'en peut donner, vous avec des pouvoirs. Il n'est pas mal qu'on fasse

constater les besoins et les lacunes. Et si ces MM. savent les faire ressortir, peut être sera-ce un bien pour vous et pour d'autres.

Si on refusait ce serait un signe que le Bon Dieu vous veut avec M. Vaugeois.

Pour celui-ci, je vous engage à lui écrire en toute franchise, à lui exposer la situation. Il la comprendra et verra que, surtout l'hiver, le climat et le séjour de Paris vous vaudront mieux.

L'autre avantage que vous m'indiquez, l'avantage spirituel de nos amis est réel.

Pour le docteur<sup>1</sup> il lui est impossible de revenir il sera enchanté, j'en suis sûr, de vous savoir là. Vous lui en parlerez à votre passage. Les objections me paraissent d'assez peu d'importance pour ne pas dire plus, et les avantages me paraissent grands. Voilà mon sentiment.

Je vais bien.

Orieux vient de m'écrire. Il est dans un endroit et dans des conditions fort remplis de danger. Priez pour lui. Il est du reste des mieux disposé.

Je voudrais bien vous confier une lettre que vous donneriez de la main à la main à Angers. Je vais voir si je peux.

Adieu, je suis très pris en ce moment.

A vous de tout cœur en M.

E. A.

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

- A Jules Schuh

*Meuse, 11 Septembre 1915*

Bien cher Ami

J'ai reçu indirectement mais avec grand plaisir votre lettre. J'espère que vous allez bien et que Dieu vous donne les compensations qu'Il sait donner à ceux qui l'aiment.

Je vois avec joie que le Saint Esprit est avec vous et vous oriente.

Je ne cesse guère de le prier, et je suis convaincu qu'Il nous assiste, car je constate avec joie que les désirs de sainteté et de dévouement aux pauvres, au peuple ne font que s'accroître chez le plus grand nombre de nos amis.

Assurément l'Œuvre est nécessaire et urgente, elle le sera plus que jamais après cette crise. Evidemment les moyens humains sont minimes pour l'œuvre, mais Dieu ne se sert-il pas des petits moyens pour les grandes choses, et ne confond-il pas ainsi la prudence et les prévisions humaines ? Qui fera cette œuvre ? Quelle sera notre part ? C'est le secret de Dieu et c'est à sa volonté, mais si nous l'avons préparée par une croisade de prières et de pénitence, comme vous le dites, ne sera-ce pas le meilleur début et ne serons nous pas en plein dans notre mission ? Aussi, suis-je en pleine communication d'âme avec vous, dans ces préoccupations et ces jugements.

Vous faites bien aussi de vous mettre de suite, vous même à l'œuvre. Dès lors qu'on a commencé, si petitement que ce soit, la croisade existe. C'est vrai, je suis tout plein du désir de la grande œuvre ouvrière, elle m'obsède plus que jamais. J'y ai un peu travaillé, je tâche d'y travailler en ce moment, et, s'il plaît à Dieu, j'y travaillerai jusqu'à la mort inclusivement.

Mais je sens le besoin de Dieu, du surnaturel, de la sainteté, et hélas ! je constate bien des lacunes à ce point de vue.

Vous savez qu'Emile Simon est mort et on m'annonce la mort de M. Sauvageot frappé dans un acte de charité. Prions pour eux.

Je reçois beaucoup de lettres et tâche d'y répondre. Ces lettres sont du reste consolantes.

M. Clavier sera plus à même que moi de vous donner des nouvelles de chacun. Ici, je ne vis qu'avec mes soldats.

On me dit que l'Archevêque de Paris va à Rome ce mois-ci. J'ai fait quelques démarches pour lui faire rappeler de parler de nous et de faire effort pour faire enlever les mesures exceptionnelles qui semblent n'avoir plus guère de raison d'être, si elles en ont eues jamais.

Adieu, cher Ami. Restons unis par la prière et l'amour de Dieu et de notre vocation. A vous bien affecté<sup>t</sup>.

E A

- A Louis Lantiez

*Meuse, 13 Septembre 1915*

Mon bien cher et vénéré Père

Comment vous remercier de la peine que vous vous donnez pour la chère famille ? Evidemment elle est vôtre, plus anciennement et plus longuement vôtre que nôtre ; je puis cependant dire qu'elle ne vous est pas plus chère qu'à nous, et c'est pour cela que je commence par un merci.

Ne connaissant pas le texte, son étendue et les détails de la thèse qui y est soutenue, je ne puis guère juger si un voyage s'impose.

J'ai reçu toutes mes lettres jusqu'ici je pense ; une lettre, chargée surtout, m'arriverait assurément. Cependant si ce que vous devez m'envoyer est l'original et qu'il y ait grande difficulté à en tirer une copie, il ne faudrait pas courir le plus petit risque qu'il soit égaré.

Tout cela vous pouvez le juger avec M. Henry<sup>1</sup>.

Ce que je puis vous dire, c'est que si à vous deux vous jugez un voyage utile, malgré quelques difficultés, (et où n'y en a-t-il pas ?) je m'arrangerai pour renouveler le voyage à Bar.

Je crois que la circonstance de ce voyage du Cardinal est une circonstance qui peut être importante pour nous. Evidemment il se trouvera devant le Souverain Pontife actuel qui réagit contre ce que certains appelaient l'absolutisme de Pie X lequel tranchait assez souvent sans paraître prendre l'avis des Congrégations romaines. Benoît XV ne veut pas s'exposer à ce reproche évidemment. Et, dans l'espèce, la Congrégation des Religieux c'est le Cal nouveau protecteur qui ne voit et ne juge que par nos adversaires. Mais pourtant l'Archevêque de Paris est aussi Cardinal, il est estimé de Benoît XV, il peut parler au nom des intérêts de son diocèse et il a été autrefois chargé de l'enquête sur nous, il nous connaît. Du reste Dieu est là et peut l'inspirer.

Dans une lettre de Février, il me disait : « Lorsque je pourrai aller à Rome je pourrai parler moi même au Souverain Pontife. Si mes conseils avaient été suivis par vos frères, et s'ils étaient restés dans la Congrégation, j'aurais pu obtenir la révision du procès, la convocation d'un Chapitre et des élections. Les sécularisations ont rendu cela impossible. »

Evidemment le Cal dans ce cas se serait heurté au nouveau Cardinal protecteur chargé du reste des Congrégations de France.

De plus, quand même on aurait fait de nouvelles élections, le nouvel élu n'aurait pu tenir avec MM. Maign.<sup>2</sup> Im.<sup>3</sup> Hel.<sup>4</sup> etc... restant, la guerre eût continué. M. Chamussy m'a raconté dans le temps que M. Maign. lui avait dit : « Si nous ne réussissons pas cette fois, nous recommencerons. »

Et puis, la vie pour nos frères devenait impossible au point de vue religieux. On se disputait avec les Supérieurs, on se traitait de

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

<sup>2</sup>Charles Maignen

<sup>3</sup>Adolphe Imhoff

<sup>4</sup>Henri Hello

menteurs et d'autres termes. Les Supér. nouveaux critiquaient extérieurement et publiquement leurs prédécesseurs, de là scandale, révolte, désobéissances. Je n'ai jamais pris part à tout cela, mais une famille rel. ne pouvait marcher dans de telles conditions. D'autant qu'on prenait les nouvelles autorités en flagrant délit de mensonge et de manque de charité. « Comment les respecter, les estimer et surtout les aimer ? » Les consciences étaient troublées, les vertus religieuses violées de part et d'autre ; au point de vue conscience c'était un enfer.

Voilà ce que j'ai su, entendu, constaté vrai, et je n'ai jamais osé condamner ceux qui sont partis pour libérer leur conscience et retrouver la paix de l'âme perdue pour jamais, semblait-il.

Mon cas à moi a été différent.

On m'a laissé de côté sans me demander ni conseils, ni détails ; le P. Saubat a dit à M. de Gontaut sans qu'un seul mot de moi [ait] pu provoquer cette parole : « Si M. Aniz. demande sa dispense il l'aura de suite. » Et M. Desrous.<sup>1</sup> m'a mis en demeure sans provocation de ma part de lui dire si je resterais dans la Congrég. Ces deux démarches m'ont paru des invitations à partir. De plus on m'a relevé de la Vice Présidence de l'Union sans m'en prévenir, on a rétabli dans certaines charges ceux que j'avais été obligé d'en éloigner et on l'a fait ostensiblement. Sans m'en parler non plus on a été sur le point de m'envoyer à la retraite sous la coupe de M. Imhoff à Tournai, enfin on m'a refusé la permission d'aider nos frères partis à trouver un évêque et un emploi, alors que les Evêques m'écrivaient pour me demander un certificat du passé. C'est ce dernier point qui a fait déborder pour moi la coupe.

Mais je m'étais soumis, je restais soumis et je ne suis parti que quand j'ai senti la situation intenable pour moi.

Tout cela, nous l'avons vu, senti et vécu. Si je vous en renouvelle le récit, cher Père, c'est que certains détails n'ont guère été dits. J'ai pardonné et je pardonne de tout cœur, Dieu le sait, à ceux qui nous ont fait tant de mal, mais je ne puis me résoudre à abandonner l'apostolat des Pauvres et l'Œuvre si nécessaire de notre fondateur.

---

<sup>1</sup>Fernand Desrousseaux

Sous quelle forme pourrons nous la continuer ? c'est le secret de Dieu ; mais tant qu'il me restera un souffle je l'y consacrerai, dussé-je y travailler seul et sans autre ressource que ma personne, je ne l'abandonnerai pas. Mais je ne suis pas seul à le vouloir et je constate avec joie que d'autres veulent également poursuivre et la sainteté religieuse et l'apostolat de notre vocation. Dieu peut tout assurément, mais Il veut notre coopération. C'est pour cela qu'il faut faire le possible pour élargir la route. Si on n'y arrive pas, nous marcherons par les sentiers étroits, nous verrons là la voie de la Providence. En résumé, ou envoyez moi votre travail par une lettre chargée ou recommandée ou que M. Henri me donne un rendez vous. Pardon de cette longue missive et veuillez prier pour que je devienne plus saint, c'est au 1<sup>er</sup> rang de mes soucis.

Veillez croire, bien cher Père, à mes sentiments de bien affectueux respect.

Em. Aniz a m

36<sup>ème</sup> territorial - 3<sup>ème</sup> bataillon - Secteur Postal 157.

Puisque vous adressez votre lettre à M. Thomas, il serait bon que vous lui demandiez de communiquer votre lettre au Cardinal. Car c'est le Cardinal surtout qui peut agir.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 14 Septembre 1915*

Mon cher Alexandre

Merci de votre colis, mais évidemment ce n'est ni celui de la Croix, ni celui de l'œuvre des bibliothèques. Je n'ai qu'à les attendre. Après avoir vu ce qu'ils contiennent je pourrai adresser une demande à St Fr. de Sales.

J'ai reçu un mot du P. Lantiez par M. Le Bihan m'annonçant communication de sa lettre à M. Thomas. Il eût mieux valu, je crois, que le bon Père s'adresse directement au Cardinal, mais il a résolu, je le vois, d'écrire à M. Thomas sur une parole que je lui ai répondu et à laquelle je n'attachais pas ce sens. Il me disait qu'il allait écrire au Cardinal par M. Thomas et j'ai dû répondre que M. Thomas avait besoin en effet d'être éclairé. Enfin, l'important est que la lettre, s'il l'écrit à M. Thomas, soit mise sous les yeux du Cardinal, puisque c'est lui qui a autorité pour parler.

Mais je crois que le Cardinal porterait plus d'attention à une lettre adressée à lui même.

Pour M. Georges<sup>1</sup>, il m'inquiète depuis très longtemps. Laissé, par force à cause de la M<sup>ise</sup> de Gontaut et M. le Curé de St Thomas, dans une indépendance qui lui était préjudiciable, il n'était pas préparé à supporter la crise actuelle. Je lui en ai écrit assez ouvertement, mais sa réponse m'a à peu près fermé la bouche.

Si M. Devuyt va vous voir, tâchez de vous rencontrer avec M. Allès et unissez vous le mieux possible. Si je savais quand je vous enverrais peut être une petite lettre. Mais, je vous ai déjà dit à tous trois mes pensées. L'important est d'encourager et de soutenir tout le monde. Le voyage du Cardinal à Rome pourra du reste nous donner quelques lumières pour une orientation.

C'est surtout ce que j'en attends.

Une fois cette démarche faite par la plus haute autorité, je ne vois plus ce qu'on aurait à attendre. Je n'en espère pas grand chose, je vous l'avoue.

Du moins, on sera sur un terrain connu, ce sera quelque chose. Il y a aussi l'intervention du M<sup>is</sup> de Gontaut qui apportera sa lumière.

Adieu, mon cher Alexandre.

Peut être verrez vous Dom David sergent sur notre front. Il a tellement insisté pour me faire une commission à Paris que je lui ai

---

<sup>1</sup>Georges Marchand



donné votre adresse. Il est, je crois, resté en rapport avec M. Pinel. Nous sommes cependant dans de très bons termes et je lui ai rendu plus d'un service. Il y a cependant à garder une certaine prudence.

Adieu, mon cher Alexandre.

Soyez encourageant pour nos amis.

A vous de tout cœur en M.

E. A.

PS - Au moment d'envoyer la lettre ci jointe je reçois la vôtre du 10 Septembre et les extraits de journaux. Je suis très heureux de votre visite aux Clarisses et des prières qu'elles vont faire. Suscitez le plus possible de prières, mais notre grande intention doit être la résurrection d'un puissant instrument de relèvement du règne de Dieu dans le peuple et de salut des Pauvres. Hélas ! ce sont eux qui perdent le plus dans nos tristes affaires.

Pour le docteur<sup>1</sup>. Je voudrais qu'il soit très très prudent, sachant qu'il est épié et guetté. Pour les malheureux qui sciemment font surgir ce scandale et donnent des armes aux ennemis de Dieu, je les plains. N'y a-t-il pas mieux à faire en ce moment ?

Quelle leçon pour nous et quelle arme contre eux ! Voilà où peut conduire la passion même chez des hommes consacrés à Dieu et dont l'essence de la règle est la charité ! Est-ce là l'esprit de M. Le Prev.<sup>2</sup> de St V. de P. de N.S. ? Que peuvent en penser ceux qui restent s'ils ont conservé l'esprit de la famille ? et comment prendre au sérieux les exhortations qu'ils doivent faire sur la charité ? Comment rester avec de pareils chefs et leur continuer le respect, la vénération et l'amour qu'un relig. doit avoir pour ses sup. ? Le P. Lantiez ne pourrait-il se servir de cet exemple pour faire comprendre l'impossibilité où l'on était de marcher avec eux en sûreté de conscience. Surtout, ne suivons pas de pareils exemples. Si le Pape savait cela ne comprendrait-il pas qu'il y a eu là cabale ?

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

<sup>2</sup> Jean-Léon Le Prevost

- A Alexandre Josse

*Meuse, 20 Septembre 1915*

Mon cher Alexandre

Pendant quelque temps jusqu'à nouvel ordre, changez mon adresse et mettez : « M. l'A. Aniz. Aumônier mil. à Damloup par Eix (Meuse) ». Il y a des changements de troupes. Quand tout sera plus assis, je vous indiquerai une autre adresse plus expéditive. Veuillez le dire autour de vous.

Je suis bien aise que le jeune Charles Moërte ait pu vous voir, c'est un bon séminariste et qui a beaucoup de zèle et de piété, je crois. Vous avez peut être vu aussi Dom David, un sergent du 36<sup>ème</sup>.

Espérons que l'attaque de l'Act. Fran. n'aura pas de suite, mais que ces agissements sont tristes et scandaleux !

J'ai reçu une lettre de Sœur Hélène qui me dit en effet vous avoir vu.

J'espère, mon cher Alexandre, que vous allez bien.

Mgr de Poterat m'écrit une lettre comme toutes ses lettres. Elle sent la crainte, l'embarras et insinue que le mieux serait peut être que je me retire quelque temps de l'Union.

Ce ne sera pas quelque temps mais toujours probablement, car ce serait pour une autre œuvre, s'il plaît à Dieu. Je crains bien pour l'Union, non pas à cause de ma disparition mais à cause de celle de notre organisation.

Il fallait des efforts considérables pour la maintenir. Elle pourra peut être végéter encore un peu mais combien de temps ? Je préfère, du reste, en être dégagé que d'y rester seul. Et puis, Mgr de Poterat se fait vieux. Il parle de faire à lui seul une petite feuille pour entretenir les amis de l'Union. Ce sont surtout ceux de Tours et cela va tourner à la petite affaire personnelle et qui, je le crains, ne sera guère sympathique. Enfin ! à la grâce de Dieu ! Il sait ce qui convient.

Continuez à soutenir nos Messieurs pour l'avenir.

J'hésite beaucoup pour la démarche du P. Lantiez. J'ai reçu son travail qui a des aperçus très bons, quelques uns neufs pour moi. Mais j'aurais préféré une simple démarche auprès du Cardin. pour le prier de vouloir bien faire un effort à Rome. Je crains que ce plaidoyer ne soit simplement remis au Pape qui le donnera au Cal Billot. On saura ce que nous désirons et ce sera fini et réglé. Voilà ma crainte.

Et puis le Cardinal ne jugera-t-il pas qu'il aura fait suffisamment en remettant ce plaidoyer ? D'autre part je crains de faire de la peine au P. Lantiez auquel je me suis sans doute mal exprimé. Ce travail a dû lui coûter. Et puis, si on le remet au Cal Billot, outre qu'il sera inutile, le P. Lant. n'en aura-t-il pas du désagrément ?

Je vais réfléchir, prier et voir.

Toute démarche actuelle est délicate. Une intervention sérieuse du Cal Amette faisant comprendre au Pape que le Cal Billot est juge et partie pourrait peut être faire quelque chose. Et c'est pour l'exciter à cette intervention que le P. Lantiez pouvait avoir quelque influence. Mais il faudrait une intervention verbale, le Pape ne pourrait ainsi facilement se dégager sur la Sacrée Congrégation.

Adieu, mon cher Alexandre.

Je suis toujours de cœur et de prière avec vous

Em. An

- A Louis Lantiez

*Meuse, 20 Septembre 1915*

Mon bien cher et vénéré Père

J'apprends que vous voulez bien tenter un effort en faveur de la malheureuse famille à la fondation de laquelle vous avez tant coopéré. - Je sais qu'on a fait un grief de leur départ à ceux qui en conscience n'ont pas cru pouvoir rester. Je n'ai été pour rien dans leur décision, j'ai même tenté plus d'une fois de les retenir, j'avoue pourtant que je me suis senti désarmé devant les raisons multiples et puis-

santes qui m'étaient données. J'ai même dû les suivre pour des raisons qui se sont ajoutées aux raisons générales. On m'a fait entendre de toutes les façons que j'étais une gêne et qu'il fallait partir. Je laisse ce qui m'est personnel, et, pour la défense de mes frères, j'indique les principales raisons de leur départ.

1° Les Constitutions ont été changées dans une de leurs parties essentielles et changées définitivement sans Chapitre et sans que nul ait pu se faire entendre. Le caractère de la famille était complètement modifié et le plus grand nombre s'est jugé délié d'obligations qu'ils ne s'étaient pas imposées en faisant leurs vœux. Ils ont néanmoins demandé leur dispense.

2° Il a été manifeste que désormais les discussions politiques interdites par les Constitutions allaient prendre place dans la Congrégation, et que quiconque tenterait de s'y opposer ou ne partagerait pas les vues des nouveaux élus serait brisé.

3° Les critiques publiques et acerbes du Visiteur sur l'administration et sur les œuvres telles qu'elles avaient été conduites jusque là, ont fait présager pour l'avenir une orientation désastreuse à laquelle il serait impossible de se rallier. D'autant que cette orientation était opposée à celle de tous les Evêques, des catholiques les plus sûrs, à celle que Rome avait cent fois approuvée.

4° La Visite, par le fait du Visiteur manifestement gagné à la cause des fauteurs de trouble, a produit une division profonde et irréductible entre la masse de la congrégation et les quelques partisans de la nouvelle curie enhardis par l'apparente approbation de Rome. Et puis, les jeunes étaient livrés au principal agent des troubles, M. Maignen, esprit excessif et faux sur bien des points, dont la vie se passe dans la critique de tout, surtout des Evêques et même du Pape quand celui-ci ne parle pas selon ses idées. C'était la guerre établie dans la famille d'une façon permanente. La vie devenait intolérable, l'esprit religieux impossible. « Non in commotione Dominus ».

5° Beaucoup ont éprouvé une répugnance invincible à se soumettre à des hommes qui ont fait tant de mal chez nous, et à recevoir des enseignements de charité et de vie religieuse de la bouche de ceux qui pendant des années les ont violés au scandale de tous. Ceux

qui ont été joints à eux dans l'administration sont au su de tous leurs hommes de paille.

6° Les procédés du P. Saubat, le Visiteur, ont bouleversé, scandalisé et révolté les âmes. Ils ont enlevé par ce fait toute confiance dans les rapports qu'il a fait évidemment à Rome et qui ont amené les mesures prises.

7° Les maladroites, les manquements à la charité, à la franchise et à la droiture des nouveaux Supérieurs leur ont enlevé le respect, l'estime et l'affection de ceux auxquels la conscience fait un devoir de leur donner estime respect et affection. De là, situation impossible pour la conscience.

Telles sont les principales raisons que j'ai entendues des uns et des autres. Je m'y suis heurté sans pouvoir y répondre.

On a puni ceux qui en conscience ont cru devoir demander la dispense de leurs vœux en obligeant les Evêques à les repousser des diocèses dans lesquels ils ont travaillé et où se trouvent les principaux champs de leur vocation, le ministère des ouvriers et des pauvres. N'est ce pas l'esprit de vengeance qui, sous prétexte de zèle, a inspiré cette mesure cruelle et anticanonique ?

Il m'est douloureux de revenir sur ces tristes choses que j'ai pardonnées pour mon compte mais que Dieu juge et jugera. Je crois de mon devoir d'apporter cette défense de ceux qui, je le sais, sont restés les enfants les plus dévoués et les plus soumis à l'Eglise et au Pape et dont l'unique souci (bien évangélique certes) reste de se dévouer jusqu'à la mort au salut des pauvres.

Mille affectueux respects en N.S.

Em. Anizan a. m.

- A Henry Tardé (brouillon)

*Meuse, 20 Septembre 1915*

Cher Monsieur Henry

J'ai reçu le travail du cher Père Lantiez. Il est très bien fait et apporte même plusieurs arguments nouveaux. Mais je crois que dans sa forme il sera presque inutile auprès de M. Thomas et que peut être même il sera un prétexte au Cardinal pour ne pas faire plus. Voici mes raisons.

Monsieur Thomas sait à quoi s'en tenir au sujet des torts de M. Maignen et de la façon dont le P. Saubat a fait son enquête. Il n'a rien à apprendre, je crois, sur ces points. La seule erreur, je crois, qui est dans son esprit, c'est que tous les frères devaient rester dans la famille malgré tout, et qu'ils ont eu tort de la quitter.

De là à nous jeter par dessus bord, il n'y a qu'un pas.

Ce sentiment est un peu partagé par le Cardinal.

Il n'a pas compris que

1° Les Constitutions étaient changées et la Congrégation modifiée gravement et définitivement sans qu'on ait écouté les intéressés.

2° Les critiques publiques du P. Saubat sur l'administration et la conduite des œuvres ont fait entrevoir pour l'avenir une orientation désastreuse.

3° Les procédés ont bouleversé et scandalisé la plupart des frères, et enlevé toute confiance aux rapports qui ont amené les changements. Certains ont senti une répugnance invincible à se soumettre à des hommes qui ont fait tout le mal chez nous, et à écouter les enseignements de charité et de vie religieuse de la bouche de ceux qui pendant des années les ont violés.

4° Les maladresses, manques de charité et même mensonges de ceux qui sont en charge leur ont enlevé toute estime, tout respect et toute affection pour ceux qu'à cause de leur charge leur conscience

leur faisait un devoir de respecter d'estimer et d'aimer. Comment concilier ces sentiments avec leur conscience ?

5° Ils sentaient tous qu'une division profonde les séparerait désormais bon gré mal gré de leurs frères ralliés aux nouveaux supérieurs et que désormais c'était la guerre ou au moins une divergence absolue de vues.

Quelle vie serait la leur désormais dans une famille dont l'essence doit être la charité ?

6° Ils devinaient que désormais, la politique interdite par les Constitutions allait avoir une place et que quiconque tenterait de s'y opposer serait brisé.

*[Suivent les notes ayant servi à rédiger la lettre au Père Lantiez du 20/09/1915]*

1° Chang de Constit.

2° La politique

3° Critiques sur l'administr et les Œuvres

4° Les divisions interminables prévues formation des Jeunes

5° Répugn. à suivre des hommes qui n'av. fait guère de preuves dans les œuvres et qui au point de vue relig ont scandalisé pendant des années dt M Desr. 1 était le partisan et l'hom de paille

6° Les procédés du P. Saubat

7° Les maladr. manq de char et de franch. des Sup. nouv

Cardin donnera ce trav au P. et au P. Billot – chose enterrée.

- A Yves Allès

*Meuse, 22 Septembre 1915*

Mon cher Yves

Oui, je pense à l'avenir et désire le préparer si c'est dans les vues de Dieu. Il faut, c'est l'essentiel, avoir toujours en vue les intérêts de la cause de Dieu et le salut des Pauvres. C'est pour cela que nous avons été créés.

Oh ! ce n'est pas l'avenir personnel de cette pauvre et courte vie qui m'inquiète beaucoup, je crois. Les événements actuels et ces hécatombes de jeunes vies nous disent éloquemment ce qu'il faut penser de ce passage ici bas. La cause de Dieu est éternelle, les âmes dont nous sommes chargés sont immortelles, et nous mêmes avons été faits pour le ciel. Que nos préoccupations s'orientent de plus en plus dans cette direction. C'est difficile pour ne pas dire impossible à la nature, mais l'Esprit Saint est là qui a transformé les Apôtres et peut nous transformer nous mêmes si nous le lui demandons avec constance.

La parole « Dominus regit me et nihil mihi deerit » m'a toujours soutenu dans ma vie et elle se réalisera toujours si nous sommes fidèles. Ce que vous me dites de l'action paroissiale est incontestable, elle n'enlèverait rien à notre vocation et elle lui apporterait une grande puissance. Ce qu'il faut, c'est le champ favorable, Dieu le donnera, et puis la sainteté et la vie parfaite c'est à nous à y travailler.

Ce m'est un vrai réconfort et une sérieuse consolation de sentir l'union de votre cœur, à vous que je chéris comme un autre moi même. Nos désirs et nos préoccupations sont les mêmes, je le sais, et pour une œuvre comme celle de notre vocation, c'est là chose plus précieuse que tout. « Quand vous serez réunis en mon nom, je serai au milieu de vous ».

N'est-ce pas le cas entre nous et les quelques amis que je suis si heureux de sentir plus fervents que jamais ?



Vos ennuis relatifs à ceux auxquels une visite chez vous aurait fait tant de bien, sont encore des épreuves. Faites du bien par la correspondance et maintenez l'union des cœurs.

Vous pouvez parler à Mgr Laveille, mais je crains que ne voulant pas d'affaires on vous conseille simplement de céder. Mais vraiment c'est bien mal reconnaître la peine que vous vous donnez pour cette paroisse.

Je vous ai dit, je crois, que M. Pariot m'a écrit de la part de Mgr Marbeau, pour demander du monde en vue d'un vaste plan. J'ai répondu qu'il fallait attendre et que je serais heureux d'avoir quelques confidences sur ces projets. Je n'ai rien reçu depuis. - Le Cal de Paris doit aller d'un moment à l'autre à Rome. J'ai fait quelques efforts pour le faire intervenir de nouveau comme il m'avait écrit en avoir l'intention. J'en espère fort peu de chose à cause du Cal Billot qui est toujours l'obstacle. J'espère du moins que cette visite à Rome nous montrera comment nous devons définitivement nous orienter, Paris ou la province. Ce sera déjà quelque chose.

Prions pour que Dieu manifeste sa volonté et ne désirons qu'elle. Adieu, mon cher et si aimé Yves.

Continuez à demander la sainteté pour nous et la gloire de notre Bien Aimé Maître.

Tuus in M.

Em. Anizan a. m.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 28 Septembre 1915*

Bien cher Ami

Vous voilà donc revenu à la rue de Lourmel. Là vous allez continuer l'Œuvre du Bon Dieu dans la patience et la charité. - Je suis heureux que vous ayez pu assister à l'ordination et à la 1<sup>ère</sup> messe de Jean Le Bihan. Où est-il ? Il m'a écrit une carte, mais sans me donner d'adresse. En sorte que je ne sais où lui répondre.

J'ai renvoyé à M. Henry<sup>1</sup> la lettre du P. Lantiez avec une de moi. Je suis bien reconnaissant au bon et vénéré Père de son intervention auprès du Cardinal. Son titre de fondateur, d'ancien Sup. Gal, son âge et la vénération qu'il inspire ne peuvent que fortifier ce qu'il dit.

En effet l'affaire du docteur<sup>2</sup> est une preuve tangible de l'esprit qui anime les malheureux qui ont déjà tant de responsabilités. S'ils aiment vraiment l'Eglise et s'ils veulent la défendre, pourquoi ont ils soulevé ce scandale qui retombe encore sur l'Eglise en fin de compte ? Comment aurions-nous pu rester solidaires de tels agissements ?

Oui, je suis d'avis qu'il faut nous préparer et nous tenir prêts pour tout ce que le Bon Dieu voudra. « Aide toi et le ciel t'aidera ». Il s'agit de l'œuvre de Dieu qui nous était confiée par vocation et par les charges qui nous avaient été imposées. Notre vocation n'a pas changé, elle doit toujours tendre, et par tous les moyens légitimes, à s'exercer et à se développer. C'est là la pensée qui me soutient et m'excite. C'est elle aussi qui me fait souhaiter que M. Henry prépare un asile pour nos frères dispersés en ce moment et qui désireront se réunir après la guerre, et aussi pour ceux d'Auteuil et d'ailleurs s'ils ne peuvent rester. M. Vaugeois si hésitant toujours, n'était guère de cet avis. Je lui ai écrit nettement ma pensée à ce sujet.

Si nous laissons la dispersion se faire à ce moment faute d'un asile, si nous laissons dans l'embarras et sur le pavé ceux qui désirent continuer leur vocation, c'est la fin définitive et fin amenée par notre

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

<sup>2</sup>Jules Schuh

fait. La charité aussi bien que l'espérance d'un avenir doit nous déterminer à préparer cet asile. Faisons ce que nous pouvons Dieu fera le reste. Si on ne peut faire quelque chose d'un peu coûteux qu'on aménage ce qu'on a, mais cela est essentiel.

Insistez en ce sens auprès de M. Henry auquel j'écrirai du reste de nouveau.

Adieu, cher Ami. Soignez vous, sanctifiez vous et faites l'œuvre de Dieu autant que vous pouvez.

A vous et à M. Guesdon bien affectueusement en M.

Em. Anizan a m

Veillez dire à M. Lécivain combien j'ai été peiné de le voir mêlé à ces histoires abominables de journaux. Il a très bien fait d'agir comme il a agi. Je l'approuve pleinement.

- A Louis Lantiez

*Meuse, 1<sup>er</sup> Octobre 1915*

Mon bien cher Père

Une lettre de M. Josse me donne une inquiétude que je veux dissiper. Il me dit que (sur un passage d'une de mes lettres) il vous a fait dire que je préférerais une visite à la lettre dont nous avons parlé.

Qu'il est difficile de bien faire connaître sa pensée de loin !

D'abord, vous avez assez d'expérience pour ne pas vous faire du tout l'esclave de ma pensée. Vous connaissez les hommes et savez bien ce qui convient. Mais puisque vous m'avez demandé ce que je pensais le voici, et cette fois il n'y aura pas d'intermédiaire.

Ayant appris que son Eminence allait à Rome je me suis souvenu qu'elle m'avait écrit en février me disant que lors de son voyage à

Rome elle parlerait au Pape. Le Cardinal ajoutait que seulement il regrettait qu'on n'ait pas suivi son conseil et qu'on ne soit pas resté. - Voyant son voyage tout proche, il m'a semblé qu'il serait bon que quelqu'un le déterminât à parler au Pape (ce que, depuis le temps, il eût pu oublier), et qu'on lui rappelât un peu notre affaire pour qu'il l'ait présente à l'esprit. Après réflexion il me semblait que vous seriez le plus écouté.

Après quelques hésitations s'il valait mieux passer par M. Thomas, j'ai cru mieux, surtout après avoir lu votre travail, que cela allât directement au Cardinal. Et comme vous disiez que c'était sur ma demande (ce qui est exact) que vous interveniez, il me semblait que cela affaiblirait cette intervention. De plus, vous vouliez envoyer une lettre que j'avais écrite non pas pour que vous la communiquiez mais pour que vous vous en inspiriez.

Je vous ai donc prié par M. Henry<sup>1</sup> de dire que c'est sur la demande de plusieurs, et, en fait, l'intermédiaire de M. Henry le mêle à l'affaire. M. Clavier et M. Josse vous en ont aussi parlé, il n'est pas faux de dire que c'est au nom de plusieurs.

Et puis, à la place de la lettre probablement un peu diffuse que j'avais écrite pour vous, je vous en ai envoyé une qui me paraît plus serrée, plus nette et plus complète.

Je comprends très bien que vous vous déplaciez difficilement et puis que vous préféreriez faire un écrit très net et qui restera sous les yeux du Cardinal.

Aussi je ne vois aucun inconvénient à ce que vous adressiez une lettre écrite de préférence à une conversation dans laquelle on est moins précis, moins frappant et plus vite oublié.

De ce côté j'admets parfaitement la lettre même avec la communication de ma note dernière. Je ne sais trop la réflexion qui m'est venue quand j'ai écrit à M. Josse, mais je ne lui avais pas demandé de vous en parler puisque je devais vous écrire par M. Henry.

Votre travail est très bien, ma note me paraît le compléter pour la question des dispenses. Voilà tout.

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

J'ajoute que, ce que je vous ai dit de ma pensée n'a nullement pour but de vous l'imposer, et vous restez absolument libre de juger la chose et de faire selon votre impression et votre jugement. Je pense qu'il n'y aura plus de quiproquo. Si j'avais quelque chose à redire (ce qui ne sera pas assurément) ce serait par M. Henry qui a commencé à être l'intermédiaire.

Un bombardement vient de retarder un peu ma lettre. Voilà 3 jours de suite que nous en subissons. On a eu le temps de se mettre à l'abri, pas de blessés, seulement des dégâts extérieurs, un mur du cimetière abattu et l'église pas touchée. Adieu, mon cher et vénéré Père.

Veuillez agréer mes plus respectueux et affectueux sentiments en M.

Em. Anizan a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 2 Octobre 1915*

Mon cher Alexandre

Je me réjouis des visites reçues et à recevoir. Mon grand désir est que vos cœurs s'unissent de plus en plus ensemble et que vous vous excitiez mutuellement à être à Dieu plus que jamais, plus si possible que quand existaient les liens extérieurs. N.S. ne cessait de prêcher cette union de cœur à ses apôtres « diligite invicem sicut unum sicut unum sumus ». Et leur promettait d'être au milieu d'eux quand ils seraient unis.

L'un des grands torts de ceux qui nous ont fait la guerre a été de ne pas comprendre ce grand précepte du Maître. Ils n'aimaient pas leurs frères, ils n'étaient pas unis à eux. Actuellement ils continuent à les contrister, ils font œuvre de division. Avec cet esprit, ils ne peuvent

pas avoir N.S. avec eux et je vous avoue que je ne regrette pas de ne plus être avec eux.

Mais je voudrais être d'une famille de cœurs vraiment unis dans le sens que N.S. le veut. Travaillez à fortifier cette union vraie et intime avec ceux qui continuent à le désirer sérieusement. Rien que par ce fait vous ferez œuvre évangélique.

Oui, si vous pouvez m'envoyer les ouvrages que vous me dites, faites le. On m'indiquait un ouvrage très intéressant et de nature à faire du bien : « Le soldat Bernard » par un auteur nommé Ilacques (je crois). Je ne sais où il s'édite.

Madame Dubois Dauchez m'offre quelque chose pour les soldats. Elle pourrait contribuer à ces achats.

Le brave Bouchter a bonne intention s'il ne vise pas à éloigner de la vraie association du Rosaire mais sa circulaire n'aura pas grand succès, je crois. Enfin, travaillez de votre mieux sans vous inquiéter des à côtés.

Oui, j'ai reçu vos jeux, merci. Je croyais vous l'avoir dit. J'ai reçu aussi les paquets de la Bonne Presse et des Bibliothèques populaires.

J'ai écrit pour remercier les deux.

Il n'est pas étonnant que la Lanterne se jette sur une proie livrée par de soi-disant catholiques. Hélas ! l'esprit qui anime tout ce monde se révèle.

D. David m'a dit en effet vous avoir vu, Maërte m'a aussi écrit.

J'ai écrit hier au P. Lantiez et j'avais renvoyé son travail avec une lettre de moi par M. Henry. Il sait ma pensée complète.

Si M. Devuyst vient, tâchez de faire venir aussi M. Allès, et causez ensemble de ce que je vous ai écrit aux uns et aux autres. Ce que je dis à l'un est aussi pour les deux autres. Je voudrais qu'il y ait unité absolue de vue. Pour cela, que chacun fasse ses remarques.

Les Allemands nos voisins se vengent en ce moment par des bombardements presque journaliers. Prions Dieu d'achever son œuvre

en nous donnant la victoire et la paix. L'épreuve est rude et longue pour nos soldats.

Adieu mon cher Alexandre, à vous toujours comme vous savez.

E. A.

Pauvre M. Foucaut ! Il s'en tirera difficilement.

Maintenant que le temps fraîchit, il serait mieux à Paris qu'à Gaillon.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 4 Octobre 1915*

Bien cher Ami

Un mot seulement pour vous prier d'envoyer la lettre ci-jointe à Léon Ducoin.

Il m'a envoyé une lettre excellente mais sans adresse. Est-il rentré à Issy, comme je le pense ? est-il ailleurs ?

Vous le saurez plus facilement.

Comment allez vous ? Le séjour du Cercle doit vous être plutôt agréable, doit vous permettre de prendre les soins nécessaires. Vous y avez la sympathie de tous, vous êtes près du Bon Dieu, faites communauté avec M. Guesdon, rien ne vous manque.

Nous autres vivons toujours sous le coup des bombardements. Voilà la guerre actuelle.

Adieu, cher Ami.

Priez pour le règne de Dieu, pour la France, pour les Pauvres pour notre grande œuvre et pour nous.

A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan a m

Mille choses à M. Guesdon, mes respects bien affectueux à M. Lécrivain et amitiés à Oliviery.

- A Charles Devuyst

*Meuse, 7 Octobre 1915*

Bien cher Ami

J'aime à penser que vous allez toujours bien quoique cela puisse bien rapidement changer par ces temps de calamité. M. Simon, M. Sauvageot m'avaient écrit qu'ils allaient bien, quelques jours après je recevais la nouvelle qu'ils avaient été frappés à mort.

J'espère aussi que vous continuez à faire tout ce que vous pouvez pour Dieu et pour les âmes qui vous entourent.

M. Brevet qui se trouvait près d'ici et que je voyais chaque Dimanche est parti pour une destination inconnue. M. Boussicaud a aussi changé et m'écrivait dernièrement qu'il allait bien. M. Pinault qui a été envoyé sur la ligne n'a pu y tenir, c'était au dessus de ses forces, il est repos à son dépôt, je crois.

M. Hermand m'envoie sa photographie en m'annonçant qu'il va bien. Sa mine de prospérité, du reste, le prouve.

Avez vous pris votre permission comme vous me l'annoncez ? Je le désire parce que c'était un repos de corps et d'esprit bien mérité.

Je crois bien que Cassou a dû être rappelé à Gaillon pour préparer son examen. En fait, c'était bien nécessaire car le temps passe et il faut penser à son avenir.



Je vais toujours bien quoique les fatigues ne diminuent pas et que la saison commence à se faire plus rigoureuse dans l'Est.

Adieu, cher Ami.

Soyons toujours bien à Dieu et profitons pour cela du mois du Rosaire.

A vous de cœur en M.

Em. Anizan a m.

Nouvelle adresse : 44<sup>ème</sup> territor.  
C<sup>ie</sup> hors rang S.P. 157

- A Alexandre Josse

*Meuse, 9 Octobre 1915*

Mon cher Alexandre

Oui, continuez l'Œuvre du Rosaire, développez la si vous le pouvez, c'est une œuvre féconde. La très Ste Vierge l'a pour agréable. - Je ne cesse presque de penser à vous, mon cher et bien aimé Alexandre. Dieu seul sait à quel point je vous aime, à quel point je vous suis uni par ce que j'ai de plus intime. Ne plus vous voir m'est une souffrance, et pourtant vous savoir à Paris encore, au centre, me tranquillise. Ce que vous me dites de la visite de Mgr Odelin me fait plaisir. Je me figure que si le Cardinal voulait s'occuper sérieusement de nos affaires auprès du Pape et de quelques Cardinaux, il pourrait encore obtenir quelque chose

Je n'ai rien reçu encore, je m'en remets du reste à Dieu de tout. Mais je suis convaincu que c'est entrer dans les vues de Dieu que de faire le possible pour faire revivre une Œuvre qui est sienne, qui vise le salut de ses préférés et que, à mon avis, Il veut revoir vivante.

J'ai écrit encore au P. Lantiez dans le sens de son travail et, ayant occasion, j'ai prié mon ami l'Abbé Chantrel de faire parler de nouveau au Cardinal par un ou deux Vicaires Généraux. Il m'a répondu qu'il l'a déjà fait, mais que le voyage du Cardin. à Rome est remis. Que vous avez raison mon Alexandre, de n'avoir d'autre ambition que de faire la volonté de Dieu et de la Ste Vierge !

La volonté de Dieu, volonté infiniment sage, juste, bonne, aimante est tout. Dieu sait ce qu'il faut et Il continue la grande Œuvre de sa Glorification et de la sanctification des âmes. En nous abandonnant et nous conformant à elle nous la favorisons de tout notre pouvoir. Je lisais ces jours-ci un passage du P. Caussade qui correspond à une pensée déjà ancienne chez moi : « Le Saint Esprit écrit son Evangile dans les cœurs... Les âmes saintes sont le papier, leurs souffrances et leurs actions sont l'encre. L'Esprit Saint par la plume de son action écrit un évangile vivant ; mais on ne pourra le lire qu'au jour de la gloire où après être sorti de la presse de cette vie, il sera enfin publié. Mais (actuellement) nous sommes dans la nuit de la foi ; il n'y a que confusion dans les caractères. C'est une langue de l'autre monde. »

C'est bien cela. Mais Dieu sait lire cette langue et l'évangile vivant s'écrit.

Je serais très heureux qu'avec M. Devuyt et M. Allès vous puissiez vous voir et causer.

Assurément la cessation la mort de l'Union serait un malheur, du moins, cela paraît. Mais nous ne pouvons qu'une chose : y travailler tant que nous le pouvons, et vous le faites avec ces MM.

Mgr de Poterat et ces Messieurs du Bur. Cent. décideront. Nous considérerons cela comme la décision du Bon Dieu.

Que M. Foucaut évite toute imprudence ! Veillez y. Il est évidemment bien atteint dans ses forces, mais il peut encore aller s'il prend des précautions.

Donnez à ceux que vous voyez ma nouvelle adresse, car avec l'ancienne mes lettres s'en vont loin.

Giovanetti m'a bien mis son adresse, mais celle-ci, couverte par les timbres est illisible. M. Clavier ne l'aurait-il pas ? Avez vous celles de M. Pauc et de Louis Thiers ?

Adieu, mon cher Alexandre.

Si vous allez à Chatenay, dites leur que le 13 je serai de cœur avec eux.

Si vous vouliez quelques photographies comme la ci-jointe pour quelques uns, dites moi. On m'en a fait une cinquantaine. Je vous embrasse de cœur et vous bénis bien volontiers.

A vous en M.

Em. Anizan a m

Je crois en effet que les paroles de Mgr Odelin indiquent quelque chose. S'il m'écrit je vous le ferai savoir.

- A Yves Allès

*Meuse, 11 Octobre 1915*

Mon cher Yves

Je suis très content du conseil que vous a donné Mgr Laveille pour votre habitation. Seul, vous serez libre et vous n'aurez plus tous ces ennuis. Si le curé venait à vous reprocher votre départ de chez lui, vous le renverrez à Mgr Laveille. De même les bienfaiteurs qui ne comprendraient pas. Ne vous inféodez pas trop à ces bienfaiteurs si bons soient-ils. Vous êtes également à tous et il faut qu'on le sache dans la population. Vous êtes en situation de savoir ce que vous avez à faire ; que les bienfaiteurs sentent que vous êtes l'homme de Dieu et des âmes, de leurs âmes à eux comme des autres et non pas à leur service particulier. Si vous perdiez quelques unes de leurs générosités, vous gagneriez en considération dans la population et le Bon Dieu

vous aiderait. Du reste, il est probable que les bienfaiteurs revien-  
draient bien vite. Rien n'est gênant pour le ministère comme les en-  
traves apportées par les générosités.

Pour les projets de Mgr Laveille, je les comprends parfaitement  
et ils répondent assurément aux besoins du diocèse de Meaux, mais je  
ne crois pas que nous puissions les envisager jusqu'au bout. Nous  
avons, nous, une vocation précise, claire et qui répond à des besoins  
urgents. Les événements pénibles traversés n'ont pas changé notre  
vocation. Certaines familles relig. peuvent se prêter à tout parce  
qu'elles ne sont fixées à rien. Nous, ce n'est pas le cas. Nous sommes  
les hommes des pauvres, du peuple, des classes perdues, des be-  
sognes que d'autres ne font pas. Il y a d'autres besoins importantes,  
mais elles ne sont pas nôtres. Il y a les Sulpiciens et les Lazaristes  
pour les gds Séminaires, d'autres pour les petits, ce n'est pas nous. Si  
Dieu nous relève c'est pour continuer le « Pauperes evangelisatur ».  
Assurément il serait peut être attrayant d'entreprendre de gds mouve-  
ments d'éducation ecclésiastique. Mais notre grâce n'est pas là. Res-  
tons dans notre filon providentiel quoique plus modeste et plus rude. Je  
crois aussi que la Providence a des vues.

Ce que je vous disais autrefois est de plus en plus clair à mes  
yeux. L'action de la famille, telle qu'elle s'exerçait au début était néces-  
saire pour faire connaître les œuvres, les lancer, leur donner une orien-  
tation et des méthodes.

La famille a fait un grand bien dans l'Eglise. Mais actuellement  
qu'on a profité de ses exemples et que, très heureusement, ces  
œuvres peuvent contribuer au relèvement et [à] la nouvelle organisa-  
tion des paroisses, en bien des endroits nous sommes devenus des  
obstacles. Obstacles par le fait de nos œuvres qui enlèvent aux paroiss-  
ses et les bons éléments et l'instrument pour en faire, obstacles par la  
résistance que nous avons apportée à certaines formes d'actions que  
l'Eglise a approuvées et que certains esprits trop étroits nous ont forcé  
à maintenir.

Reste une grande œuvre à faire : montrer comment doivent  
être organisées avec tous les éléments possibles les paroisses, en vue  
du retour et de la sanctification de la classe populaire.

Ces éléments nous les possédons : c'est la possibilité d'une vraie sanctification pour le clergé, c'est d'entourer le prêtre de tous les éléments qui peuvent aider son apostolat, nos laïcs, les membres des œuvres, les bienfaiteurs, tous les fidèles susceptibles de faire le bien, et par dessus tout la prédication par l'exemple des conditions essentielles de succès l'abnégation de soi et la charité poussée à la perfection.

Quelle puissance si on avait sacristain, chantres, instituteurs, collaborateurs dans les œuvres, des laïcs vraiment relig. quoique ne le paraissant pas extérieurement ! si on pouvait s'appuyer sur un conseil paroissial composé de vrais chrétiens et sur des groupements de tous les éléments susceptibles d'apostolat, si les prêtres aidant le curé étaient encouragés, aidés dans leur zèle et donnaient tout ce qu'ils peuvent au point de vue vie intérieure et apostolat !

Est-ce imagination et idéal irréalisable ? En tous les cas c'est l'idéal à poursuivre. On arrivera difficilement à la perfection vu l'imperfection humaine, mais à quels beaux résultats on pourrait arriver et quel exemple pour le clergé paroissial ! Cet exemple serait d'autant mieux admis par lui qu'on ne gênerait pas son action, qu'on pourrait même l'aider de bien des façons.

Il est important de ne pas nous poser en maîtres et en modèles. Mais nous pouvons bien, en commençant modestement et avec notre idéal, espérer opérer cette grande Œuvre de l'exemple. Et alors, plus tard viendraient des œuvres amorces des paroisses, œuvres de vocations, d'orphelinat et autres, si Dieu le voulait.

« C'est par la charité, disait M. Le Prev.1 je crois, que la société sera sauvée. » Qui donc a reçu de Dieu plus particulièrement le dépôt et la mission de la charité ?

Le P. Fr. de Sales auquel je parlais de tout cela me disait : « Voilà l'œuvre des œuvres à l'heure actuelle, l'œuvre nécessaire qui s'imposera et se fera. Sera-ce vous autres ? »

Mgr Charost me disait quand je lui ouvrais cet horizon : « C'est une inspiration du St Esprit que vous avez là, et je serais disposé à vous donner une paroisse pour réaliser cela. »

Vous voyez, mon cher Yves, que j'admets d'avance certaines pensées de M. Soulange.

Je verrai s'il est à propos de lui écrire, car déjà le P. Lantiez a dû faire une démarche auprès du Cardinal et M. Chranrel également

Soyons dans les mains de la Providence. Ne voulons que ce qu'elle veut, prions tout en faisant notre petit possible. Pour Meaux, il ne faut rien hâter. Dieu nous indiquera ce qu'Il veut.

Oui, Yves, soignez votre entérite, c'est de toute nécessité. C'est long, mais un régime sévère en viendra à bout si vous êtes persévérant. Soignez vous pour pouvoir faire l'œuvre de Dieu, tout en vous servant des privations et de la gêne que cela vous apporte comme mortifications.

Pour M. March.1 il me paraît bien compromis. Lui adjoindre un autre compromettrait cet autre je le crains et qui ? Il serait bien mieux pour son âme avec M. Vinot ou d'autres. Mais !!! Vous pouvez demander à M. Josse 1 pit cahier Bellanger. Il y en a dans mon cartonier.

Adieu. Je vous embrasse fort, fort, mon pit Yv. Votre père et ami

Em An a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 13 Octobre 1915*

Bien cher Ami

Je reçois ce matin votre lettre me racontant votre entrevue avec le cher P. Lantiez. Vous me marquez sur votre enveloppe l'adresse de M. Henry1, c'est pour que je vous adresse ma réponse chez lui évidemment. Vous avez vos raisons.

Tout d'abord, bien que le P. Lantiez n'ait pas besoin de mon assentiment pour les démarches qu'il juge bon de faire, je crois en effet bien utile que nous nous concertions afin que tous les efforts convergent. L'union fait la force, c'est le cas.

D'abord, j'approuve pleinement la neuvaine finissant le 30 et s'adressant à la Ste Vierge, à St V. de P. et à nos fondateurs qui sont au ciel. Vous avez interprété ma pensée en demandant le Veni Creator. Je vais la faire avec vous. Oui, demandez cette neuvaine de vive voix et par l'un et l'autre à tous ceux qui aspirent à continuer notre vocation complète. Je n'aime pas me mettre en avant et faire acte de Supérieur, par respect pour la décision de Rome. Je crois qu'il y a eu d'une part calomnies, de l'autre erreur, mais le Pape est le Pape et s'il n'y avait pas eu toutes les raisons qui sont survenues j'aurais conseillé la soumission pure et simple. Du reste, vous avez raison, il y a la question de prudence qui est capitale.

Evidemment le grand point serait d'éclairer Rome. Mais comment y arriver avec les rapports insidieux et vraisemblables faits par le Visiteur ? avec les documents expurgés qu'à dû donner M. Maig.1, avec l'autorité et la charge du Cal Billot qui couvre tout et auquel en règle tout doit aller, avec notre éloignement de Rome (les absents ont toujours tort).

Le Pape actuel ne connaît guère la Congrè. On me disait que, lors d'une audience donnée à ceux qui restent là-bas, il avait demandé ce qu'était cette congrégation, son but... etc... Il a peut être peu entendu parler de nos affaires et n'y attache pas plus d'importance qu'à toute autre affaire qui concerne après tout une congrégation romaine et, qu'elle a tranchée. Dès lors, il ne songe même pas à intervenir, surtout n'ayant pas de raisons de penser que le Cardin. Billot est partial et circonvenu dans cette affaire.

Il faudrait que quelqu'un bien au fait de tout, le vît à tête reposée, lui montrât clairement qu'il y a eu là une intrigue odieuse et fatale qui a circonvenu et Pie X et le Cal Billot. Que le délégué du St Siège est entré dans cette intrigue qu'il a fait sienne et que cette intrigue a abouti à la ruine d'une famille religieuse, petite encore, mais prospère et pleine d'espérances pour les âmes, pour les œuvres du jour et pour l'Église. Qu'un bon nombre d'anciens membres de cette Congrègation

très dévoués à l'Eglise et au Pape gémissent et souffrent de ne plus pouvoir se dévouer dans leur vocation et que les sentiments mauvais qui ont tout amené poursuivent ces cœurs dévoués avec une ténacité et un esprit haineux, de façon à entraver leurs désirs d'être entièrement à Dieu et au rude ministère de la classe ouvrière si nécessaire actuellement. On pourrait aussi lui parler du scandale produit sur le clergé et les catholiques. Si le Pape voyait cela, il prendrait peut-être l'affaire à cœur. Mais voilà, assurément ce qu'il faudrait.

Le P. Le Floch du Séminaire français, poussé par Mgr Leroy, ferait-il cela ? Je sais qu'il est avec nous car je l'ai vu à Paris en Juillet 1914 et il gémissait de tout cela. Le P. Fontaine m'a fait dire qu'il était à ma disposition pour les démarches qui pourraient m'être utiles. D'autre part, le Cardinal de Paris ferait peut-être la chose avec plus de fruit encore. Et il est important de ne pas courir 2 lièvres. Le Cardinal Amette serait, je crois, refroidi s'il savait qu'on agit en dehors de lui. Que voulait Mgr Odelin dans sa visite à la rue de l'Université ? M. Josse m'en dit si peu de chose que je ne puis définir la pensée du Vicaire Général qui ne m'a pas écrit.

Ne serait-il pas mieux de s'assurer que le Cardinal veut faire une démarche sérieuse, de lui demander si sa démarche ne pourrait être préparée et renforcée par une intervention de quelqu'un à Rome, comme le P. Le Floch ou le P. Fontaine. Il dirait ce qu'il jugerait mieux et il serait plutôt touché qu'on s'en réfère à lui.

On pourrait lui proposer de faire une note sur ce qui a précédé la Visite. La note que j'ai envoyée au P. Lantiez visait surtout l'impression fâcheuse produite sur le Cardinal par les demandes de dispense, impression que le Cardinal lui-même m'a communiquée de bouche et par écrit.

Oui, je crains que la lettre du P. Lantiez avec ma note ne dispense le cardinal de faire plus, de parler lui-même, qu'il la donne au Pape et que celui-ci la remettant au Cardinal Billot, elle ne produise aucun effet, sinon une recrudescence de vigilance et de haine de la part des ennemis.

Il faut que le Pape sache que le Cardinal Billot et quelques uns de la Congrégation des relig. sont trompés et entourés.



Est-il logique et juste, dites moi, que pour la question d'Auteuil, un Cal chargé de régler un conflit aille révéler la demande et consulte le parti adverse ? Et pourtant c'est ce qui est advenu. C'est aussi ce qui adviendra de tout ce qui sera confié au Cal Billot.

Je devine que M. Maign. qui est très retors a raconté mille choses au Cal Billot en donnant à ces choses des apparences particulières. Il l'a peut-être choisi comme confes. et direct. il prend peut être devant lui des apparences de douceur et de commisération à notre égard. Je connais un peu l'homme à ce point de vue. Avec une rigidité de rancune très profonde il a quand il veut des formes très modérées et très cauteleuses, et le Cardinal Billot très confiant, qui va comme la flèche devant lui et qui partage du reste ses opinions politiques et ses idées outrancières embaume tout et croit ne pouvoir mieux faire que de s'en rapporter à son jugement pour tout. Et puis, vous pensez si M. Maign. joue du P. Saubat, du Visiteur apostolique choisi par le St Siège, si estimé de Pie X, si saint religieux, si désintéressé dans la question etc. etc... etc...

Notre affaire a été embrouillée à plaisir. On a dû supprimer des documents et abuser de ceux qu'on gardait. Comment quelqu'un peu au courant peut il s'en tirer, surtout si on n'interroge pas les intéressés ?

En pratique, il me semble de prime abord qu'il faut aller au Cardinal de Paris, se mettre à sa disposition pour les documents qui pourraient l'aider aussi bien que pour les appuis à Rome ; effacer son impression fâcheuse sur les demandes de dispense, car, à mon avis, c'est l'argument le plus fort que ces MM. peuvent exploiter contre nous dans cette affaire. Et puis, remettons nous en à la Providence.

Pour le Canada, je ne sais rien, mais je crains que les Evêques de là bas, ne désirent une séparation qui ferait de ces MM. une congrégation canadienne, et, entre nous, je crains que M. Piché n'y prête la main. Il a été un peu blessé qu'on lui préfère il y a 7 ans M. Vaugeois. Et puis, il a tant d'imagination et il est si Américain !

Pour revenir à une autre pensée. Si jamais on pensait à Rome à faire une nouvelle enquête, ce qui ne sera pas mais à la rigueur pourrait être, comme il serait urgent d'avoir un enquêteur non gagné par les

autres et pourtant qu'ils ne puissent récuser ! Dieu seul peut déjouer toutes ces trames, aussi faut il surtout prier.

Cela n'empêche pas d'agir évidemment, mais pour qu'il n'y ait pas de complications et que les démarches aillent droitement, je crois mieux que tout se fasse, si c'est possible, par le Cardinal Am. et, pour les détails, avec l'assentiment du même Cardinal Amette. Après tout, il est une haute autorité, aussi haute que le Cardinal Billot. Il a, en plus, l'avantage d'avoir été déjà visiteur apostolique de l'Institut, on a passé par dessus sa tête et il était impliqué dans la haine de nos adversaires.

A courir 2 lièvres on risque de n'en atteindre aucun, et des deux c'est le Cardinal Amette qui me semble le plus sûr.

Je voudrais bien avoir des nouvelles de temps en temps de M. Le Chevallier.

Je dis plus haut que M. Josse m'a dit bien peu de chose de la visite de M. Odelin. Il m'a dit qu'il avait demandé mon adresse et témoigné de l'indignation contre M. Maign. et c'est tout. C'est là le résumé sans doute mais il a dû dire autre chose et les plus petits détails ont leur importance pour faire deviner la pensée.

Il en a été de même de la visite qu'il a faite au P. Fontaine. Je n'ai pu savoir que les grandes lignes et aucun détail.

Le cher Alexandre qui a une bonne volonté au dessus de tout ce qu'on peut dire n'a pas l'idée de ces détails pourtant si importants. Ne lui dites rien à ce sujet, ce serait le peiner sans profit. Mais une autre fois ne vous contentez pas de dire « M. Josse vous a dit ce qui en est. » Répétez et complétez.

Adieu, cher Ami. En voilà long pour un aumônier militaire en action. Tout cela est si grave !

Vous pouvez communiquer cette lettre à M. Henry et au P. Lantiez.

A vous de tout cœur en M.

E A a m

Je pense avoir répondu à tout ?

- Au Premier Groupement

*Meuse, 18 Octobre 1915*

Mes chers Enfants

C'est une joie pour moi de vous savoir réunis et connaissant vos cœurs et tous vos sentiments, je suis sûr que cette réunion sera de celles auxquelles l'Evangile promet la présence du Divin Maître.

J'aurais bien voulu être avec vous, j'y ai réfléchi, mais les âmes pâtiraient de mon absence et elle produirait une impression plutôt fâcheuse. Je suis chargé seul d'un secteur très considérable ; outre le ministère normal et mes courses régulières, à chaque instant peut surgir et surgit quelques besoins.

Hier soir, après une journée très chargée, quatre offices, dîner chez le Gal de brigade, deux courses de 5 kilom. chacune à jeun, confessions, on m'appelait encore pour un blessé à 3 kilom. à peu près, et ainsi souvent. Je ne puis me faire remplacer et rien n'échappe de ce que fait l'Aumônier.

Vous serez bien aise, j'en suis sûr, d'avoir quelques mots, c'est aussi une satisfaction pour moi.

Dans la situation où nous nous trouvons, le premier devoir pour nous, c'est l'abandon complet, absolu à Dieu, abandon chassant toute inquiétude mais ne nous dispensant pas d'agir. Dieu nous a conservés et a peut être même fortifié en nous la volonté de rester religieux de cœur, d'esprit et de vie, et aussi d'être et de rester entre ses mains les hommes des pauvres, du peuple. Pas de doute que ce soit sa divine volonté.

Fortifiez vous donc dans ce sentiment et encouragez vous y. Unissons nous pour cela en Lui et aidons nous à devenir des Saints aussi bien que des Apôtres entièrement dévoués.

Nous avons déjà renouvelé nos vœux, voilà une bonne occasion pour vous de les refaire ensemble et d'étudier un peu en pratique

comment les réaliser. Pas de choses extraordinaires ou prétentieuses : simplicité, droiture, générosité vraie et puis, ne sortons pas de ce qui est possible et pratique. Pour nos exercices, ils sont tout indiqués l'essentiel est d'en perfectionner l'esprit et la mise en œuvre. Voyez aussi comment arriver à la perfection de la charité. Pour notre union, il la faut entière, cordiale, indissoluble pour Dieu et entre les mains de notre bien aimée Mère la Ste Vierge. Jamais nous ne serons trop unis pour la grande Œuvre du salut des pauvres et du peuple ainsi que pour celle d'une sanctification aussi parfaite que possible. Dieu nous a dégagés de toute entrave de nos familles, soyons totalement à Lui et à tout ce qu'Il voudra.

Cette union plus intime il importe de la garder pour nous et entre nous sous le regard de Dieu. Nos frères pourraient croire que nous les abandonnons, ce qui n'est pas et ne doit pas être. Tâchons de les servir, de les aimer mieux, de leur préparer une union très intime et, s'il plaît à Dieu, une nouvelle famille plus aimante et plus unie. Ce premier groupement indissoluble y aidera, ce sera le noyau préparant et l'esprit et le corps, prêt à lui insuffler le souffle de Dieu.

Comment cela sera-t-il possible ? La Providence le dira. Restons unis avec ceux qui le veulent, autant qu'ils le veulent. Aimons les, aidons les, servons les, soutenons leur courage et leur espérance, maintenons les autant que nous le pouvons sur la voie de la perfection. Dieu aura pour agréable cette première charité. Je réponds à tous ceux qui m'écrivent, je tâche de les soutenir, de les aider de toutes les façons. Donnons nous y tout quatre. C'est un premier apostolat indiqué par la Providence.

Je crois capital aussi de prier beaucoup en particulier le Saint Esprit et la Sainte Vierge. Le P. Lantiez que je vous conseille de voir a eu l'idée d'une neuvaine finissant le 30 Octobre. J'ai commencé d'avance. Prêtez vous y et parlez en pour qu'elle soit générale autant que possible. Il nous faudrait pour notre apostolat futur, des champs propices à notre vocation. Dieu y pourvoira, mais il faut aussi y penser et chercher les endroits propices. Rien ne sera définitif, mais il n'est pas mauvais de s'y préparer.

J'ai fait faire des démarches auprès du Cardinal de Paris qui doit aller à Rome, afin qu'il parle de nous, guidé par le principe : Aide

toi et le ciel t'aidera, mais il faut être résigné même à l'échec de ce côté.

Si Dieu veut quelque chose de tout à fait nouveau, il est possible qu'il fasse table rase de tout le passé. Je voudrais que nous soyons prêts à tout, dès lors que Dieu le voudra ou le permettra. Pour le genre de ministère, les idées ne nous manquent pas, et après cette guerre il faudra des initiatives. Préparons nous y.

Ma grande idée est qu'il faut maintenant associer à l'apostolat du prêtre toutes les ressources possibles en personnel et en œuvres. Cela demande beaucoup d'abnégation et de largeur de vues. Il serait long de donner par écrit tout le plan que je voudrais tenter. Ce plan paraît théoriquement déjà réalisé en beaucoup d'endroits. Il n'est, en fait, qu'ébauché et à traits si larges et si peu précis, que presque tout est à faire. Il est cependant préparé dans les esprits et en pratique. Mais, la charité ? l'abnégation ? la vraie poursuite de la Sainteté ? le dévouement complet et ennemi du soi ? en un mot le vrai esprit de J.C. ? Même en pratique il n'est qu'ébauché. Certains sont allés trop loin en voulant remplacer le prêtre, d'autres sont allés également trop loin en l'autre sens en ne se servant pas des collaborations possibles. Mais, tout cela est idée plus ou moins personnelle et Dieu mettra les choses au point. Que nous soyons des instruments dociles et tout nous sera donné.

En attendant, chacun dans votre milieu, faites le mieux possible ce qui est à votre portée. Le rôle du cher Alexandre<sup>1</sup> est bien éprouvant, j'y pense souvent. Il se dévoue comme centre et comme lien, sacrifiant un ministère qu'il trouverait facilement. Mais son rôle est actuellement très nécessaire à mes yeux. Sans lui que resterait-il comme lien entre tant d'éléments ? Ce que le cher Charles<sup>2</sup> m'énumère dans sa lettre reçue hier soir est très bien. Sacristain, bedeau, enfant de chœur, célébrant etc. etc... que cela doit être agréable à Dieu ! C'est l'indication de la Providence. Yves Marie<sup>3</sup>, lui, est déjà l'apôtre tâchant de réaliser ce que nous voulons réaliser plus tard.

---

<sup>1</sup> Alexandre Josse

<sup>2</sup> Charles Devuyt

<sup>3</sup> Yves Allès

Bon courage, mes chers et si aimés enfants. Que je remercie Dieu de nous avoir unis et que j'ai de confiance qu'avec de tels et si chers éléments, nous ferons plaisir à Dieu !

Pour ceux qui nous ont fait tant de mal apparemment, parlons en le moins possible et pardonnons parce que notre Divin Maître le veut. Soyons aussi les enfants les plus soumis du Pape et de l'Eglise. Que notre confiance en la Ste Vierge n'ait aucun fléchissement ! Nous lui avons tout confié, Congrégation, Œuvres, individus. Dieu sait bien ce qui convient et Il fera son Œuvre. Et Dieu, c'est la Ste Vierge. Elle est avec nous et elle travaillera avec nous. Fermons les yeux et restons dans ses bras, comme le petit enfant dans ceux de sa mère. Prions la, faisons la aimer.

Montrez vous bien affectueux pour tous vos frères, qu'ils sentent qu'une famille existe pour eux, famille où on les aime vraiment.

J'ai reçu hier les livres de Bazin d'Alexandre. Merci ! Comment les a-t-il payés ? Je reçois aussi à l'instant sa lettre du 14 après celle du 13. Si vous voyez M. Henry1, dites lui que j'ai reçu son mandat. Oui, l'adresse du 44<sup>ème</sup>, C.2 ... [?] S.157 est bonne. Mais si on m'envoyait un paquet 6 r. St Maur par la Supérieure, ce qui peut se faire, il faudrait me prévenir pour que je puisse le faire prendre.

Ma santé est bonne. Tous mes officiers sont très bons, je ne dis pas tous très pratiquants, mais presque tous viennent à la messe du Dim. et pour moi personnellement la plupart sont des amis. Ne vous inquiétez donc pas. Mais ce n'est pas vous et après le Bon Dieu, c'est près de vous que je voudrais être. Adieu. Il me semble que N.S. nous dit : Diligite invicem. Aimons nous, soutenons nous et soyons à Dieu pour tout.

Je vous embrasse de grand cœur et vous aime de même avec le Cœur du Divin Maître.

Em Anizan a m

J'envverrai des photographies. Je voudrais cependant savoir à qui vous en donnerez. Je vous laisse libre pour cela cependant.

- A Jean Derdinger

*Meuse, 19 Octobre 1915*

Mon cher Jean

C'est vrai, malgré la misère et la peine le temps passe on ne sait comment. Déjà 15 mois de guerre, 15 mois que je ne t'ai vu. Pour moi voilà plus encore que je suis dans l'épreuve. Mais, je me suis donné à Dieu voilà bien longtemps pour tout ce qu'il voudrait, je n'ai pas à me plaindre, et de grand cœur j'accepte ce qu'Il veut en le priant de faire tout servir au bien de ceux qui sont déshérités de ce monde.

Que je bénis et remercie Dieu, mon Jean, que ta jambe aille bien, qu'elle ait toutes les chances de guérir entièrement, que tu sortes indemne de cette guerre meurtrière.

Te connaissant, j'avais bien peur pour toi. Du reste il s'en est fallu de peu. Si le tir avait été tant soit peu en hausse on te pleurerait maintenant. Ah ! que tu as raison de te proposer de servir Dieu encore mieux ! Tu le servais bien, tu t'étais même bien souvent montré généreux, mais il te restait encore quelques détails à compléter. Je te l'avais dit quelquefois et l'ambiance était un danger. Maintenant tu seras complet et Dieu te bénira plus encore. En fait, comme il t'a béni, en te donnant une compagne comme ta Lucienne, en rendant tes affaires si rapidement prospères !

Tu dois cela à ton intelligence et à ta bonne conduite, mais aussi et plus encore à la bénédiction de Dieu. Rends toi de plus en plus digne de cette protection et Il sera toujours avec toi.

Tu as bien fait de me donner l'adresse de Nicolas. Je viens de lui écrire et la carte va partir en même temps que cette lettre.

Je savais la mort du cher M. Sauvageot qui m'avait aussi écrit quelques jours avant. Mais j'ignorais plusieurs détails que tu me donnes.

Je reçois toujours des nouvelles de Jean Pierre Devanz. Il n'est pas loin mais pas dans mon secteur. J'ai su aussi que Laurent Bickel était sur la ligne près d'ici mais aussi dans l'autre secteur. Je suis allé le voir en revenant de mes avant-postes voisins des siens. Il va bien et m'a promis de se joindre aux anciens de Ste Anne.

Merci, mon Jean, de l'envoi que tu te proposes de me faire. Je ne le refuse pas parce que cela servira aux soldats. J'ai organisé en effet une bibliothèque qui fonctionne depuis un ou deux mois. Les soldats sont heureux de lire dans leurs loisirs et que de bonnes pensées leur sont données par là ! Si tu peux et veux y contribuer un peu, tu pourrais envoyer un coup de téléphone à M. l'abbé Josse 82 rue de l'Université et t'entendre avec lui. Il sait ce que j'ai et ce qui me serait encore utile.

Ma santé est toujours bonne en dépit de tout. Que deviendrai-je après la guerre si je reviens ? Mon unique rêve est de sacrifier ce qui me reste de vie au relèvement de notre pauvre peuple de France. Hélas ! tu sais où sont tombés les ouvriers et leurs familles. J'ai bien des idées et peut-être le Bon Dieu a-t-il permis nos épreuves pour me procurer le moyen de leur préparer un moyen de salut plus efficace et agissant sur un plus grand nombre. Si c'était, que je consentirais avec joie à souffrir plus encore ! Adieu. Je t'embrasse de cœur. Mille choses à ta chère femme à ta mère à Pierre. Ton père et ami

Em Anizan a m

Mes soldats ont voulu me prendre en photographie. Je t'en expédie une.



- A Gabriel Bard

*Meuse, 20 Octobre 1915*

Cher Monsieur Gabriel

Quand vous ai-[je] écrit pour la dernière fois ? Je ne sais comment je vis. Je croyais avoir répondu à votre dernière carte et puis je la retrouve sans le signe habituel (répondu).

Si je n'ai pas répondu à la lettre précédente c'est parce que vous m'annonciez votre départ imminent et votre nouvelle adresse.

J'ai reçu avec votre carte la coupure du *Matin*. Je la connaissais. On m'avait aussi envoyé l'article de l'*Act. Franç.* et la réponse au *Matin* de M. Lécrivain. Quel jour ces attaques jettent sur toutes nos tristes affaires ! Où peut on trouver là une préoccupation surnaturelle, le souci d'éviter à l'Eglise des complications et la pratique de la justice aussi bien que de la Charité ? Que c'est humiliant pour la pauvre nature humaine même quand elle devrait être corrigée par la foi ?

J'ai été très heureux de vous savoir enfin officier et aussi d'apprendre la nomination si méritée de M. Louis comme capitaine.

Un de ses sous officiers rencontré il y a quelque temps à Verdun me disait que son régiment quittait son ancien secteur sans pouvoir me dire où il allait.

Ma santé est toujours bonne et je supporte bien la campagne.

Je désire cependant, pour tous nos hommes surtout, qu'elle ne dure pas tout l'hiver, quoique le moral soit bon.

Je continue mon ministère auprès d'eux et j'ai plus d'une consolation. Je sens cependant très vivement les conséquences de l'éducation donnée en France depuis tant d'années déjà.

Il semble qu'une intervention divine quelconque soit nécessaire pour le retour de notre pauvre pays à Dieu et surtout pour l'amélioration de la tête qui sera toujours puissante.

J'aime à penser que Madame votre mère a bien profité de votre séjour près d'elle et qu'elle y a trouvé consolation et courage.

Adieu, cher Monsieur Gabriel.

Si je vous ai déjà répondu à votre carte comme j'en ai l'idée, vous verrez dans cette nouvelle lettre la satisfaction de cœur que j'éprouve à causer un peu avec vous et je ne regretterai pas de cette récidive.

A vous tout affectueusement en N.S.

Em Anizan a m

- A Charles Devuyst

*Meuse, 20 Octobre 1915*

Bien cher Ami

Votre permission a dû vous faire du bien à tous les points de vue et je m'en réjouis.

Evidemment un grand mal a été fait chez nous et l'Œuvre de Dieu a été renversée. La poursuite contre le docteur<sup>1</sup> montre une fois de plus à quel degré les malheureux sont descendus au point de vue justice et charité.

Combien tout cela est peu évangélique ! Mon espérance est que Dieu tirera le bien du mal, comme c'est sa coutume, si nous restons des âmes de vraie bonne volonté.

Quand je dis bonne volonté je parle de la pratique aussi bien que des sentiments du cœur.

Oui, j'ai des vues, et, s'il plaît à Dieu, nous resterons unis aussi intimement que possible dans la pratique de la charité et le grand but qui nous a attiré.

Mais priez, offrez vos fatigues et vos épreuves dans ce but.

Le cher Emile Simon qui avait le pressentiment de sa mort m'a écrit qu'il avait offert sa vie dans le but dont je parle.

---

<sup>1</sup>Jules Schuh

En attendant, soyons bien généreux avec Dieu, faisons le bien à notre portée et restons indissolublement et intimement unis.

Je viens de recevoir un mot de M. Boussicaud qui va toujours bien quoique en un poste assez dangereux.

Adieu, bien cher Ami.

Croyez toujours à ma bien vive affection, et si vous manquez de quelque chose, dites le moi.

Em. Anizan a m

M. Pinault ne peut tenir au service fatigant qu'on lui avait assigné. Il est très fatigué.

- A Henry Tardé

*Meuse, 20 Octobre 1915*

Cher Monsieur Henri

J'ai reçu votre lettre datée du 11. Evidemment vous n'aviez pas reçu la mienne car vous ne touchez pas certains points qui me paraissent importants. J'avais joint la lettre de M. Vaugeois.

Je suis bien aise que vous ayez laissé ouverte la porte à un arrangement plus stable pour Gaillon. Mais je crois aussi urgent d'y préparer un certains nombres de places.

Que durera encore la guerre ? Nul ne le sait, mais il peut y avoir des surprises et on n'a jamais à regretter d'être prudent et prévoyant. Si la paix survenait dans les 1<sup>ers</sup> mois de l'hiver, où enverriez vous tous ceux qui seront sans asile et qui auront tant besoin de repos et de réconfort moral ?

Evidemment une visite du P. Lantiez à Mgr Odelin aurait pu nous renseigner sur la cause de sa visite au 82<sup>1</sup>. Je n'ai toujours pas reçu de lettre de lui. Pour le 40<sup>2</sup>, la chose ne dépend pas surtout de l'Archevêché de Paris. N'ayant pas pris une attitude active et ferme, il continuera, je le crains, à subir. Il serait important de correspondre avec M. de Gontaut qui a beaucoup plus d'activité et de mordant. Le tient on au courant d'Auteuil ? C'est capital. Car si on le laisse ou si on semble le laisser de côté nous nous priverons de son appui assuré jusqu'ici. Je crains l'apathie d'Auteuil de ce côté. Voyez donc, et, s'il le faut, tenez vous même le marquis au courant et entreprenez le.

J'approuve pleinement l'idée de la neuvaine, que j'ai commencée et qui pour moi fera au moins deux neuvaines. C'est Dieu qui conduira nos affaires. Mais n'oublions pas que Dieu veut notre concours.

J'ai reçu le mandat carte avec le montant de la somme de M. Chantrel.

Je reçois toujours des lettres des uns et des autres. Je réponds toujours dès que je puis.

Ma santé est bonne.

Adieu, cher Monsieur Henry. Veuillez dire bien des choses à ces MM. et me croire toujours votre bien affectionné en N.S.

Em. Anizan a m

---

<sup>1</sup>Bureau Central de l'Union des Œuvres (Union des Associations Ouvrières Catholiques) : 82, rue de l'Université

<sup>2</sup>Maison des orphelins et apprentis d'Auteuil, 40 rue La Fontaine Paris

- A Monseigneur Philibert de Poterat

*Meuse, 25 Octobre 1915*

Bien cher Ami

Evidemment notre épreuve de Congrégation n'est, à aucun point de vue, une raison pour que l'Union ne continue pas sa mission, et même pour qu'elle risque son avenir.

Elle a été l'Œuvre de multiples directeurs d'Œuvres et tout à fait indépendante de toute congrégation religieuse. Elle a été également très éclectique dans le choix de ceux auxquels elle a confié son Bureau central.

Vous vous souvenez des conditions dans lesquelles elle a demandé à la Congrégation d'en prendre la charge. Les secrétaires, qui étaient tout, venaient de mourir, Mgr de la Passardière ne s'en occupait pas. C'était, semblait-il, la mort. Le P. Leclerc m'a chargé de l'œuvre dont je ne m'étais jamais occupé.

Le Bureau maintenant a un Président qui s'en occupe, ceux qui l'ont aidé jusqu'à ce jour sont devenus, par suite des circonstances, un danger, il n'y a qu'à changer l'organisation.

Vous avez raison, je crois, en ne voulant pas brusquer le changement total avant la fin de la guerre. Le mieux est de commencer par moi et pour vous faciliter la chose, je remets entre vos mains ma démission de Vice-Président et de membre du Bureau central. Ce sera chose faite, si vous le voulez bien.

Je comprends votre embarras à me dire toute votre pensée et je sens la délicatesse des procédés que votre cœur vous inspire, aussi vous en suis-je reconnaissant. Mais une affaire est une affaire et mon avis est qu'il faut la traiter comme telle.

Vous me parlez de m'établir à Orléans d'où je continuerais à peu près mes fonctions, quitte à laisser la Vice Présidence si c'était nécessaire. Tout d'abord, je serais aussi compromettant pour vous. Et puis, j'ai une vocation qui m'a fait quitter ma famille et le clergé sécu-

lier. L'épreuve n'a pas anéanti cette vocation double : la consécration plus totale à Dieu et à la classe pauvre et déshéritée.

La Providence a eu dans ces événements ses vues, car ce qui est arrivé ne serait pas arrivé sans cela. Quelles sont ces vues ? Je crois les entrevoir et les événements me les révéleront plus clairement et plus sûrement, mais je ne crois pas pouvoir abandonner ce pour quoi je suis fait. J'y tendrai de toutes mes forces jusqu'à la fin, j'espère. Ne vous inquiétez donc pas pour le moment de moi.

Si je reviens de la guerre et si je puis vous rendre quelque petit service pouvant s'allier avec la situation future que j'ignore encore, je le ferai de grand cœur. Ne me plaignez pas trop, tout l'Évangile est plein du prix et du rôle des épreuves ; j'ai eu ma petite part assurément dans le cours de ma vie et surtout depuis 2 à 3 ans, mais elle n'est pas trop grande puisqu'elle est permise de Dieu.

Je ne me permets qu'une réflexion, laquelle n'a du reste qu'une valeur relative. Je regrette que le Bureau n'ait pas tenté une démarche à Rome et qu'il n'ait pas usé de ses influences pour chercher à éclairer le Pape sur les rapports injustes et faux qui lui ont inspiré les décisions prises.

Cela, me semble-t-il, ne pouvait compromettre l'Union et pouvait contribuer au bien de la cause de Dieu et des âmes délaissées.

N'était-il pas dans le rôle de l'Union des Œuvres ouvrières de faire tout le possible pour conserver à ces mêmes Œuvres ouvrières un instrument de salut qui semblait providentiel, au moins pour tenter de lui faciliter son relèvement ? C'eût été un prêt à rendre du reste.

Pardonnez cette réflexion qui n'est que l'expression d'un regret et non d'une plainte ni d'une amertume. Du reste on ne peut être juge et partie et peut être est-ce que je me trompe.

Merci de votre offre d'hospitalité. Pour le moment je crois pouvoir continuer mon ministère, assez rude il est vrai, jusqu'à la fin si éloignée soit-elle. Ma santé est bonne. Je prie Dieu de vous conserver la vôtre plus précieuse que jamais.

Tout vôtre en N.S.

Em Anizan a m

- A Yves Allès

*Meuse, 27 Octobre 1915*

Mon cher Yves

Merci de toutes les prières que vous avez faites pour moi et qui me sont si précieuses. Je suis très heureux de savoir que votre réunion a été très réconfortante. M. Devuyt qui m'envoie un mot en attendant qu'il puisse écrire longuement est ravi de son séjour à Paris. Que Dieu soit béni ! C'est un bon début. Vous avez bien fait de mettre encore au dessus de cette réunion pourtant bien utile le devoir et d'être revenu aux âmes puisqu'elles vous attendaient.

Il faut tout d'abord être aux affaires de Dieu, comme N.S.

Si je vous ai écrit longuement mes pensées d'avenir, c'est parce que je ne veux pas de surprise et parce que je veux une intime unité de vue et d'orientation.

Vous en avez causé sans doute et chacun me dira franchement ses pensées.

J'attends bien en paix le retour du Cardinal qui aura parlé de nous assurément. Ce qu'il dira sera une lumière et nous aidera à nous orienter. Je souhaite que de suite après la guerre nous puissions entrer en campagne apostolique. Au point de vue spirituel et religieux ce n'est pas à commencer, c'est fait. Nunc cœpi.

Oui, il faut entretenir nos jeunes qui entreront facilement dans notre mouvement après ces épreuves qui les mûrissent.

Je reçois de très bonnes lettres de tous côtés. M. Chaverot vient de m'écrire pour me demander ce qu'il doit faire et qu'il est prêt à se joindre à nous si nous faisons qqch. Je lui ai répondu que je ne puis lui dicter une décision mais que j'espère que qqch surviendra. N'en parlez pas. Mais, vous le connaissez, je crois.

Merci du portrait de Benoît XV. Je suis heureux de l'avoir.

Je fais la neuvaine avec vous.

Je reçois à l'instant une longue lettre de M. Augros. Le pauvre ami qui aurait tant besoin d'un appui se trouve bien seul et souffre beaucoup. Sa nature du reste l'y porte.

Adieu, mon cher Yves.

Je vous redis que pour les enfants je puis aider.

A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 27 Octobre 1915*

Bien cher Ami

J'ai bien reçu vos deux lettres. « Aide toi et le ciel t'aidera ». Tout ce qui a été fait est bien, et si, dans tout cela, il y a quelques lacunes, Dieu saura les combler. Dans ces sortes de choses on ne sait très souvent ce qui serait le mieux. Mais comme dit un excellent petit livre : « Ce n'est pas à l'adresse de l'âme simple que correspond l'action divine, elle correspond à la pureté d'intention et non pas aux mesures que l'on prend... La divine Intelligence les accompagne dans toutes leurs démarches et les tire de tous les mauvais pas où leur simplicité les engage. »

Abandonnons nous à Dieu, ne désirons que son bon plaisir et nous ne serons pas trompés.



Mgr Odelin m'a écrit. Son but était de me dire ce qu'avait été sa démarche à Rome quand il y est allé. Il ne m'a rien appris de nouveau. Sa conversation avec vous est plus intéressante. Je lui ai répondu.

Pour la démarche qui concerne votre séjour au Cercle, il eût mieux valu, je crois, que ce fût avant le départ du Cal, car en revenant il apportera ce qu'il aura obtenu s'il obtient quelque chose, mais il ne fera pas une démarche nouvelle pour un cas particulier. Il aurait pu le traiter avec le reste. Attendez maintenant nous verrons la tournure de l'affaire. Rien n'empêche du reste qu'on fasse une démarche un peu après le retour, mais il faudrait que ce ne soit pas dès le retour.

Je vous avoue que je suis fort en paix sur l'issue de cette démarche pourtant capitale, je crois, du Cardinal. Nous verrons l'indication de la volonté divine et l'orientation à prendre. C'est l'essentiel.

Je ne sais pourquoi vous dites de cette démarche : « c'est pour vous encore plus que pour nous. » Je pense que c'est surtout pour la cause de Dieu et celle des pauvres, puis pour vous tous et enfin un peu pour moi sans doute. Si j'étais seul je n'en ferais pas tant et j'irais tout simplement travailler dans le sens de notre vocation n'importe où.

Oui, vous avez raison, tout cela est notre part de l'épreuve générale.

Ne pensez pas en ce moment à retourner dans le Nord. Tout le monde sait que le climat ne vous irait pas l'hiver.

Le P. Lantiez est vraiment bien bon et bien dévoué.

Je crois que M. David ne devrait pas louer St Augustin pour le moment. Outre que cela n'irait guère je crois à M. Poudroux, la maison peut être utile à la fin de la guerre. Qu'il attende donc cette fin. L'Œuvre d'Auteuil peut très bien payer les frais jusque là. Il s'agit d'une bonne œuvre qui intéresse même ces MM. d'Auteuil.

Je vais bien. Il m'arrive beaucoup de bonnes lettres qui sont des témoignages de l'affection et de la charité qui reste.

M. Chaverot me demande conseil s'il doit rester et aussi si j'ai l'intention de travailler à qqch. de nouveau, disant qu'il est prêt dans ce cas à demander dispense et à venir avec nous. Je lui ai répondu que

j'avais la volonté de travailler à quelque chose mais que je ne puis lui conseiller une décision si grave qu'il doit prendre lui même. S'il a besoin de quelques indications je lui ai conseillé d'écrire à vous ou à M. Josse. Je crois que vous avez connu sa famille et lui à St Etienne.

Adieu, cher Ami.

Je vais bien et pense souvent à vous ; soyons heureux que Dieu nous juge dignes de souffrir un peu pour Lui et soutenez vos frères.

A vous de tout cœur en M.

E. A. a m

Ne parlez pas de la démarche de M. Chaverot.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 2 Novembre 1915*

Mon cher Alexandre

Après trois jours de grosses fatigues, je viens me reposer un peu avec vous. Aujourd'hui, de 6h. du matin à 4h. du soir je ne me suis guère arrêté de patauger dans une boue intense, de marcher par le vent et la pluie. J'ai dit une messe dans une grange bondée de soldats qui ont voulu chanter la messe des morts, absoute, etc... Puis, j'ai dit mes deux autres messes dans l'Eglise. J'ai visité mes 3 cantonnements. Vraiment il y a du bon et beaucoup dans notre armée et en France. Quelle simplicité et bonne volonté chez un grand nombre que de délicatesse et de bonne amitié chez un grand nombre de chefs ! Et puis ces petites fatigues de ces trois jours sont pour Dieu ! Que je voudrais les voir aussi intenses chaque jour afin d'user toutes les forces jusqu'à extinction pour Lui. Que de fois je lui ai demandé de m'user tout entier et ensuite de mourir pour Lui ! Je sais que c'est là aussi votre as-

piration, c'est pour cela que je m'en ouvre à vous. Hélas ! à coté de cela que de misères on découvre en soi !

J'ai été bien heureux de votre bonheur à tous les trois, de votre union de cœur, de votre ardeur à poursuivre la sainteté, notre apostolat et le bon plaisir de Dieu. N.S. disait si souvent à ses apôtres « diligite in vicem » qu'il doit voir avec joie cette union s'établir plus intime et plus aimante sous son regard et pour Lui. Que veut-il de nous ? qu'importe pourvu que ce qu'Il veut se fasse.

Qu'Il nous éclaire, s'il Lui plaît, sur sa volonté, et qu'Il daigne nous mettre dans la disposition intime et pratique de la faire entièrement et généreusement.

Mgr Laveille m'écrit encore pour me presser d'entrer dans ses vues et d'élargir nos projets jusqu'à tendre à l'enseignement des gd et pit séminaires. Je suis absolument opposé à ce plan qui ruinerait notre vocation. Nous sommes faits pour les pauvres et les déshérités. Dieu nous a mis là, je n'en veux pas sortir, pour ce qui me concerne jusqu'à ce qu'Il montre clairement une telle volonté, qu'Il ne montrera pas. Hélas ! il y en a si peu, qui soient aux petits ! quelle infidélité ce serait de la part de ceux qui ont reçu cette vocation de s'en éloigner et de les abandonner à leur tour. Je vais lui écrire dans ce sens avec quelques précautions évidemment.

Assurément bien des détails se préciseront dans le plan que j'ai tracé à grandes lignes. Bien des détails sont déjà précis dans mon esprit, mais comment mettre tout cela dans une lettre. Je vous avoue du reste que je ne voudrais pas abandonner nos laïcs, et, dans mon esprit, ils contribueront beaucoup à la fécondité de notre apostolat si je ne me fais pas illusion. Ils ne seraient pas déjà nôtres que volontiers je les inventerais. Mais on ne peut traiter cela par lettre.

Merci, mon Alexandre, de vos témoignages d'attachement et d'affection que je ne mérite guère et qui pourtant me sont précieux et trouvent un fidèle écho en moi. Il y a bien longtemps que je vous ai voué une tendresse qui n'a jamais diminué, au contraire. De votre coté aussi, que de fidélité ! que de délicatesses de cœur ! Aussi, c'est bien à la vie, à la mort, s'il plaît à Dieu. J'espère que cette union intime qui se consolide dans les quelques cœurs servira à notre sanctification au bien de nos chers frères et aux vues de Dieu.

Adieu. A vous tout entier et de tout cœur.

E. A.

Vous ai-je accusé réception des livres en particulier de ceux de Bazin ?

Je n'ai pas encore reçu les feuilles du rosaire sinon une de vos lettres.

- A Jules Forget

*Meuse, 3 Novembre 1915*

Mon cher Jules

Votre carte-lettre me fait plaisir à bien des points de vue. Je vois que tout va relativement bien pour vous, et par le temps qui court c'est beaucoup.

En effet, vous faites l'essentiel et ce que vous pouvez, c'est bien, Dieu fera le reste. Ce qu'il veut c'est la bonne volonté, et celle-ci se manifeste par la fidélité au possible. Continuez avec constance jusqu'au bout.

Je suis content aussi que tout aille bien en famille. Faites aux vôtres tout le bien que vous pouvez. Evidemment il faut de la discrétion, mais ne craignez pas trop d'y travailler.

Oui, quand nous reverrons nous ? Que d'événements depuis plus de deux ans ! et quelles épreuves !

Il est bien heureux que vous ayez de l'occupation. Je ne crains rien tant que le désœuvrement pour nos soldats qui sont au plein de l'âge et de la force.

Je vais toujours bien. Par moment je suis très surmené et par moment c'est plus calme.

Je reçois de nombreuses lettres qui me montrent que l'union dure. Daigne Dieu conserver et renouer fortement cette union pour sa gloire et le bien des pauvres.

Adieu, mon cher Jules.

Je prie pour vous et reste toujours ce que je n'ai cessé d'être pour vous depuis si longtemps ce père et l'ami très très aimant.

Em Anizan pr a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 7 Novembre 1915*

Mon cher Alexandre

Je reçois votre lettre en même temps qu'une de M. Devuyst qui va devenir aumônier militaire et dont vous saurez mieux que moi l'adresse nouvelle. Envoyez lui donc la lettre ci-jointe.

Je ne sais qui vous a parlé de mes habits. Ils ne sont assurément pas neufs. Ils ne l'étaient pas à mon départ et ils ont beaucoup peiné depuis. Mais comment acheter une soutane sans mesure ?

Tout cela est tour à tour mouillé par la pluie et par la sueur, rempli de boue, déchiré par les réseaux de fils de fer barbelés et par les ronces des bois. Quelqu'un me raccommode cependant. Assurément une soutane et une douillette seraient utiles, mais il faudrait du très solide et pas trop long.

Merci pour les livres. On m'en demande pas mal et j'ai déjà 2 centres.

Une lettre de M<sup>me</sup> de Gontaut arrivant avec la vôtre me confirme la mort de M<sup>me</sup> de Bonneval. C'est un vrai chagrin pour moi et une perte irréparable pour les œuvres et les pauvres. C'était une chré-

tienne admirable encore pleine de vie et de force. Faites prier et priez pour son âme, nous le lui devons. Avec M<sup>me</sup> de Curel, c'est la plus insignie bienfaitrice qui disparaît, et par suite de ce qui s'est passé chez nous, c'est le comité si beau et si actif qui s'effondre tout entier. M<sup>me</sup> de Bonneval restait le seul trait d'union.

Que de ruines, hélas ! pour la malheureuse congrégation ! Il semble que Dieu n'est plus là.

Oui, ma santé est toujours bonne. Je fais venir l'Evêque de Verdun Dimanche prochain dans les cantonnements qui en ce moment sont un peu plus au calme. Cela lui fera plaisir ainsi qu'aux soldats auxquels il fera du bien.

Il est très cordial et bon avec moi. Sa table m'est toujours ouverte qd je vais à Verdun même quand il n'y est pas. Je l'ai connu autrefois dans mes voyages en Aveyron.

Pauvre M. Pasquet ! Ce sont là des accidents qui arrivent trop souvent. Dernièrement un de nos lieutenants a été tué de cette façon et un caporal vient de perdre un œil

Je souhaite bien que M. Le Chevallier se remette. Dites lui mille choses et que je prie pour lui.

H. Marais continue toujours à m'écrire. Sa vocation est bien en danger. Je tâche de le soutenir un peu. Ses supérieurs le font ils aussi ? Il ne me paraît guère. Vous me disiez, je crois, que M. Bouchacourt lui écrivait. Mais ce n'est vraiment pas un soutien. Que tout cela est délicat et difficile !

Adieu, mon cher Alexandre.

Il va être 10h. et la journée a été assez chargée comme tous les Dimanches. Je vais me coucher .

Que votre ange gardien vous protège et vous bénisse.

Moi, je vous embrasse de cœur.

Votre père et ami en M.

E. A.

Si vous m'envoyez des livres joignez y donc du papier à lettres et du buvard. Du papier plus grand que celui ci.

Pourriez vous visiter Madame Denoyelle 5 rue du Prémaudit XVIIIe à Paris. C'est une réfugiée, femme d'1 de mes soldats. Elle ne doit pas être heureuse. Donnez lui quelque aumône si elle a besoin, en prenant sur mon dépôt.

- A Yves Allès

*Meuse, 8 Novembre 1915*

Mon cher Yves

Je ne distingue pas très bien les détails du plan de Mgr Laveille. Il parle d'un groupe distinct pour lequel il recueille des adhésions, puis de notre adjonction à quelque famille existante. Je ne vois pas où il en veut venir. Changer notre but en soi disant l'élargissant serait l'abandonner bientôt, et notre vocation serait perdue.

Je veux tout ce que Dieu veut sans exception, mais ce que je vois en ce moment ne concorde guère avec ces projets plus ou moins vagues et qui me semblent sortir de ce qui me paraît clair.

Nous trouvons dans l'organisation de paroisses ouvrières avec nos ressources la réalisation plus parfaite de notre vocation. C'est en ce sens que nous pouvons pour le moment rendre le plus de service à l'Eglise et il y a là un pressant besoin, c'est là qu'il faut tendre à mon avis, de toutes nos forces, sans nous laisser entraîner en dehors de la voie.

Plus tard, Dieu donnera sa lumière, mais la lumière actuelle est là.

Je vais répondre à Mgr Laveille, mais j'éprouve bien quelque embarras à lui dire ma pensée.

Il craint évidemment que nous ne portions ailleurs nos ressources.

Retenir ceux qui se détachent ? ? cela me paraît bien délicat. Ne vaut il pas mieux se resserrer avec ceux qui veulent vraiment la perfection. Il y en avait qui étaient si peu religieux.

M. Magnien est très bon. Il m'a écrit qu'il désire et attend une reconstitution de nos liens.

De M. Chamussy, je n'ai rien reçu depuis le début de la guerre.

Henri Marais m'écrit. Tout ce qui est arrivé l'a dérouté. Je crois sa vocation bien en danger. Je ne crois pas qu'il soit beaucoup soutenu par ses supérieurs actuels.

Soyons de plus en plus dans les mains de Dieu, prêts à tout ce qu'il voudra. En se sanctifiant on se prépare à tout, il n'y a pas à craindre de faire fausse route. J'ai reçu des lettres d'Orieux, de Ed. Leclercq, des petits de Versailles.

Entretenez les au point de vue âme et vocation. Si Dieu nous veut ils seront précieux.

Adieu, mon cher Yves.

A vous de tout cœur en M.

E. A. a m

Je vous ai dit ma joie de tout ce que vous avez fait tous trois à Paris. C'est un bon début. Espérons et prions.

Veuillez envoyer la lettre ci-jointe après l'avoir lue, à moins que vous ne voyiez quelques réflexions à me faire. Elle rend ma pensée présente. Mes espérances d'avenir fécond pour le bien des âmes ne diminuent pas, au contraire.



- A Edouard Leclercq

*Meuse, 8 Novembre 1915*

Mon cher Edouard

Votre lettre a été bien longtemps en chemin, je ne sais pour quelle cause car l'adresse était bien.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai lu les dangers que vous avez courus et que peut être vous courez encore. Je remercie bien Dieu de vous avoir protégé et je le conjure de vous continuer jusqu'au bout sa protection. Qu'Il daigne vous garder pour le bien que vous êtes appelé à faire. Il y aura tant de besoins après cette terrible crise et les ouvriers seront devenus si peu nombreux !

Hélas oui, un grand nombre ne comprend pas encore qu'il faut recourir à Dieu et l'apaiser. Beaucoup font encore tout pour accroître nos torts et appeler le châtement. Ce qui me rassure c'est que Dieu si bon n'exigeait pas de Sodome la conversion de tous ses habitants et que quand Dieu envoya Jeanne d'Arc à la France, il restait encore bien des mauvais chez nous.

Ce qui compte le plus aux yeux de Dieu ce sont les expiations et la fidélité des bons. Tâchons de l'être et de prier.

Quelqu'un de Lille mais qui est à l'armée m'a envoyé d'assez bonnes nouvelles de Lille et aussi le moyen de correspondre. Puis il m'a écrit de nouveau pour me recommander de ne pas écrire parce que les lettres attirent des ennuis assez graves à ceux qui les reçoivent.

Il faut surtout prier pour les nôtres. Nul ne peut arrêter les bénédictions de Dieu heureusement.

J'aime à penser que vous avez ce qu'il vous faut. Dites nous le bien à M. Allès et à moi.

Adieu, mon cher Edouard.

Courage et confiance ! Dieu reste avec vous, restez avec Lui.

A vous bien affectueusement en M.

Em Anizan a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 12 Novembre 1915*

Bien cher Ami

J'ai en effet reçu quelques mots sur la démarche du Cardinal à Rome.

Le P. aurait dit lui-même qu'en effet il avait eu l'impression que toute cette affaire avait été peu claire. On m'ajoutait qu'il avait même peut-être prononcé le mot injustice. Il aurait ajouté qu'on ne pouvait actuellement revenir entièrement sur le décret ; mais on croit qu'on obtiendra ce que nous désirons, la levée de la mesure exceptionnelle, très probablement et que sans doute je resterais à ma place au Bureau Central qui n'est pas inféodé à la Congrégation.

Mon avis est qu'il faut très peu parler de tout cela pour le moment, car des démarches pourraient être faites pour faire tout échouer avant que les choses soient réglées définitivement. On peut donner un peu d'espoir vague mais rien de précis et de trop triomphant. Que tous restent dans l'expectative et la prière.

Recommandez à M. Biré de n'en pas parler autant que possible. Nos adversaires sont aux aguets et seraient capables de paralyser même le grand Chef. Vous pouvez en parler à M. Josse franchement mais en lui recommandant le silence. Si l'on parle, certains vont pousser des cris de triomphe, mécontenter l'Archevêché et tout compromettre. D'autant que ni vous ni moi n'avons toutes les précisions même du présent.

Maintenant, je vous avoue que c'est une grande joie pour moi de savoir que le Pape commence à penser comme nous, car il m'était cruel de sentir un fossé entre le jugement suprême et moi. C'est la situation normale et juste qui se rétablit, et c'est sans réticence que nous pouvons nous dire d'accord même pour nos affaires, qui sont un détail dans l'Eglise, avec le représentant de Dieu. Pour moi c'est presque l'essentiel.

Il faut continuer à prier, mais pas encore de neuvaine d'actions de grâces publique ou même simplement commune. Certains par leurs indiscretions nous ont fait du mal. Il ne faut pas que cela recommence, et, pour cela, de la discrétion ! Une neuvaine de trois ou quatre, oui, mais pas plus.

Assurément les mérites du cher P. Lantiez y sont pour beaucoup.

C'est le commencement et nous aspirons à beaucoup plus. Cela viendra.

Adieu, cher Ami. A vous de tout cœur en M.

E. A.

Vous pourrez bien en parler au P. Lantiez, mais dites lui que nous n'en parlerons pas avant que tout soit réglé. Mais lui c'est comme vous et moi. Remerciez le et demandez lui de continuer ses prières. Plusieurs âmes saintes prient souffrent pour nous et les pauvres.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 15 Novembre 1915*

Mon cher Alexandre

Je viens de recevoir une lettre de la C<sup>esse</sup> de Ganay fille de Madame de Bonneval. Elle me dit, ce que je savais, qu'elle a trouvé dans

les affaires de sa mère une somme de 1 100<sup>f</sup> qui me revient. Voudriez vous vous présenter chez elle en mon nom elle vous la remettra et vous joindrez cette somme à celle que vous avez déjà de moi.

J'ai reçu un 1<sup>er</sup> paquet de livres contenant quelques uns de Henry Bordeaux. Je vous remercie.

Je n'ai pas besoin de ma montre en ayant acheté une à bon marché lorsque je la remis à M. Henry<sup>1</sup>. Je ne pouvais m'en passer. Gardez la donc jusqu'à mon retour ou jusqu'à ce que je vous la demande, si j'en avais besoin.

Je vous aurais envoyé un certain nombre de photographies si j'avais vu comment vous les envoyer sûrement. Je vais voir.

Mgr de Poterat m'avait écrit à la suite de sa réunion, le 18 Octobre, une lettre aimable mais embarrassée dans laquelle il me disait que la réunion avait jugé que l'Union devait vivre et être sauvegardée. Certains voulaient la remettre entre les mains de l'Archev. de Paris et la plupart craignaient que l'on ne puisse se reconstituer avec moi. Bon nombre voudraient me voir résider à Orléans et continuer de là à peu près mes fonctions anciennes, fallût-il par prudence renoncer pour un temps au titre de Vice Président. Personne ne pensait que je puisse reprendre tout rue de l'Université comme auparavant. Enfin en général, on était d'avis de ne pas se presser, d'attendre. Il se demandait lui même s'il ne devait pas démissionner. Bref, je lui ai répondu de suite que très volontiers je donnais ma démission et de vice-président et de membre de l'Union, et que cela le tirerait d'embarras. Je le remerciais de prendre toutes ces précautions pour me dire ce que je comprenais. Mais, à la fin, je lui exprimais mon regret que l'Union des Œuvres ouvrières n'ait pas employé son influence et celle de ses membres à Rome pour sauver une congrég. uniquement consacrée aux Œuvres ouvrières. C'était certes un rôle qu'aurait pu prendre l'Union et qui rentrerait bien dans son cadre. Je n'ai rien reçu depuis et je devine que cette lettre a dû grandement ennuyer Mgr de Poterat tout en le tirant d'embarras momentanément.

Il ne m'avait rien dit d'une supplique qu'il aurait adressée à Rome par le Cardinal. Les choses en sont là pour moi, et je me consi-

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

dère comme déchargé de l'Union. Je lui conseillais de vous garder vous autres jusqu'à la fin de la guerre.

Pour les détails que vous tenez de M. Biré ils sont sur certains points un peu en contradiction avec ce que m'avaient écrit M. Clavier et avant lui M. Chantrel. J'attends bien en paix la solution définitive.

Je ne crois pas pouvoir séparer aucunement mon sort de celui de mes frères. D'autre part je ne voudrais pas compromettre l'espérance de solutionner la situation de vous tous, en refusant ceci ou cela pour moi-même. Et puis, mes plans d'apostolat commun et sous forme nouvelle restent intacts. Devant toutes ces perspectives je fais comme jusqu'ici, j'attends et remets entre les mains de Dieu toutes ces choses. N'ayant rien eu d'officiel je n'ai pas à me prononcer pour tel ou tel détail. Je ferai pour le mieux au fur et à mesure des communications qui me seront faites. Mais je ne veux pas que mon cas soit séparé du vôtre.

Cependant, je ne vous cache pas que j'éprouve un vrai soulagement en apprenant que le Souverain Pontife commence à voir qu'il y a eu cabale et injustice à l'égard de tous les membres de la Congrégation. Il m'était horriblement pénible de penser qu'il y avait là un fossé involontaire mais réel.

Peut être vais-je écrire au Cardinal une lettre que je prierai l'Evêque de Verdun de lui remettre à son prochain voyage. C'est M. Chantrel qui me le conseille. Je ne dirai pas du reste que je sais quoi que ce soit, sinon quelques bruits vagues.

Je veux espérer que M. Le Chevallier ira mieux.

Je vais tâcher de lui écrire à St Joseph.

Pauvre petit Brulé ! pourvu qu'il se remette !

Adieu, cher Ami. Merci de penser à m'envoyer quelqu'effet.

A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan a m

Je crois que pour nos affaires de Rome il vaudrait mieux n'en pas parler sauf à MM. Devuyt et Allès jusqu'à ce que tout soit réglé of-

ficiellement, car si les adversaires sont prévenus ou peuvent se servir d'une indiscretion, ils feront des pieds et des mains.

Madame de Ganay est en ce moment 30, rue Las Cases, Paris.

- Au Cardinal Léon-Adolphe Amette

*Meuse, 19 Novembre 1915*

Eminence

Si je suis resté si longtemps silencieux ce n'est pas surtout à cause de l'intensité réelle de mon ministère actuel, mais parce que je sais les charges immenses de Votre Eminence. Je me serais reproché d'y ajouter encore si peu que ce soit, sans utilité réelle. Si j'avais suivi la pente de mon cœur je vous aurais écrit plus d'une fois.

Dans la lettre si paternelle, si affectueuse et qui m'a si profondément touché que vous avez daigné m'adresser en février, Votre Eminence me disait : « Quand j'irai à Rome je pourrai parler moi même au Souverain Pontife de vos affaires. » Nul en effet ne peut le faire avec plus de compétence et de poids.

Je suis bien sûr, et du reste j'ai eu un écho (un peu confus il est vrai), que Votre Eminence a tenu sa promesse et qu'elle a plaidé la cause de mes pauvres frères et enfants si dévoués à Dieu et aux âmes déshéritées mais hélas ! si désorientés depuis près de deux ans et qui ont tout leur espoir en vous.

Plusieurs qui ont été tués ou blessés au cours de la guerre ont offert leur vie et leurs souffrances pour l'Eglise, pour le relèvement de notre vocation et pour la France. Beaucoup d'autres restent toujours unis, toujours fidèles à leurs promesses et à leurs exercices de religieux mais toujours désireux de se dévouer jusqu'à la mort à ce qui a été et reste le but de leur vocation. Je reçois d'eux les lettres les plus touchantes et les plus empreintes de l'amour de l'Eglise et du désir de travailler toujours au salut des déshérités de ce monde.

J'ignore ce que le Souverain Pontife a répondu à Votre Eminence, mais, après tant de prières de souffrances et de sacrifices, je ne doute pas que Dieu lui fasse découvrir un jour ou l'autre les intrigues qui ont amené ce que je puis bien appeler la ruine d'un Institut si providentiel et en voie de pleine prospérité !

Me permettez vous, Eminence, de vous ouvrir un peu mon cœur à ce sujet.

Dieu n'a-t-il pas permis cette douloureuse affaire (autrement inexplicable) pour un plus grand bien ? Nous avons quelques éléments absolument réfractaires à toute évolution des œuvres. Tant que les œuvres ne sont pas entrées dans l'économie des paroisses, les nôtres en marge étaient nécessaires, avaient au moins leur raison d'être. Depuis qu'elles se sont multipliées dans les paroisses, en combien de points les nôtres sont devenues gênantes ! Créés pour aider le clergé et pour faire ce qui échappait à ses possibilités et à son zèle, nous sommes devenus sur plus d'un point un obstacle et une concurrence malheureuse. D'autant plus malheureuse que pour bien des points, à cause des mêmes éléments réfractaires, nous ne pouvions suivre l'évolution nécessaire. Au bout d'un certain temps quelle eût été notre place, quel l'emploi des éléments excellents dont nous disposions de plus en plus nombreux ?

Le seul remède, à mon avis, était d'en venir à des paroisses ouvrières organisées avec toutes nos œuvres. Mais l'esprit de ceux dont j'ai parlé plus haut y était opposé et je n'aurais pu élargir notre cadre sans susciter des oppositions et des divisions qui, en fait, se sont manifestées dès qu'on eût deviné mes tendances.

Mon idéal, maintenant que tout est brisé, serait de reprendre notre œuvre avec sa tendance à la vie parfaite, avec son dévouement absolu à la classe déshéritée, avec nos œuvres et nos laïcs, mais sous la forme paroissiale, sous l'autorité et la direction épiscopales.

Deux hommes éminents, dont un Evêque, auxquels j'ai eu l'occasion d'en dire quelques mots me répondirent : « C'est une inspiration du Saint Esprit ! »

Ce plan est déjà ancien pour moi et plus complet que je ne puis le dire ici, mais il embrasserait aussi la culture des vocations ecclésiastiques et laïques.

Quels services des laïcs consacrés à Dieu, rendraient aux paroisses et aux œuvres de charité et sociales ! A preuve M. Le Chevalier à Béthanie et M. Vinot à Javel, sans parler des autres !

Si Paris nous était définitivement interdit (et pourquoi Grand Dieu ? ne sommes nous pas beaucoup plus des victimes que des coupables ?) je chercherais la réalisation dans quelques milieux ouvriers. Mais connaissant le peuple de Paris dans lequel je travaille depuis trente ans, nos Messieurs le connaissant également, et d'ailleurs ayant la perspective de vous avoir, Eminence, pour père et conseiller, combien je préférerais ce champ à tout autre !

Le souverain Pontife actuel s'est il laissé hypnotiser par MM. Maignen et Saubat, par le Cardinal Billot ? Comprendra-t-il la machination inavouable et odieuse ? Accordera-t-il qu'on mette un terme aux mesures exceptionnelles injustifiées, fait d'une coterie qui, elle, mériterait bien autrement un châtement ?

Vous seul, Eminence, y pouvez quelque chose.

Ce résultat serait assurément pour la gloire de Dieu, le bien des âmes et aiderait Votre Eminence à combler heureusement quelques uns des grands vides résultant de la guerre.

Permettez, Eminence, à un cœur qui vous est tout dévoué et qui, je vous l'assure, ne recherche nullement en cela son intérêt personnel, de vous supplier de poursuivre ce résultat.

Outre le bien qui en résultera pour le peuple immense dont vous avez la responsabilité, vous trouverez là un groupe d'âmes qui vous sera tout dévoué, un foyer de prières pour vous et pour tout ce que vous entreprendrez et des fils qui iront au devant de tous vos désirs.

J'ai encore dans la main beaucoup d'éléments excellents, quelques uns exceptionnels pour commencer un mouvement qui donnerait des résultats immédiats. Dieu n'a-t-il pas eu des vues en m'attachant si solidement ces éléments ?



En tous les cas, je les mets à votre disposition pendant que je le puis encore. On me les a demandés et on les demande encore mais je voudrais les conserver pour votre diocèse.

Pour cela, il faut évidemment le placet de l'autorité suprême. Vous seul, Eminence, pouvez l'obtenir.

Pardon de la longueur de cette lettre qui pourtant n'est que le résumé de ce qui me remplit le cœur.

Ce qui le remplit aussi c'est mon plus affectueux et respectueux dévouement pour votre Eminence dont j'aime à me dire le bien humble serviteur et fils

Em. Anizan a m

*[En tête de la lettre, annotations du Cardinal Amette]*

*Rép 10 Décembre*

*Concessions du S. Père*

*1° pr les frères sécularisés, permission de rester où je le jugerai nécessaire*

*2° pr M. Anizan, peut rester V. Pt de l'Union*

*3° pr les prêtres sécularisés, permission de leur donner des pouvoirs pr ministère transitoire (10 à 15 jours)*

- A Alexandre Josse

*Meuse, 23 Novembre 1915*

Mon cher et bien aimé Alexandre

J'ai reçu votre second colis de livres contenant plusieurs volumes de Bourget et de Bordeaux. Merci.

Ma nièce sœur Hélène qui est maintenant à une ambulance de Chaumont, me demande des renseignements pour établir une petite bibliothèque pour ses malades. Je lui conseille de s'adresser à vous qui avez déjà fait les démarches pour moi. N'est-ce pas indiscret et cela ne vous gênera-t-il pas ? Vous rendrez là encore un grand service à nos pauvres soldats qui s'ennuient dans leurs hôpitaux et qui à Chaumont n'ont pas même un aumônier. Elle me dit qu'elle n'a presque aucune ressource. Je voudrais contribuer un peu à ce bien. Prenez donc 50<sup>f</sup> sur la somme que vous avez à mon nom et servez vous en pour obtenir d'abord un fonds à la bibliothèque des familles ? de la rue N.D. des Champs. Mais il faudrait des livres pour hommes et jeunes gens, intéressants, utiles, quelques uns amusants. Ceux de René Bazin, de Bordeaux et de Bourget sont vraiment de nature à faire du bien dans une grande partie de ce milieu.

Il faudrait aussi toutes les illustrations possibles, car certains aiment beaucoup les images. Les malades surtout les blessés ne peuvent s'appliquer. Les images leurs plaisent. Sœur Hélène va sans doute vous écrire.

Son adresse est :

S.H. Fille de la Charité  
Hôpital Mixte  
Chaumont Haute Marne

Vous avez le bonheur de posséder en ce moment le cher Charles<sup>1</sup>. Dites lui que je lui écrirai d'un jour à l'autre ce qu'il désire sur son ministère. Mais que lui apprendrai-je de neuf ?

---

<sup>1</sup>Charles Devuyt

Oui, priez pour que Dieu fasse son œuvre et qu'il n'y ait de notre part aucun obstacle, mais au contraire toute coopération.

Adieu, mon cher Alexandre.

Mille amitiés à M. Devuyt.

M. Dufragne m'écrit d'excellentes lettres.

A vous de tout cœur en M.

Je vous ai été unis à ts le 21.

Em Anizan a m

J'ai prié Mgr de Verdun actuellement à Paris de remettre une lettre de moi au C<sup>al</sup>.

- A Yves Allès

*Meuse, 25 Novembre 1915*

Mon cher Yves

Je reçois votre affectueuse lettre qui comme les autres me touche bien vivement. Vous me dites que vous resteriez bien volontiers en S. et M. sans votre affection etc... etc... J'aurais un vrai scrupule d'entraver votre liberté en quoi que ce soit. J'ai bien des motifs pour remettre à la fin de la guerre des décisions que la Providence ne semble pas nous presser de prendre plus tôt. Vous avez un ministère intéressant et fructueux jusqu'à cette échéance, c'est ce qui m'a tranquilisé pour vous.

On m'a toujours dit : « Attendez la fin de la guerre avant de prendre des dispositions définitives » ; et je sens combien cela est raisonnable. Faut il aller plus vite que la Providence et risquer l'avenir pour un présent d'ailleurs douteux et qui ne répond que bien imparfaitement à notre vocation ?

Je saisis bien le sentiment de Mgr Laveille qui voudrait assurer au diocèse de Meaux des ressources que d'autres pourraient attirer. Mais entrer dans cette voie sans y être obligé par les circonstances, sans aucun bénéfice du reste car ce diocèse nous restera toujours ouvert assurément ce serait aller et contre la prudence et contre nos intérêts. Ce serait aussi fermer la porte à la Providence.

Je parle pour nos espérances et non pour chacun en particulier.

Evidemment, M. Pariot qui veut vous voir sur la volonté de Mgr Laveille, va faire pression pour vous déterminer à vous engager individuellement. Je vous répète, mon cher Yves, que vous êtes absolument libre de disposer de vous.

Si je vous ai parlé de vous garder ce n'est pas par égoïsme même de cœur, c'est parce que, si Dieu veut que nous refassions quelque chose, je vous crois apte à y coopérer. Que Dieu me garde toujours de me rechercher moi même dans un genre d'affaires qui ne regarde que sa gloire et le bien des âmes !

Ceci dit, je ne veux pas me prêter pour notre groupe à une décision hâtive et de fortune. Rome semble un peu ébranlée, je ferai quelques autres tentatives. J'ai écrit au Cal de Paris par l'intermédiaire de l'Evêque de Verdun actuellement dans la capitale. Je compte sur une réponse tôt ou tard. Prions, patientons, attendons les indications de la Providence, il sera toujours temps de se décider puisque personne ne se trouve actuellement sans occupation. Voilà ma pensée intime sur ce point. Vous voudrez bien envoyer la lettre ci-jointe à Mgr Laveille après l'avoir lue.

Adieu, mon cher Yves. Croyez toujours à ma bien fidèle affection en M.

Em. Anizan a m

Si vous avez Edouard Leclercq dites-lui toute mon affection et veillez à lui procurer ce qu'il lui faut plutôt largement, car il n'a pas sa famille en ce moment. Vous savez que j'y coopérerai dès et dans la mesure que vous voudrez.

- A Edouard Leclercq

*Meuse, 25 Novembre 1915*

Mon cher Edouard

Je vois par votre bonne lettre que le Bon Dieu vous protège et que pourtant vous sentez les épines de l'épreuve. Assurément la situation est pénible et la perspective de l'hiver ne l'est pas moins. Et pourtant mon cher Edouard, il faut entrer dans les vues de Dieu, offrir tout en expiation et par amour.

La vie est une épreuve et un acheminement vers le ciel. L'important est d'atteindre le but et comme les souffrances de cette guerre peuvent nous y aider puissamment ! C'est un bon acompte de purgatoire.

J'ai appris avec joie que vous devez passer quelques jours avec le cher M. Allès. Cela vous fera grand bien à tous les points de vue.

Confiez aussi vos bons Parents à Dieu et parlez d'eux à votre Ange Gardien. L'ennemi ne peut l'arrêter, lui, et il leur portera des consolations.

Je m'inquiète aussi de ne rien recevoir d'Alfr. Orieux. Voilà déjà un bon moment qu'il ne m'a pas écrit. D'où cela vient-il ? M. Allès me dit la même chose.

Il a été et est resté bien exposé.

C'est la 1<sup>ère</sup> fois que j'entends parler de M. Ch. Leclercq. Où est il donc et que devient-il ?

Adieu, mon cher Edouard.

Oh ! oui, où sont les beaux jours de Kain ? que d'événements en si peu de temps !

Mais mettons tout notre espoir du présent et de l'avenir en Dieu.

Adieu. A vous bien affectueusement en M.

Em. Anizan a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 29 Novembre 1915*

Bien cher Ami et Frère

Merci de votre longue et bonne lettre et surtout de votre si fidèle affection aussi bien que de tant de témoignages que vous m'en donnez. J'ai lu avec grande joie les détails de votre réunion. Que je remercie Dieu de l'union des cœurs qui persiste malgré tout et qui est le plus sûr garant d'un avenir fécond pour la cause de Dieu et le bien des âmes !

Ah ! l'avenir fécond ! c'est là l'objet de toutes mes pensées et de mes désirs. Je me sou mets de grand cœur assurément à tout ce que Dieu veut, et s'il me prenait la vie en ce moment je n'aurais pas de regret. Mais ce pour quoi je concevrais du regret, je vous l'avoue, c'est si l'instrument de salut des pauvres et des déshérités qui ont été toujours l'objet des efforts et de l'amour de tant de générations d'âmes généreuses venait à disparaître. J'ai toujours rêvé de le perfectionner et de le développer et il me semble que c'était en voie. Quel malheur, si l'orgueil des uns et les imperfections des autres l'avaient détruit pour toujours !

Mais non ! J'espère qu'il renaîtra avec le temps et la bénédiction de Dieu plus complet et plus fécond.

Ce qu'il faut, c'est préparer cette rénovation par notre patience, notre abandon à Dieu et notre ferveur. Il faut que le grain passe par une sorte de décomposition pour germer, que ce soit notre histoire !

Ah ! que ce serait beau et plein d'espérance, s'il se formait un groupe vraiment abandonné à Dieu, imprégné de l'esprit de sacrifice et de dévouement, pétri d'amour pour les pauvres au sens de N.S., d'amour de Dieu et disant en toute sincérité, du fond de l'âme : Ecce ego, mitte me !

Sans doute nous avons déjà bien avancé notre vie, nous autres, mais si nous pouvions contribuer à une œuvre si grande et si nécessaire pendant ce qui nous reste à vivre, la fin ne serait elle pas incomparablement plus féconde que le passé ?

Travaillons y, cher ami, par nos prières, notre résignation et notre abandon complet à Dieu pour ce qu'Il veut. Vous le pouvez aussi, cher Ami, même avec votre santé, peut être plus encore à cause de cela.

J'attends en paix les événements. L'Evêque de Verdun que je connais depuis longtemps a bien voulu se charger pour le Cardin. de Paris d'une lettre dans laquelle je lui dis nos aspirations pour le bien. M. Chantrel m'a conseillé de le faire et je ne veux rien négliger. J'attends sans inquiétude l'avenir.

Sans doute le Cardin. me répondra un jour ou l'autre et me dira sa pensée.

Je serais heureux que l'avenir s'éclucide un peu pour pouvoir le préparer. Je voudrais bien que notre sort soit lié à celui de nos frères, car j'entrevois l'avenir avec eux. Mais laissons tout à Dieu, et nous, donnons Lui joie et consolation.

L'abri, la retraite pour après la guerre c'est, je crois, Gaillon.

Soignez vous. J'ai aussi des nouvelles de M. Vaugeois. Je ne crois pas non plus que le cher doct<sup>1</sup> puisse revenir à Lourmel. Et le P. Lantiez n'a-t-il rien reçu du Cal ?

Adieu et à vous de tout cœur en M.

E A a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 30 Novembre 1915*

Mon cher Alexandre

J'ai reçu vos cartes et votre photographie qui me fait grand plaisir. Mais je suis bien tourmenté par la menace qui plane sur vous. J'espère qu'on constatera votre faiblesse et qu'on vous laissera.

Je suis bien aise qu'on vous ait remis les photographies.

La mort de M. Marais me fait grande peine. Il m'écrivait assez souvent et m'ouvrait son cœur très grand. Il avait le cœur très ulcéré par ses chagrins de famille naturelle et aussi de notre famille. Sa vocation était bien ébranlée, mais il restait très bon. Dieu dans sa bonté a donné à ses troubles la solution radicale qui sans doute convenait. Priez pour lui et faites prier.

M. Spirgel aussi était bien bon et sa situation était aussi bien précaire pour lui, douloureuse même. Dieu lui donne le bonheur qui termine tout.

Pourriez vous dire ou faire dire

8	messes pour un défunt (Lallemand)
10	id pour un autre soldat défunt
10	id pour un 3 <sup>e</sup> soldat défunt (Simon)
10	id pour un 4 <sup>e</sup> soldat (Orioux)

Au moment où je vous écrivais cette lettre, j'ai dû aller faire le convoi d'un de mes sergents.

Une lettre de M. Allès arrivée pendant ce temps m'annonce que le pauvre petit Orioux a été tué lui aussi à Tahure le 1<sup>er</sup> Novembre. Je m'ennuyais de ne rien recevoir de lui qui m'écrivait si fidèlement.

Encore une mort très douloureuse. Orioux était tout à fait nôtre, plus que Marais.

Demandez des prières pour lui. Les 10 dernières messes marquées plus haut sont à son intention.



Je n'ai pas la possibilité de dire ces messes un peu vite à cause de toutes celles qu'on me demande. Prenez l'argent des honoraires de toutes ces messes sur les fonds que vous avez à moi et veuillez les dire ou les faire dire bientôt.

Je vous ai remercié, je crois, des livres de Bourget que j'ai reçus aussi. Si Sœur Hélène vous demande des livres, vous pourrez donner du Bazin mais moins de Bourget. Ceux ci sont un peu passionnés, et, de la main d'une religieuse, cela paraîtrait peut être singulier. Si aussi les religieuses les lisaient pour se rendre compte ? ?

Je vous avais demandé un livre intitulé le soldat Bernard de Paul Hacker. C'est la conversion d'un soldat socialiste et anti militariste. Ce serait très bon pour quelques uns d'ici. Adieu et à vous de cœur

Em An a m

- A Jean Derdinger

*Meuse, 1<sup>er</sup> Décembre 1915*

Mon cher Jean

J'attendais pour te répondre que l'envoi Lethielleux soit arrivé. J'ai reçu un paquet de 200 petits paroissiens ; tu me parles de 500. Les autres arriveront sans doute d'un jour à l'autre mais il serait trop long d'attendre avant de t'écrire.

Soigne ta jambe si tu veux guérir radicalement, car les blessures de jambes n'en finissent plus quand on ne se résout pas au repos.

Puisque ton nouveau travail est lancé tu peux en profiter.

J'apprends avec plaisir que Pierre est avec toi, c'est une double tranquillité et une double sécurité.

Remercie ta chère femme de son bon souvenir et dis lui le mien.

En effet, j'ai organisé deux bibliothèques dans mes cantonnements, cela est utile à mes soldats dans leurs quelques loisirs.

Un certain nombre en profitent.

Je suis aumônier officiel depuis le début quoique volontaire et sans traitement auquel je ne tiens nullement. Cela me donne aux yeux des hommes plus le caractère d'un ami.

Quand on touche, on a beau faire, par le temps qui court tout paraît plus ou moins intéressé. Je suis chargé d'un large secteur de front et je suis à la disposition non pas seulement d'un régiment territor. mais de toutes les formations de l'active, de la réserve et de la territor. qui se trouvent dans ce secteur.

Je donne mon adresse à la Cie la plus stable de mon cantonnement central, mais je n'y suis pas exclusivement affecté.

Je ne savais pas que Prince était retourné à Paris, bien que je sois allé revoir le 36<sup>ème</sup> maintenant sur un autre point du front, car, autant que possible, je n'abandonne pas mes anciennes C<sup>ies</sup>.

T'ai-je dit que j'ai vu Laurent Bickel qui est près d'ici quoique dans le secteur voisin. Jean-Pierre Devanz m'a écrit dernièrement, il allait toujours bien quoique sur un point souvent bombardé.

L'hiver se fait fort sentir par ici. Gelée, puis pluie, vent, boue invraisemblable. Tout cela ajoute beaucoup à l'épreuve de la guerre. Quand tout cela finira-t-il ? Je le souhaite surtout pour mes hommes qui se lassent, il y a tant de travaux de nuit et tant de fatigues !

Toujours du reste des blessés ça et là par le fait des obus.

Adieu, mon cher Jean. Ma santé est bonne, seulement quelques douleurs qui se promènent. C'est le résultat de l'humidité.

Crois toujours à ma plus vive affection

Em. Anizan a m

- A Charles Devuyst<sup>1</sup>

*Meuse, 6 Décembre 1915*

Mon cher Charles

Je constate avec joie que Dieu vous a bien placé, que votre champ est prêt à recevoir la semence et je sais que vous ne manquerez pas de la répandre avec abondance. Je demande à Dieu d'incrementum dare.

Je ne vous engage pas à vous lier pour les parties du soir. Si vous paraissez y adhérer pleinement, on trouvera bizarre que vous vous retiriez ensuite.

D'autre part si vous vous refusez entièrement, on verra .... blâme là où il n'y en a pas.

A mon avis, il ne faut pas prendre l'habitude de vous y mêler, mais le faire de temps en temps quand vous verrez qu'on le désire beaucoup. Il est certain que plus tard on se souviendra de la guerre et on ne manquera pas de dire que les prêtres étaient de bons vivants s'ils se sont trop montrés semblables aux officiers. D'autant que ceux-ci vivent vraiment bien. Je ne les en blâme du reste pas. Et puis, il y a la question des hommes qui savent tout et sauront que, quand vous êtes là, vous passez vos soirées à jouer. Il y a là une question de tact que l'on ne peut régler que sur place.

Dans les rapports avec le corps des officiers il faut un mélange de respect, de bonne amitié, de réserve et d'ouverture que les circonstances modifient en + ou en moins selon les individus.

Vous faites bien de faire 1h. d'oraison chaque matin. Je fais de même sauf le Dimanche et quelquefois le jeudi étant obligé de partir très tôt. Je la fais alors en chemin, mais c'est une façon de dire que je la fais. En chemin c'est ordinairement bien difficile.

Vous avez appris les morts évidemment [...] Orioux, Spigel, Marais, [...]

---

<sup>1</sup> *lettre en mauvais état, les mots manquants sont remplacés par [...].*

Ce dernier était un p<sup>it</sup> nov. Orioux était très fervent et m'écrivait régulièrement. Son secteur de Champagne était très dangereux. Dans sa dernière lettre il me disait qu'il passait ses journées le nez à terre et qu'on ne pouvait les ravitailler que la nuit.

Marais m'écrivait aussi assez régulièrement. Il était aigri par ses peines de famille et aussi un peu par celles de notre famille, sans compter ses souffrances. Il était bien ébranlé pour sa vocation même sacerdotale. Cependant il était resté bon et priait. Spigel m'avait écrit une fois il y a déjà longtemps.

Je m'inquiète un peu d'Alexandre qui est menacé d'être convoqué. Il est si faible !

Adieu, cher Ami.

A vous de cœur en M.

E. A. a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 6 Décembre 1915*

Mon cher Alexandre

Evidemment le Pape doit se heurter à des résistances et à des influences que doit mettre en œuvre M. Mai.<sup>1</sup> comme il l'a fait toujours. C'est ce qu'il a fait en 1906 et 1907, ce qu'il n'a cessé de faire à dater de ce moment jusqu'en 1913, ce qu'il continue sans aucun doute. Puisse-t-on voir clair dans ces menées si peu conformes à la simplicité de l'Évangile. En tous les cas, Dieu infiniment juste est là, Il voit tout et sait tout, il arrivera ce qu'Il permettra et ce sera toujours bien. Ce que je souhaite, c'est qu'on lève les exceptions et que nous puissions reprendre notre vie relig. et notre action apostolique auprès du peuple ; après tout, cela seul nous importe parce que c'est ce qui plaira à Dieu.

---

<sup>1</sup>Charles Maignen

La lettre de Mgr de Poterat n'apprend rien de nouveau bien qu'il l'apprenne officiellement. Mais à côté du B<sup>eau</sup> C<sup>ai</sup> il y a notre vocation et j'attends ce qui surviendra d'officiel pour voir comment on s'orientera s'il plaît à Dieu.

Le St Père va peut être être amené à étudier un peu plus à fond notre affaire et à y découvrir bien des choses.

Abandonnons le tout à Dieu et à la très Ste Vierge et remettons nous à Lui de l'avenir.

Cependant, je m'inquiète un peu de la perspective de votre appel pour une révision. Tenez moi au courant.

Je ne pas encore reçu votre paquet d'effets qui arrivera d'un moment à l'autre.

Pourriez vous trouver un exemplaire du volume de l'Abbé Béthléem (Romans à lire et à proscrire) et l'envoyer à cette adresse :

Le Sergent Tricart  
36<sup>ème</sup> territor. 3<sup>ème</sup> B<sup>on</sup> S.P. 157

Vous paierez cela comme le reste avec l'argent de mon dépôt.

Le nom de l'endroit où M. Spirgel serait mort n'est connu de personne dans la Meuse. Du reste M. Collet écrit de la Sarthe ? Le fait n'en est pas moins là.

Je vais bien malgré un temps exceptionnellement mauvais.

Je penserai bien à vous et à tous dans la fête de l'Immaculée Conception.

Adieu, cher Ami.

A vous de tout cœur en M. I.

Oui je prie pour vous et vous bénis de tout cœur

Em. Anizan a m

- A Yves Allès

*Meuse, 7 Décembre 1915*

Mon cher Yves

J'ai appris avec douleur la mort du cher Alfred Orioux. Il m'avait écrit un peu avant, me disant ses dangers et sa situation exceptionnellement pénible. Mais il était vaillant et tout entier entre les mains de Dieu. Je me joins à vous et lui fait dire également 10 messes en plus de celles que je puis dire. J'apprenais le même jour la mort d'Henri Marais qui, lui aussi, m'écrivait assez régulièrement. Il a beaucoup souffert de peines de cœur relativement à sa famille naturelle et il était très démonté par nos épreuves. Il avait perdu toute confiance en ses Supérieurs et était très ébranlé dans sa vocation même Sacerdotale. Et puis la vie militaire lui était à charge il me l'écrivait en me disant toutes ses peines peu avant sa mort.

M. Béziau me dit qu'Hureau a été également tué. Je ne me souviens plus de sa physionomie, mais il était aussi à Kain avec vous, n'est-ce pas ?

Que de victimes et de deuils !

Et si c'était du moins fini ! Enfin, à la volonté de Dieu qui peut seul arrêter ces hécatombes.

Suivez bien les conseils du médecin.

Pauvre Spirgel !

Adieu, mon cher Yves.

Bon courage et confiance toujours et quand même.

A vous de cœur en M.

Em. Anizan a m

Demain je m'unirai bien à vous !

- A Donatien Clavier

*Meuse, 13 Décembre 1915*

Bien cher Ami

Je reçois à l'instant votre bonne lettre et j'y réponds par retour du courrier.

Pour votre départ de Paris et le petit ministère dont on vous écrit du Vigan, je ne vous les conseille pas pour beaucoup de raisons.

Actuellement, (surtout si M. Josse était appelé, et même sans cela), votre présence est quasi nécessaire au centre de nos frères et cela est très important. Déclinez donc la proposition. Si vous pouvez procurer quelqu'un faites le en souvenir de Mgr de Curel, mais pas vous.

Pour Gaillon, je suis toujours d'avis d'y faire quelque chose de peu dispendieux, mais c'est là qu'il faut le faire. A Gaillon on est chez soi, on ne gêne personne, on est peu remarqué et on se plaît. Il y a quelques ressources pour vivre, tous ceux qui iront seront heureux d'y aller et déjà, je crois, par le Curé d'Aubevoye, on obtient des pouvoirs pour l'intérieur de la maison. A la Mulotière comme à Cobourt, on n'a aucun de ces avantages. On n'y sera pas chez soi. Si on n'est pas content des gardiens ? Si M. Soulange en a besoin un jour ou l'autre ? Et puis, qui restera à demeure comme centre ? Si on reste 2, 3, 4, 1 même ? Non, je n'en suis pas partisan. A Gaillon, on peut aller 20 aussi bien que 3, 2, 1. M. Henri<sup>1</sup> y est maître, ne s'y ennuiera pas, il servira de centre même s'il devait s'occuper d'une autre chose. On me dit que les laïcs pourront sans doute rester dans leurs œuvres de Paris. On ne sera donc pas débordé ! Et puis, nos prêtres curés pourront aussi abriter quelqu'un si le nombre était grand.

Je ne suis pas d'avis de faire un nouveau bâtiment d'habitation, ce qui entraînerait loin, mais d'aménager le plus tôt, le dessus des étables en chambres, ou bien de faire un étage dans la grande grange. On ferait alors, à assez bon compte quelques abris un peu succincts pour y mettre le foin et les récoltes. Si plus tard on veut abattre les cloi-

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

sons on retrouvera la place pour le foin et la paille. Sur mes instances, M. Vaugeois a promis d'aider un peu à cela. Je persiste à croire ce projet plus pratique que tout. M. Henri peut se rendre compte si la présence de plusieurs prêtres là pendant quelques semaines offre des inconvénients.

Et puis, après même que tous seront casés, ne faudra-t-il pas un endroit où aller se reposer un peu en famille ? un endroit pour faire quelques réunions ?

Voilà mon avis bien ferme. Mais, il est très important de ne pas parler de ce que l'on fera là, de ce que l'on y projette. Si les adversaires savaient cela avant le moment ils pourraient prendre cela pour une reconstitution immédiate et menacer l'Evêque. J'espère qu'à Rome on ne les suivrait plus, mais hélas ! les intrigues ? les calomnies ?

M. Henri m'en a écrit aussi il y a quelques jours. Je vais lui répondre comme à vous.

Je ne saurais vous dire combien je suis touché et consolé de la fidélité et de l'affectueux attachement du cher P. Lantiez le meilleur écho de nos chers fondateurs et de nos anciens. Dieu nous l'a laissé comme un soutien et un encouragement dans cette épreuve si extraordinaire. Je lui écrirai ces jours-ci.

Continuez, cher Ami, à vous maintenir et à maintenir nos chers amis dans l'abandon complet à Dieu, dans la confiance et dans le dévouement absolu aux pauvres aux délaissés.

Ce sont ces derniers qui sont surtout en jeu et pour leur éternité. Nous, nous vivons toujours, nous trouverons un poste pour nous dévouer, nos frères de même. Mais les pauvres, les délaissés, ceux qui n'ont personne pour les aimer et les sauver ? L'instrument de consolation et de salut pour eux, instrument qui grandissait et pouvait en sauver un nombre de plus en plus grand est brisé. Et, chose extraordinaire et providentielle, les éléments restent là, veulent se rejoindre et se dévouer. Comment penser que Dieu ne veut rien en faire ? C'est à nous de sauver, de faire revivre cet instrument, de le restaurer. Dieu le veut, c'est mon impression de plus en plus forte.

Mais, ce que je craindrais c'est qu'un certain nombre d'entre nous désirent cette restauration surtout par des motifs personnels, par



embarras de l'avenir, et pas assez pour le salut des pauvres. Ce sont eux surtout qui importent dans cette question. Dites le et redites le. La seule pensée qu'il n'y aura plus de congrégation entièrement aux pauvres aux délaissés me fait monter les larmes aux yeux. Il faudrait alors dire malheureux, malheureux pauvres !! Ceux qui vous aiment et veulent être à vous sont inexorablement voués à l'impuissance et à la stérilité !

Cela ne se peut. Faisons tout pour sauver l'Œuvre de Dieu, car, hélas ! ce ne sont pas ceux qui l'ont brisée qui la feront revivre... Je le vois par plusieurs lettres de ceux qui sont restés et du reste par les procédés qu'ils ont employés et emploient.

Ne vous hypnotisez pas dans l'idée que vous êtes un obstacle à l'action de Dieu. J'ai autant de raisons que vous de le penser de moi. Il ne s'agit pas de perdre son temps en gémissements. Tâchons de devenir meilleurs tous les jours, luttons contre nos défauts et ayons confiance en Dieu par la pensée que Dieu "infirmi mundi eligit". Mais évidemment soyons le moins possible "infirmi", nous le serons toujours.

La partie évidemment se joue surtout à Rome où le Pape commence à voir clair, mais où les intrigues doivent se multiplier. Sans cela on aurait quelque chose d'officiel. M. Chantrel a dû écrire à Mgr de Gi-bergue et à Mgr Lenfant pour les prier de dire un mot au Pape en notre faveur. N'en dites rien qu'aux plus sûrs amis. Mais comptons surtout sur Dieu. Nous avons fait ce que nous avons pu. Prions.

Adieu. Je vais bien. Soignez vous et vivez dans la confiance.

A vous de tout cœur en M.

E. A. a m

- A Bruno Mayet

*Meuse, 14 Décembre 1915*

Bien cher Ami

J'ai reçu hier seulement mais avec grand plaisir votre bonne lettre. Vous n'avez pas, je crois, à vous inquiéter du sort de Maurice<sup>1</sup>, car à Fourmies il n'est rien arrivé depuis les bonnes nouvelles reçues et il n'y a aucun lieu de s'en préoccuper. Je suis heureux de savoir que M. Delemare va bien aussi.

Oui, j'ai appris les morts de MM. Spigel, Marais, Orioux. Henri Marais m'avait écrit quelques jours avant sa mort. Le pauvre enfant souffrait en effet beaucoup de sa situation militaire car il était tout à fait en avant et avait 12 heures de garde devant les 1<sup>ères</sup> lignes sur 24h. 6 le jour et 6 la nuit. Il souffrait aussi de ses peines de famille, car on l'abandonnait beaucoup, enfin la situation de notre famille elle-même était pour lui un terrible épreuve et une véritable tentation contre sa vocation même sacerdotale.

Voici ce qu'il m'écrivait dans sa longue lettre du 22 octobre (la dernière) : « Dans ma famille c'est toujours la même chose..... cela me serre le cœur d'y penser. Et puis au moins, si au sortir de cette vie d'enfer, j'avais l'espoir de retrouver une vie calme et recueillie dans une famille relig. unie et pleine de ferveur, mais non, plus aucune confiance ni abandon dans mes supérieurs ! Alors ? ...Heureusement que j'ai mes sœurs que j'aime et qui m'aiment bien et vous, mon bien aimé Père, à qui j'écris tout cela ... etc... »

Il récitait son rosaire la nuit et tâchais de communier souvent presque tous les jours. Il était bien un peu aigri, mais restait fervent de cœur. J'ai confiance qu'il est maintenant heureux. Pauvre enfant !

Orioux m'écrivait aussi. Sa dernière lettre était de quelques jours seulement avant qu'il fût frappé. Sa situation était terrible. Il passait ses journées à plat ventre ne pouvant relever même la tête.

Il s'est toujours montré très vaillant et très fervent.

Vous savez aussi sans doute qu'Edouard Leclercq a été blessé d'un éclat d'obus aux reins. Il s'en est fallu de peu qu'il soit tué. Heureusement sa blessure n'est pas grave. Elle est superficielle. Il vient de m'écrire de l'ambulance. Que de souffrances et de deuils !

En effet, le Cardin. a parlé de nos affaires au Souv. P. qui a avoué que ce qui a été fait est illégal et que tout a été très mal mené par le pr. Saub.<sup>1</sup> et Maig.<sup>2</sup> Il a accordé quelques adoucissements aux mesures de la Congrég. des R. qu'il ne croit pas pouvoir casser. Mais on devait envoyer une pièce officielle et le Cardin. l'attend toujours.

Je devine que les intrigues ont dû recommencer pour empêcher le Pape de faire les réparations nécessaires. Mais si le Bon Dieu le veut, ces intrigues elles mêmes peuvent tourner contre leurs auteurs. Je n'ai du reste aucune preuve qu'il y ait eu de nouvelles intrigues, mais il me paraît bien étonnant qu'on fasse attendre ainsi un Cardinal. L'essentiel est de prier.

Je m'occupe avec M. Henry<sup>3</sup> de préparer un abri à tous ceux qui en auront besoin à la fin de la guerre.

Ce qui me préoccupe par dessus tout, je vous l'avoue ce sont les pauvres (dans le sens de notre vocation). Que nous ayons à souffrir personnellement, nous nous en tirerons toujours nous autres et pour notre corps et pour notre âme. Evidemment il y a des moyens de sanctification qui manquent, mais enfin si nous sommes bien abandonnés à Dieu, Il restera avec nous ; mais les âmes des pauvres !

Que d'abandonnés, que [de] déshérités dont la famille s'occupait, devait s'occuper de plus en plus dans l'avenir avec les développements qui s'annonçaient et se réalisaient déjà ! Et maintenant ? Qu'est devenu le grand but pour ceux qui nous ont détruits ? Jamais, hélas, les principaux d'entr'eux ne s'en étaient occupés. La doctrine ! sans doute nous devons l'avoir comme tous, mais était-ce une spécialité pour nous ? Et la politique ? Et la situation personnelle de M. Maign. à Rome ? Etait-ce pour cela que M. Le Prevost avait commencé l'Œuvre, que nous avons tout quitté ?

---

<sup>1</sup>Jules Saubat

<sup>2</sup>Charles Maignen

<sup>3</sup>Henry Tardé

Ce que je voudrais c'est que, nous tous, nous ayons devant les yeux la grande Œuvre à laquelle Dieu nous a appelé et qui est le but de notre vocation, l'apostolat des Pauvres.

Voilà ce qui est en péril, voilà ce qu'il faut faire revivre coûte que coûte. Je voudrais que tous s'oublient eux mêmes pour ce grand but. Ah ! si c'était là le but des prières, des pénitences, des souffrances, des préoccupations !

Pour les détails Dieu y pourvoira. Mais notre rôle c'est de défendre les pauvres, de faire revivre l'instrument de salut qui n'est pas seulement pour le temps présent mais pour les temps à venir.

Orientons, cher ami, tous les esprits et les cœurs si bien disposés toujours de nos frères vers cet idéal qui est le vrai, qui est le Providentiel. Ici s'applique bien la parole évangélique « qui perd son âme la gagnera ! »

Evidemment l'organisation paroissiale telle qu'elle s'impose à vous est surannée et ne répond pas aux besoins surtout de la jeunesse. Mais, si on pouvait arriver à l'organiser en harmonie avec les besoins, les aspirations et les œuvres !

Merci de votre offre. Pour le moment je ne vois pas une raison suffisante à mon retour et à mon éloignement du ministère nécessaire que je fais. Si je voyais quelque chose je ne manquerais pas de profiter de votre bonne volonté et de votre générosité.

Adieu, cher Ami.

Bon courage et confiance. Priez un peu pour ma sanctification, je le fais pour vous.

A vous de cœur en M.

E. A. a m

Je reçois au moment d'envoyer cette lettre une de M. Vinot. Voici ce que M. Fontaine lui a dit avoir appris à l'Archevêché sur les adoucissements accordés par Rome au Cal, mais de vive voix, on attend toujours la confirmation écrite :

1° Les laïcs pourraient rester dans les œuvres où ils étaient, mais pour en introduire d'autres il faudrait l'autorisation de l'Archevêché.

2° Les prêtres de passage pourraient obtenir des pouvoirs pour 15 jours.

3° Le diocèse de Versailles ne serait plus interdit.

4° Je serais autorisé à rester Vice-Président de l'Union mais non résident à Paris.

Le Cardinal aurait ajouté : « C'est un premier pas, mais rien ne sera fait tant que le confirmatur écrit ne sera pas arrivé de Rome. »

- A Yves Allès

*Meuse, 15 Décembre 1915*

Mon cher Yves

Je sais bien votre attachement et votre dévouement absolu. Vous m'en avez donné de telles preuves qu'il me faudrait être aveugle pour ne pas y croire. Aussi, ce que je vous ai écrit ne visait pas ce point ; voici ma pensée entière.

Dieu nous a donné une vocation très nette, c'est l'apostolat des pauvres, des déshérités, de ceux qui n'attirent pas et sont cependant plus en danger pour leurs âmes. Ceux là ne trouvent guère d'affection pour leurs cœurs et peu de soins pour leur spirituel et leur salut éternel.

M. Le Prevost et ses compagnons les avaient en vue et en entrant dans la famille je n'avais pas d'autre aspiration, vous aussi. Déjà beaucoup de bien avait été fait et il s'en préparait plus encore, lorsque le démon, après avoir mis mille entraves à cette œuvre si importante, est parvenu hélas ! à ce que nous voyons. Ce qui m'affectait le plus dans ceux qui ont mis le trouble, c'est qu'ils prenaient une autre orientation, soi disant doctrinale avec infiltrations politiques. Ceux qui ont

mené cette affaire ne se sont jamais préoccupés des pauvres. Que veulent ils ? que poursuivent-ils ? Mais laissons les.

Pour nous, deux choses me préoccupent, c'est que nous nous jetions sur le premier bien à faire qui se présentera ou que nous nous préoccupions surtout de notre avenir personnel. A mon avis, la grande Œuvre est celle de la famille à laquelle nous avons donné notre vie, le salut des pauvres (vous savez ce que j'entends par les pauvres).

Sans doute il y a d'autres biens à faire et des biens importants, mais le nôtre, celui auquel nous sommes appelés, c'est celui là.

Aussi, à mon avis, devons-nous nous préoccuper de restaurer l'instrument détruit et de rendre aux pauvres leurs apôtres et leur famille d'apôtres. Il faut, non seulement que nous travaillions nous mêmes à cette grande œuvre, mais pourvoir, s'il plaît à Dieu, à ce que d'autres reprennent, ou plutôt continuent l'Œuvre après nous et d'autres après eux. Voilà ce qu'ont fait les fondateurs d'ordres (j'entends le groupe des premiers qui ont fondé ces œuvres). En un mot j'ai devant les yeux non pas ce que nous ferons nous mêmes le reste de notre vie, mais la situation critique de ceux auxquels nous sommes envoyés. Nous oublier nous mêmes pour ne voir que Dieu et les pauvres.

Moi, je ne suis rien, Dieu et les pauvres sont tout. Si nous avons la joie de travailler ensemble, ce me sera une extrême douceur, mais si je désire un jour vous avoir c'est surtout parce que je vous juge apte à m'aider à restaurer l'Œuvre de Dieu. Cela n'affaiblit en rien mon grand, très grand amour pour vous personnellement, mais tous deux, mon petit Yves cherchons Dieu et sa Cause en nous sacrifiant nous mêmes. Si nous sommes dans cette disposition nous serons dans les mains de Dieu et de bons instruments dont Il se servira comme Il voudra.

Faites tout le bien que vous pouvez, mais qu'avant tout Dieu soit content.

Voilà ce que je voulais vous dire, c'est l'essentiel. Je vais bien du reste, soignez vous pour la grande œuvre. Je vous embrasse

E. A a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 15 Décembre 1915*

Cher Ami

L'Archevêché ne peut pas faire autrement que n'a offert Mgr Odelin et il aurait tort de faire plus, même dans notre intérêt.

Ce qui se traite est extrêmement délicat, et, si l'Archevêché outrepassait les concessions, ce serait une arme pour les adversaires, cela compromettrait peut être l'avenir.

Du reste, Rome est souveraine et ce serait manquer au devoir aux yeux de Dieu que de devancer ses permissions. Je ne vois rien à dire à votre sentiment de ne rien demander si vous croyez qu'il y ait l'inconvénient que je comprends et qui peut être réel.

D'ailleurs l'important, à mon avis, est votre présence et votre direction spirituelle. Tous les prêtres peuvent donner l'absolution, mais tous ne rempliraient pas le rôle que remplit votre simple présence. Par ce fait, la tradition continue et presque rien n'est changé. Continuez donc ce que vous faites.

Je tiens M. Vaug.1 au courant de tout ce que je sais. Il m'écrit du reste souvent. Je crois que vous ne désapprouverez pas que je lui aie envoyé votre dernier mot auquel je répons en ce moment et qui corrobore les détails que M. Vinot m'a envoyés d'après la relation de M. Fontaine curé.

C'est le seul cas où je me sois permis de communiquer une de vos lettres, mais il n'y a rien que M. Vaugeois ne puisse lire.

Priez pour le rétablissement de la grande Œuvre de M. Le Prevost.

Voilà un premier pas, que Dieu ait pitié des Pauvres !

Adieu et à vous de tout cœur

Amitiés à M. Guesdon

Em. Anizan a m

- A Louis Lantiez

*Meuse, 15 Décembre 1915*

Bien cher et si vénéré Père

Il me revient de çà et de là quelques détails de la visite du Cardinal à Rome et je crois entrevoir qu'il y a un réel commencement de changement dans les dispositions à notre égard.

Votre lettre et vos prières y ont assurément contribué aussi bien que la neuvaine dont vous avez eu l'inspiration, je me permets de vous en dire merci.

Ma grande préoccupation celle qui domine de plus en plus en moi, c'est celle de la grande œuvre du salut des pauvres et des petits qu'a eu en vue M. Le Prevost que vous avez eue en vue vous fondateurs. N'est ce pas elle qui est en péril dans cette tempête que Dieu a permise ? Auprès de cette grande cause, que sont nos souffrances personnelles et nos soucis individuels ?

Au milieu de tous les événements qui se déroulent, ce qui se joue c'est la cause de Dieu et du salut des âmes.

Notre part à nous c'est le règne de Dieu au milieu des déshérités, de la foule populaire. Et combien serait important à ce point de vue le rétablissement et le développement de l'instrument providentiel qu'était notre Congrégation ? Aussi c'est là que se portent et mes prières et mes désirs. Je tâche dans mes lettres de tourner les esprits et les cœurs de ce côté, c'est aussi souvent l'objet de mes oraisons et de mes prières.

Je suis bien sûr que votre préoccupation est là aussi.

Il me semble qu'il serait agréable à Dieu que tous nos frères fassent dominer en eux ce souci du règne de Dieu dans les pauvres, et que nous aurions part à la promesse de l'Évangile : « Quærite primum regnum Dei ...etc. etc... » Le reste que Dieu a promis en surcroît ce sont tous les détails qu'Il saura bien régler et qui nous paraissent quelquefois les obstacles insurmontables.



J'espère que l'hiver ne vous éprouve pas trop et que la belle œuvre que vous dirigez continue sa bonne marche et son développement.

Je continue, moi, mon ministère au milieu des soldats et je tâche de réparer les brèches hélas ! faites dans leurs âmes. Actuellement, à part les bombardements de part et d'autre qui font malheureusement toujours des victimes, c'est le Statu quo. On travaille à se fortifier dans ses positions respectives, mais que de souffrances dans ces nuits et ces journées passées dans l'eau, dans la boue, sous les projectiles ! Si du moins on consentait à y voir l'expiation et le rachat !

Permettez moi de profiter de cette lettre pour vous offrir à l'avance tous mes vœux de bonne année que je crains de ne pouvoir vous envoyer en temps opportun.

Je prie et prierai Dieu de vous donner santé, grâces, bénédiction fécondité.

Mes plus affectueux respects en N.S.

Em. Anizan a m

- A Edouard Leclercq

*Meuse, 15 Décembre 1915*

Mon cher Edouard

J'ai appris avec une vraie peine votre blessure, mais je vois avec consolation par votre lettre qu'elle guérira, et j'espère qu'elle ne laissera pas de trace.

Que Dieu daigne abréger toutes ces épreuves si dures, s'il lui plaît ! Je le lui demande avec instance.

Cet arrêt sera, je l'espère, fécond pour votre âme. Offrez bien à Dieu la souffrance, s'il y en a encore, et tous les petits ennuis qui sont la conséquence de cette blessure et de la situation.

Quelle peine que celle de la mort du cher Alfred Orioux ! Il m'écrivait assez souvent et l'avait fait peu de temps avant sa mort.

Il était dans une situation aussi pénible que périlleuse, d'après ce que me disait sa dernière lettre. C'est une âme bien vaillante et bien apostolique de moins ici bas, ce sera j'espère, un bon protecteur de plus dans le ciel pour les pauvres et pour nous, car il est resté fervent jusqu'à la fin.

Vous avez su aussi sans doute la mort de H. Marais. Lui aussi m'écrivait assez souvent. Il était très affecté par nos épreuves de famille et par d'autres chagrins de sa famille naturelle.

J'espère que lui aussi a été reçu par la miséricorde de Dieu.

Pour vous, mon cher petit, remplissez bien courageusement votre devoir comme vous l'avez fait jusqu'ici ; que ce soit pour Dieu.

Tâchez de ne pas partir avant d'être bien guéri. M. Allès sera bien heureux de vous avoir quelques jours, car lui aussi, je le sais, vous aime beaucoup.

Oui, confiez à Dieu votre chère famille, lui seul peut la protéger et la protégera.

Vivez bien uni avec Dieu. Que de mérites vous pouvez acquérir dans cette étape de votre vie !

Adieu, mon cher Edouard, je prie avec vous et pour vous et vous reste toujours aussi affectionné

Em. Anizan a. m.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 20 Décembre 1915*

Mon cher Alexandre

Je suis absolument de votre avis. Peu importe que ce soit à Paris ou ailleurs que nous fassions l'Œuvre de Dieu. J'irais aussi bien en Calédonie qu'en Chine. Je désire seulement un milieu adapté à notre vocation, si Dieu le veut. Mais sa volonté est la mienne. Il fallait pourtant tenter de rester dans le milieu où nous avons toujours travaillé et où il restera des besoins si grands.

Je viens de recevoir la réponse du Cardin. à ma lettre.

Il me dit qu'il a longuement entretenu le St Père de notre situation, que si les sécularisations n'étaient intervenues il aurait pu obtenir assez aisément des réparations et la tenue d'un Chapitre régulier qui eût pu rétablir toutes choses. Mais la sécularisation étant là, le St Père ne semble pas disposé à déroger au droit commun c'est à dire au décret Cum minoris. « Par suite, ajoute-t-il, je ne pourrai pas obtenir de reprendre dans mon diocèse et dans les œuvres du dioc. vos prêtres sécularisés.

Seulement le St Père trouve excessive l'extension qu'on a donnée à ce décret par des mesures d'exception.

Il ne comprend pas que défense ait été faite aux sécularisés de s'agréger au diocèse de Versailles. Il m'autorise à garder dans nos œuvres les frères sécularisés. Enfin, il n'admet pas que l'Union des Œuvres ouvrières soit considérée comme un œuvre de la Congrég. et il ne voit pas de difficulté à ce que vous restiez Vice Présid. mais sans résider habituellement à Paris.

En plus, il lève la défense qui nous avait été faite d'autoriser les prêtres sécularisés à exercer un ministère transitoire, et je puis donner les pouvoirs de prêcher et de confesser per modum actus, pourvu qu'ils ne résident pas plus de 10 ou 15 jours à Paris. »

Au moment où je vous écris une longue lettre m'arrive de Mgr de Poterat me répétant tout cela et m'ajoutant que le Cardin. lui avait dit : « Le Pape est tellement mécontent de la façon dont a été conduite

cette affaire qu'il a enjoint au Secrétaire de la Congrég. des Réguliers qu'aucune mesure quelconque ne soit prise désormais à l'égard de ces prêtres sans qu'il lui en ait été préalablement référé à lui personnellement. »

Voilà des nouvelles directes.

L'écrit attendu n'étant pas encore arrivé, évidemment nos adversaires font ce qu'ils peuvent pour entraver. Dieu peut se servir encore de cela peut être pour mieux ouvrir les yeux.

Adieu, mon cher Alexandre.

Continuons à prier à être entre les mains de Dieu, sanctifions nous, l'essentiel est la Cause de Dieu ici bas, et sa possession dans le ciel.

Je prie pour que vous restiez au 821.

Adieu. A vous de tout cœur en N.S.

Em. Anizan a m

Je crois prudent de ne pas trop répandre tout cela avant que survienne la pièce écrite. Parlez en en mon nom si vous pouvez au P. Lantiez et à M. Clavier.

La lettre de M. Chapitreau m'est elle adressée ou bien à vous qui me la communiquez. J'ai reçu le "Soldat Bernard". Mais ne m'envoyez plus mes brochures qui m'encombrent, et ne sont guère pour le milieu des soldats d'ici.

- A Jules Schuh

*Meuse, 20 Décembre 1915*

Mon bien cher Ami

J'ai reçu avec grande joie de vos nouvelles, la persécution dont vous avez été l'objet m'avait grandement peiné.

Elle n'a fait à mes yeux que faire ressortir l'esprit qui anime ceux que nous ont fait tant de mal. L'esprit de Dieu, de l'évangile, de St Vincent et de nos fondateurs n'est pas là.

Il faut hélas ! que nous ayons notre part dans l'expiation du peuple auquel nous nous sommes consacrés.

J'ai su que plusieurs vous ont visité, j'en ai été très heureux.

Bp de bruits sur nos affaires à Rome m'étaient parvenues, mais je n'avais rien d'officiel. On affirmait du reste que ce qui avait été accordé de vive voix aux instances du Cardinal de Paris, attendait une confirmation écrite qui ne venait pas. J'ai profité du voyage de l'Evêque de Verdun à Paris pour écrire au Cardin. comme m'y engageait mon ami l'Abbé Chantrel. Je viens de recevoir la réponse.

Le Cal me dit qu'il n'a pas manqué d'entretenir longuement le St P. de notre situation. Il ajoute que si la sécularisation n'était pas intervenue il aurait pu obtenir assez aisément des réparations et surtout la tenue régulière d'un Chap. qui eût pu rétablir toutes choses, mais, à cause de la sécularisation, le St P. ne semble pas disposé à déroger au droit commun à l'application du décret Cum minoris. « Par suite, ajoute-t-il, je ne pourrais pas obtenir de reprendre dans mon diocèse et mes œuvres vos prêtres sécularisés.

Seulement le St P. trouve excessive l'extension qu'on a donnée à ce décret par des mesures d'exception. Il ne comprend pas que défense ait été faite aux sécularisés de s'agréger au diocèse de Versailles. Il m'autorise à garder dans nos œuvres les frères laïcs sécularisés. Enfin il n'admet pas que l'Union soit considérée comme un œuvre de la Congrégation et il ne voit pas de difficulté à ce que vous en restiez Vice-Président, mais sans résider habituellement à Paris.

De plus, il lève la défense que nous avait été faite d'autoriser les prêtres sécularisés à exercer un ministère à Paris d'une manière transitoire, et je puis leur donner les pouvoirs de prêcher et de confesser per modum actus, pourvu qu'ils ne résident pas plus de dix à quinze jours à Paris.

Voilà ch. M. A. toutes les atténuations que j'ai pu obtenir pour le moment. Elles sont déjà précieuses, mais je n'ose espérer davantage. »

Je vous avoue que je suis bien aise d'être fixé, on peut ainsi préparer d'avance ses batteries pour l'avenir.

Le bon Cardin. se figure toujours qu'il n'y aurait eu qu'à refaire de nouvelles élections pour tout remettre en place. En place, peut être, mais pour rétablir la paix que nous avons à peu près, il n'y eût eu qu'un moyen : le départ des éléments de désordre, et cela, on ne l'aurait jamais obtenu avec le C<sup>al</sup> Billot. C'eût été la division, la lutte intestine et d'autant plus âpre que les mauvais éléments pouvaient arguer de l'acte d'un Souver. Pont. qui leur avait donné raison.

Le coup porté a été fatal, et rien ne peut l'atténuer qu'un coup contraire aussi vigoureux.

Maintenant, il faut prier, réfléchir et nous concerter. Il est vrai que la confirmation écrite n'est pas encore arrivée mais vraisemblablement elle portera les points mentionnés plus haut. Je serai bien aise que vous me disiez ce que vous pensez de tout cela.

Quelle chose singulière ! Si nous avons commis une injustice, on nous obligerait avec raison à réparer tout le mal fait, et on maintient les effets d'une injustice reconnue et évidente.

Enfin, Dieu est là et sa justice aura son heure.

Merci, cher ami, de vos prières et de vos vœux. Je vous adresse ts mes souhaits de Noël et du 1<sup>er</sup> de l'an, et je prie bien Dieu de les réaliser.

A vous tout affectueusement en M.

E. A. a m

P.S. J'avais fermé ma lettre quand m'arrive une longue et très bonne du reste missive de Mgr de Poterat.

Il avait envoyé une requête par le Cardinal et il me répète ce que je dis plus haut, tout ce que je dis en m'ajoutant ce détail caractéristique que lui a donné de vive voix le Cardin.

« Le Pape est tellement mécontent de la façon dont a été conduite cette affaire qu'il a enjoint au Secrétaire de la Congr. des Religieux qu'aucune mesure quelconque ne soit prise désormais à l'égard de ces prêtres (nous) sans qu'il lui en ait été préalablement référé à lui personnellement. »

Le Cal Cagiano est changé, mais on dit qu'il serait remplacé par le Cal Serafini lequel aurait été au conclave le candidat du groupe Billot... Sevin... etc... Le connaissez vous ?

- A Donatien Clavier

*Meuse, 28 Décembre 1915*

Bien cher Ami

Merci de vos vœux pour la nouvelle année et pour le 27.

A vous aussi, cher Ami, je souhaite santé, force, fécondité sainteté et tout ce que Dieu sait vous être bon.

Nous ne pouvons aimer, juger comme Lui, le mieux est de le conjurer d'accomplir le bon plaisir de son cœur infiniment aimant.

J'ai reçu une lettre du Cardinal qui confirme tout ce qui m'a été dit par les uns et les autres.

Il me dit que le St Père ne semble pas disposé à déroger à ce qui est de droit commun, savoir, l'application du décret Cum minoris, qu'il ne peut donc reprendre nos prêtres dans son diocèse, mais que le S. Père trouve excessive l'extension donné à ce décret par des mesures d'exception.

« Il ne comprend pas que défense ait été faite aux sécularisés de s'agréer au diocèse de Versailles. Il m'autorise à garder les laïcs, il

n'admet pas que l'Union soit considérée comme œuvre de la Congrégation et ne voit pas de difficulté à ce que vous en restiez Vice-Président sans résider toutefois habituellement à Paris. »

De plus il lève la défense faite d'autoriser les prêtres sécularisés à exercer un ministère transitoire à Paris (per modum actus) pourvu qu'ils ne résident pas plus de 10 à 15 jours. Il croit que si l'on était resté il eût pu obtenir la tenue régulière d'un Chapitre.

Mais, qu'eût été ce Chapitre avec le clan adverse soutenu par le Cal Billot et avec l'appui de ce qu'avait fait Pie X. Quelles discussions ! quelles divisions ! quelle amertume ! et comment se serait réalisée une paix véritable et fraternelle ?

L'acte de Pie X après l'enquête de Saub.<sup>1</sup> restait pour nos adversaires une force et une approbation officielle et solennelle de leur conduite passée . On n'aurait pas accordé leur départ. Du reste, il eût fallu se séparer de tous leurs appuis et de ceux qu'ils avaient entraînés, pour avoir la paix.

Abandonnons-nous à Dieu, laissons toutes ces divisions de cœur qui répondent si mal au - diligite invicem - et soyons prêts à faire tout ce qu'Il veut la vraie voie est là.

Mgr de Poterat qui a vu le Cal ajoute cet autre détail : « Le Pape est tellement mécontent de la façon dont a été conduite cette affaire, qu'il a enjoint au Secrétaire de la Congrég. des Re. qu'aucune mesure quelconque ne soit prise désormais à l'égard de ces prêtres sans qu'il lui en ait été préalablement référé à lui personnellement. »

C'est un commencement de retour vers la vérité, que Dieu daigne achever ce qui est commencé s'il Lui plaît .

Adieu, cher Ami.

Continuons à prier soyons fidèles.

A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan a m

Pourriez vous me procurer un Ordo de Monaco ?



- A Monseigneur Philibert de Poterat

*Meuse, 28 Décembre 1915*

Bien cher Ami

J'ai reçu votre lettre du 17, mais les fêtes de Noël, des démarches continuelles pour blessés et convois aux avant-postes, le ministère courant de mes soldats m'ont absolument empêché de répondre plus tôt.

J'avais en effet des échos depuis quelque temps de ce qu'avait fait et obtenu le Cardin. Une lettre de lui (en réponse à une lettre de moi) arrivée presque en même temps que la vôtre m'a précisé les points que vous m'indiquez et que vous avez à certains égards complétés. En effet, il y a là une amélioration assez notable des mesures prises auparavant. Je suis un peu étonné qu'on appelle cela encore le droit commun puisque le décret "Cum minoris" retire aux sécularisés la faculté de rester dans la ville où se trouve des maisons de la Congrég. et non pas dans le diocèse. Mais enfin cela ne concerne que notre situation générale et non l'Union. Pour l'Union, je suis disposé comme toujours à suivre les indications de la Providence à mesure qu'elles se manifesteront. Il est bien difficile en ce moment de prévoir les détails de ce qu'on pourra faire après la guerre. Vous avez raison, à mon avis, de donner signe de vie aux amis de l'Union et de les tenir en haleine jusqu'à reprise normale du mouvement.

Vous faites bien aussi de maintenir les liens entre les membres du Bureau central. C'est au moins aussi important, car le groupe central disjoint, qu'il serait difficile de le recomposer ! D'autant que nous ne savons quelles œuvres surgiront après. Je crois très heureux que nos laïcs puissent rester, car ils n'ont pas de prétentions pécuniaires et ne travaillent que par dévouement, de plus ils ont l'expérience et ne sont pas entravés par une famille. Avec eux les relations de services rendus continueront.

Maintenant, cher Ami, je tiens à vous remercier de votre amitié fidèle si particulièrement précieuse dans l'épreuve qui nous a atteints, mais qui a surtout atteint les Pauvres auxquels j'ai donné avec Dieu

toute ma vie. Le grand malheur est là, car ceux qui nous ont fait tant de mal ne paraissent pas avoir de souci de ce côté, du reste ils n'ont pas regardé à détruire l'instrument de salut. Le Cardinal me dit que si nous n'avions pas été sécularisés il eût obtenu un Chapitre qui aurait tout remis dans l'état. Extérieurement peut être, mais intérieurement, non.

Qu'eût été un Chapitre avec des hommes confirmés dans leurs errements par un décret de l'autorité suprême et soutenus par le Cardinal protecteur le C. Billot ? Comment la paix intérieure aurait elle pu être rétablie, quand nos adversaires auraient pu se dire approuvés par Pie X. Il y eût eu les protégés de Pie X et ceux de Benoît XV. La décision du Pape précédent a apporté à ceux qui jusque là n'étaient que des mécontents un appui et un lustre que rien ne peut plus effacer que leur départ. Or, on ne l'eût pas obtenu. Dès lors, où aurait été la paix, l'union, le diligité invicem qui devrait se réfugier dans les Congrég. relig. s'il avait disparu partout ? On ne rétablit pas l'union par un vote et une nomination de majorité. L'union était bien détruite et sans retour, hélas ! C'est ce qui a amené tous les départs, car on n'est pas parti par amour propre ou attache simple à ma personne. On a bien vu que quoi qu'il arrive on n'aurait plus servi Dieu dans la paix, l'union et l'affection. Pardon de cette digression, mais elle répond à la croyance du Cardinal. Le seul moyen de tout réparer, ce serait de faire deux branches dont l'une est nécessairement vouée à la disparition, mais l'autre aurait vécu et repris l'Œuvre.

Puisque nous sommes tout près du 1<sup>er</sup> Janvier, je vous offre tous mes vœux de bonne année. Je demande à Dieu de conserver longtemps votre santé pour votre œuvre et pour toutes les œuvres sur lesquelles l'Union exerce son influence. Qu'Il daigne vous combler de ses grâces et combler tous vos désirs. Je reçois à l'instant un excellent mot du bon et cher M. Devaux.

Adieu, cher Ami. Toujours bien vôtre en N.S.

Em Anizan a m

- A Gabriel Bard

*Meuse, 29 Décembre 1915*

Cher Monsieur Gabriel

Avez vous mis votre adresse sur votre enveloppe ? Je la cherche depuis plusieurs jours sans pouvoir la retrouver. Je vous écris au petit bonheur. J'ai bien vos anciennes adresses, mais pas la dernière.

J'ai reçu avec grand plaisir votre lettre me donnant de bonnes nouvelles de vous et de M. Louis que j'ai vu en effet il n'y a pas très longtemps à Chevert (Verdun).

Mais vous continuez à être comme l'oiseau sur la branche, puisque tout le monde veut vous avoir et je le comprends.

Je souhaite que vous restiez à l'instruction des jeunes.

Enfin, vous n'avez qu'à vous laisser faire. Un soldat n'a plus de volonté et surtout de liberté. Du reste, quand on est entre les mains de Dieu on est en bonnes mains, et c'est votre cas.

Le Cal de Paris a beaucoup parlé de nos affaires au Pape.

Celui ci ne croit pas pouvoir annuler complètement ce qu'a fait son prédécesseur, mais il apporte de grands adoucissements à notre situation.

Les laïcs peuvent rester dans les Œuvres de Paris, le diocèse de Versailles n'est plus fermé aux prêtres, ils peuvent même venir faire des ministères momentanés à Paris (10 ou 15 jours consécutifs) je reste Vice-Président de l'Union.

Mgr de Poterat qui a vu le Cal de Paris m'écrit que le S. Père est tellement mécontent de la façon dont a été conduite cette affaire, qu'il a enjoint au secrétaire de la S. Cong. des R. de n'avoir plus à prendre de mesures quelconques contre nous sans lui en avoir référé personnellement.

C'est un premier et grand pas qui donne espoir pour plus dans quelques temps.

Ici et dans tout ce secteur je continue mon ministère auprès des chers soldats qui me témoignent confiance et sympathie et parmi lesquels il y a un bon mouvement.

Adieu, cher Monsieur Gabriel.

J'espère que votre vénérée Mère va bien et que le capitaine continue aussi. Où est-il ?

A vous bien affectueusement

Em. Anizan a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 29 Décembre 1915*

Mon cher Alexandre

Merci du colis de paquets de tabac. Merci aussi pour ce que vous avez fait en faveur de Sœur Hélène. Elle m'en écrit sa satisfaction.

Le retour d'Ollivier après l'abandon du grand séminaire de Québec m'impressionne fâcheusement. Que M. Clavier ne s'engage pas et ne nous engage pas. Il est vrai que je ne connais pas ses raisons. Mais il était devenu si importun avant son départ !

Combien je suis touché, mon Alexandre, de tous vos témoignages d'attachement et de votre affection si forte dont vous m'avez donné tant de preuves. Ah ! oui, moi aussi j'aspire à refaire une vie religieuse et un apostolat des Pauvres. Les événements n'ont en rien entamé mes aspirations, et s'il plaisait à Dieu que nous refassions une légion d'amis du peuple mieux armés que par le passé pour le sauver, je

ne regretterais aucune des épreuves passées. Ce n'est pas que je les regrette, j'en remercie plutôt Dieu pour moi, mais que ces épreuves seraient fécondes et qu'elles mériteraient un Te Deum si elles aboutissaient à un plus grand bien ! Je l'espère. Dieu se montre déjà un peu, ayons confiance et prions. Bien des fois aux heures difficiles je me suis redit le Dominus regit me.

Evidemment ce n'est qu'un commencement de réparation du mal fait.

Comme vous dites, si le St Père juge qu'une injustice a été commise la réparation s'en impose.

J'espérais avoir une messe de minuit militaire très belle. Tout se préparait avec le concours du Général de brigade. Ce devait être au second cantonnement moins en vue de l'ennemi, quand, pendant le repas de vendredi soir vers 8h.½ avec le général, un message téléphonique annonçait qu'à 11h. toutes nos batteries du secteur allaient tirer et qu'en vue des représailles il fallait se préparer à descendre dans les caves et les abris. Dès lors, l'église préparée était en danger car on a déjà tiré sur elle, il a fallu renoncer à la messe de Minuit. Enfin, les Messes et les offices du jour ont été très bien.

Assurément il y a un rapprochement chez les soldats. J'ai déjà eu bien des retours, et beaucoup de sympathies même de sectaires anciens se manifestent. Ces jours-ci certains retours m'ont bien encouragé. Aujourd'hui même un capitaine qui ne s'était pas confessé depuis 24 ou 25 ans (et il en a 38) s'exécutait en me racontant le travail fait en lui depuis le commencement de la guerre. Il me disait aussi son étonnement de voir presque tous les officiers des divers bataillons (officiers qui à part 3 ou 4 n'allaient jamais à l'église) ne plus manquer la messe autant qu'ils peuvent. Et cela se manifeste aussi parmi les sous officiers et les simples soldats. Que de bien possible à faire aux âmes !

Nous avons toujours des bombardements sur nos lignes et souvent des blessés et des morts. Que Dieu daigne abrégé ce terrible fléau ! Les soldats travaillent la nuit et montent les gardes le jour sur le front, absolument dans l'eau et souvent sous les obus. Ils sont admirables, de quel courage ils sont capables ! s'ils se mettaient au service de Dieu !

Bonne année aussi, mon bien aimé Alexandre ! que Dieu vous donne santé, sainteté, fécondité d'apostolat, qu'Il vous conserve longtemps aux âmes. Je lui demande de vous conserver à moi. Je ne sais plus comment je pourrais me passer de vous maintenant.

Adieu. Je voudrais vous dire toute mon affection, toute ma tendresse. Je ne puis. Que Dieu réalise tous mes vœux pour vous. Je vous embrasse et vous aime en M.

Em. A.

Merci à tous ceux dont vous vous êtes fait l'interprète.

On m'écrit que la Bonne Presse a envoyé l'ouvrage de M. Bethléem à celui pour lequel je vous l'avait demandé. Payez le avec ma réserve. Merci.

**1916**

---

- A Gabriel Bard

*Meuse, 5 Janvier 1916*

Cher Monsieur Gabriel

Je vous ai écrit à votre camp, la lettre vous a-t-elle été renvoyée ? En tous les cas vous ne l'aviez pas reçue quand vous m'avez écrit votre dernière lettre datée du Secteur 114.

Où est ce secteur ? Vous me dites qu'il est plus près de nous ?

Craignant que ma lettre ne vous parvienne pas, je vous adresse tous mes vœux pour l'année qui commence. Que Dieu vous donne santé, protection, réalisation de tous vos désirs, sanctification, et plus tard le ciel éternel.

Merci des vôtres.

Je suis heureux que vous soyez enfin dans ce qui convient mieux à vos antécédents. Puisse cela ne pas durer trop longtemps et cette vilaine guerre aboutir à une prompte victoire et au retour de tous les pauvres pères de famille et de tous dans leurs foyers. Mais il ne faut pas désirer que ce soit avant une sérieuse et définitive victoire, car nous ne serions sans cela qu'au début de nos misères.

Quand vous écrirez à Madame votre mère veuillez lui offrir aussi tous mes vœux pour 1916.

Adieu, cher Monsieur Gabriel, vous excuserez mon laconisme. Je suis accablé de lettres à répondre et je ne veux pas que mes soldats en souffrent.

A vous bien affectueusement

Em. Anizan a m

- A Jean Derdinger

*Meuse, 5 Janvier 1916*

Mon cher Jean

Merci des vœux que tu m'adresses au nom de ta chère Lucienne et en ton nom propre. Moi aussi j'en forme pour vous deux de bien ardents, que Dieu te rende l'usage complet de ta jambe, qu'il vous donne la santé, la prospérité, la réalisation de tous vos vœux, sa protection pendant de nombreuses années et plus tard son ciel éternel !

J'ai reçu les 500 paroissiens du soldat, merci. Le temps m'a manqué pour te l'écrire plus tôt et t'en remercier.

Ma santé est bonne. Les quelques douleurs ont disparu. Je suis bien touché, mon Jean, de l'offre que tu me fais de ce qui pourrait m'être nécessaire. Je vois là une preuve de plus de ce grand et généreux cœur qui m'a toujours fait tant t'aimer. Je n'ai pas de besoins pour moi, mon Jean, j'ai même plus qu'il ne me faut car on m'a envoyé de divers côtés de quoi m'encombrer.

Je ne t'en suis pas moins reconnaissant ainsi qu'à ta chère femme si digne de ton cœur, car je retrouve en elle ta bonté et ta générosité. Au point de vue pécuniaire je n'ai pas non plus de besoin. Remercie bien ta Lucienne du paquet qu'elle m'a envoyé, que je vais recevoir d'un moment à l'autre et des livres qu'elle se propose de m'adresser.

Je suis bien heureux des nouvelles de toute ta famille.

Soigne bien ta jambe pour qu'il te reste le moins possible de trace de tes blessures.

J'ai vu Bickel, il n'y a pas bien longtemps. Nous avons été bombardés ensemble à son poste téléphonique. Il vient de m'écrire un mot. Je n'ai pas de nouvelles de Jean Pierre Devanz depuis quelque temps. Je m'en inquiète un peu car il est dans un très mauvais patelin, arrosé presque tous les jours. Hier encore cela a duré près de deux heures.



J'ai vu encore un artilleur ancien de Ste Anne auquel j'ai fait faire la 1<sup>ère</sup> Comm. Il se nomme Barreau. Il me dit t'avoir connu.

Adieu mon cher Jean.

Prions pour que Dieu nous donne une prompte victoire et pour que nous puissions bientôt nous revoir.

Mille choses à ta chère femme.

Je t'embrasse de cœur

Em. Anizan a m

Je ne crois pas t'avoir envoyé cette photographie qu'a voulu faire un de mes soldats.

- A Jules Forget

*Meuse, 12 Janvier 1916*

Mon cher Jules

Mon retard vient de ce que nous n'avez pas renouvelé votre adresse dans votre lettre. J'ai heureusement retrouvé une lettre de vous d'Octobre dernier.

Merci de vos vœux et de vos prières, mon cher et si aimé enfant. Moi aussi je forme mille vœux de santé, bonheur, réalisation de vos désirs, sanctification, apostolat fécond avec le ciel plus tard. Je souhaite aussi mille bonheurs à vos chères sœurs.

Oui, je souhaite moi aussi que nous nous retrouvions ensemble nous tous qui nous aimons en Dieu, qui ne désirons que son règne et qu'il a déjà réunis pour le salut de ses préférés les Pauvres.

Quelle grande tâche sera à faire au milieu de ce pauvre peuple de France après cette grande épreuve ! Plus je pratique la classe populaire (et j'y suis très mêlé en ce moment) plus je suis per-

suadé de la possibilité de la ramener à Dieu. Mais il faut des hommes imprégnés de charité pour elle et oublieux d'eux mêmes. C'est de son sein qu'on pourrait tirer plus tard nombre d'autres apôtres qui nous aideraient et nous continueraient. Où en êtes vous donc comme diocèse, vous, mon Jules ? Prions pour la grande œuvre du rétablissement du règne de Dieu dans le peuple de France et pour qu'il redevienne ce qu'il a été pendant des siècles, la ressource inépuisable pour l'Œuvre de l'Eglise dans le monde.

Que j'aurais de joie, mon cher Jules à vous revoir, à causer avec vous ! quand sera-ce ? Peut être plus tôt qu'on ne pense.

En attendant je suis tout à mes soldats et je trouve au milieu d'eux bien des consolations quoique pas toutes celles que je voudrais évidemment. Mais j'ai eu bien des retours et beaucoup plus de rapprochements parmi les officiers et les soldats.

Je travaille beaucoup leur instruction et le relèvement des grands principes religieux et sociaux en eux. La lecture m'y aide en même temps que la prédication. J'ai organisé une bibliothèque qui fait du bien. C'est quand ils reviennent des tranchées aux cantonnements qu'ils peuvent avoir un peu de temps.

Adieu, mon cher Jules.

Sanctifiez vous en profitant de toutes les facilités que vous avez, c'est là l'essentiel en ce moment.

Je vous embrasse de tout cœur.

Votre père et ami

Em. Anizan a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 13 Janvier 1916*

Bien cher Ami

Merci de l'Ordo que j'ai reçu. J'enverrai volontiers un mot au chancelier. Evidemment on nommera bientôt un Evêque à Monaco. J'ai bon espoir que cela ne sera une gêne pour aucun d'entre nous.

Il faut vous soigner, cher Ami. Vous le pouvez, faites le consciencieusement.

Que je voudrais vous voir bien portant !

Et cependant il faut vouloir avant tout le bon plaisir de Dieu. Supportez avec patience et par amour pour Lui, cher Ami, vos épreuves de santé. - J'ai parcouru votre numéro de la feuille du Cercle, il m'a mis au courant de ce qui s'y passe.

Que Dieu soit béni de l'avoir sauvé de tant d'écueils !

Adieu. Avez vous offert mes vœux à votre bonne mère.

A vous de tout cœur en M.

Em Anizan a m

- A Donatien Clavier

*Meuse, 17 Janvier 1916*

Bien cher Ami

Laissez moi vous dire pour votre usage personnel : des soins, encore des soins et toujours des soins ! comme d'autres disent mais moins sérieusement : des obus, encore et toujours des o.

J'ai lu avec grand intérêt la lettre de M. Caron, elle a même évoqué un horizon nouveau auquel je n'avais osé arrêter ma pensée. Le conseil de ce prélat était-il fondé sur des probabilités entrevues à Rome ? Juge-t-il raisonnablement cette demande pratique ? et a-t-il des raisons de la croire pratique ?

Assurément nous aurions, je crois, des signatures d'Evêques et de personnes bien placées pour cela, mais n'est-ce pas encore prématuré ? et le St Père serait-il disposé à accorder cette reconstitution en dehors de la Sacrée Congrég. encore composée comme autrefois ? Et le Cal Billot ?

Le Cardinal de Paris semble moins optimiste. Qui a raison ?

Si vous savez le nom du prélat ami de M. Caron, dites le moi donc. J'écrirai ces jours-ci à Mgr Battandier pour savoir ce qu'il pense de tout cela.

Vous avez su que le Procureur des Laza. s'était offert à nous aider lui aussi. Je voudrais bien profiter de ces bonnes volontés et m'assurer de tout cela, mais comment le faire avec le ministère que j'ai assumé et que je répugne à abandonner alors que les choses ne se dessinent pas encore d'une manière définitive. Je le pourrais puisque je ne suis pas lié, mais il me faudrait bien voir la volonté de Dieu.

Causez donc de ces sujets avec M. Josse et M. Henry<sup>1</sup> si vous pouvez et peut être le P. Lantiez.

Je suis intérieurement très tiraillé par ma préoccupation des chers soldats qui ont tant besoin qu'on soit à eux et par cette préoccupation de la Congrég. dont la survivance est si importante pour le bien.

Les soldats me connaissent, je les connais, ma disparition serait pour un grand nombre, une déconvenue, je le crois, et le moment serait bien mal choisi. Enfin, demandons à Dieu de prendre en mains nos affaires puisque je suis aux siennes.

J'arrive des lignes avancées qui ont été fortement arrosées. Un de nos pauvres téléphonistes y a été tué peu après mon départ, il y a une heure.

---

<sup>1</sup>Henry Tardé

Adieu, cher Ami. Bien affectueusement vôtre en M.

Em. Anizan a m

J'oubliais de vous dire que M. Devaux a dit à Mgr Gibier que la défense était levée pour Versailles. Mgr aussitôt lui a dit de m'écrire que ses bras et son cœur sont ouverts à moi et aux miens et il nous offre d'envoyer de suite 2 prêtres pour prendre le Patron. de N.D. à Versailles et qu'il nous donnera toutes les Œuvres de la ville, mais qu'il voudrait l'affirmation du Cal pour se couvrir, n'ayant pas de pièce officielle contraire à l'ancienne. N'en parlez qu'aux intimes.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 18 Janvier 1916*

Mon cher Alexandre

Ne vous tracassez pas pour m'écrire souvent et longuement. Assurément rien ne m'est plus doux que de recevoir vos lettres, et surtout d'y sentir les battements de votre cher et bon cœur qui ont la propriété d'accélérer les miens. Mais, quand je ne reçois rien de vous, j'en conclus que vous allez bien et je ne m'inquiète pas. Quelqu'un m'avait déjà envoyé le morceau épistolaire de M. Bouhac.

Je ne sais à quoi attribuer l'absence persistante des billets du Rosaire, et comme, par suite de changements fréquents des contingents, je ne sais plus ce que deviennent la plupart des dizaines et ils ne savent pas non plus ce que je deviens. Enfin, j'espère qu'ils persistent quand même dans leurs pratiques.

Il est possible que je vous envoie par un de mes capitaines de la territor., du 36<sup>ème</sup>, qui, allant en permission, passera à Paris, plusieurs lettres assez importantes pour remettre ou faire remettre par mains sûres à l'Evêque de Versailles, à M. Devaux et peut être pour envoyer de Paris à Mgr Battandier à St Félicien Ardèche.

Je vous demanderai de recevoir bien cordialement le bon capitaine qui est excellent et est devenu un vrai ami. Vous pourriez peut être lui offrir un repas un peu plus soigné que vos autres repas et y inviter pour lui faire honneur M. Clavier ou ..... Du reste, ce dernier détail importe peu. Ce capitaine qui se nomme Robin est du côté de Bellay, il a habité près Paris, mais il sera peut être obligé d'attendre une partie de la journée l'heure de son train.

Pourriez vous aller voir chez des religieuses, rue Voie Verte, 27, au Petit Montrouge ou envoyer quelqu'un voir une dame Giraud, qui était à Charonne quand j'y étais moi-même, que j'avais complètement perdue de vue et qui m'a écrit ici deux ou trois lettres pour me demander service.

Ce n'était pas une pauvre, mais elle a dû quitter la Belgique, Ypres, où elle était chez des sœurs. Vous verrez ce qu'elle désire, et si elle est dans un besoin momentané, offrez lui de ma part 20<sup>f</sup> que vous prendrez sur la somme que vous avez.

A ce propos, dites moi donc la somme que vous avez en mains, celle qui vous a été confiée par Sœur Hélène et celle venue de M<sup>me</sup> de Bonneval.

Je ne suis pas embarrassé par le manque de livres. Mes soldats sont souvent en avant-poste et ils ne peuvent lire beaucoup.

Ce que j'ai actuellement suffit.

J'aurais besoin d'un chapeau ; le mien en a tellement vu qu'il tient à peine. J'en achetais ordinairement rue St Sulpice du côté opposé à l'Eglise. Là on a la mesure de ma tête.

Il me faudrait un chapeau pas dur, pas avec de longs poils et très résistant, capable de résister à l'eau, à la neige au soleil, reprenant sa forme, même après avoir été froissé. Pour le cas où on ne trouverait plus mon nom et ma pointure je vais mettre dans cette lettre une bande de papier faisant le tour juste de ma tête. Qu'on me l'adresse en colis postal au 44<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> H. R. S.157.

Le Bon Dieu permet que bien des sympathies se manifestent pour nous. Hier, c'était une lettre de M. Caron anc. sup. du Pit Sém. de Versailles que M. Clavier m'envoyait. Elle parle d'un prélat très en cour

à Rome s'offrant à nous aider pour une reconstitution qu'il engage à demander. M. Clavier vous donnera des détails et vous pourriez en parler.

Avant, c'était M. Devaux qui a vu l'Evêque de Versailles auquel il a parlé de la levée d'interdiction du diocèse. L'Evêque le charge de me dire qu'il m'ouvre à moi et aux miens ses bras et son cœur. Il m'offre même pour deux des nôtres le patronage de Notre Dame, de suite et ensuite toutes les œuvres de jeunesse de la ville.

Mais je vous avoue que j'ai plus envie de paroisses que d'œuvres isolées. Il est si difficile d'atteindre toute la famille et de travailler sur elle quand on n'a qu'un membre ! Et puis, c'est toujours la guerre avec les paroisses. Et puis le travail y est toujours restreint.

Causez donc de cela avec M. Clavier avec M. Allès et M. Devuyt si vous le voyez et écrivez m'en.

Il serait cependant intéressant d'avoir au moins une maison à Versailles. Y a-t-il quelques prêtres libres ?

Je faisais ces jours-ci, un soir, la liste de ceux qui nous restent attachés, mais je n'ai que ma mémoire. Pourriez-vous, avec M. Clavier, faire une liste exacte de ceux qui ont demandé la dispense en démêlant ceux qui nous resteront vraisemblablement. Voici celle que j'ai faite moi même.

Prêtres. – MM. Clavier", Schuh", Vaugeois", Josse", Devuyt" - Allès" - Baldran" - Le Bihan" - Pariot" ? - Béziau" - Goutard" - Godet' - Le Lidec" ( qui me l'a dit) Mégemont" Dufragne" - Magnien' - Veillet' - Le Camus' - Mayet B" - Fontaine" - Forget" - Grosse" - Marmignon (qui me l'a fait dire) Pinault" - Deschamps" - Bouet" - Augros" - Thomé" - Anizan

?

Chevalier' - Le Floc'h - Chamussy - Daum - Delemare - Mayet M. - Chignac - Glad

Laïcs – Henry<sup>1</sup> - Vinot - Le Chevallier - Siffert - Reitter -  
Métérie - Pierre Moreau - Gallet - Metzler - Hermand - Guesdon -  
Mann - Nadin - Boussicaud - Depriester - Foucaut - Blondin -  
David - Lemorges - Champy - Bucheit - Néguin - Robin - Giovanetti -  
Lefebvre - Bourgeois - Marchand G. ? - Pasquet - Brevet -  
Brulé - Bajon - Robert - Hurtebize - Renaud ? - Leblond - Saute-  
jeu - Cadot ? Goudigan - Cassan

P. Sémin. Thiers - Leclercq - Bourreau - Lagarde - Bran-  
choux - Decole - Hartz - 1 autre de Charonne....

Tous ceux qui portent un trait au-dessus de leur nom sont ceux  
avec qui je suis en correspondance ou qui m'ont écrit depuis la guerre.

Ceux qui portent " m'écrivent au moins de temps en temps, les  
autres ou m'ont écrit une fois ou ne m'ont pas écrit depuis quelque  
temps.<sup>1</sup>

Faites avec M. Clavier une statistique aussi précise que pos-  
sible.

Adieu, mon cher Alexandre.

Votre père et ami en M.

E A a m

---

<sup>1</sup> sur l'original les marques ( " ou ' ) sont tracées au dessus des noms



- A Monseigneur Philibert de Poterat

*Meuse, 18 Janvier 1916*

Bien cher Ami

Vous me traitez un peu trop comme un grand éprouvé.

Assurément toutes ces peines de famille qui durent depuis si longtemps et qu'a beaucoup aggravées l'intervention du St Siège, ont été très dures, mais je vous assure que je suis très heureux de pouvoir offrir quelque chose d'un peu méritoire, j'espère, à Dieu, et, si ce n'était la situation de tous ceux qui me sont restés attachés et aussi la destruction d'un instrument de salut pour les pauvres qui, je crois, se développait et pouvait faire tant de bien maintenant et plus tard, j'aurais l'âme et le cœur bien en paix.

Je ne vous sais pas moins gré de vos amicales condoléances et je vous remercie aussi mille fois de vos vœux de nouvel an.

Vous avez eu raison de donner signe de vie aux amis de l'Union, il est important qu'ils la sachent toujours vivante. Quel apostolat il y aura à faire après cette guerre pour guérir tant de maux de notre malheureuse société !

L'âge, vous le savez, est très relatif ; tel est vieux à 60 ans, tel est encore jeune d'esprit et de force à 75 ans. Que Dieu vous conserve longtemps encore tel que vous êtes !

Je continue à bien aller.

Je supporte bien les fatigues et les émotions et pourtant je ne suis plus jeune non plus.

Je verrai ce qu'il importe de faire à Rome. Je reçois des témoignages de sympathie très consolants et aussi des offres d'appui et d'aide très encourageants. Mais comment mener de front des affaires de ce genre et mon ministère si absorbant ?

Adieu, cher Ami.

Prions Dieu d'abrégé cette lourde épreuve qui est bien dure pour nos soldats pères de famille surtout.

A vous bien affectueusement en N.S.

Em. Anizan a. m.

- A Jean Derdinger

44<sup>ème</sup> terri. C.H.R. - S. 157

*Meuse, 21 Janvier 1916*

Mon cher Jean

J'ai reçu les quatre boîtes de bons cigares que tu as bien voulu m'envoyer et je t'en remercie mille fois. Ils ont déjà fait des heureux, car la plupart des simples soldats ne peuvent s'en procurer de semblables. Je ne sais comment te dire ma reconnaissance, cela se sent mieux que cela ne se dit. Mais tu me connais et je te connais, cela suffit. Remercie ta chère femme qui s'est unie à toi pour me faire cet envoi, je répète que Dieu a bien fait les choses en joignant vos deux cœurs généreux et dévoués.

Comment va ta blessure ? La guérison complète vient elle ?

Moi je vais bien avec quelques rhumatismes çà et là, on est si souvent mouillé dans cette saison pluvieuse et dans ce pays boueux ! Nous sommes presque autant arrosés par les allemands depuis quelques jours. C'est une manière de parler, car il ne tombe pas autant d'obus que d'eau, sans cela il ne resterait plus personne, mais presque tous les jours nous avons une séance qui ne ressemble pas aux bonnes séances de Sainte Anne où la présence de mon petit Jean était un des principaux attraits pour moi.

Est-ce que tu pourrais me rendre encore le service de conserver un petit dépôt d'argent pour moi ?

Il est possible que j'ai un jour ou l'autre à te le demander.

Dans le cas où le Bon Dieu me prendrait tu pourrais le remettre plus tard à M. Josse, prêtre, rue de l'Université 82.

Je ne sais plus rien à te dire car la vie qu'on mène est très abrutissante malgré le grand but qu'on remplit. Voilà 18 mois que cela dure ! Ah ! si je pouvais m'envoler quelques heures avenue de la République, quel bon repos ce serait !

Adieu mon cher Jean.

Mille choses à Madame Jean.

A toi mes affectueux sentiments

Em. Anizan a m

- A Alexandre Josse

*Meuse, 24 Janvier 1916*

Mon cher Alexandre

On m'a déjà dit que M. Delran a quitté l'institut Maigne<sup>1</sup> et qu'il est reparti dans son pays. C'est M. Edmont, je crois, qui en a parlé à M. Vaugeois. J'ignorais absolument que Le Calvez était à Rome. Je ne crois pas que le pauvre enfant puisse atteindre la prêtrise, sa pauvre poitrine est en si triste état !

Merci des nouvelles de Lille. Je n'ai reçu aucune lettre de la belle sœur de M. Varaigne, mais je suis tranquillisé quelque peu sur ma famille de là-bas et sur lui-même.

Pourriez-vous me donner l'adresse de M. Pauc à l'occasion ; dans ses lettres ou ses cartes il ne la donne jamais.

Les permissions étant arrêtées en ce moment, le capitaine dont je vous ai parlé va sans doute être retardé. Je lui confierai, quand il partira, quelques lettres pour que vous les remettiez de la main à la main. Du reste, j'y joindrai un mot explicatif.

Je suis en ce moment pris par un rhumatisme aux reins qui sans m'arrêter me gêne pas mal. Je suis si souvent trempé ! Je me soigne, on me frictionne c'est l'affaire de quelques jours.

Heureusement hier j'ai pu faire mes quatre offices et mes courses habituelles quand même. Nous ne manquons ni de médecins ni d'infirmiers. C'est du reste la première fois depuis plus d'1 an que j'ai eu besoin d'un conseil médical. Encore une fois ce n'est rien. Inutile même d'en parler, si je vous en dis un mot c'est par occasion.

Rien du reste de bien nouveau.

Adieu, mon cher Alexandre.

Mgr de Poterat m'écrira sans doute ces jours-ci.

A vous de tout cœur en M.

Em. Anizan a m

- A Yves Allès

*Meuse, 26 Janvier 1916*

Mon cher Yves

J'apprends avec grande joie que vous allez avoir le cher Charles<sup>1</sup> pendant quelques jours. Vous devez même être ensemble en ce moment. Que ce soit pour l'un et l'autre une joie, un réconfort et un encouragement à la sainteté !

Vous me parlez de l'attitude à garder avec nos anciens frères. C'est l'attitude de la charité et de la fermeté. Charité : ne pas les re-

pousser, se montrer bon et charitable même pour leur rendre un service, ne pas chercher à les détourner des supérieurs du nouvel institut, ne pas même se prêter à parler contre eux en récriminant sur le passé.

Fermeté, être réservé, ne pas aller de vous même au devant, ne pas accepter de vous entretenir sur nos prétendus torts, ne rien confier de nos projets et désirs. M. Chaverot m'avait écrit pour me demander si je pensais faire quelque chose de nouveau, me disant qu'il voulait garder des vœux, être relig. mais que de préférence il viendrait de mon côté. Je lui ai répondu en confiance que j'avais des espérances, mais que des vœux relig. officiels en tous les cas ne seraient que pour plus tard, que je ne pouvais lui donner une assurance absolue, qu'il se décide lui-même avec son directeur. Il m'a écrit deux fois pour insister, je ne suis pas allé plus loin. D'abord je ne veux pas de la responsabilité d'éloigner ou plutôt de détacher quelqu'un des vœux existants, en second lieu le cher M. Chav. que j'aime beaucoup et qui me le rend, est malade de neurasthénie. Vous connaissez ses périodes de mélancolie et de silence. S'il veut venir avec nous, je ne serai pas d'avis de lui fermer la porte, mais il faudrait que cela vienne entièrement de lui.

La vraie voie en tout, mon cher Yves, c'est celle de l'Evangile ; simple comme la colombe, prudent comme le serpent et charitable comme le Divin Maître. Si nous sommes ainsi nous serons bénis.

M. Josse a dû vous parler des ouvertures de Versailles. Que ce serait beau si nous pouvions établir quelques types de paroisses populaires modèles complètes, avec le vrai esprit de N.S. Si on pouvait dire de ces paroisses ou plutôt des paroissiens imprégnés de charité par leurs pasteurs : Voyez donc comme ils s'aiment ! Si on pouvait établir pour ces paroisses collectivement, maison de retraites, œuvres de charité aidant les orphelins, les vieillards, les malades, les infortunés. Si la vie chrétienne devenait la vraie vie de ces populations. Mais ce serait trop long de dire tout le possible et toutes les œuvres à faire, mais toujours dans le sens de la famille établie par Dieu.

Ne vous chagrinez pas pour Ledoux et Branchoux. Je ne désire que secondairement le nombre, je voudrais avant tout la qualité et l'esprit profond de la vocation. Rien ne sera très sérieux sans cela. La grande œuvre actuelle est la rechristianisation de la France.

Si M<sup>me</sup> de Gontaut aide Ledoux et Branch. pdt la guerre elle fera œuvre de charité, mais, je voudrais qu'elle réserve sa pension pour quelqu'un des nôtres après la guerre ou si elle veut, dès maintenant. Je voudrais que nous travaillions les vocations et d'enfants et tardives. Ducoin m'écrit de bien bonnes lettres, mais il se voit presque obligé à s'affilier au diocèse de Paris tout en restant nôtre.

Vous avez bien fait de demander de l'argent à M. Josse et il a bien fait de vous en donner.

Il me tarde bien de me retrouver avec vous s'il plaisait à Dieu ! Mais que durera encore cette guerre si longue !

Adieu, mon Yves. Je vous embrasse de tout cœur et reste votre père de cœur et ami en M.

E An a m

Je suis de l'avis de M<sup>me</sup> la C<sup>esse</sup> de Ségur pour le "Démon de Midi". Je n'en veux pas dans ma bibliothèque à l'usage des soldats.

- A Donatien Clavier

*Meuse, 30 Janvier 1916*

Bien cher Ami

J'ai reçu vos lettres et celle du P. Lantiez. Celle qu'on m'annonce de M. Josse n'est pas arrivée, car celle qui me vient de lui ne me dit rien de la réunion Lantiez, de Gaillon etc...

Il est difficile de s'expliquer par lettre. Le plus simple serait que j'aïlle passer au moins quelques jours près de vous tous.

Il m'en coûte bien, je vous l'avoue de laisser mes soldats même pour quelques jours. Je vais voir. J'attends néanmoins la lettre de M. Josse. En ce moment, j'ai ici un prêtre artilleur pour une huitaine encore, il serait plus facile de m'absenter.

Adieu, cher Ami.

A vous de tout cœur en M.

Em Anizan a m

PS - Vous pouvez parler de cette possibilité à MM. Lantiez, Josse et Henry<sup>1</sup>.

- A Alexandre Josse

*Meuse, 31 Janvier 1916*

Mon cher Alexandre

Je suis bien anxieux sur ce que j'ai de mieux à faire. Je voudrais bien conserver mon ministère des soldats jusqu'à la fin de la guerre et être à nos chers Messieurs qui, en effet, peuvent s'ennuyer de ne rien voir s'établir pour eux. Et combien cela durera-t-il encore ? L'émiettement ne viendra-t-il pas à la fin ? Je ne suis retenu que par ma volonté qui n'a pas changé et pourtant ne serait-il pas urgent de décider quelque chose maintenant que le Cardinal a fait ce qu'il a pu ?

M. Clavier m'envoie la lettre de M. Caron demandant pourquoi nous ne faisons aucune démarche pour nous reconstituer. Vous me dites que Mgr Bégin a parlé dans le même sens.

Avons-nous à attendre quelque chose de la fin de la guerre ? Je ne vois pas en quoi elle changera les idées. On vient de nommer un Préfet de la Congrè. des Relig. qui, d'après le Cal de Paris, doit être dans les eaux des Card. Bill.<sup>1</sup> et Sévin. Ne serait-il pas sage de commencer de suite une union générale ?

Tout cela me préoccupe, au point que je pense à venir à Paris au moins pour quelques jours. Par extraordinaire j'ai pour une huitaine au moins ici un prêtre artilleur. Ce serait le moment. Je vais peut être me décider. Le P. Lantiez m'annonçait une lettre de vous sur la réunion de la rue Jacob du 27, sur Gaillon, etc... ajoutait il. Or votre lettre datée

du 29 ne fait même pas allusion à ces affaires et aujourd'hui encore je ne reçois rien de vous.

Il est possible que je me décide à partir d'un jour à l'autre. Ce serait à 6h. du soir de Verdun pour arriver à la gare de l'Est le lendemain matin vers 5h.½.

Je vous enverrai un télégramme de Verdun, mais arrivera-t-il avant moi, si je me décide ?

Il serait donc possible que je vous surprenne un de ces matins !

J'aurais voulu savoir d'abord si l'Evêque de Versailles se trouve suffisamment autorisé à nous admettre dans son diocèse. Après 3 ou 4 jours de Paris, j'aurais pu aller à St Germain si la maison est libre.

Enfin, attendez vous à une surprise de ma part. Inutile de vous dire combien je serais heureux de vous revoir. Vous pouvez en parler discrètement.

Adieu, mon cher Alexandre, et peut être à bientôt. Vous pouvez en écrire un mot conditionnel à M. Allès et à M. Devuyst.

A vous de tout cœur en M.

Em Anizan a m

J'apprends avec peine les accidents de Paris. Cette guerre va devenir une guerre sauvage. Evidemment cela sent la rage du tigre auquel échappe sa proie. Mais que de mal peuvent faire encore ces barbares rongés d'orgueil !



- A Louis Lantiez

*Meuse, 1<sup>er</sup> Février 1916*

Mon bien cher Père

J'ai reçu votre lettre. Impossible de traiter des matières si délicates par écrit. Je me décide à prendre une permission de dix à douze jours. Nous causerons, et si vraiment la volonté de Dieu semble être que je me donne de suite à une réorganisation quelconque de l'Œuvre, je renoncerai quoiqu'à grand regret à ma mission actuelle, car j'aurais voulu et je voudrais bien encore la poursuivre jusqu'à la fin. Mais je comprends que le temps passe, qu'une nouvelle base est survenue pour notre situation et la guerre ne semble pas à la veille d'une conclusion.

A bientôt donc et à vous bien respectueusement et affectueusement dévoué en N.S.

Em. Anizan a m

Je compte arriver vendredi matin.

- A Jean Derdinger

*Meuse, 2 Février 1916*

Mon cher Jean

Merci de ta bonne lettre.

Je n'y réponds qu'un mot parce que je me vois obligé à prendre une permission pour nos affaires de congrég.

On me presse depuis longtemps de revenir au moins pour quelques jours parce que Rome semble commencer à comprendre les

injustices commises et nos Messieurs s'ennuient que personne ne prenne l'affaire en mains.

Aussi suis-je tiraillé par tous ces intérêts divers.

En fait, je compte être à Paris vendredi matin.

Inutile de te dire que ce séjour ne se passera pas sans que j'aie vu et embrassé mon cher Jean.

Que d'événements depuis notre dernière rencontre !

Mais il vaudra mieux causer.

Dis bien des choses à ta chère Lucienne et crois toujours à la grande affection de ton père et ami

Em. Anizan a m

## Table des Abréviations les plus courantes

---

a. m.	aumônier militaire	com.	communion
a., ap., apos.	apostolique(s)	com.	complies
affect	affectueux ou affectueux	con.	congrès ou conseil
arch., archev.	archevêque	conf., confér.	conférence(s)
aux.	auxiliaire	confes.	confesseur
B.C(h) et V. P.	Bien Cher et Vénéré Père	cong., congr.	congrès ou congrégation(s)
B.C(h).P.	Bien Cher Père	congrég., congré	congrégation(s)
B.C., B <sup>eau</sup> C <sup>al</sup>	Bureau Central (de l'Union des Oeuvres)	cons.	conseil
bcp, bp	beaucoup	constit(ut).	constitution
bd, brd	boulevard	C <sup>i</sup>	Commandant
B <sup>eux</sup>	Bienheureux	d., doc., doct.	docteur(s)
C., Cal, C <sup>al</sup> , Cardin.	Cardinal	D <sup>elles</sup>	demoiselles
can., canon.	canonique(s)	D <sup>eur(s)</sup> , direct.	Directeur(s)
capit., capitul.	capitulante(s)	dioc.	diocèse
C <sup>esse</sup>	Comtesse	ds, dns	dans
ch.	cher, chère	enfts	enfants
chap.	chapitre(s)	ev.	évêque
chp	champ	F., FF., fr.	frère(s)
Cie	Compagnie	G., gal(e), G <sup>al</sup>	général(e), Général
circul.	Circulaire	gd(e), grd(e)	grand(e)s
CNDA	Curé de N. D. Auxiliaire	hop.	hôpital
		h <sup>te</sup>	haute
		Jés	Jésuites

laï.	laïc(s), laïques(s)	R., Ro	Rome
Lazar.	Lazaristes	ré., rég.	régulier
loc.	local, locaux	retr.	Retraite
Maison M. M.M.	Maison Mère	s. g.	supérieur général
maj.	majeur(s)	S., S <sup>ée</sup>	Sacrée
M <sup>e</sup>	Maître	S., st, ste, sts	saint(e)(s)
Mgr, Monsg	Monseigneur	s., sup., su- pér.	supérieur(e)(s)
M <sup>is(e)</sup>	Marquis(e)	S.C.	Sacrée Congrégation
MM.	Messieurs	sc, scol, sco- las	scolastique(s)
mouv <sup>t</sup>	mouvement	Scrt	Sacrement(s)
n., no., nov	novice(s), noviciat(s)	sem, semin	séminaire ou séminariste
ns	nous	sit	seulement
orph.	orphelinat	Souver. Pont. Sou Pon	Souverain Pontife
P.	Père ou Pape	T. Or.	Tiers Ordre
patron.	patronage	tj, tjs	toujours
pdt	pendant	tps	temps
pit(s)	petit(e)(s)	ts	tous
pr	prêtre(s) ou pour	tt(e)(s)	tout(e)(s)
pr SV	prêtre de Saint Vincent de Paul	V.	Vatican
prés., présid.	président	v.,	voeu(x) ou vicaire
qd	quand	V., Vis., Visit.	Visite ou Visiteur
qq ch	quelque chose	vic.	vicaire
qq, qqs, qqes	quelque(s)	voc., vocat.	vocation(s)
qqf	quelquefois	vs	vous
qqns	quelques uns		
R., rel., relig.	religieux		